

Harjunpää et l'homme-oiseau

Matti Yrjänä Joensuu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

Harjunpää et l'homme-oiseau

*Traduit du finnois par
Paula et Christian Nebais*

nrf

GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

(N° 2596)

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

*Harjunpää et
l'homme-oiseau*

Traduit du finnois
par Paula et Christian Nabais

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HARJUNPÄÄ JA RAKKAUDEN NÄLKÄ

© Matti Yrjänä Joensuu, 1993.

First published by Otava Publishing Company, Helsinki

© Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française.

UN

Titi

Un son très doux provenait de la nuit, ou bien une senteur à peine perceptible flottait dans l'obscurité. Quelque chose d'apaisant, semblable à l'odeur qui se dégage des barques et du bois des pontons humides. Même si Titi ne pouvait pas préciser la sensation, il percevait son effet. C'était comme si l'on déverrouillait quelque chose en lui ou si l'on ouvrait une trappe cadénassée au fond de sa conscience. Et il réalisa en un éclair que la faim était toujours là.

Elle bouillonnait à l'intérieur de son corps. Dans son bas-ventre, dans ses mollets. Mais elle se lovait surtout dans sa poitrine, s'y étendait tel un être vivant – un chat, ou alors un oiseau, un de ces oiseaux aux reflets d'argent qui déploient leurs ailes sur les écussons. Elle le faisait palpiter. C'était presque mieux que ce qu'il ressentait chez la Boucanée ou ce qu'avaient éveillé en lui les guêpières de la Biche, ou encore la Rouquine de la rue du Temple avec ses bas en Nylon noir et son petit abricot rasé aussi luisant que de la porcelaine. Malgré tout, Titi ne bougea pas d'un pouce. Il demeura impassible et s'efforça de son mieux de ne pas penser à la chose.

Titi savait ce qu'il faisait – il ne fallait pas penser à la faim. C'était interdit. Un peu comme le rire. Et ça n'avait pas été interdit par n'importe quel lampiste, mais par Dieu lui-même. Il était d'ailleurs plus sage de ne pas chercher à savoir pourquoi.

Et si malgré tout il pensait à la faim, cela équivalait à ouvrir la porte à l'horreur. Les terreurs d'enfance étaient de retour : les dents des mangeurs de quéquette grinçaient dans le noir, il était tout à coup persuadé que le cancer rongerait ses os, certain d'avoir attrapé le sida parce qu'il n'avait pas eu le temps de traverser la rue pendant que le feu était vert ; ou alors il lui venait à l'esprit que Reino ou Douce Mère allaient mourir, qu'il allait les tuer d'une manière ou d'une autre, malgré lui. Pire que l'enfer. C'était la punition quand il pensait à la faim. Car la faim devait être punie, et lui aussi. Et quand la punition explosait dans son cerveau, adieu la faim ! La femme la plus splendide du monde aurait pu trotter devant lui, ivre morte, la houppe et les seins offerts, il aurait été inutile d'envisager quoi que ce soit.

Titi attendit un moment. Ne sentant aucune démangeaison, il jeta un coup d'œil dans la rue. Il l'observa dans les deux sens, puis reporta son attention de l'autre côté de la chaussée, là où flambait « Night

Club » en lettres rouges. Mais rien n'avait changé. La nuit se contentait de danser, sa jupe déployée dans le ciel, et la baie de Töölö embaumait avec le mois d'août dans une sorte de somnolence cotonneuse, comme toujours à cette époque où les hirondelles commencent à se rassembler dans la journée.

« L'été nous a quittés », dit-il en murmurant tel un curé devant une tombe ouverte. Après un moment de silence, il effleura l'avant de son blouson, dessinant presque un signe de croix sur la poche où l'attendaient le Trousseau et le poignard dont il avait aiguisé le tranchant au début de la soirée. Son geste était machinal mais avait quelque chose de troublant, et on aurait pu croire que Titi couvait l'envie difficilement contenue d'envoyer quelqu'un dans cette tombe pour de bon.

À vrai dire, il ne pensait à rien de tel. Il pensait que l'heure approchait. Son horloge interne le lui disait. Elle n'avait jamais tendance à avancer, ni à retarder. Il pensait aussi qu'il était capable de passer à travers n'importe quelle porte et qu'il était invisible. Sur ce dernier point, il avait raison. Peu de gens l'auraient remarqué. Pourtant, il ne se dissimulait même pas pour l'instant. Il se contentait de s'adosser contre le mur, à l'endroit rituel, devant l'entrée d'une porte cochère, là où tout avait jusqu'à présent si bien commencé. Il se tenait immobile. À ce jeu-là il était passé maître quand il le fallait. Ses vêtements étaient d'un gris judicieux, dont la nuance épousait le granit du soubassement. Un œil non exercé l'aurait confondu sans conteste avec une partie du bâtiment, une colonne ou un autre ornement de ce genre, que seuls les chiens remarquent pour l'honorer d'une flaque.

Mais Titi n'attendait pas des chiens. Il attendait une femme. Il ne savait pas encore laquelle, ni à quoi elle ressemblerait, mais il pressentait que cette nuit elle pourrait être blonde, pourrait ressembler à Cheveux d'Or ; peut-être un peu boulotte, des seins coquins qui s'agiteraient avec espièglerie, un derrière gaiement plantureux. Et avec un corps pareil, elle pourrait bien porter un body – il adorait les bodies et il voyait avec précision comment celui-ci serait sur elle : il épouserait ses formes telle une seconde peau ; les bretelles seraient aussi fines que des fils de soie et un petit nœud ou une fleur l'agrémenterait en guise de parure. Mais, avant tout, il y aurait les bonnets en dentelle qui enserreraient ses seins à la manière de mains très douces. « Mon Dieu », soupira Titi, sur le point de se laisser aller. Mais il n'en eut pas le loisir : la porte d'entrée de la boîte de nuit bougea, à deux reprises. La personne derrière sembla hésiter. Peut-être attendait-elle quelqu'un : elle garda sa main sur la poignée et la porte resta entrebâillée. Un flux de couleur jaune ruissela dans la rue, sans se tarir bien que l'obscurité le bût avidement. De l'intérieur

s'échappait de la musique, de simples échos de batterie, mais cela suffisait à se forger une idée précise : des lumières tamisées et des boissons coûteuses, du cuir et du bois précieux, de la soie sur le corps des femmes, des traînées de parfums dans l'air, pareilles à des lianes – tout cela, il le savait déjà. Il avait reniflé les vêtements de bon nombre de personnes sorties de là.

Titi jeta un coup d'œil alentour : pas de taxi en vue. C'était bon signe. Une bouffée de chaleur l'envahit. Ce serait elle.

Mais ce fut un homme, une face de raie. Il était passablement saoul et avait ouvert la porte d'une bourrade de l'épaule, le buste penché en avant comme un étron expulsé par la boîte de nuit. Pour couronner le tout, il portait un costume brun. À part ça, il s'agissait d'un de ces types dont la vie n'était faite que de Rolex et de BMW. Il s'immobilisa pour maintenir la porte ouverte. Derrière lui, une femme arriva. Une blonde. Le sang de Titi lui monta à la tête au point de l'obliger à baisser les yeux. Il inspecta ses chaussures, le temps de prononcer leurs noms : celle de gauche s'appelait Pessi, l'autre Mooses. Il dut attendre que sa gorge fût moins serrée pour oser regarder la femme à nouveau.

Et, Dieu du ciel, elle était superbe ! À peu près son âge, la trentaine tout au plus, assez maligne pour paraître à la fois mince et aussi dodue qu'une poupée ; son visage aussi avait la beauté d'une frimousse de poupée, presque symétrique. Sa bouche peinte en rouge carmin brillait comme un fruit attendant d'être croqué. Et ses cheveux : platinés, presque blancs en réalité ; ils recouvraient son front à l'image d'un rideau de scène mais se libéraient au niveau de ses oreilles et dégringolaient en cascade sur ses épaules.

Elle avait même du goût : son blazer faisait penser à de la crème. Elle portait dessous un chemisier qui paraissait être en soie, avec juste ce qu'il fallait de vie à l'intérieur, et sans doute aussi des froufrous en dentelle, et l'odeur mélangée de son parfum et de la moiteur de ses aisselles échauffées par les danses. Mais le mieux, c'était sa jupe : une minijupe verte, chatoyante à l'égal d'une pierre précieuse et n'essayant même pas de cacher sa croupe, qu'elle avait exactement comme une femme se devait de l'avoir : taillée pour être remarquée et donner tout de suite envie de savoir quelle sensation cela produisait sous la main.

Ils ne s'éternisèrent pas. Ils partirent à droite, vers la rue de Töölö, côte à côte mais en gardant entre eux une certaine distance qui tendait à prouver qu'il s'agissait de leur première rencontre. Cela se voyait également sur eux, d'ailleurs. Cela se sentait. Mais l'homme s'échauffa rapidement. Il se rapprocha et enlaça la taille de la femme de façon experte, avec des gestes de propriétaire. Peut-être même la pinça-t-il furtivement, car elle trébucha et gloussa aussitôt après. Et son gloussement était très mignon : il évoquait un petit lapin détalant avec

une clochette attachée au cou.

De son côté, Titi restait immobile. Il attendait toujours un peu avant de se mettre en route – même dans le cas présent, alors qu'il était absolument sûr de ne pas avoir été remarqué. De toute façon, il devait d'abord les baptiser. « Toi, tu t'appelleras Lune de Soie », murmura-t-il en fixant les fesses de la femme, et cela valait vraiment le coup de les fixer : elles ondulaient avec entrain sous sa jupe. On aurait presque dit qu'elles minaudaient, et elles n'avaient pas tort dans ce cas : elles devaient savoir par expérience quels délices les attendaient. « Et toi, tu seras Macchabée », grogna-t-il en laissant errer son regard entre les omoplates de l'homme, sans vraiment comprendre pourquoi ce nom lui était venu à l'esprit. Généralement, il baptisait l'homme « Porc », ou « Cochon ». « Macchabée » le fit même frissonner, autant que la vue d'un drapeau en berne. Mais il était trop tard pour en changer. Va pour Macchabée ! Et ce Macchabée-là arrivait déjà à l'angle du jardin public, avec Lune de Soie blottie sous son bras. Ils tournèrent à gauche.

Titi secoua la tête : il chassa une sensation désagréable puis écouta de nouveau la nuit, les oreilles grandes ouvertes cette fois, oreilles qu'il avait pointues et ourlées de poils à l'image d'un lutin ou d'une bête aux dents acérées. Une voiture passa sur la route de Mannerheim. Il entendit le bruit d'un moteur et vit l'éclat des phares. Au loin, du côté de Kallio, une ambulance hurla, gémissant comme si l'on tramait un dragon agonisant le long des rues. La nature fondamentale de la nuit restait néanmoins positive – évocatrice de l'ouverture de Zarathoustra. Mais ce furent les Carmina Burana qui retentirent dans son esprit, et il se détacha du mur.

Pessi et Mooses se coursaient sans bruit sur le bitume. Titi avançait d'un pas souple mais sa décontraction n'était que feinte : à tout moment, il était prêt à s'immobiliser, à prendre ses jambes à son cou, à tituber comme un ivrogne ou à se tasser telle une ombre derrière une voiture, bien qu'il n'en fût pas vraiment conscient. Tout cela se trouvait en lui, enregistré sur une disquette mystérieuse. Selon les circonstances, le programme adéquat se mettait automatiquement en route.

Il arriva à l'angle. Lune de Soie et Macchabée avaient dépassé l'enfilade des hôtels et continuaient tout droit. Ils ne se pressaient pas, ce qui signifiait sûrement qu'il ne leur restait plus beaucoup de chemin à parcourir. Ils se rendaient selon toute probabilité chez Lune de Soie : devant la boîte de nuit et à l'angle de la rue, elle avait fait un geste presque imperceptible pour indiquer une direction. À ce moment seulement, en les regardant de nouveau, Titi se rendit compte que Macchabée était en fait sacrément costaud. Mais il ne s'attarda pas sur ces considérations. Il n'avait pas l'habitude d'intégrer les hommes au

sécenario, pas avant le moment où il fallait s'occuper d'eux. Dans ce domaine également, il était passé maître.

Mais peut-être ne voulait-il pas penser à Macchabée parce que lui-même était plutôt petit et fluët, filiforme, jusqu'à son visage étroit et ses doigts frêles tachés par son travail.

Seule la forme de son crâne ne cadrerait pas avec ce tableau. On aurait dit qu'il appartenait à un autre, comme celui de Titi dans les dessins animés « Titi et Grosminet », et c'était justement de là que lui venait son surnom. En partie, mais aussi parce que, depuis tout petit, il aurait voulu être un oiseau. Son vrai prénom était Asko, mais il ne l'avait jamais aimé. Déjà avant d'entrer à l'école, les autres enfants avaient su lui ajouter la lettre P(1).

Chasseur et chassés avançaient au cœur de la nuit, séparés par un grand nombre de pas, et pourtant Titi saisissait parfois dans l'air l'odeur de Lune de Soie : l'odeur troublante du parfum sucré mais aussi l'odeur aigre du vin bu au cours de la soirée – et dans ces moments-là, il aurait voulu courir pour se rapprocher d'elle, jusqu'à pouvoir entendre ses cuisses gainées de Nylon crisser en se frôlant. Mais il se contentait, se consolant à l'idée qu'il pourrait bientôt les caresser entièrement nues. Ce qui l'amena à imaginer combien il aurait été délicieux de devenir son body, de pouvoir s'étaler sur sa peau et la câliner partout à la fois. Sauf qu'il aurait sûrement trouvé bizarre de sentir son visage se changer en Élasthane et ses lèvres se hérissier d'attaches. Malgré tout, cela en aurait valu la peine. Sauf si, quelques secondes après être entrée chez elle, elle avait décidé de balancer toute cette splendeur dans le lave-linge.

L'air sentait l'herbe, l'humus et les vers. Le jardin de Hesperia était là. Macchabée et Lune de Soie le dépassèrent. Ils traversèrent et continuèrent sur le trottoir d'en face. Après la haie, ils tournèrent à droite. Titi avait la nette certitude qu'ils étaient bientôt arrivés à destination. Il suffisait d'observer Lune de Soie. Elle se préparait à sa façon : le rythme de ses pas avait changé. Elle se permit même de vaciller. Preuve ultime : elle s'assura furtivement que son sac à main était toujours là – ses clés se trouvaient dedans, bien sûr. Titi s'élança le long des aubépines.

Il s'arrêta au bout de la haie. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes aux aguets. Il n'avait plus que Lune de Soie en ligne de mire. À cet instant, elle disparut derrière l'angle. Il ne pouvait s'agir que de la rue du Sous-Lieutenant-Stool, qui se rétrécissait et finissait en pente ardue. Titi se faufila entre les voitures et sa main se glissa de nouveau par automatisme dans la poche de son blouson : celle-ci était emplies de boulettes de papier semblables à des œufs de petits oiseaux. Il jeta son dévolu sur la seconde qui vint entre ses doigts. La première n'était pas forcément digne de confiance : il pouvait s'agir d'une arriviste trop

impatiente. Il commença à la malaxer avec des gestes experts pour la tasser.

Titi s'arrêta à l'angle, s'appuya de sa main libre contre le soubassement et avança la tête pour jeter un coup d'œil de l'autre côté. Il le fit avec un art consommé, comme s'il devenait une excroissance de la pierre, jusqu'à ce qu'il vît ce qu'il voulait voir. Il avait deviné juste : ils s'étaient arrêtés à mi-pente et se tenaient à peine à vingt mètres de lui. Macchabée attendait, les mains sur les hanches, tandis que Lune de Soie fouillait dans son sac comme on vide un poisson. Puis les clés tintèrent et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Lune de Soie posa la première un pied sur le perron. Macchabée se laissa entraîner dans son sillage, le torse bombé mais l'aspect vaguement caoutchouteux – et Titi ne réalisa qu'à cet instant que tous deux étaient beaucoup plus ivres qu'il ne l'avait supposé. Mais ce n'était qu'un avantage supplémentaire : Macchabée n'y arriverait qu'une fois au grand maximum. Ensuite, ils n'auraient pas besoin de compter les moutons pour sombrer dans les bras de Morphée. Et quand ils dormiraient, ce serait d'un sommeil profond.

La porte s'ouvrit et ils entrèrent, ou plutôt le hall de l'immeuble les happa. Titi avait déjà démarré : il gravissait la pente à grandes enjambées, sa main tenant la boulette brandie devant lui. Don du ciel, il vit qu'il n'y avait pas d'autres passants, aucun œil en bouton de bottine risquant de le surprendre. La porte de l'immeuble avait déjà commencé à se refermer mais il n'accéléra pas pour autant : la distance qui le séparait d'elle n'était plus que d'une dizaine de mètres et il connaissait les portes d'entrée. Elles étaient lentes, léthargiques comme des baleines qui copulent, et les pompes hydrauliques des grooms les maintenaient souvent entrouvertes pendant un bon moment.

Pessi était déjà sur le perron. Mooses la rejoignit aussitôt. De sa main libre, Titi saisit la poignée de la porte. Un gros cylindre de cuivre, épais comme le pénis d'un cheval. Mais il n'immobilisa pas complètement le battant, se contenta de freiner sa course. Les doigts de sa main droite tâtonnèrent à la recherche du pêne, trouvèrent le chicot froid en métal et tassèrent aussitôt l'œuf en papier dans son logement.

Titi lâcha la poignée et eut encore le temps d'apercevoir Lune de Soie et Macchabée patientant devant l'ascenseur, lui offrant leurs dos. Macchabée avait glissé sa main sous le blazer de Lune de Soie et collé son nez à sa nuque. Puis la porte se referma. Titi bloqua sa respiration. Il voulait entendre ce que dirait la serrure. Elle dit « clac » – mais il n'y eut pas de deuxième son en réponse et le bonheur de la réussite gonfla la poitrine de Titi. « Merde, la lampe est cassée ! » râla-t-il aussitôt comme s'il avait eu peur de sa joie. Sa voix et ces mots le

furent sursauter. Il en ignorait lui-même le sens. Cette phrase jaillissait pourtant de temps à autre de sa bouche, juste au moment où la tension était sur le point de se relâcher. Mais l'heure de se détendre n'était pas encore venue. C'était l'heure des doigts qui chatouillaient le ventre et l'heure d'être attentif, et Titi scruta de nouveau les alentours, sans hâte cette fois. Il inspecta la rue, les voitures, les immeubles, et plus particulièrement les fenêtres. Mais aucune lumière n'était visible, pas même celle de l'éternelle commère qui n'arrive pas à trouver le sommeil et épie la rue dans l'espoir de ne pas être aussi effroyablement seule face à la mort qui approche.

Il traversa la chaussée, espérant que l'appartement de Lune de Soie donnait sur la façade, mais ne se retourna pas pour inspecter les fenêtres. Il était trop tôt. En esprit, il vit que l'ascenseur venait juste de s'arrêter. Macchabée tirait sur la grille en accordéon. « Usage interdit aux moines de douze ans. » Une lettre supplémentaire avait été gravée sur la plaque en cuivre des consignes de sécurité. Et maintenant, Lune de Soie fourrageait dans la serrure, et peut-être était-elle contrariée parce que la sauce au lard du voisin empuantissait l'escalier.

Titi s'arrêta sur le trottoir d'en face et pivota. L'immeuble où habitait Lune de Soie était somptueux ; quatre étages et de grandes fenêtres récemment rénovées. Toutes ne reflétaient que l'obscurité. Titi leva la tête. Il sentit qu'ils venaient d'entrer et que la lumière n'allait pas tarder à jaillir. Sauf si l'appartement de Lune de Soie donnait sur la cour. Mais cela ne poserait pas de problème non plus. Il pourrait y accéder par le hall. Et il lui restait une deuxième solution : prendre l'escalier jusqu'à l'étage où l'ascenseur s'était arrêté ; ensuite, ce serait un jeu d'enfant que d'écouter aux portes pour savoir derrière laquelle elle se cachait.

Et la lumière fut. L'étage était le troisième. La fenêtre était située à l'extrême droite. Au fond de Titi, un mécanisme enregistra sur-le-champ la topographie du bâtiment, et le palier se dessina dans sa tête. La porte de Lune de Soie était la dernière à gauche en sortant de l'ascenseur. La lumière était faible – elle devait se refléter depuis le vestibule. Mais peu de temps après, la lampe de la chambre fut allumée ; c'était une de ces grosses boules en papier de riz qui avaient surtout du succès auprès des femmes. Il avait d'ailleurs eu souvent l'occasion de se demander avec quel éclat elles auraient flambé s'il avait craqué une allumette dessous avant de repartir.

Quelqu'un s'approcha de la fenêtre et abaissa le store. Titi eut la certitude qu'il s'agissait de Lune de Soie. La silhouette avait quelque chose de si ravissant. Ils étaient bien chez elle ! Macchabée était déjà sûrement occupé à s'extirper de l'excrément textile qui le couvrait, mais Titi ne voulut pas penser à lui davantage. Et il ne voulait pas non

plus rester sur place à attendre : quelqu'un pourrait venir lui poser des questions embarrassantes, ou risquait en tout cas de remarquer sa présence. De plus, il savait par expérience que l'attente et l'inaction étaient à proscrire : pendant ce temps-là, la faim pouvait s'enfuir en s'écoulant par ses orteils et, au moment de commencer, il ne voulait pas se retrouver changé soudain en Asko, cet homme qui s'introduisait le jour dans sa peau et la lui volait, de même qu'il volait ses vêtements et s'en servait comme s'ils étaient siens, ne lui laissant que les loques.

Titi dirigea ses pas vers le sommet de la pente. Il fixait le bitume, mais en réalité il sondait son esprit. Et son esprit n'avait rien d'ordinaire. Il recelait une passerelle de navigation et un pont principal, un peu comme sur les voiliers d'autrefois, ainsi qu'un nombre incalculable d'entreponts si sombres qu'il fallait s'y promener avec une lanterne. Les plus bas se trouvaient d'ailleurs à une telle profondeur que l'on pouvait y sentir un léger relent d'acide formique, et de partout provenaient des chuchotements et des susurrements, et même de la musique le dimanche, quand l'orchestre des larves jouait de l'harmonica.

Sur le pont principal, une femme nue s'exhibait, assise dans un fauteuil en verre, mais Titi ne s'intéressa pas à elle : à l'air libre, on ne pouvait pas se mettre à quatre pattes. Et puis il savait déjà ce qu'il voulait. Il voulait l'histoire où il rentrait chez Cheveux d'Or après une dure journée de travail.

« Mon amour », dit Cheveux d'Or. Elle l'attendait à la porte. Elle l'avait entendu garer la Mercedes dans la cour, bien évidemment.

« Bonjour, chérie.

— Tu as dû avoir une rude journée », poursuivit-elle. Sa voix était chaude et cela voulait dire qu'il avait en même temps le droit d'être fatigué et le droit d'être tout simplement tel qu'il était.

« Oui. Ils m'ont faxé de Bruxelles les nouveaux modèles de printemps. Mais Weckman n'avait pas pensé aux talons, bien sûr !

— Toujours aussi étourdi !

— Bon sang ! Je devrais le virer ! Mais il a un don si incomparable pour la mode ! On dirait qu'il flaire les couleurs de chaque nouvelle saison ! Au sens propre !

— Mon amour », répéta Cheveux d'Or, et elle se rapprocha de lui. Elle voulait dire « au diable tous les Weckman et tous les escarpins ». C'était une femme superbe. Elle était blonde et sculpturale. Et intelligente avant tout. Elle était sa femme. À ce moment précis, une odeur de rosbif et de pommes rissolées se mit à flotter dans l'appartement, tandis que du côté du salon s'écoulait, apaisant, le doux son de la flûte d'Herbie Mann.

« Mon amour », souffla-t-elle, et elle l'enlaça et resta là, collée à lui, douce et chaude, et elle pressa son visage contre son cou et le goûta à petits

baisers. Elle l'aimait. Et elle ne l'aimait pas seulement parce qu'elle avait besoin de lui, profitait de lui et recevait de l'argent. Elle l'AMAIT, comme si un courant de haute tension fusait de ses doigts en crépitant jusqu'à lui, et cela le rendait si heureux. Il savait alors que la vie avait un sens.

« Mon amour. » Elle caressait son dos avec ses doigts. Il s'aperçut à cet instant qu'elle portait cette nuisette en soie sauvage qu'il lui avait ramenée de Londres. Celle-ci s'ouvrit toute seule. Il promena ses doigts autour de ses hanches. Sa peau était comme du velours. Ses doigts cherchèrent plus loin. Sous la nuisette, elle portait un soutien-gorge noir, celui-là, oui, ce poème tressé de désir ardent. Et sa culotte était minuscule, si minuscule qu'on aurait pu la ranger dans une boîte d'allumettes, et elle portait aussi des bas, fins comme un soupir, avec des jarrettières en dentelle.

« Mon amour », soupira-t-elle. Elle ouvrit délicatement sa fermeture Éclair et ils se dirigèrent sans plus tarder vers la chambre à coucher, Cheveux d'Or ouvrant la marche, les fesses étroitement pressées contre ses hanches. De sa main droite, il caressait ses seins et les doux grains de raisin sec pointant au bout, et sa main gauche glissa le long de son ventre soyeux, toujours plus bas, sous le ruban de la ceinture, et il sentit sous ses doigts un fin parterre de fleurs des prés, puis du miel

« Mon amour, balbutiait Cheveux d'Or. Par-derrière, d'abord. Puis à la missionnaire. Dans le fauteuil – je me mets sur les genoux. Sur le bureau... » Lui ne disait rien. Ses mains parlaient pour lui. Elles se débarrassèrent de la nuisette et baissèrent le string minuscule, et Cheveux d'Or se pencha en avant, et ses hanches ouatées étaient là, et ses fesses, et sa verge à lui était comme une poignée de porte en cuivre.

Titi bifurqua dans la rue du Sous-Lieutenant-Stool. Il venait de la rue de Hesperia, comme tout à l'heure, mais en sens inverse cette fois. Il leva aussitôt la tête. La fenêtre de Lune de Soie était sombre. Ils avaient eu plus d'une heure pour eux. Parfait.

Il se dirigea sans hésiter vers la porte d'entrée, d'un pas tranquille, comme s'il rentrait chez lui. Un peu avant de poser sa main sur la poignée, il tira sur la fermeture de son blouson et plongea sa main à l'intérieur. Ses doigts touchèrent le manche du poignard. Il le palpa un instant, pour bien sentir le relief du crâne argenté serti dessus, les orbites vides, les dents grimaçantes. Il s'assura ensuite que le Trousseau était là, bien à sa place. Il l'était, comme un second cœur. Il s'agissait d'une pochette étroite en peau de chamois. De l'intérieur provint un doux tintement métallique, comme si un animal rongait des barres de laiton en toute quiétude là-dedans.

Il gravit le perron, saisit la poignée et la tira à lui. La porte s'ouvrit, bien évidemment. Il lui avait gardé sa confiance pendant tout ce temps. Il retira l'œuf en papier du pêne, le glissa dans sa poche et entra. Les Carmina Burana se mirent à retentir dans sa tête, le passage

où les chœurs féminins se déchaînent. Il demeura immobile sur le paillason, à écouter les chœurs et la porte qui peinait pour se refermer : sur le sol, le triangle bleuté jeté par les lampadaires devenait de plus en plus étroit et finit par ne plus exister. La serrure dit « clic-naks », et c'était parfait.

Titi n'alluma pas la lumière. Il ne l'allumait jamais. Il laissa ses yeux s'accoutumer tranquillement à l'obscurité, essayant de deviner dans quelle position dormait Lune de Soie. En esprit, il la vit étendue sur le ventre, les mains croisées sur le front, les jambes légèrement écartées. Son body se trouvait sûrement par terre, simple coquille vide maintenant. Mais il dégagerait quand même son odeur. Et les doigts de Titi se poseraient peut-être dessus quand il entrerait sans bruit, rampant tel un boa monstrueux.

DEUX

Mustikkamaa

Un caillou s'était glissé dans sa chaussure depuis la voie ferrée. Harjunpää se demanda s'il allait s'arrêter pour l'enlever, mais le gravillon ne le torturant pas à l'excès, il le laissa là et accéléra la cadence pour être de retour au plus vite. Et surtout pour ne pas se laisser distancer par la femme. Il réalisa à son propre étonnement qu'il l'enviait. Elle galopait sur le sentier avec tant de vivacité et de légèreté qu'elle lui faisait penser à un oiseau, un chevalier gambette ou un autre échassier aux pattes agiles. Et Harjunpää ressentit avec un brin d'amertume que lui-même ressemblait à un tracteur, un de ces vieux Zetor verts poussifs : pat-pat-pat...

La femme parlait sans discontinuer, commentant sa découverte à n'en plus finir, et peut-être était-ce précisément sa voix qui le hérissait. C'était une belle voix, presque flûtée, mais trop guindée. Voilà pourquoi il y avait quelque chose de faux chez elle, même si elle était différente des femmes avec lesquelles son métier le mettait d'ordinaire en contact. Celle-ci mentait à elle-même, et elle en avait bien le droit. Depuis un moment, il n'écoutait plus ce qu'elle racontait, mais il marmonnait quand même de temps à autre poliment : « Entendu ». Il espérait qu'elle se trompait, qu'il n'y avait pas de cadavre, qu'il s'agissait en fin de compte d'un simple tronc d'arbre immergé ou d'une pierre : il aurait dû au moins avoir droit à cette chance, après toute la souffrance et les larmes et sa reptation sous le train. Mais la raison principale de son humeur taciturne venait de ce qu'on était dimanche matin, très tôt – six heures moins dix, il l'avait vérifié en sortant de la Lada – et qu'il traînait douze heures de service derrière lui, en lui, plutôt. Et la fatigue. Comme un cercueil rempli de plomb et de tout ce fatras de verre bigarré qui jonche les lieux des accidents.

« Quelle est votre opinion, inspecteur ?

— Pardon ?

— À quoi pensez-vous ? » précisa la femme en s'arrêtant. Pendant un bref instant, Harjunpää fut tenté de lui répondre en toute sincérité : à l'homme qui a été écrasé par un train de marchandises au petit matin, et surtout à la main gauche qu'il n'avait pas réussi à retrouver et au raffut que cela provoquerait si celle-ci se détachait des bogies dans une gare quelconque.

« Je ne vous ai pas bien entendue.

— Je l'avais remarqué. Pour être franche, j'ai l'impression que vous ne prenez pas cette affaire au sérieux. Ni moi non plus, d'ailleurs.

— Excusez-moi, on a eu une nuit assez mouvementée. Trois décès et un homicide, plus un type qui s'est fait écraser par un train. Et le vôtre, maintenant. Avec un viol, en même temps. Mon collègue a dû y aller tout seul, alors qu'il n'est dans la maison que depuis quelques mois.

— Allons ! » houspilla la femme, mais elle s'adressait à son dogue allemand et non à lui. Elle tira sur la laisse et le chien se tassa sur lui-même, surpris. Harjunpää finit par s'avouer que la femme ne lui plaisait pas, qu'elle lui avait déplu dès le début, mais il ne comprenait pas pourquoi. Elle avait la cinquantaine et, malgré sa tenue de jogging, elle dégageait une impression de raffinement, à l'instar de son langage. Elle portait au poignet une lourde gourmette en or tressée avec art et son odeur avait un nom réputé et coûteux. Pour adresse, elle lui avait donné « chemin de Granfelt ». Harjunpää était peut-être envieux, tout compte fait. Ou peut-être que personne ne pouvait plaire à tout le monde, tout simplement.

« Je vous ai bien dit comment je m'appelais ? Helen Ekstam-Luukkanen.

— Je l'ai bien noté.

— Mon époux est Risto-Matti Luukkanen.

— Entendu », marmonna Harjunpää, le visage inexpressif, et pourtant il avait compris qu'elle attendait une réaction quelconque de sa part, ne fût-ce qu'un haussement de sourcils. Elle esquissa un mince sourire et repartit. Le sentier se rétrécissait rapidement en un simple sillon serpentant entre les buissons et les touffes d'herbe. Dans l'air, des toiles d'araignée luisaient et la rosée, la mousse et les champignons exhalaient leurs senteurs. Et Risto-Matti Luukkanen n'évoquait rien pour Harjunpää, hormis qu'un des vendeurs de la quincaillerie de Kirkkonummi s'appelait Taisto Luukkanen, ce qui lui rappela en revanche que le toit de la cage à lapin de Valpuri était déchiré. Pipsa avait joué au trampoline dessus. Depuis une semaine, Harjunpää avait promis de lui acheter un nouveau grillage.

« Je vous ai demandé tout à l'heure si vous supposiez qu'il s'était noyé ici, exactement ?

— On verra ça sur place... Quelquefois ils flottent sur des dizaines de kilomètres. Ce n'est peut-être qu'une pierre.

— Ce n'est pas une pierre. Je fais mon jogging ici depuis sept ans. Il y a trois pierres sur la gauche et un corps à côté. Je m'en suis tout de suite rendu compte.

— Entendu.

— Mon premier mari disait toujours “entendu”, lui aussi. À la

longue, cela m'est devenu insupportable.

— Enten... O.K. », rectifia Harjunpää en raffermissant sa prise sur la mallette : la poignée avait été rafistolée avec du fil de fer et commençait à lui scier le pouce, comme si elle aussi se liguaient contre lui. « Sois une pierre, implora-t-il, nom d'un chien, sois une pierre ! » Puis l'air se mit à exhaler l'odeur argileuse de la vase. Derrière les pins rabougris étincelait la surface immobile d'une mer d'huile.

Ils atteignirent un escarpement rougeâtre et scintillant qui s'étendait de part et d'autre à la manière d'une fourche et dévalait en jolies rondeurs devant eux jusqu'à la mer. Juste en face se trouvaient les docks de Sompasaari avec leurs montagnes de containers bariolées ; à droite se dessinait le pont menant à Kulosaari, à gauche, l'île de Korkeasaari. Et au-delà, estompés par la brume, la ville et ses clochers familiers. La mer semblait très bas, très loin, teintée d'un vert fantomatique qui lui donnait un air vénéneux. Elle semblait attendre de vous happer et vous garder jusqu'à ce que vos os fussent entièrement décomposés. D'épaisses nappes de brume vagabondaient à sa surface, surtout du côté de Mustikkamaa.

« Là-bas », dit la femme en pointant son doigt. « Un peu plus à droite. » Harjunpää ne vit que deux canards payant avec une sérénité inconsciente vers Korkeasaari. Mais il aperçut ensuite l'endroit qu'elle désignait : quelques pierres affleuraient, à une dizaine de mètres du rivage environ. Quatre – il les compta. Il fixa chacune d'entre elles pendant un moment, et plus particulièrement celle que la femme cherchait à lui montrer.

En la regardant plus attentivement, elle paraissait différente des autres ; l'eau ondulait à un rythme lent autour des premières tandis que celle-ci semblait accompagner le mouvement, pesamment, à contrecœur. Harjunpää commença à se dire que la femme avait raison. Le goût de la nuit passée emplît son palais. Inutile de se faire des illusions. Il avait vu cela trop souvent pour en douter : un corps humain se trouvait là, dans la position typique des noyés : le visage sous la surface, les membres pointant vers le fond, les épaules à peine visibles. « Et merde !

— Plaît-il ?

— C'est un corps. Vous avez gagné... O.K.

— Je vous l'avais bien dit ! Je passe par ici tous les matins depuis plusieurs années. C'est à cet endroit précis que je fais mon stretching et je regarde toujours dans cette direction. Et ce matin, je vois quatre pierres. Je me suis dit que les pierres ne se multiplient pas comme ça, n'est-ce pas ? Après, je me suis rendue là-bas, sur ce monticule...

— Vous avez eu du flair », la complimenta Harjunpää. Maintenant, il trouvait sa présence importune. C'était puéril, mais il avait un peu l'impression d'avoir perdu la partie. Et surtout, il aurait bientôt tant à

faire qu'il n'aurait plus le temps ni la force d'être poli envers qui que ce soit. Et il n'aimait pas l'enthousiasme manifesté par la femme. Il avait quelque chose d'excessif, à tel point qu'il aurait éveillé ses soupçons en d'autres circonstances – il avait déjà rencontré plusieurs centaines de personnes ayant fait une découverte semblable. « Je vous remercie beaucoup. Si nous avons besoin de renseignements supplémentaires, je vous téléphonerai. Passez une bonne journée. »

Il se retourna avec une précipitation un peu excessive et commença à se laisser glisser vers le bas. Sachant maintenant ce qui l'attendait, la fatigue faillit le submerger, comme si elle bouillonnait en lui depuis trop longtemps, et il songea un instant combien il serait agréable de se nicher dans le premier renforcement herbeux et de tout laisser tomber. En fait, c'était bien pire : il y avait quelque chose de fêlé dans son âme de flic. Mais il n'osait pas laisser cette idée envahir son esprit : peut-être n'aurait-il plus eu alors la force de continuer jour après jour. Et s'il se laissait aller à en parler, on lui répondrait : « Vous n'êtes pas obligé de rester ». Mais il l'était. Voilà le côté diabolique de la situation.

Ses automatismes professionnels s'étaient déclenchés de leur côté, presque à son insu, et il était en train de réfléchir à toute vitesse. Il devait photographier le mort sans traîner ; le corps d'un noyé pouvait noircir en une vingtaine de minutes. Il pourrait ensuite faire le prélèvement d'eau dans la boîte qui avait contenu la pellicule. Il devrait appeler Mononen pour transporter le corps. Et il devrait faire ceci, et il devrait faire cela, et ceci et cela. Mais ce qu'il ne voyait pas encore, c'était la façon dont il réussirait à ramener le corps sur le rivage. Surtout lorsqu'il eut la subite intuition que le poste de secours le plus proche et la gaffe qu'il devait abriter se trouvaient au moins à un kilomètre d'ici, bien entendu. Pour couronner le tout, il était seul. Mais ça, il n'y pouvait rien – il n'y pouvait rien si les directeurs avaient regardé des séries policières américaines et avaient décrété que l'on devait mettre en place des brigades d'intervention en Finlande – à la suite de quoi la brigade criminelle avait été jugée aussi obsolète que les machinés à écrire. Il ne restait plus que quatre pauvres bougres pour les permanences de nuit.

« Alors ? À votre avis ?

— Quoi ?

— On l'a tué, n'est-ce pas ? Je le sens. J'en suis sûre, comme j'étais sûre qu'il s'agissait d'un homme mort.

— Soyez gentille, attendez-moi là-haut », répliqua Harjunpää. Il commençait à s'énerver. Il ne s'était pas rendu compte que la femme et le chien l'avaient suivi. La thèse de l'homicide était envisageable, même s'il n'avait pas voulu penser au pire en premier lieu. Mais à présent, il se voyait déjà en train de déshabiller le corps dans l'odeur

cadavérique de l'institut médico-légal et de trouver entre ses omoplates une plaie causée par un couteau. Tout le monde se mettrait à brasser et il ne serait pas rentré chez lui avant six heures du soir.

« Votre attitude est... Je vous rappelle que c'est moi qui l'ai trouvé !

— Oui. Mais c'est moi qui m'en charge. Je parle sérieusement. Retournez là-haut ! » Quelque chose de dur étincela dans le regard de la femme – à moins que ce ne fût le fruit de l'imagination de Harjunpää. Elle redressa le menton avec arrogance et ne fit aucun geste pour s'en aller.

« Vous pensez être en mesure de me donner des ordres ?

— Je ne suis pas... Écoutez, une enquête de police est en cours ici, maintenant ! Cet endroit est désormais interdit au public ! »

Les lèvres de la femme se soudèrent. Le chien s'assit sur la roche. Un brave pépère. Sa langue pendait hors de sa gueule comme un morceau de viande. Harjunpää se retourna. En recommençant à descendre, il lança dans son dos : « Ça risque d'être plutôt dégueulasse.

Les hélices des bateaux les charcutent. Ils ont toujours les tripes qui pendouillent... »

Une étroite bande de limon avait été repoussée par la mer, une sorte de gravier mêlé de sable. Harjunpää se laissa tomber dessus avec sa mallette et se sentit soudain glacé. La brume avait progressé insidieusement vers le rivage et l'enveloppait maintenant comme une tente de couleur grise ; le monde se trouvait quelque part ailleurs. Le soleil se devinait à peine. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui : par terre, au milieu des prèles, gisaient des algues, des coquillages, et toute une charpie disparate. Il vit une pantoufle rongée par l'eau, mais rien qui pût avoir un lien direct avec le noyé.

Il regarda le corps et il s'agissait bien d'un cadavre, aucun doute n'était permis. Un tissu sombre recouvrait son dos, mais l'humidité rendait toujours ce genre d'étoffe presque noire, de sorte qu'il était impossible d'affirmer quoi que ce soit avec certitude. Malgré tout, il lui semblait qu'il s'agissait d'une chemise brune en flanelle. Il commença également à supposer que le corps marinait depuis quelque temps, et puis il comprit : il ne flottait pas tout seul au moyen des gaz accumulés à l'intérieur ; il reposait à demi sur une pierre anguleuse qui se devinait à peine sous l'eau. Les vagues de la veille l'avaient peut-être poussé dessus. Maintenant, la mer semblait vouloir le reprendre : le mort se tournait petit à petit sur le flanc, on aurait dit un spectre. On aurait pu facilement imaginer qu'une poignée d'algues vicieuses l'enserrait et cherchait à le tirer vers le bas. De toute évidence, il n'allait pas tarder à disparaître.

Harjunpää ouvrit sa mallette et s'empara de sa radio portative.

« Harjunpää de la Criminelle pour le Central. »

Mentalement, il calcula que si les garde-côtes étaient sortis, ils pourraient être sur place dans deux minutes, dans le meilleur des cas. « Central ? Criminelle pour la Cinquième. »

Sinon, il demanderait l'assistance de la voiture de patrouille la plus proche. Les gars lui amèneraient la première gaffe qu'ils trouveraient en chemin. Appeler l'équipe de plongeurs des sapeurs-pompiers prendrait trop de temps. « Central ? Vous me recevez ? » La permanence de la Police judiciaire avait été supprimée. Il n'y avait plus aucun type de chez eux au Central, mais il y avait quand même forcément quelqu'un au standard. Quoique... Il était si tôt qu'ils n'étaient peut-être que deux là-bas, et dans ce cas ils étaient évidemment déjà accaparés par le téléphone. « Central ? Criminelle sur le canal vingt-trois.

— Comment allez-vous faire pour le sortir ? »

Harjunpää se retourna. La femme n'avait pas bougé. Elle était belle, il fallait bien le reconnaître. Le chien avait rentré sa langue. Harjunpää se baissa, remit la radio dans la mallette et jeta un coup d'œil au noyé. Celui-ci était sur le point de s'enfoncer. On ne voyait plus qu'une de ses épaules. Harjunpää se releva et sut ce qui lui restait à faire. « Je vais le chercher, quelle question », grommela-t-il. Il ouvrit son blouson et le laissa tomber par terre. Puis il dégagea son revolver de son étui de ceinture et le déposa dans la mallette. Il commença à enlever ses chaussures – et à ce moment-là seulement il réalisa qu'il devrait aussi ôter son pantalon. Il regarda la femme, excédé. « Imaginez un peu qu'il s'agisse de votre père », dit-il, et ce n'était pas de la malveillance, il voulait qu'elle comprenne. « Ou de votre mari, Risto-Matti. Vous n'aimeriez sûrement pas que quelqu'un reste là, à regarder... »

Sans un mot, elle fit demi-tour. Harjunpää eut soudain pitié d'elle. Mais elle remontait déjà, escaladant le rocher avec ses jambes bien entraînées, et elle disparut rapidement avec la complicité de la brume. Quelque part au loin, son chien jappa encore.

Harjunpää ne lambina pas. Il se déshabilla rapidement, ne gardant que son caleçon, et fourragea dans sa mallette jusqu'à ce qu'il trouve les gants en latex. L'eau était glacée. Il eut immédiatement la chair de poule. Il se sentit nauséux. Quelque part, une ampoule clignota. Danger ! Il se rappela. Des années auparavant, il s'était blessé gravement sur un tesson de bouteille dans des circonstances analogues. Il avait claudiqué un bon moment avec une paire de béquilles. Il commença à avancer en raclant prudemment le fond avec ses pieds. Des bulles crevèrent la surface et l'odeur de ce qui a pourri depuis longtemps se répandit dans l'air. Son angoisse ne le lâcha pas.

L'eau lui arrivait déjà à mi-cuisse. Il s'enfonçait bien plus

rapidement qu'il ne l'avait envisagé. Agité de tremblements au point d'en avoir le corps douloureux, il s'arrêta pour évaluer le trajet qu'il lui restait à parcourir. Il n'était qu'à mi-chemin. Il évalua aussi la taille des pierres, calculant la façon dont il pourrait prendre appui sur elles. Il réalisa alors qu'il ne s'agissait pas de pierres naturelles, mais de blocs de béton recouverts d'algues. Du plus proche émergeait une tige de fer rouillée. La seule explication qu'il trouva à leur présence fut qu'un embarcadère avait dû se trouver là dans le temps. D'ailleurs, Harjunpää avait remarqué plus tôt que des anneaux d'amarrage étaient fixés dans la roche.

Tout en progressant, il jeta un coup d'œil furtif au noyé, comme s'il craignait qu'un regard trop appuyé eût pu l'effrayer et le faire fuir. Le mort s'était retourné sur le côté. Il n'avait pas de tête. Du col de sa chemise s'échappaient des lanières de cuir grisâtres. Au milieu, on pouvait distinguer quelque chose de clair. Une vertèbre cervicale, vraisemblablement. Mais l'os occipital était quand même visible. Non. Seul le cuir chevelu ondoyait dans l'eau, aussi flasque que les cheveux gris et emmêlés qui y étaient accrochés.

« Oh, merde ! » lâcha Harjunpää. L'eau dans laquelle trempait le corps atteignit son bas-ventre. Pendant un très bref instant, il fut tenté de faire demi-tour, esquissa même un geste dans ce sens, puis serra les dents, lâcha une bordée de « nom de Dieu » et reprit sa progression. Aussitôt, il avança plus facilement : sous ses orteils, les pierres visqueuses cédèrent la place à quelque chose de plat. Une poutre, peut-être. Il la suivit en pataugeant, prenant garde à ne pas s'en écarter. Elle n'épousait pas le relief du sol, comme si elle reposait sur des pilotis. Mais l'eau lui arrivait déjà à la taille malgré tout.

De la brume surgit une mouette monstrueuse qui se mit à tourner autour de lui.

Quand il faut y aller, faut y aller, se dit-il. Il tendit la main – le corps se trouvait à moins d'un mètre. Il décida tout simplement de l'agripper par la chemise. Celle-ci n'allait quand même pas se déchirer et lui rester dans les doigts. Puis Harjunpää ne comprit plus rien à ce qui se passait. Une hallucination : le niveau de la mer se mit soudain à monter. Un véritable raz de marée. L'eau enserra sa poitrine dans un étau glacé, atteignit ses épaules, son cou. Il eut le réflexe de prendre une grande inspiration. Des gerbes d'eau éclaboussèrent ses yeux et la mer se changea en un véritable tumulte.

Autour de lui, tout était opaque et vert, agité de tourbillons silencieux. La poutre s'était brisée sous lui, voilà ce qui avait dû se passer. Et il continuait de s'enfoncer : la surface n'était plus qu'une nappe argentée s'éloignant vers le haut. Sa jambe fut écorchée d'un côté, puis de l'autre, comme si quelque chose était tombé dessus et l'avait coincée entre deux pierres. Il n'arriva pas à la dégager. Il fit un

effort violent, sans résultat, et céda à la panique. Il était si seul, si insignifiant.

Sa poitrine commença à le brûler et de sa bouche s'échappa un filet tremblotant de bulles : Seigneur Jésus, aide-moi, je veux vivre ! Il eut alors l'idée saugrenue de s'accroupir, de s'enfoncer plus profondément — c'était aberrant : il voulait s'élever, il voulait regagner la surface ! Sa jambe fut libérée. Il commença à remonter, lentement. Il remontait avec une incroyable lenteur et au-dessus de lui se devinait une masse sombre, et il savait ce que c'était, et la masse se rapprochait de lui, droit sur son visage. Il tendit les bras devant lui. Une matière visqueuse et flasque emplît ses mains et il émergea.

« Au secours », cria-t-il, ou du moins s'imagina-t-il crier. Il but la tasse et s'étrangla de plus belle. « Au secours ! »

C'était inutile. Personne n'était là pour l'entendre – il avait lui-même chassé la seule personne qui aurait pu lui être d'une quelconque aide. Il réalisa alors que le rivage était tout proche et il sut qu'il s'en tirerait, que sa vie n'était plus en danger, qu'il avait un ange gardien, et il se lança dans une brasse biscornue, tenant le mort d'une main, le halant, avec l'impression que cet effort était au-delà de ses possibilités.

Et puis ses orteils heurtèrent les pierres et il se redressa, pataugeant, entouré de gerbes d'éclaboussures. Il saisit le corps à deux mains et le traîna comme un sac, négligeant toutes ces choses auxquelles il aurait dû faire attention. Le corps était resté dans l'eau pendant des années. C'était juste un torse. Il lui manquait la tête, mais aussi les bras et les jambes. Les articulations étaient visibles, cependant. C'était réconfortant : on ne lui avait pas sectionné les membres. Ils s'étaient détachés d'eux-mêmes au fur et à mesure de la putréfaction.

« Fumier, tu as failli me faire crever ! »

Il laissa tomber le torse sur le rivage. L'unique étoffe qui le recouvrait encore était une chemise à carreaux en flanelle, en lambeaux. Harjunpää ressentit un chagrin inexplicable en la regardant. Il eut subitement l'impression que ç'avait été un corps de vieux, le corps d'un homme qui avait autrefois clopiné avec une casquette sur la tête en s'arrêtant de temps à autre pour sortir de sa poche une montre à gousset en argent qui avait égrené les secondes d'une époque révolue.

Harjunpää regagna le gravier en vacillant et, subitement, il ne sut plus ce qu'il devait faire. Il arracha tout de même ses gants en latex, puis examina sa jambe. Elle était couverte de sang rouge vif, mais ça ne pouvait pas être bien grave, il le comprit tout de suite : il ne ressentait aucune douleur et il était capable de marcher. De simples égratignures. Elle paraissait saigner en abondance à cause de l'eau.

Mais Harjunpää était toujours abasourdi – voilà sans doute

pourquoi son esprit laissa assez de place à une intense mélancolie pour s'y loger sans crier gare. Il se souvint de ce jour où il était si petit qu'il arrivait tout juste à voir ce qu'il y avait sur la table et avait pris les cornichons pour des harengs. Et Pipsa, sa cadette, lui manqua énormément, et Valpuri, et, curieusement, le lapin de Valpuri aussi. Et, pour finir, il réalisa qu'Onerva aussi lui manquait. Elle lui manquait comme si elle avait été sur le point de mourir, elle lui manquait depuis une éternité, mais il réussit tant bien que mal à s'interdire d'y penser. Et puis il se laissa aller. Il s'affaissa sur le gravier, posa sa tête entre ses genoux et se mit à trembler si fort qu'il sanglota.

« Hé ! Vous, là-bas ! »

Les pieds de Harjunpää étaient nus. Sous ses pieds, il y avait du sable et, sur le sable, du varech séché et un petit coquillage fendu. Perdu dans sa contemplation, Harjunpää commença peu à peu à réaliser que l'appel lui était destiné. Il se leva avec raideur. Son esprit était déjà redevenu parfaitement calme.

Sur le rocher en surplomb se tenait un homme. Pas très grand, mais habitué à être obéi. Cela se sentait tout de suite, cela se voyait dans ses yeux. Et en ce moment, son regard était courroucé. Haineux, même. Et à voir l'expression de son visage, Harjunpää devina l'image qu'il donnait de lui-même, avec son caleçon trempé, ses cheveux plaqués en mèches humides sur son front, ses jambes ensanglantées et sa peau couverte de chair de poule, marbrée par une sorte de glu verdâtre.

« Je suis Risto-Matti Luukkanen.

— O.K. », marmonna Harjunpää, et il se rappela vaguement avoir vu la tête de l'homme, peut-être aux informations, ou dans un de ces articles de journaux où des gens radieux racontent, un verre de champagne à la main, comment ils se sont séparés de leur épouse ou se sont réconciliés avec. Luukkanen devait être politicien, ou diriger une grosse entreprise. Helen se tenait en retrait. Désormais, elle semblait presque chétive, comme diminuée. Le chien n'était plus là. Risto-Matti ne les sortait sans doute jamais ensemble. « Vous avez cru être en droit d'user de manières grossières envers mon épouse », commença Luukkanen. Harjunpää connaissait ce ton et savait ce qui allait suivre, mais il n'était absolument pas sûr d'être dans l'obligation de tout supporter. Il se contenta de hausser les épaules. « Vous connaissez le directeur adjoint Kontio, n'est-ce pas ?

— Non. Je connais le *commissaire divisionnaire* Kontio.

— Grossier personnage ! »

Harjunpää haussa de nouveau les épaules. La brume s'était dissipée et le soleil le réchauffait là où il fallait. C'était bon. Quelque part, tout

près, une abeille bourdonnait. Il était vivant.

TROIS

Tapanila

Au sud de la voie ferrée principale, à l'écart des immeubles qui avaient poussé à Tapanila, on arrivait sur la route de Tasanko, bordée par un superbe bois de bouleaux – c'est du moins ainsi qu'il apparaissait à l'automobiliste de passage, car un rideau serré de saules sur le bas-côté ne permettait pas de voir entre eux.

En réalité, à intervalles de deux cents mètres environ, trois étroits chemins de terre s'enfonçaient dans le bois. Ils aboutissaient tous à une impasse, et si l'on empruntait l'un de ces chemins, on pouvait constater que le bois de bouleaux était en fait morcelé en parcelles, et que des maisons se dressaient sur une bonne dizaine de celles-ci. Les bâtisses n'étaient pas imposantes, certes, et plusieurs d'entre elles avaient une telle apparence que leurs plans n'avaient pas pu germer ailleurs que dans la tête de leur propriétaire. Mais quelque chose d'autre sautait immédiatement aux yeux : ces maisons bancales étaient choyées. Elles étaient bichonnées : le toit de tôle de l'une portait un renfort neuf et luisant, le portail d'une autre avait été fraîchement repeint, les allées étaient ratissées, et partout s'épalaient des fleurs, des arbustes à baies, des arbres fruitiers.

Mais il y avait aussi des parcelles d'un autre genre : depuis des années, derrière les haies devenues sauvages, les ronces et les broussailles avaient tout envahi. Et si l'on parvenait à s'y aventurer, on y découvrait des hangars en ruine, des puits effondrés, des épaves de voitures, des réfrigérateurs abandonnés – toutes ces choses qui semblaient résister au temps même si les occupants des lieux s'étaient succédé jusqu'au jour où les derniers n'avaient pas été remplacés.

Et il y avait quelques terrains qui, à première vue, semblaient retournés à l'état sauvage, même si les bâtiments étaient toujours debout. Pourtant, si l'on s'arrêtait un instant, on apercevait sur une corde à linge le corset et les bas de laine d'une vieille femme. Plus loin, un filet de fumée s'élevait d'une cheminée. Et sur le perron d'une maisonnette jaune complètement bancal, un chat joufflu débarbouillait le dessous de sa queue avec des mouvements repus.

Ces parcelles étaient habitées. On luttait pour avoir le droit d'y vivre, ne serait-ce que pour défier les autorités, car la ville convoitait depuis longtemps le secteur, et pour tenter d'arriver à ses fins, elle avait eu recours à toutes les infamies accordées par la loi aux pouvoirs

publics : refuser l'attribution de permis de construire, ou alors oublier la mise en place d'équipements municipaux. Aujourd'hui, en dernier ressort, la ville faisait courir une vague menace d'expropriation. Mais la racaille continuait de nicher là-bas, déneigeant elle-même ses voies d'accès en hiver.

Un de ces terrains mal famés était au 3, chemin du Cygne. Au total, quatre bâtiments se dressaient dessus. Celui du milieu était le plus grand. Une construction bizarre, divisée en deux parties bien distinctes, avec un toit affaissé en carton goudronné sous lequel se devinait une espèce de mansarde. À une vingtaine de mètres se trouvait un édifice badigeonné en rouge, qui avait dû être un sauna à l'époque. Maintenant, il y avait des rideaux à ses fenêtres et un géranium à côté du perron. Sur le toit de la troisième cabane s'élevait une antenne de télévision d'une taille démesurée et, tout autour, des jouets étaient éparpillés pêle-mêle par terre. Le quatrième bâtiment était visiblement une sorte d'atelier : des vieilles voitures dormaient devant ainsi qu'une niveleuse découpée brutalement de son châssis au chalumeau. Derrière tout cela, il y avait encore une caravane sur cales. Un sentier serpentait jusqu'à sa porte, attestant qu'elle était habitée.

Une sombre haie de sapins entourait le terrain. Partout ailleurs poussait à l'envi un véritable chaos végétal : des bouleaux gigantesques, des framboisiers, des orties, des épilobes. À l'extrême bord ouest du terrain, on avait aménagé un potager et un petit carré de pommes de terre.

Au 3, chemin du Cygne, habitait la famille Leinonen. On n'aimait guère les Leinonen. C'étaient des « nouveaux ». Tous les autres étaient là depuis deux générations, trois parfois. Et les Leinonen formaient une tribu qui avait quelque chose de louche. De crasseux, même. Ils avaient fini par donner à l'endroit un tel aspect qu'il risquait d'éveiller la convoitise des urbanistes.

Titi était le plus jeune fils de la mère Leinonen. Il était sur le point de se réveiller, flottant dans l'espace incertain qui sépare le sommeil de l'état de veille, et se trouvait encore quelque part en ville, à ramasser dans la rue des barquettes en carton, sans comprendre à quoi elles pourraient lui servir mais tout en sachant qu'elles avaient une importance capitale. En même temps, il suivait une conversation, sans en avoir pourtant réellement envie. Les paroles de l'homme étaient rouge carmin, presque noires, celles de la femme d'un bleu turquoise lumineux. « ... mais tu vas quand même aller lui parler, vu que c'est un sacré gros coup pour nous tous, alors tout le monde doit mettre la main à la pâte.

— Ça ne me dit rien. Il me prend toujours pour un moins que rien.

— Tu te fais des idées. C'est quand même ton frère. Et on s'en fiche

de comment il prend ça, du moment qu'il les tient à l'écart et qu'on les a pas sur le dos. Il le fera. Il a des relations. C'est lui-même qui s'en est vanté à la Saint-Jean.

— Mais s'il flaire quelque chose ?

— Non. Écoute. Je te le dis franco, mais tu es déjà au parfum : à côté, il fait tout un business qui ne supporte pas trop le grand jour. Tu te rappelles ce qu'il racontait l'autre jour, comme quoi le coulage c'était plus de dix millions par an, et que les compagnies d'assurances le payaient ? »

La voix rouge était celle de Reino, le frère aîné de Titi. Au grincement du lit, on pouvait en déduire qu'il venait de s'asseoir. Après, il y eut un froissement lorsqu'il prit une cigarette et craqua une allumette. Il était un peu tendu, mais Bamse ne s'en rendait pas compte. Bamse était sa petite amie, et elle était un peu lente, dans un sens. « T'as qu'à raconter par exemple qu'avec Lasse, on a une touche pour un vrai boulot honnête, mais que ça risque de foirer because que les flics nous collent au fion. T'as qu'à prendre un air sérieux, comme si tu flippais un peu.

— Comme ça, ça marchera peut-être, oui... Mais si Lasse se trompe ?

— J'y ai pensé. Si on devait écouter tout ce qu'il dit... Remarque, moi aussi je commence à être de son avis.

— Mais... est-ce que ça vaut vraiment le coup d'essayer ?

— Bien sûr ! En plus on n'a pas bien le choix. Et ils se doutent de rien. C'est un peu comme une entreprise familiale. Personne d'autre n'est au jus. Que nous. C'est l'histoire de Valkeakoski qui les fait chier, parce qu'ils ont pas assez de preuves. Surtout ce Lampinen. Je l'ai aperçu deux fois rien que cette semaine. C'est pas un hasard. Il m'en veut depuis que j'ai dit au tribunal que j'avais remarqué qu'il tournait autour de moi depuis des semaines, mais que j'avais cru que c'était une tantouze qu'avait le bégain pour moi... »

Reino se mit à rire. Un caquètement sec. Titi n'ouvrit toujours pas les yeux. Il sondait son esprit mais n'arrivait pas à décrypter son contenu, alors il se mit à écouter ce que disait le jour. Des branches de bouleau frôlaient la toiture et Topi raclait sa cage. Un tintement provenait de temps à autre de l'extérieur quand le rateau heurtait un caillou – Sisko était déjà dans le potager. Et de plus loin au fond du terrain se faisait entendre à intervalles réguliers un choc sourd suivi d'un claquement métallique : Lasse s'entraînait avec son pistolet à air comprimé.

Il était fou de ce pistolet. Mais il était encore plus fou de son Smith & Wesson – et celui-ci en valait vraiment la peine : c'était un 357 Magnum Spécial en acier inoxydable, le canon comme une trompe d'éléphant. Lasse ne pouvait pas s'entraîner avec, sauf quand ils se

rendaient dans les tranchées, car c'était une arme non déclarée. Mais il le portait toujours sur lui, et d'ailleurs, la dernière fois, au pub, Reino s'était énervé quand il avait commencé à le tripoter sous sa veste. Il risquait de tirer un jour sur quelqu'un, même accidentellement. Car il était gentil en réalité, peut-être le plus gentil des frères, mais maladivement émotif.

Au rez-de-chaussée, ils discutaient toujours du projet auquel ils avaient donné le nom de code « Viinanen ». Ils ne tenaient pas à ce que quelqu'un lâche par mégarde une information compromettante, ou que la femme de Lasse ou Douce Mère eussent vent de l'affaire. Mais Titi ne suivait plus leur conversation. Il était agacé par les attermoissements de Reino et son inaptitude à dire : c'est maintenant ! Lui-même aurait aimé que tout soit déjà terminé.

Titi repoussa la couverture de son visage. Son univers était là : une chambre mansardée au toit affaissé, tout juste assez grande pour y caser, en plus du lit, une table, une chaise et une commode à pattes d'éléphant. À l'autre bout, une trappe permettait d'accéder au rez-de-chaussée par un escalier de meunier, mais on pouvait aussi sortir par la fenêtre, car une échelle était accotée contre le mur. Par le carreau, on voyait un bout de sentier et la maisonnette rouge. Un désordre chronique régnait dans la chambre.

Les murs étaient recouverts de plaques de carton ondulé entièrement masquées par des tableaux. Les peintures étaient pour la plupart d'un format très petit et avaient en majeure partie été réalisées sur des morceaux d'Isorel prélevés Dieu sait où. Mais les couleurs étaient saisissantes et les paysages représentés si torturés qu'ils ne pouvaient refléter que ce qui existait à l'intérieur d'un être humain. Si un expert avait pu les voir, il en serait resté bouche bée un long moment. Mais seule la famille les avait vus, et c'était largement suffisant pour Titi. Reino avait dit, les narines dilatées : « Merde, Askto, t'es malade. »

Titi tendit le bras de côté et ouvrit la porte de la cage en fil de fer. Topi trotta le long de son bras, jusqu'au lit. Titi prit un carré de chocolat, le plaça entre ses lèvres et attendit. Topi le renifla de la poitrine jusqu'aux orteils, puis revint, cueillit le carré de chocolat et se glissa sous sa chemise pour grignoter son butin, Topi était un rat. Noir et blanc. Et très intelligent : même à table, il attendait patiemment dans la manche de Titi et ne sortait la tête que pour rafler des morceaux de choix dans l'assiette. Il était le seul au monde à comprendre vraiment Titi. Entre eux, nul besoin de paroles. « Il est toujours en train de glander. Mais j'arrive pas à savoir où », dit Reino en baissant la voix. Titi en déduisit qu'il parlait de lui. Murmurer était inutile : dans cette maison, chacun entendait presque la respiration des autres.

« Il a peut-être une femme.

— Y a aucun risque. C'est bien le dernier pour s'occuper de ces choses-là. C'est un niais de naissance.

— Moi, je le vois peut-être pas tout à fait comme ça... Mais en tout cas, ce qu'il fait c'est pas nos oignons.

— J'ai surtout peur qu'il déconne et qu'il se fasse gauler. On l'aurait dans le fion. »

Bamse bâilla, et Titi savait la façon dont elle s'étirait en même temps – il l'avait épiée une fois par la trappe. Elle s'étirait et ses seins se dressaient, et elle faisait ça parce qu'elle avait envie. Et elle avait presque toujours envie. C'était sûrement pour ça que Reino l'avait choisie. Le lit se mit sans plus tarder à grincer au rez-de-chaussée et Titi ramena la couverture sur ses oreilles.

« Niais de naissance », se répéta-t-il, et il commença à bouillir intérieurement. En plus, Reino avait demandé à Bamse de raconter que Lasse et lui avaient trouvé du boulot, sans l'inclure. Et maintenant il bisognait Bamse si fort que le lit craquait – et Titi ne pouvait vraiment pas comprendre ce que Bamse lui trouvait. Un gros porc râblé qui sentait la sueur, claquait la langue en mangeant et pétait quand ça lui chantait. Il était comme le vieux. D'ailleurs on l'appelait toujours Reino, comme on avait toujours appelé le vieux Veikko, jamais Veke ou Veka.

Titi gémit et se tourna sur le flanc. Topi se dégagea avec vivacité. Reino avait d'ailleurs pris en quelque sorte la place du vieux et traitait Titi de la même manière : comme quantité négligeable, sauf pour servir de larbin à l'occasion. Mais avec Viinanen, Reino était à sa merci, pour une fois. Sans Titi, il ne pourrait rien faire avec son chalumeau. Il ne pourrait même pas entrer à l'intérieur de la banque. Et Titi l'avait bien roulé depuis le début : il aurait été tout à fait capable de lui donner à l'avance les codes des serrures, mais il avait prétendu que non, qu'il n'y comprenait rien. S'il l'avait fait, Reino aurait fabriqué les clés et se serait occupé de l'affaire avec Lasse, sans lui, et il n'aurait plus du tout été question de partager le butin en trois.

Titi redressa la tête, mais ils continuaient toujours, et il ne supportait pas de les entendre. Il se boucha les oreilles avec les mains. Il voulait habiter dans le centre-ville ! Il voulait son logement à lui ! Il voulait sa vie à lui ! Bon Dieu, comme il haïssait Reino ! Il le haïssait autant que le vieux. Et le vieux, il le haïssait pour une autre raison encore : il n'avait même pas été foutu de mourir de façon sûre et certaine. Titi craignait en permanence qu'il revienne un jour, qu'il entre tout simplement par la porte et dise « salut ! ». C'est comme ça qu'il avait fait quand il était sorti de taule. Il avait tué un certain Ryyanen, bien qu'on n'ait pas eu le droit d'en parler dans la famille. Titi était tout petit à l'époque, mais il s'en souvenait quand même. Le

vieux était entré, avait dit « salut ! » et l'avait arraché du lit dans lequel il dormait à côté de sa mère. Depuis ce jour, Titi avait toujours dû se contenter d'un matelas posé par terre.

Mais en réalité, le vieux ne reviendrait plus : il était parti un jour relever des lignes à saumon avec Heikki Ahola, cela ferait quatre ans en novembre – on avait retrouvé le bateau de Heikki à la pointe de Katajanokka le lendemain, et son corps une semaine plus tard au même endroit. Mais du vieux, pas même le bonnet de fourrure.

Et puis Titi se rappela subitement Macchabée et Lune de Soie, malgré son désir de les oublier, comme il aurait voulu oublier toute la soirée.

Il avait deviné avec justesse l'emplacement de la porte et ne s'était pas trompé en presumant qu'ils seraient profondément endormis : il avait entendu depuis l'entrée leur respiration alourdie par la boisson. Et il n'avait pas eu de difficulté à s'orienter dans l'appartement – un petit deux pièces – car tant de lumière en provenance de la rue filtrait à travers les stores qu'il n'avait eu aucun besoin de la combine « Il est allé aux toilettes ».

La manipulation de Macchabée s'était bien déroulée aussi. Celui-ci dormait fort opportunément sur le ventre et Titi l'avait d'abord emmailloté avec le drap, qu'il avait ensuite bordé sous le matelas. Quand Macchabée avait soudain commencé à remuer, Titi avait posé sa main avec douceur sur sa nuque. Il s'était calmé. Dans sa torpeur, il avait sans aucun doute cru qu'il s'agissait de la main de Lune de Soie. Pour finir, Titi l'avait fait disparaître sous la couverture, tête comprise, et Macchabée s'était retrouvé allongé là, comme dans un linceul de laine et de coton, sans rien voir ni entendre, respirant son propre souffle – et son sommeil était devenu de plus en plus lourd, jusqu'à l'immobilité totale, comme s'il avait perdu connaissance.

Un drap avait recouvert Lune de Soie. Rien d'autre dessous. Elle s'était un peu agitée dans son sommeil pendant que Titi avait construit la tombe de Macchabée, comme si elle avait eu un pressentiment, ou du mal à digérer le vin. Et Macchabée ne lui avait peut-être pas plu, ou d'avoir emmené un homme chez elle l'avait tarabustée. Toujours est-il qu'elle avait repoussé la main de Titi où qu'il l'eût posée.

Et soudain elle s'était réveillée. Titi était allongé par terre, à quelques dizaines de centimètres d'elle. Si elle s'était levée pour aller faire pipi, elle lui aurait marché dessus. De son poste d'observation, il l'avait vue remuer à la recherche d'une position plus confortable. Elle ne s'était rendormie qu'au bout d'une demi-heure, mais à ce moment-là, Macchabée avait réussi à se retourner. Titi avait dû l'enterrer de nouveau. Et le temps avait filé, filé, et juste au moment où il avait enfin été sur le point de passer aux choses sérieuses avec Lune de Soie, celle-ci s'était redressée d'un bond et s'était rendu compte de la

situation. Elle s'était mise à hurler. Titi voyait encore la couverture se déployer brusquement dans l'obscurité comme une voile noire au moment où Macchabée se libérait. L'instant d'après, il s'était volatilisé. Maudite pagaille. Il ne voulait plus y penser.

Il se crispa subitement comme si un ressort trop tendu avait claqué en lui. Il essaya de se persuader que c'était la conséquence des événements de la nuit et des paroles de Reino, mais non, ce n'était pas ça. Il y avait une autre raison : il avait entendu un bruit. Il devina aussitôt de quoi il s'agissait. Il rejeta la couverture et se pencha à la fenêtre. Douce Mère était sortie. Sa porte avait grincé. Titi ne supportait pas ce bruit, sans comprendre pourquoi. Plus exactement, c'était toute cette bicoque qu'il ne supportait pas – quand il y séjournait, une angoisse extrême l'étreignait, la vague impression que tout risquait de s'effondrer sur lui ou de prendre feu, et cette impression ne pouvait avoir qu'une seule explication : quelqu'un était mort là-dedans un jour, et lui seul en avait conscience à sa manière. Mère était triste qu'il ne lui rendît pas visite, mais il en était vraiment incapable.

Topi se précipita dans sa cage comme s'il avait eu peur lui aussi et Titi se recoucha, ferma les yeux et essaya de retrouver ses barquettes. En vain. Il se trouvait ici, irrémédiablement. Entre ces draps moites qui sentaient son odeur. Et maintenant, des ressorts se détendaient dans son corps et il les sentait lui déchirer la chair et les os et les boyaux ; son sang et du mucus se mirent à suinter avec puanteur.

Il haletait, sa peau était couverte de sueur, puis il comprit : il avait laissé tomber son portefeuille dans l'entrée de l'appartement de Lune de Soie ! Ç'avait été ça, cet objet sombre, par terre, juste à côté des chaussures de Lune de Soie ; il avait même entendu un claquement mat au moment de la chute. Titi sursauta de nouveau avant d'avoir le temps d'approfondir la question. Une voiture venait d'entrer dans la cour. C'était une voiture de police, une Saab bleu et blanc, il le savait. Les portières s'ouvraient maintenant des deux côtés avec ensemble et des flics en combinaison en surgissaient, portant chacun des menottes à la ceinture.

Titi bondit de nouveau à la fenêtre et pressa son front contre la vitre si fort qu'un craquement se fit entendre. Il n'y avait pas de voiture de police. Ni rien d'autre, d'ailleurs : il s'était trompé quelque part – quelqu'un était peut-être entré dans la cour des voisins. Seule Douce Mère se dandinait sur le sentier, venant dans leur direction, comme tous les dimanches. Titi ne resta pas à l'observer. D'un bond, il se trouva à côté de la chaise et ses mains tremblantes se mirent à brasser le tas de vêtements, à la recherche du pantalon. Il le trouva. Le portefeuille était dans la poche arrière. Et la poche était fermée, boutonnée, avec l'épingle de sûreté en plus. « Jésus », soupira Titi en

se laissant choir sur le lit. Son cœur battait la chamade. Il était incapable de penser à quoi que ce soit. Il lui sembla que l'on ouvrait la porte d'entrée, quelque part, très loin, et Reino lâcha quelques mots, de tout aussi loin, et la Mère commença par dire combien Veikko lui manquait, comme elle le faisait toujours, et elle fit ensuite une remarque à propos du lit qui n'était pas encore fait. La pompe à eau hurlait. Bamse allait préparer du café.

Titi s'affala sur le lit, tira la couverture à lui et songea au paillason posé devant la porte de Lasse, ce morceau en fibre de coco usé jusqu'à la corde. Titi se le représenta les jours de pluie, trempé, attendant que tous essuyassent leurs pieds boueux sur lui, et il en eut pitié. Il se sentait pareil. Il se sentait Askø, et se sentir Askø revenait à voir le monde comme un pigeon mort dessiné avec un crayon à la mine émoussée, un pigeon sur lequel une voiture était passée et dont le vent trimbalait les plumes aux quatre coins du monde en rigolant.

Il faisait semblant de dormir. Il savait que Bamse viendrait le réveiller. Il la confondait souvent dans son esprit avec Cheveux d'Or – elle était tellement plus proche de lui que Cheveux d'Or, et aussi tellement plus réelle, et tout à l'heure, elle avait dit à Reino qu'elle le voyait différemment des autres. Peut-être qu'elle le prendrait avec elle s'il arrivait quelque chose à Reino. Ou alors, tout simplement, elle s'assiérait un matin sur le bord de son lit et se mettrait à le caresser, et lui dirait qu'en réalité Reino ne valait rien, qu'il était juste capable de faire beaucoup de bruit, qu'il allait partir quelque part cet après-midi et qu'elle voudrait alors l'avoir, lui.

La trappe grinça quand Bamse la souleva. « Debout, Titi », cria-t-elle, et sa voix était sans couleur, comme une pierre de lune. « Et torche ton rat, nom de Dieu ! Ça pue, ici ! »

QUATRE

Grand-père et Järvi

« Timo ! » appela Elisa depuis l'autre bout du couloir. Harjunpää ne comprit pas ce qu'elle faisait dans les locaux de la Criminelle, et il ne pouvait même pas aller le lui demander car il y avait urgence : il devait remettre au directeur de la Police judiciaire son rapport, dans lequel il expliquait que les pannes de l'ascenseur de l'hôtel de Police n'étaient pas imputables au moteur, mais aux réparateurs eux-mêmes : ils provoquaient des courts-circuits, volontairement ou par incompetence, mais se faisaient payer chaque fois malgré tout, ce qui allait grever le budget jusqu'à la fin de l'année, si bien qu'on ne pourrait plus enquêter correctement sur les crimes. Il entra sans frapper. Tanttu lui tournait le dos, vêtu d'un bleu grisâtre. D'autres hommes se trouvaient dans la pièce. Tous appartenaient à la direction. Puis il comprit ce qui se passait : le moteur de l'ascenseur était posé sur le bureau de Tanttu et son rapport était maintenant superflu. Tanttu observait Harjunpää d'un œil noir, mais celui-ci réalisa son erreur : le patron était en train d'ouvrir un cercueil en zinc, à l'intérieur duquel se trouvait le corps d'un homme. Il avait été recousu après l'autopsie avec des sutures si grossières que sa peau semblait hérissée d'échardes. Il était comme momifié ou desséché par les produits d'embaumement. Soudain, il se mit à battre des paupières. Il s'assit, s'examina avec effroi, vit ce qu'on lui avait fait, en quoi on l'avait transformé, et se mit à pleurer et à exiger le nom de celui qui avait attesté de sa mort et sur quels critères cette décision avait été prise, et tous les regards se tournèrent vers Harjunpää : il était le seul représentant de la brigade des Homicides, et donc le seul à se rendre sur les lieux des meurtres. La fanfare commença à jouer la marche de Narva.

« Timo », dit Elisa en enserrant sa cheville, et Harjunpää comprit où il se trouvait : chez lui, sur son matelas des jours de repos, sous un des bancs du sauna – l'endroit le plus calme de la maison – mais une préoccupation mineure le troublait encore : il entendait mal, rien qu'un bourdonnement, comme s'il était sous l'eau. « Les boules dans les oreilles », dit Elisa, ou du moins ses lèvres remuèrent de telle sorte que Harjunpää extirpa aussitôt les petits cylindres de cire enfoncés dans ses oreilles, et ensuite le monde fut là : la radio marchait en sourdine, quelqu'un sautait à la corde et une tondeuse à gazon

vrombissait. Les gens adoraient ces engins, ou alors ils détestaient l'herbe : celle-ci rechignait à rester à la hauteur réglementaire.

« Bonjour », marmonna Harjunpää, en se disant que quelque chose clochait, décidément. Il n'avait pas dormi plus d'une heure, il le sentait, et d'ordinaire Elisa se coulait sans bruit à ses côtés et s'attardait là, et parfois ils commençaient à se caresser et continuaient sur cette lancée, et c'était bien ce qu'il y avait de plus beau dans la vie : offrir sans calcul son amour et sa personne et en recevoir autant. Après, on prenait vraiment conscience que même si le monde entier vous piétinait, il existait néanmoins un être en qui l'on pouvait avoir confiance, qui avait confiance en vous lui aussi et qui ne vous abandonnerait jamais en plein marasme.

« Grand-père ? » demanda Harjunpää, et toute cette inquiétude que le sommeil n'avait pas eu le temps de dissiper le submergea de nouveau. Qu'est-ce qui lui est...

— Ne t'inquiète pas, Timo. Il est parti cueillir des fraises avec Pipsa. Mais l'Usine a appelé. C'est Valpuri qui a répondu. Sans enlever les écouteurs de son baladeur, d'ailleurs ! Il faut que tu ailles voir tout de suite un commissaire divisionnaire du nom de Järvi.

— Maintenant ?

— Celui qui a appelé a dit tout de suite. Il ne s'est pas présenté. C'est pour ça que Valpuri a deviné qu'il s'agissait d'un policier.

— Bon sang... »

Harjunpää n'y comprenait rien. Il était extrêmement rare que l'on téléphonât chez ceux qui avaient fait la nuit, à plus forte raison pour leur ordonner de revenir travailler. Il n'y avait qu'une seule explication : quelque chose de très grave était survenu. Un avion de ligne s'était crashé ou bien il avait commis un gros impair au cours de son dernier service.

Il ne comprenait pas non plus pourquoi il devait expressément se présenter devant Järvi. Järvi n'appartenait pas à la brigade des Homicides. C'était le patron de la Brigade spéciale. Sa bouche lui sembla tout à coup pâteuse. Il s'était à peine extirpé de son havre que tous les événements de la nuit passée se mirent à défiler dans son esprit : l'homicide, les trois décès, l'homme qui s'était jeté sous le train, puis il se souvint également de Luukkanen. Celui-ci lui avait promis des ennuis. Mais c'était absurde. Même avec Järvi. Et puis, Luukkanen avait mentionné Kontio.

« On devait aller chez les Söderholm », dit Elisa. Harjunpää crut déceler dans sa voix un léger reproche, pas directement destiné à lui, mais plutôt à cette lourde botte qui pesait sur la nuque du fonctionnaire subalterne qu'il était. « Tu n'as qu'à leur téléphoner. Ou vas-y avec les petites, plutôt. Pauliina pourra bien s'occuper de Grand-père pendant ce temps.

— J'ai déjà appelé. On n'ira que la semaine prochaine. Viens manger. Je t'ai fait des œufs brouillés et du café. »

Harjunpää resta un moment appuyé contre la porte du sauna. Il était bourrelé d'inquiétude et saturé d'obligations impérieuses, mais il ne lui restait plus une once d'énergie. Le regard inexpressif, il fixait le linge qui séchait sur la corde. Parmi les vêtements se trouvaient trois chemises à carreaux, en flanelle : une bleue, une verte et une rouge. Les lavages innombrables avaient terni la rouge au point d'en faire un linge d'une vague couleur marron. Ces chemises appartenaient à son père. Et dans l'air flottaient des relents du tabac à pipe de celui-ci. Harjunpää passa une main sur son front, comme pour chasser une sensation d'irréalité, puis il ouvrit les robinets de la douche. L'eau lui picota les jambes et ce fut comme si on avait versé du sel dessus, bien qu'il eût nettoyé ses éraflures avec de la Bétadine.

« Il s'est débrouillé comment, aujourd'hui ? » demanda Harjunpää en ingurgitant une portion d'œufs brouillés, surtout pour faire plaisir à Elisa. Son estomac était encore endormi. Ses pensées l'entraînaient ailleurs. Et il avait cette envie diffuse de vouloir échapper à quelque chose.

La ligne de Järvi avait été occupée sans discontinuer. Cela pouvait avoir un sens précis, ou n'être qu'une coïncidence – et la permanence de la Sûreté n'avait su lui signaler que la sortie de Brigade spéciale, qui dépendait directement de Järvi.

« Grand-père se débrouille... Ce matin, il s'est un peu frotté la poitrine et il a même dû prendre deux trinitrines. Il a peut-être passé la journée un peu dans les vapes.

— O.K. », lâcha Harjunpää entre deux bouchées, ne sachant quoi dire d'autre, tout en espérant qu'Elisa ne lui demanderait rien au sujet du bureau d'aide sociale et des papiers qu'il aurait dû remplir. Il avait eu une semaine chargée et se perdait un peu dans tous les formulaires. Comme dans toute cette histoire, d'ailleurs.

Cela remontait à un mois. Un fourgon de la police de Kirkkonummi s'était immobilisé devant leur porte en début de soirée, suivi évidemment par tous les gamins du quartier. Arponen avait jailli du siège du conducteur et était entré en se grattant le front. « Salut ! Je t'explique : on a là un type avec nous. Complètement gâteux. Dément, je veux dire. Mais il prétend être ton père...

— Hein ? Et puis quoi encore ? Mes parents habitent à Käpylä. Il n'y a même pas deux heures, j'étais encore avec eux au téléphone !

— Celui-là s'appelle Yrjö Johannes Harjunpää. Et les registres de l'état-civil sont d'accord avec lui en ce qui concerne les liens de parenté. Ce vieux raconte une histoire comme quoi il s'est remarié, avec un contrat de mariage, et maintenant que sa deuxième femme est morte, les enfants de celle-ci se sont pointés et l'ont foutu dehors. Il a

complètement merdé. Il ne touche pas sa retraite, et d'autres trucs comme ça.

— Je vais aller y jeter un œil », avait finalement lâché Harjunpää d'une voix atone. Il avait eu l'impression que sa langue s'était métamorphosée en un morceau de bois. Il avait frissonné, et toute cette harmonie qu'il s'était efforcé de construire avait chancelé sur ses bases. Ses parents avaient divorcé quand il avait eu cinq ans, et il avait traité le nouveau mari de sa mère, un cadre commercial plutôt distant et plongé la plupart du temps dans ses affaires, comme son père. Depuis, Harjunpää n'avait pas rencontré une seule fois son véritable géniteur.

Au fond du fourgon, un vieil homme légèrement voûté et maigrelet était assis au milieu de ses valises. On voyait bien qu'il avait tendance à s'isoler dans un monde à part. Harjunpää en avait presque eu la nausée. Il aurait voulu claquer violemment la porte et dire emmenez-le au diable, mais il avait ensuite reconnu son propre front, son menton, et surtout ses mains : les veines saillantes, les doigts effilés. L'homme l'avait regardé et avait souri, un sourire hésitant, presque engageant, et il avait lâché comme une évidence : « Tu dois être Timo. »

Ils avaient déjà Papy et Pépé, alors, pour les filles, cet homme était devenu Grand-père. Grand-père n'aurait dû rester chez eux qu'une nuit, mais on n'avait voulu de lui nulle part, ou ils s'étaient heurtés à des listes d'attente de plusieurs mois, quand il ne s'était pas agi de plusieurs années. Harjunpää était perpétuellement tiraillé entre deux sentiments contradictoires. Quand il était honnête avec lui-même, il voulait se débarrasser de Grand-père au plus vite, pour se libérer de ce fardeau, retrouver la vie d'avant, mais d'un autre côté il était content de voir la situation se prolonger : il voulait comprendre quelque chose, ou peut-être apprendre cette chose de son père, bien qu'il fût incapable de la définir.

« On dirait que les ramasseurs de fraises sont de retour... »

Depuis un petit moment, des bruits de voix et de pas en provenance de l'extérieur se faisaient entendre. Des chocs bizarres, aussi. C'était Pipsa qui arrivait en sautillant sur un pied. Elle avait des jambes longues et fines comme des pattes de sauterelle et elle tenait Grand-père par la main. Le vieil homme chancelait tant que Harjunpää ne put se retenir de détourner les yeux. « Tu t'en sors, avec lui ? » demanda-t-il rapidement à Elisa. Il se faisait vraiment du souci, du fait aussi que leur vie avait plus ou moins déraillé à cause de Grand-père. De plus en plus souvent, des querelles naissaient autour de problèmes futiles qui auraient auparavant été réglés en un tournemain.

« Je pense que oui... Au fond, la seule chose qui me chagrine, c'est

qu'il tôte sa pipe même la nuit. Mais impossible de lui apprendre à sortir sur le perron. Et Pauliina est un peu sur les nerfs depuis qu'elle doit dormir dans la chambre des petites.

— O.K. Je vais encore essayer cette semaine... »

La porte s'ouvrit et la maison fut envahie en un instant. Les chaussures claquèrent en atterrissant au fond du placard, Pipsa gloussait tandis que Grand-père expliquait quelque chose avec un air exagérément cérémonieux. De l'extérieur provenait la chaleur étouffante du mois d'août, annonciatrice d'orage. « Grand-père avait perdu sa pipe ! claironna Pipsa. Mais on l'a retrouvée !

— On était d'accord pour ne rien dire !

— Vous ne devinerez jamais comment on l'a retrouvée !

— Alors ?

— C'était rien du tout, protesta en vain Grand-père. Ce sont des choses qui arrivent.

— On a remonté le sentier et on a cherché partout. Et puis, au pied du Sapin géant, on a vu de la fumée. La mousse était en train de cramer !

— On l'a piétinée jusqu'à ce que tout soit éteint.

— Vous avez bien fait. Avec le feu, il ne faut jamais oublier d'être très, très prudent. Et on ne doit jamais fumer au lit. »

Grand-père chassa l'intervention de Harjunpää d'un sourire, tira une chaise à lui et s'assit. Elisa s'affairait déjà pour servir le café, à lui aussi, et ils se mirent aussitôt à bavarder avec entrain. Elisa savait faire ça avec tant de naturel. Les mots se succédaient comme à la parade en sortant de sa bouche. Une fois de plus, Harjunpää restait sur la touche. C'était tout le temps comme ça. Tout le monde s'était pris d'affection pour Grand-père, surtout Pipsa, avec qui celui-ci s'entendait à merveille. Mais devant Harjunpää, Grand-père glissait immédiatement ailleurs et sa mémoire commençait à avoir des ratés. Par moments, Harjunpää avait l'impression que c'était involontairement volontaire, aussi saugrenu que cela puisse paraître, comme si, en le voyant, Grand-père se heurtait dans son esprit à des choses que lui-même n'était pas capable d'assumer. Et c'était peut-être là que se trouvait en partie la source de leur incompréhension : enfant, Harjunpää avait été faible et maladroit devant son père ; maintenant qu'il était adulte et avait envie de dialoguer, il se retrouvait devant un père faible et maladroit. « C'est bien toi, Timo, n'est-ce pas ? » demanda soudain Grand-père en dévisageant Harjunpää. Une lueur d'incertitude flottait dans ses yeux, et ce ne pouvait être de la malice.

« Oui.

— Tu as fait des études de commerce ?

— Non. Je suis policier. On en a déjà parlé.

— Oui, oui... Mais tu n'as pas ton uniforme sur toi ?

— Je n'ai pas d'uniforme. Je suis de la police criminelle. Là-bas, on s'habille tous en civil.

— Est-ce que tu savais que le père de ta grand-mère était commissaire de police à Tampere ?

— Le Grand-père Bergman. On en a déjà parlé.

— Oui. Même qu'il avait une bicyclette. Tu n'es pas commissaire ?

— Inspecteur principal à la brigade criminelle. Et j'ai travaillé toute la nuit. Je dois encore aller faire un saut là-bas », ajouta Harjunpää en commençant à se lever. Il ressentait un étrange vague à l'âme et avait l'impression que Grand-père, lui aussi, aurait voulu apprendre à le connaître, mais que le vieil homme sentait d'instinct qu'il le repoussait. Peut-être aurait-il mieux valu se trouver en tête-à-tête. Mais l'occasion semblait ne jamais se présenter. « Papou ? » chuchota Valpuri. Elle était restée tout ce temps dans l'entrée. Au moment où son père s'apprêtait à partir, elle se glissa devant lui sur le perron et lui barra le passage, le lapin dans les bras, les joues rouges.

« Écoute, on ira acheter le grillage demain. Dès que je serai rentré. Et n'hésite pas à me le rappeler si je me mets en tête d'aller faire la sieste ou autre chose...

— C'est pas ça. Écoute...

— Oui ? » Valpuri avait tout à coup envie de glousser, comme cela arrive même aux adultes parfois : même si l'heure est grave, on sent le fou rire monter, incongru. « C'est que, dans la forêt, Grand-père a dit à Pipsa que...

— Que quoi ?

— Un homme aussi vieux que lui, t'imagines... Il a dit qu'il était sûr que Viljami avait fait un tour dans sa chambre cette nuit... et qu'il avait fait pipi dans son lit...

— Il ne sait plus quoi inventer !

— Je suis allée voir tout à l'heure. Son lit est mouillé. Mais c'est sûrement pas la faute de Viljami ! »

Valpuri éclata de rire. Son corps tressauta et Viljami, affolé, chercha une meilleure position entre ses bras. « Ma petite Vali, ne t'en fais pas. Tu vois, quand on devient vieux, tout commence à... Bon, tu en parleras à Maman. Mais discrètement, pour que Grand-père ne s'aperçoive de rien.

— J'ai compris. Tu reviens quand ?

— Je reviendrai. Je te le promets. »

« Bonjour », dit Harjunpää en entrant dans le bureau de Järvi. Le commissaire divisionnaire se pencha au-dessus de ses papiers, comme pour éviter que l'inspecteur ne les vît. Harjunpää n'aima pas la façon dont Järvi le regarda : il paraissait surpris, suspendu à ses lèvres, et les couloirs de la Criminelle plongés dans un profond silence semblaient

eux aussi à l'écoute.

« Bonjour...

— Je suis là.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Vous avez fait téléphoner chez moi pour me demander de revenir au plus vite.

— Absolument pas », répondit Järvi avec un sursaut. Il devait croire que Harjunpää allait exiger une prime exceptionnelle ou quelque chose dans ce genre. Ils se dévisagèrent, comme si chacun soupçonnait l'autre d'avoir perdu la boule, et Harjunpää commença à avoir la sensation irréaliste qu'il était toujours sous le banc du sauna et que son rêve continuait. Il s'assit sans y avoir été invité.

« Pourtant, quelqu'un a appelé...

— Oui », s'écria soudain Järvi, en faisant un geste comme si un déclic s'était soudain produit en lui mais qu'il ne tenait pas pour autant à dévoiler ses batteries. C'était un homme d'une pâleur maladive approchant de la retraite, et si on avait été tenté par son nom⁽²⁾ de voir en lui un lac, la première image venue à l'esprit n'aurait pas été la belle étendue du lac de Saimaa, mais plutôt un de ces étangs du sud de la Finlande pollués par les pluies acides.

« Il y a un malentendu. J'ai demandé effectivement à l'inspecteur Lampinen de vous téléphoner. Mais c'était pour que vous veniez me voir dès demain matin, bien évidemment.

— Entendu », souffla Harjunpää, et ce genre de situation s'apparentait à toutes celles qui avaient brisé sa foi. « Mais je suis là quand même.

— On discutera de tout ça demain. »

Harjunpää plaça l'extrémité de ses doigts sur ses tempes et commença à les masser. Les secondes s'égrenèrent. Il faisait une chaleur étouffante dans le bureau. Finalement, articulant calmement et avec soin, il dit : « J'ai travaillé toute la nuit. J'ai à peine eu le temps de dormir une heure. Et maintenant, je suis de retour ici. Alors de quoi s'agit-il ? »

Järvi jeta un coup d'œil sur le mur où s'étaient plusieurs médailles et diplômes. Puis il se secoua pour sortir définitivement de cette torpeur d'où Harjunpää avait commencé à le tirer, se leva, croisa les bras et fixa Harjunpää, le menton haut. À présent, il était un général sur sa monture, devant ses troupes, sabre au clair.

« Bon. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous avez commis une faute inadmissible pour un inspecteur principal de la Criminelle.

— Comment ça ? » dut demander Harjunpää pour arracher la suite à Järvi, qui se taisait à dessein.

« Vous avez envoyé, de façon quasi irresponsable, un jeune inspecteur inexpérimenté, seul, sur les lieux où un viol était supposé

avoir été commis.

— Oui, mais on avait deux appels au même moment. Comment faire autrement ? Ce n'est pas moi qui ai réduit les effectifs... Et Suominen m'a dit qu'il s'était très bien débrouillé sur place. D'ailleurs, ce n'est pas allé plus loin qu'une tentative de viol. Juste un rôdeur qui s'est introduit dans un appartement, quelque part dans le quartier de Töölö. Il a tripoté une femme endormie, mais elle s'est réveillée...

— Juste un rôdeur », singea Järvi, qui était vraiment passé maître dans ce genre de comportement. Harjunpää pensa : charogne. Il n'avait aucun respect pour Järvi, pas plus qu'il n'en avait maintenant pour presque tous les autres cadres. Järvi était sorti du rang, selon la formule consacrée. Il avait commencé en tant que simple agent à l'époque où les mailles du filet étaient plutôt lâches et il avait pris du galon de façon remarquable, pas tant par ses capacités que son opiniâtreté et sa façon de jouer des coudes. Et cela se sentait encore chez lui : il avait l'âme d'un planton. Voilà pourquoi il n'avait jamais su s'adapter à sa fonction de directeur. C'était pour lui comme un jouet fabuleux qui lui donnait l'occasion d'aller faire des ronds de jambe chez les puissants tout en bastonnant tranquillement ceux qui ne pouvaient rien contre lui. Et quand il fallait prendre des décisions, il devenait toujours opportun de fonder un groupe de travail. La délégation des pouvoirs était également une bonne chose.

« Il ne s'agissait pas d'un quelconque rôdeur, tonna Järvi. Cet individu défie notre société. Si vous étiez à la hauteur de votre fonction, vous le sauriez.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire ça », éructa Järvi en pivotant vers son étagère. Il farfouilla un long moment et trouva enfin le dossier idoine. Il le feuilleta nerveusement et tendit à Harjunpää une photocopie écornée. Il s'agissait d'une circulaire semblable à celles qu'il voyait défiler par douzaines. Il la parcourut rapidement : on y demandait aux enquêteurs de la Criminelle de prêter une attention toute particulière aux cas mentionnant qu'un homme s'était introduit, vraisemblablement à l'aide d'un parapluie, chez des femmes. Harjunpää se souvenait vaguement d'en avoir parlé un jour avec les autres au mess. Le communiqué de Järvi datait de plus d'un an.

« Je l'ai eue sous les yeux.

— Et pourquoi n'avez-vous pas agi en conséquence ?

— Je vous l'ai déjà dit. Qui peut garder en tête à chaque instant toutes ces histoires qui remontent à la nuit des temps ? » grommela Harjunpää. Bien qu'il fit des efforts pour se contrôler, il ne pouvait empêcher sa voix de trahir sa colère. Il se souciait comme d'une guigne des reproches de Järvi. Il savait qu'il avait fait au mieux, mais il était furieux qu'on lui ait bêtement volé toute une journée.

D'ailleurs, cette affaire prenait des proportions démesurées. Elle devait tenir à cœur à quelqu'un. La curiosité de Harjunpää commença à s'éveiller, assez pour lui donner envie d'en savoir plus. « Ces affaires n'ont même pas été centralisées dans un service, lança-t-il. On a tous un tiroir plein de "vaines recherches" ».

— Simple question de... stratégie. Vous savez combien le risque de fuites est grand dans la maison. Mes hommes gardent en permanence l'œil sur certains suspects, en parallèle avec leurs affectations réglementaires. Mais une pareille négligence venant de vous, les inspecteurs, fout tout en l'air. »

Harjunpää se leva lentement, l'air aussi indifférent et épuisé que possible, et simula un début de bâillement derrière sa main.

« Où est-ce que vous allez ? »

— Chez moi. Je suis fatigué. Et j'ai à faire là-bas aussi.

— Une minute ! Je voudrais que vous saisissiez la gravité de cette affaire. Mais je compte sur une discrétion absolue de votre part.

— Entendu.

— Une personnalité est mêlée à cette affaire.

— Tiens donc », laissa tomber Harjunpää en faisant un pas vers la porte.

« Attendez un instant. Je vais vous en dire un peu plus. Et j'espère que vous comprenez quel gage de confiance cela représente.

— Bien entendu.

— Vous connaissez le député Kuusimäki », lâcha Järvi, et son visage prit une expression que l'on pourrait qualifier de patriotique.

« Le Pisseux ? »

— Soyez correct... Bon, vous comprenez peut-être maintenant pourquoi cette affaire exige une discrétion absolue. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il n'habite pas ici et qu'il est marié, mais possède un pied-à-terre en ville. C'est bien naturel. Il est tout à fait compréhensible que la solitude pèse parfois à un homme jeune. Or le rôdeur en question s'est introduit il y a six mois dans ce pied-à-terre. Le député Kuusimäki m'a contacté personnellement. Il tient à ce que ce criminel soit arrêté, et il ne peut pas comprendre comment le taux de réussite des enquêtes a pu tomber si bas depuis son départ de la maison. »

Harjunpää eut l'impression que quelque chose souriait en lui : il se souvenait bien de Kuusimäki. L'homme avait débuté comme simple agent en même temps que lui, et avait débordé à l'époque d'une énergie bouillonnante et inépuisable qu'il évacuait malheureusement souvent à coups de matraque, mais aussi avec force vitupérations à rencontre de ses supérieurs. Et si la mémoire de Harjunpää était bonne, il avait un jour lâché précisément à Järvi : « Écoute, tu fais un excellent gradé, mais tu t'es trompé de siècle. » Cette petite phrase

avait barré l'accès de la brigade criminelle à Kuusimäki. Il était alors parti faire des études et les avait terminées en un temps record. Il était rentré chez lui avec un diplôme de juriste, et en était aujourd'hui à son deuxième mandat de député.

« Il a fait cette demande pour se payer notre tête », dit Harjunpää. Mais Järvi ne l'entendait pas ainsi et déclara : « C'est une affaire sérieuse. On ne peut même pas affirmer qu'il n'y ait pas derrière tout ça une tentative de provocation politique.

— Bien entendu, dit Harjunpää. Maintenant, bonne nuit ! »

Au lieu d'aller récupérer sa voiture, il se rendit dans la section des Homicides et traîna dans les couloirs. Finalement, il se dit qu'il pourrait aller faire un petit somme sur le canapé du local informatique de la division des Incendies.

Sans trop savoir comment, il se retrouva dans le bureau d'Onerva. Il se tint sur le seuil et respira l'odeur d'Onerva : l'odeur de son parfum, de ses longs cheveux, des missions en duo, des années écoulées. Sur le dossier de la chaise était posé un des pulls d'Onerva. Harjunpää le regarda longuement. Le nom de ce pull était « Cœur », et on comprenait pourquoi dès qu'on le voyait. Cette force, ce dynamisme, ces couleurs pleines de rythmes merveilleux, tout cela était sorti du plus profond d'Onerva, retransmis par ses doigts à l'aide de simples fils – et le résultat était là : un pull en laine. Le Cœur.

Il ne s'agissait pas du seul pull créé par Onerva. Les petites boutiques spécialisées se battaient presque pour obtenir les autres. Onerva avait réalisé qu'elle pourrait vivre de cette activité aussi bien que dans la police, et serait surtout plus heureuse. Harjunpää savait que ce n'était qu'une question de jours d'ici à ce qu'elle donnât sa démission. Elle avait les deux pieds sur terre. Elle savait ce qu'elle faisait.

Harjunpää s'assit sur la chaise d'Onerva, appuya ses coudes sur le bureau, le visage entre les mains. Il somnola, pensant à sa vie. Pleurer un peu l'aurait apaisé, lui sembla-t-il, mais il ne trouva aucune raison valable de le faire.

Il ne comprenait pas qu'il n'aimait plus uniquement Elisa.

Un deux pièces blanc

Depuis quelque temps, Sari n'arrivait plus à se plaire dans son nouvel appartement. Pourtant, il était exactement tel qu'elle l'avait souhaité : un deux pièces lumineux dont toutes les surfaces avaient été enduites du même blanc cassé. Les meubles aussi étaient à son goût : aériens, gais sans ostentation. Même les couleurs des tissus étaient d'une harmonie apaisante. L'après-midi, le soleil entraît à flots par les fenêtres et la circulation qui grondait en bas dans la rue de Runeberg ne la dérangeait même pas, les fenêtres étant parfaitement isolées par un double vitrage.

Mais un mal indéfinissable s'était faulfilé ici. Un an auparavant, au moment de son emménagement, le mal n'avait pas encore fait son apparition, et ce deux pièces représentait pour elle le début d'une vie nouvelle. Son mari était mort quelques mois plus tôt, de façon presque incompréhensible, même absurde en y repensant. Comme si la vie et la mort s'étaient moquées de lui. Simo était arrivé à un brainstorming légèrement en retard et s'était assis d'un geste décidé mais burlesque à côté de sa chaise. Il était tombé sur les fesses avec un grand « pouf ». Tout le monde s'était esclaffé, bien sûr, y compris Simo, avait-on raconté à Sari. La réunion avait commencé, et une heure plus tard Simo avait perdu connaissance. Deux heures plus tard, il était mort.

Sari ne s'était pas fait présenter le rapport d'autopsie. Elle s'était contentée du commentaire de la police : le choc causé à la colonne vertébrale avait provoqué une fracture, la fracture avait entraîné une hémorragie, l'hémorragie avait paralysé quelque chose, et voilà : cause du décès et résultat du brainstorming de la commission de sécurité.

Elle n'avait toujours pas complètement surmonté cette tragédie, mais elle en était consciente et c'était déjà un grand pas. Elle faisait sans cesse des efforts, et le déménagement en avait été un : Simo avait été encore trop fortement présent dans l'ancien appartement. Mais des petits riens semblaient capables de tout démolir, et l'un de ces petits riens était la jalousie imbécile de son imbécile de belle-sœur.

Sari avait fait redécorer le deux pièces avec l'argent de l'assurance-vie. Elle l'avait également meublé avec, et avait obtenu l'intérieur dont elle avait toujours rêvé du temps où elle n'était qu'une jeune fille. Mais quand sa belle-sœur avait vu les miroirs et le carrelage de la

salle de bains, elle s'était exclamée : « C'est un comble ! C'est ton mari mort qui te reluque à travers toute cette verroterie ! Méfie-toi, une nuit il va venir te demander des comptes sur la façon dont tu as claqué son fric... »

Le mal qui s'était introduit dans le deux pièces se traduisait par la peur qu'avait Sari de se trouver entre ces murs dès que la nuit commençait à tomber. Et savoir ce qui l'effrayait ne diminuait en rien son angoisse : elle craignait d'avoir perdu la raison. Certes, elle aurait eu encore plus peur si elle avait su que son nom était Cheveux d'Or – elle-même étant persuadée s'appeler Sari Anneli Luoto. C'était vrai aussi, d'ailleurs : c'était inscrit sur son permis de conduire, sur sa carte d'identité, et aussi sur sa porte : LUOTO. Et si elle tournait les yeux vers n'importe quel miroir, la dénommée Sari Anneli Luoto la dévisageait en retour.

Ce dimanche soir, Sari Anneli-Cheveux d'Or était assise sur une extrémité du canapé, un livre sur les genoux. Mais en fait, elle avait cessé de lire depuis un quart d'heure. Elle jetait des petits coups d'œil furtifs sur son appartement, sur les franges du tapis, sur tous ses beaux bibelots en verre, et aussi sur l'obscurité qui avait envahi progressivement le monde derrière les fenêtres. Et l'obscurité lui rappelait encore une fois qu'elle avait tout d'une malade mentale : elle avait peur de son mari mort. Partant de là, elle avait peur d'elle-même, et plus que d'elle-même, du monde entier ou presque.

« Rosalyn n'avait pas l'intention de se résigner aussi facilement », commença-t-elle à lire presque machinalement. « Elle s'approcha de Cari, la poitrine palpitante, et le regarda dans les yeux avec détermination. » Le livre retomba sur ses genoux. Elle non plus n'avait pas l'intention de se résigner. Elle n'avait qu'une vie. Mais elle aurait eu besoin d'aide dans son combat. Aussitôt après la mort de Simo, les témoignages de sympathie avaient afflué, mais quand ses problèmes avaient perduré malgré son déménagement et qu'elle avait commencé à risquer quelques allusions sur les visites que Simo continuait à lui rendre la nuit, même les regards de ses meilleures amies s'étaient mis à errer au plafond. Et maintenant, elle était bien seule.

Et son thérapeute ne valait pas mieux que les autres. « Le plus important avant tout est de vous calmer, avait-il dit. On ne doit pas avoir peur de ce genre d'hallucinations ou de rêves – l'être humain trouve au tréfonds de lui des choses imprévisibles. Elles peuvent résulter en partie du fait que le travail de deuil n'est pas complètement terminé. Vous avez eu une vie conjugale régulière, brutalement interrompue... Un de mes amis, après être resté seul, a vu tous les fantasmes érotiques de l'adolescence se réveiller en lui. Mais ils se sont rapidement estompés quand il les a admis comme partie intégrante de sa personnalité. » Le plus vexant était cependant que cet

homme avait d'une certaine façon décrété qu'elle était malade, et bien qu'elle eût essayé de toutes ses forces de l'accepter, elle sentait que ce n'était pas vrai. Le seul côté positif du traitement était qu'elle obtenait des Diapame, et elle en avait vraiment besoin. Elle se félicitait aussi d'avoir eu le courage de commencer ce traitement, pour autant qu'on puisse parler de courage dans son cas – elle se serait volontiers rendue chez son médecin si elle avait eu mal à la main.

« Et maintenant la fille va aller prendre sa douche, et ensuite au dodo », dit Cheveux d'Or à haute voix. Quelquefois cela l'aidait. Mais aujourd'hui, les mots résonnaient comme sous une voûte dans l'appartement silencieux, lui faisant ressentir encore davantage à quel point elle était seule et faible. Elle eut l'ingéniosité de tourner le bouton de la radio. Elle aimait en particulier la musique baroque, qui l'apaisait. Comme par miracle, les notes de Vivaldi commencèrent à se déverser sur Radio Classique.

Elle se dirigea vers la chambre à coucher, mais s'arrêta brusquement et revint sur ses pas : le vieux de retape en dessous ne supportait pas d'entendre la radio marcher à tue-tête le soir. Il avait déjà tambouriné à plusieurs reprises sur les radiateurs. Et puis, une musique trop forte couvrait tous les autres bruits, or elle voulait pouvoir entendre si sa porte palière s'ouvrait.

Elle s'enferma dans sa chambre, commença à se déshabiller et ne réalisa qu'à cet instant ce qu'elle venait de faire : elle avait fermé la porte. Chez elle, là où elle était seule ! Elle s'ébroua mais ne rouvrit pas la porte. Ses mains ne lui appartenaient plus. Leurs gestes étaient inutiles et saccadés. Elle ressentit une douleur aiguë à l'estomac et se dit qu'il serait peut-être judicieux de faire une cure d'Alsucral. Elle s'enveloppa dans sa robe de chambre. Cela aussi était étrange : auparavant, elle prenait plaisir à se promener nue, à ne sentir que l'air sur sa peau. Elle se précipita dans la kitchenette, prit une bouteille de riesling dans le réfrigérateur, remplit un verre et le vida en quelques gorgées.

Cheveux d'Or ferma les yeux. Le vin lui réchauffait déjà l'estomac. Finis, les élancements. Elle le sentit envahir aussi sa conscience, qui s'adoucit, devint plus cotonneuse, et eut l'impression d'être plus en sécurité. Elle songea une fois de plus qu'elle pourrait proposer à quelqu'un de venir habiter avec elle. Elle pensait surtout à Inkeri, mais elle réalisa aussitôt qu'elle serait obligée de supporter aussi les petits copains dont Inkeri changeait à un rythme effréné. En outre, la meilleure des amitiés ne supporte pas forcément la promiscuité. Elle ne voulait plus perdre qui que ce soit.

Dehors, le tonnerre gronda et tira brusquement Cheveux d'Or de ses réflexions. Il ne pleuvait pas encore. Le vent faisait juste claquer les tôles de la toiture et sifflait autour de l'antenne de télévision. L'air

était suffoquant. La sueur commença à couler le long de son dos. Elle se versa un deuxième verre de vin.

Un homme aurait pu être une autre alternative, et une présence masculine lui manquait incontestablement.

Mais cette solution comportait aussi le plus grand risque. Elle ne voulait pas être obligée de constater soudain qu'elle appartenait à quelqu'un, ou que l'on posait des conditions à la vie commune, pas plus qu'elle ne voulait être entraînée dans un stupide conflit de pouvoir qui se serait forcément terminé par sa soumission, simplement pour qu'une autre personne puisse se sentir bien dans sa peau. Elle avait trop facilement pitié des autres.

L'homme était d'ailleurs un sujet problématique en ce qui la concernait, et sur ce point-là, le psychiatre avait eu raison sans le savoir. Elle n'était pas capable de se rendre de but en blanc dans un bar et d'en revenir avec un homme. En fait, si, elle en était capable, elle l'avait déjà fait, mais elle n'en retirait pas le plaisir attendu. Elle était toujours dégoûtée après. Dégoûtée de réaliser qu'à côté d'elle ronflait quelqu'un qui ne lui inspirait rien, évitait son regard le matin, jetait des coups d'œil furtifs à sa montre, disait « on s'appelle » et s'en allait ensuite, fier dans sa médiocrité d'avoir accroché un nouveau scalp à sa ceinture.

En outre, elle ne voulait pas mettre sans cesse en danger sa santé, voire sa vie. Et par rapport à cela, elle avait fait un constat plutôt comique : les hommes avaient peur du préservatif. Elle avait compris pourquoi : le préservatif et le sida étaient présentés ensemble dans la plupart des campagnes préventives et des affiches publicitaires bien intentionnées, liés ainsi l'un à l'autre, et sortir le caoutchouc était comme de sous-entendre : je n'ai pas confiance en toi, tu as peut-être la maladie. Ou l'inverse : méfie-toi de moi, m'aimer risque d'être dangereux. À la suite de quoi, peu nombreux étaient les hommes qui conservaient intact leur désir.

L'ascenseur démarra. Le bruit se répercuta jusque dans l'appartement. Cheveux d'Or sursauta. Elle posa son verre et tendit l'oreille, écoutant le ronronnement et le claquement des serrures, mais il dépassa son étage et s'arrêta au cinquième. Elle se surprit à penser qu'on pouvait facilement redescendre un étage à pied. Tout à coup, elle n'avait plus envie de prendre de douche. Elle se mit à réfléchir, la tête penchée. Le problème résidait peut-être dans le fait que pour se rendre dans la salle de bains il fallait passer par l'entrée. Elle n'y avait pas allumé la lumière. Dans l'obscurité, les vêtements accrochés au portemanteau ressemblaient à des hommes qui attendaient, le cou rentré dans les épaules.

Tu vas voir si je ne vais pas prendre une douche ! se dit-elle. Elle se leva. À chaque pas, elle garda le regard fixé sur ses orteils. Leurs

ongles laqués de rouge défilaient contre la clarté du parquet en bois de bouleau telles des fraises échappées d'une barquette. Sur le seuil de l'entrée, elle s'arrêta, incapable de faire autrement. Elle continuait de fixer ses orteils mais pensait à la chaîne de sûreté : l'avait-elle mise ? Puis elle leva les yeux. Les hommes-vêtements étaient là, mais ils ne semblaient pas malintentionnés en ce moment. La chaîne de sûreté brillait. Et, bien évidemment, elle était en place.

Cheveux d'Or se faufila dans la salle de bains, alluma la lumière d'une chiquenaude, enleva sa robe de chambre et commença à se laver le visage avec énergie. Mais le plaisir qu'elle en éprouvait auparavant avait disparu. Elle n'était plus capable de savourer ses perceptions : la délicieuse sensation de l'eau qui ruisselle sur la peau, le parfum exquis de la mousse de savon onctueuse. Elle astiquait ses joues avec âpreté, les doigts raidis, repensant à ce que sa belle-sœur avait dit : Simo pouvait-il vraiment la voir, d'où qu'il se trouvât ? Puis la seconde éventualité lui vint à l'esprit.

Et si quelqu'un s'introduisait réellement chez elle ? Dans toute l'horreur que cela impliquait, cela aurait presque été un soulagement. Mais elle y avait déjà réfléchi si souvent qu'elle en savait l'impossibilité. Elle avait fait changer la serrure dès son arrivée et n'en avait même pas confié une clé au gardien. Elle vérifiait la chaîne de sûreté à plusieurs reprises chaque matin, et celle-ci était toujours en place. Quand elle avait demandé à son frère s'il n'aurait pas malgré tout été raisonnable d'aller en toucher un mot à la police, Marko avait rétorqué : « Écoute, il y a déjà des tas de tordus qui leur pompent l'air, alors tu crois qu'ils devraient lancer un avis de recherche contre un homme invisible ? Procure-toi une serrure haute sécurité, si ça peut te rassurer... » Elle y avait songé. Mais acheter cette serrure équivalait à reconnaître qu'elle était malade. Et si les visites avaient continué malgré tout ?

Elle essaya de ne plus penser aux serrures, ni aux chaînes, pour n'écouter que le clapotis de l'eau. Mais elle se retrouva en train de visualiser en accéléré la scène de la douche dans *Psychose*. Une main se lève, brandissant un couteau, l'eau commence à prendre une teinte sombre. Subitement elle se vit à travers les yeux d'un autre : elle était penchée au-dessus du lavabo, le dos tourné à la porte, nue, son échine blanche et ses fesses exposées – elle aurait voulu se retourner d'un coup et hurler, hurler, hurler !

Elle se contraignit à ne pas le faire. Elle rassembla toute sa volonté, referma le robinet, et commença ensuite à se redresser lentement, la nuque figée – se persuadant qu'il n'y avait personne derrière elle. Ses cheveux apparurent dans le miroir, lumineux comme du blé doré, puis son front, ses yeux – de très beaux yeux. Mais elle ne les vit pas ainsi. Car ils étaient écarquillés par la terreur.

Elle laissa son regard s'éloigner, glisser le long des carreaux de faïence et de leurs mouettes aux ailes déployées ; elle vit le séchoir à linge, des tas de petites choses étendues dessus. Le collant avait un air comique. Il pendouillait comme les oreilles d'un lutin. Et l'ouverture de la porte se découpa. Un simple rectangle obscur, comme le gosier d'un fauve ou un cercueil ouvert. Vide. Personne ne l'épiait dans l'encadrement.

Cheveux d'Or appuya ses deux mains sur le lavabo, la respiration pesante. Ses épaules furent soudain agitées de tremblements et elle fondit en larmes. Elle sanglotait, inconsolable comme une petite fille, et cette petite fille se sentit mal au point de défaillir. Elle oublia tout, les dents à brosser, les cheveux à coiffer, les crèmes à étaler. Elle se contenta de rafler sa robe de chambre et, ses pieds nus claquant sur le sol, courut jusqu'à la kitchenette.

La robe de chambre tomba par terre quand elle ouvrit le réfrigérateur et but le vin à même le goulot. Il en coula sur son menton, et bien qu'elle sût que l'alcool et les médicaments faisaient mauvais ménage, elle ouvrit le placard d'angle à la volée, prit une tablette, fit tomber un Diapame dans sa paume et l'avalait. Elle n'avait qu'un seul souhait : voir le supplice s'arrêter, son esprit s'apaiser. Elle éteignit les lumières et se pelotonna dans son lit.

Elle était couchée. Elle écoutait la pluie. Elle espérait sombrer rapidement dans une douce torpeur et s'endormir. Sans boire, elle n'y arrivait plus. Elle avait commencé à redouter la venue du sommeil car elle ignorait ce qui lui arrivait pendant ce temps-là. Elle ne pouvait pas non plus choisir ses rêves à l'avance.

Elle rêvait souvent qu'elle était avec Simo, qu'ils faisaient l'amour dans le foin, entourés de nuées de papillons. Une fois, elle avait eu l'impression de se réveiller en sursaut, mais le rêve avait quand même continué. Simo était agenouillé à côté du lit. Il caressait ses cuisses, et elle l'avait appelé par son prénom. Il avait répondu : « Dors, ma chérie, tout va bien. »

Elle avait ressenti un tel bien-être que le rêve s'était altéré, et elle s'était retrouvée capable de voler. Ils s'étaient embrassés, quelque part, dans le ciel. Au réveil, le doute l'avait assaillie. Une partie du rêve avait été trop réelle. Elle avait passé en revue l'appartement, mais tout avait été normal et la chaîne de sûreté en place.

Cheveux d'Or restait immobile dans son lit. Le vin commençait à faire son effet. Sa chaleur était comme une berceuse fredonnée doucement au tréfonds d'elle-même. Le filament de la lampe grésillait sur la table de chevet en se refroidissant et le parquet semblait doué de vie : il grinça à deux ou trois reprises, comme si le marchand de sable arrivait.

Sésame

L'escalier était plongé dans l'obscurité la plus totale, comme si l'âme de la nuit y avait élu domicile. Seuls les interrupteurs de la minuterie rougeoyaient.

Au quatrième brillait cependant une lumière à peine perceptible. De façon anormale, elle luisait au niveau du sol, raie d'une vingtaine de centimètres de long semblable à un ver qui aurait avalé un rayon de soleil.

Le ver émergeait de l'Œil de feu, une fine lampe-stylo dont l'ampoule avait été occultée presque entièrement avec du Chatterton et dont le manche en tôle portait de petites cavités, tel un crayon mordillé par énervement, et il s'agissait en effet de traces de dents : Titi le tenait souvent dans sa bouche, surtout lorsqu'il liait connaissance avec une serrure, mais à présent, en plein ouvrage, il lui suffisait que la lampe soit par terre. Dans certains cas, la lumière ne lui était même pas nécessaire.

Agenouillé devant une porte en bois foncé, il s'activait, les bras levés. Avant tout, il écoutait. Il suivait le chant de la serrure, un fredonnement à trois voix rythmé de temps à autre par un tambourin. Il ne l'écoutait pas uniquement avec ses oreilles, mais aussi avec ses mains. Ses doigts s'agitaient, sensibles comme des antennes. Ils tenaient une pièce en laiton, de la taille d'une boîte d'allumettes tout au plus, et tournaient vers la gauche la minuscule mollette située au bout, puis vers la droite. Aller, retour. De l'extrémité opposée de la pièce en laiton saillait un petit cylindre et de l'intérieur de celui-ci, une tige d'acier plus fine qu'une aiguille à tricoter émergeait et disparaissait dans le trou de la serrure.

Par terre, dans le faisceau de l'Œil de feu, se trouvaient d'autres cylindres similaires, mais chacun se terminait par un crochet à tricoter différent, une dent d'acier façonnée dans un but précis. Les tiges ne se jalouaient pas entre elles, car elles avaient toutes leur propre spécialité, avec laquelle les autres ne pouvaient rivaliser. Le Trousseau se trouvait là, lui aussi, vide pour une fois, avec à ses côtés une quantité considérable de petits morceaux de métal qui n'auraient rien évoqué chez un profane, hormis qu'il s'agissait sûrement des pièces d'un mécanisme.

Titi avait passé en revue toutes les gorges à plusieurs reprises déjà,

et la serrure était sur le point de s'ouvrir, si seulement la cinquième gorge voulait bien cesser de le taquiner. Elle renâclait, un peu comme un lombric rechignant à aller sur l'hameçon, mais Titi ne s'énervait pas et ne se mettait pas à la malmener pour autant. Les serrures, il fallait les cajoler, sinon elles se fâchaient, devenaient agressives, et attrapaient alors facilement une sorte d'angine. Leur parler aidait aussi, et il n'était pas forcément toujours nécessaire de le faire à voix haute. « Tu es une serrure merveilleuse », prononça-t-il en esprit, laissant les mots couler de ses doigts jusqu'au parapluie, du parapluie jusqu'au trou de la serrure. « Tu me reconnais, je suis Titi. Tu as toujours accepté de t'ouvrir pour moi. » Puis tout fut réglé. Titi le sut, tout simplement, ou peut-être la serrure le lui souffla-t-elle. Il dévissa la tige d'acier, enfonça dans le trou de la serrure le petit cylindre affiné à la lime et tourna : la serrure cliqueta, le pêne rentra et la porte fut entrouverte.

Titi s'immobilisa pour laisser ses sens explorer les lieux. De l'appartement émanait une odeur de nuit et de femme, une sorte d'onguent gazeux et enivrant, et il n'en provenait rien indiquant que l'on eût réagi au cliquetis. Même Fantôme n'avait pas bougé. Titi tendit l'oreille vers l'escalier, mais lui non plus ne laissait augurer aucun danger. De l'extérieur se fit juste entendre le vrombissement d'une voiture qui passa et s'éloigna. Il ramassa une clé aux allures de tourillon, remit de l'ordre dans les viscères de la serrure, remballa son matériel dans le trousseau, s'assura que le bouton et l'épingle de sûreté de sa poche revolver étaient bien fermés, éteignit finalement l'Œil de feu.

Le monde commençait à prendre forme lentement, car une once ou deux de lumière émanaient toujours de quelque part : celle-ci était tout bonnement générée par les degrés d'obscurité, de profondeurs différentes. Il fallait les écouter avec son visage et les comprendre avec son âme. Là où dans la journée il y avait par exemple une chaussure se trouvait maintenant une pierre moussue ou une plume perdue par un ange. Une charnière n'était pas obligatoirement une charnière, mais peut-être un cigare qui jouait au squelette. Le bord de la porte se détachait au milieu de tout ça, imperceptiblement plus clair. Titi posa le bout de ses doigts dessus et tira. Le battant obéit avec docilité, mais un léger tintement se fit ensuite entendre et le mouvement s'arrêta. La chaîne de sûreté était mise.

Un mince sourire passa sur les lèvres de Titi. Il retira de sa poche intérieure un petit tube et une bobine de fil de fer, puis remonta d'un geste sec la manche droite de son blouson. Le tour de poignet était ample, comme distendu exprès, et la manche remonta facilement jusqu'à l'aisselle. Titi pressa le tube et déposa un peu de graisse sur son bras, de la vaseline incolore et inodore. Il l'étala sur sa peau,

déroula le fil de fer. Une de ses extrémités se terminait par une petite boucle de la taille d'une bague de poupée, dans laquelle il introduisit le bout de son index. Il étira le reste du fil de fer de manière à le faire passer sur sa paume, puis du côté intérieur de l'avant-bras, vers le pli du coude.

Il colla sa poitrine contre le mur et glissa son bras dans l'entrebâillement de la porte. Celui-ci pénétra avec une facilité étonnante, se coula dans l'appartement comme un serpent, les doigts furetant déjà activement. La rainure était là. Puis la chaîne, et enfin l'embout en laiton. S'ensuivait une phase délicate. La langue de Titi sortit même de sa bouche pour voir ce qui se passait. Il agita le fil de fer avec sa main gauche et réussit dès la première tentative à poser Panneau de son index sur l'embout. Il retira sa main derechef, referma presque complètement la porte et tirailla sur le fil. La chaîne se délogea et se mit à pendouiller mollement. Il savait aussi la remettre. C'était juste un peu plus difficile, mais ça en valait la peine s'il s'agissait d'un endroit visité régulièrement.

Toujours accroupi, il se glissa à l'intérieur, saisit la poignée et referma la porte en silence derrière lui. Il se tapit sur le paillason et écouta. En premier lieu, il perçut le bourdonnement du réfrigérateur, puis le tic-tac de l'horloge – ce devait être un de ces anciens modèles que l'on remontait avec une clé, il y avait déjà réfléchi en d'autres occasions – et il entendit finalement la respiration. Un sifflement lent et faible, révélateur d'un sommeil profond et d'une grosse ivresse. Il n'y avait pas de deuxième ronfleur, mais ça, il le savait déjà.

Il manquait cependant une chose. Titi attendit encore. Puis il l'entendit : un drôle de petit choc, à peine plus perceptible qu'un coussin tombant par terre. Quelques secondes s'écoulèrent encore, et Fantôme fut là. Le chat de Rose de Suie. La première fois, Fantôme avait failli le faire mourir de peur : il s'était mis à jouer avec sa main au moment où il était en train d'ôter la chaîne. Mais maintenant, il le connaissait bien et ne venait le saluer que lorsqu'il était entré en entier. Titi lui présenta ses doigts. Fantôme les frôla et partit l'attendre dans la cuisine.

Titi commença à retirer ses vêtements encore humides de pluie. En même temps, il sonda son esprit. Il fut mécontent de ce qu'il y trouva. Il s'agissait de quelque chose de trouble, une espèce de brume couleur de sang, mais ce n'était pas destiné à l'avertir d'un danger imminent. Peut-être était-ce une sorte de désintéret, comme celui qu'il avait déjà ressenti ce soir : la sensation avait été si intense qu'il avait dû caresser le Trousseau pendant plus de deux heures et écouter les Carmina Burana encore et encore avant que la faim ne s'éveille en lui. Et il sentait encore autre chose en lui, comme une envie de faire du mal, de casser et de taillader, mais il l'étouffa tout de suite. C'était quelque

chose de terrifiant, comme un chien noir hargneux sur le point de rompre sa laisse à force de la ronger.

Titi était déjà nu – il n'avait d'ailleurs porté que son blouson, un pantalon et ses chaussures. Il orienta les pointes de Pessi et Mooses vers la porte, fit un tas de son pantalon, un autre de son blouson. Ils étaient parfaits ainsi : il lui serait facile de se rhabiller en partant, et il pourrait empoigner le tout sous son bras d'un seul geste en cas de besoin. Pas plus tard que la nuit précédente, il n'avait eu le temps de se rhabiller que dans l'escalier. Mais il ne lui était arrivé qu'une seule fois d'être obligé de descendre tout nu jusque dans la rue. Cela s'était passé au printemps. Les nuits étaient déjà d'une clarté dangereuse et le cochon du moment l'avait coursé tout autour du pâté de maisons, un couteau à pain à la main.

Il se mit en mouvement, mais hésita au dernier moment et se pencha vers son blouson pour en sortir la Flamme. La Flamme était son poignard. « Je le prends par précaution », se dit-il, en s'éloignant sans réfléchir davantage à la signification de ce « par précaution ». Rose de Suie était une femme inoffensive, il le savait.

Elle était ivre morte tous les dimanches. Il n'était pas rare de la trouver endormie à moitié nue sur le canapé ; une fois, elle s'était même étendue tout habillée dans l'entrée. Elle emmenait rarement des hommes avec elle – peut-être était-elle trop ivre pour plaire à qui que ce soit. Mais le plus drôle avec Rose de Suie, c'était que Titi entraînait toujours en même temps qu'elle dans l'immeuble – elle le prenait pour un voisin. Ensuite, il n'avait plus qu'à attendre dans le renforcement de la porte de la cave qu'elle soit entrée chez elle.

Rose de Suie n'avait pas tiré les rideaux et l'obscurité où était plongé le salon était plutôt une pénombre d'un bleu profond. En fait, on avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un aquarium rempli d'encre. Titi s'arrêta un instant au cœur de l'encre pour s'assurer que Rose de Suie gisait bien dans son lit. Puis il continua vers la cuisine, de sa démarche bizarre mais très efficace : il se tenait accroupi, les mains posées sur ses cuisses, et ses jambes donnaient l'impression de ne bouger qu'à partir des chevilles, comme si des roues y étaient fixées. Ainsi, il restait tout le temps dissimulé par les meubles et échappait à l'éventuel regard furtif du dormeur qui se retourne. Quand il se figeait sur place dans l'obscurité, on le confondait sans problème avec un meuble, à tel point qu'une personne prise de boisson à la recherche d'une bouteille de Vichy pour desoûler pouvait passer en titubant à un mètre de lui, à l'aller comme au retour, sans s'apercevoir de rien.

Titi referma la porte de la cuisine derrière lui, car on ne pouvait ouvrir le réfrigérateur sans empêcher la lumière de se répandre jusqu'à l'alcôve. Fantôme l'attendait devant son écuelle. Un monstre.

Un gros matou gris tigré, si heureux en cet instant qu'il vint donner des coups de tête contre la jambe nue de Titi. Dans le réfrigérateur se trouvait une boîte de Kitékat – celle au poisson. Fantôme préférait celle au poulet, mais il se mit pourtant à manger avec gloutonnerie en ronronnant d'aise. Titi égalisa le contenu de la boîte en surface, la rangea et quitta la cuisine. Il ne nourrissait pas Fantôme par amour des animaux mais pour la simple raison que sinon, celui-ci n'arrêtait pas de se frotter contre lui, et il n'arrivait alors à rien.

Un peu avant d'atteindre le lit, il tomba sur les vêtements de Rose de Suie. Ils gisaient pêle-mêle par terre. Ses doigts trouvèrent tout d'abord son soutien-gorge. Il le tripota un moment, mais assez curieusement cela n'éveilla pas en lui les mêmes idées que de coutume. Sa seule pensée fut qu'il était assez étrange d'emballer une partie de son corps dans de tels sacs, que l'on suspendait ensuite à ses épaules. Il toucha ensuite un bas en Nylon.

Il enfonça la main dedans et écarta les doigts pour tendre le bas, puis caressa sa joue avec. Mais cela non plus ne l'excitait pas. Sa main retomba mollement. Il ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait – peut-être était-ce le chien noir, peut-être, gronda-t-il – quoi que ce fût, il pressa subitement la pointe de la Flamme contre le bas, à l'endroit le plus tendu entre ses doigts. Le bas se déforma comme du caoutchouc. Titi appuya plus fort. Un léger craquement se fit entendre lorsque le Nylon céda.

Titi resta immobile, respirant par la bouche. Il finit par s'ébrouer, comme s'il avait voulu se réveiller, lâcha le bas, rampa jusqu'au lit et s'agenouilla au bord. Rose de Suie était couchée sur le dos, la couverture rejetée de côté. Avant l'orage, l'air avait été si étouffant. Elle était allongée là, toute nue, sa poitrine se soulevant avec difficulté. Ses cheveux dégageaient l'odeur âcre du tabac et des bars. Elle était allongée là, sans rien savoir de lui. Elle était allongée là, totalement à sa merci.

Il humait toutes les odeurs de Rose de Suie, essayant de visualiser sa vie. Elle faisait un travail monotone qu'elle haïssait sans l'avouer, il en avait le sentiment, et, le week-end venu, elle prenait un bain, se pomponnait tout en prononçant au passage quelques petits mots gentils à l'intention de son chat – à part lui, elle n'avait personne. Son téléphone ne devait pas non plus sonner souvent. Elle enfilait des bas en Nylon, mettait de beaux vêtements, s'aspergeait derrière les oreilles avec le flacon d'Hystéria qui se trouvait sur l'étagère de la salle de bains, et passait finalement la soirée dans une boîte de nuit où personne ne la gratifiait d'un regard, et elle devenait triste et commandait toujours plus à boire. Ensuite, elle rentrait en titubant, beurrée, et se couchait, alourdie par l'ivresse. Une vie pathétique. Morte, elle aurait été plus heureuse.

Quelque part, Titi eut pitié d'elle. Il se redressa et déposa un léger baiser sur son front. Elle n'eut aucune réaction. Il s'assit par terre, le goût du maquillage et de la sueur de Rose de Suie dans sa bouche. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait – bizarrement, il n'avait même plus envie de la toucher.

Ou peut-être comprenait-il, après tout : Cheveux d'Or lui manquait. En réalité, c'était chez elle qu'il aurait voulu aller. Mais il ne pouvait pas y passer trop souvent. Elle aurait pu se mettre à avoir des soupçons. Il ne voulait pas la perdre. Il l'aimait. Elle était la plus délicieuse entre toutes. Les autres, les Rose de Suie, les Lune de Soie et les Biche, n'étaient que des ersatz. C'était la triste vérité, il en était conscient.

Quelquefois elles l'écœuraient presque. Comme Rose de Suie en ce moment. Son ronflement, l'odeur fétide de son haleine... Les narines de Titi frémirent. Rose de Suie n'était en réalité qu'un tas de viande répugnant. Si on l'avait eue pour épouse, elle aurait sûrement ronchonné sans arrêt, aurait été une cuisinière lamentable, et au moment d'aller au lit, elle aurait eu mal à la tête.

« Pourriture ! » articulèrent les lèvres de Titi. Il se redressa et se mit sur les genoux. Soudain, il espéra presque qu'elle se réveille. Il aurait voulu la voir s'affoler, voir son visage tordu par la terreur, la rendant encore plus laide, voir la bave gicler de sa bouche quand elle se mettrait à brailler. Il aurait vraiment voulu voir tout ça. Elle aurait hurlé et hurlé. Il ne serait plus resté aucune trace de la garce allumeuse qu'elle était quand elle entrait dans une boîte de nuit, roulant des hanches, les nibards emballés dans de la dentelle et le cul se complaisant dans un string en soie onctueuse.

Il leva la Flamme et la tourna lentement dans l'air. La faible luminosité en provenance de l'extérieur lui suffisait. Un éclat d'un bleu électrique glissa sur la lame. Il abaissa la Flamme jusqu'à ce que la pointe touche presque la poitrine de Rose de Suie, là où il présumait que se trouvait son cœur. Il la tint là, à peine à un millimètre de sa peau blanche, et il pensa : lève-toi maintenant ! Debout ! Vite ! Il se demanda aussi quelle impression ressentait-on en enfonceant un couteau dans un être humain. Avait-on le temps de sentir les pulsations de son cœur ? Sentait-on précisément quand la vie s'en allait ? Et si oui, comment était-ce : pareil que lorsque l'on pose son pied nu sur un crapaud qui se tortille dans l'herbe ?

Pasila

« Ce matin, je l'ai fait.

— Oui ?... Fait quoi ?

— Ce que tu m'avais conseillé. Et ça valait le coup d'œil. Il s'est complètement pétrifié. Il a essayé de battre en retraite vers la gauche, mais l'autre type, celui qui ressemble à un pilote de ligne, était assis là. Il était coincé.

— Sans blague », lâcha Harjunpää. Son intérêt commençait à s'éveiller. D'une certaine manière, les histoires de Maija l'intéressaient toujours : Maija était une personne sympathique, avec ses taches de rousseur et son dynamisme, sa façon d'avoir toujours l'air de retenir un sourire comme si elle en avait une bonne à raconter. Elle occupait un poste de secrétaire dans la maison et, depuis des années, ils parcouraient ensemble à pied chaque matin le chemin qui séparait la gare de Pasila de l'hôtel de Police. « Et quand on est arrivé à Leppävaara, il a cru pouvoir se tirer d'affaire. Il s'est levé d'un bond, comme s'il descendait là, mais en fait il est remonté dans la voiture suivante. Je l'ai aperçu quelques minutes plus tard à travers les vitres, entre les deux wagons. Ce serait génial de pouvoir le suivre un jour jusqu'à Helsinki et voir où il travaille... Il a l'air tellement classe, d'une certaine façon. On dirait un magistrat ou quelque chose comme ça.

— Et tu l'as gâté comment ?

— Cette fois, il était en face de moi. Quand il s'assoit à côté de toi, il commence à te tripoter la cuisse avec la main, mais quand il se trouve en face, il se laisse glisser petit à petit sur le siège, de plus en plus bas, jusqu'à ce que sa jambe se trouve entre les tiennes. Après, comme si c'était de la faute des balancements du train, il la frotte. Bon sang, écoute, je lisais le journal, j'ai enlevé ma chaussure mine de rien, et puis j'ai enfoncé mes orteils dans la jambe de son futsal et je les ai remués.

— Géant, Maija !

— Il est devenu tout rouge et il a serré si fort la poignée de sa serviette que je m'attendais à la voir craquer... Mais toi, dis-moi, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Grand-père », soupira Harjunpää. Il avait l'impression de s'être fait prendre en flagrant délit. En plus, il avait gâché la joie de Maija.

Et il trouvait un peu gênant qu'elle lise aussi facilement en lui.

« Quelque chose de spécial ?

— Non, c'est toute cette attente », mentit Harjunpää. Ils étaient déjà en train de longer le mur de l'hôtel de Police. L'immeuble s'élevait très haut au-dessus d'eux, comme une forteresse regorgeant de tracas. Grand-père s'était senti très mal ce matin. Il avait graillonné avec sa pipe et s'était envoyé une trinitrine après l'autre dans le gosier. Ils venaient seulement de découvrir qu'il avait déjà fait deux infarctus et que ses autres médicaments se trouvaient au diable vauvert. Elisa avait promis d'appeler le médecin. Harjunpää avait croisé dans son travail bon nombre de personnes âgées, et même s'il avait du mal à l'admettre, il savait qu'il ne restait plus beaucoup de temps à Grand-père. On pouvait parler de quelques mois, peut-être moins. Il avait vu dans le regard de celui-ci qu'il le savait aussi. Ils le savaient tous les deux. Et ils savaient aussi tous deux que Grand-père ne voulait entrer dans aucun établissement.

« Tu te fais beaucoup de soucis à son sujet.

— Oui », avoua Harjunpää. Ses états d'âme le tiraillaient, mais il ne voulait ni ne pouvait en parler. Par moments, il éprouvait une rancune inexplicable à rencontre de Grand-père. De la haine, ni plus, ni moins. Cela lui paraissait excessif et injuste, quand la vie de l'autre en était à ce stade. Sa rancune lui semblait si abjecte qu'il se disait que les autres l'auraient méprisé s'ils avaient su.

Même s'il se doutait que derrière tout cela se cachait le triste isolement et la solitude qu'il avait connus dans son enfance et son adolescence, il ne se sentait pas soulagé pour autant. Ce qui l'étonnait aussi, c'était que son père n'eût jamais essayé de reprendre contact avec lui, pas même à son mariage. Puis il se rappela que c'était pourtant lui qu'il avait cherché à rejoindre après toutes ces années, lui, entre tous.

Le hall d'entrée puait la résignation et tous les soucis de la nuit passée. Maija et Harjunpää se souhaitèrent bon courage pour la journée. Il entra dans l'ascenseur, et les affaires qui l'attendaient inéluctablement commencèrent à l'absorber. Pour débiter, une autopsie. Celle du torse anonyme trouvé dans la mer. Harjunpää lui-même n'avait réussi à déceler aucun indice qui aurait pu donner une idée de son identité, ou au moins être considéré comme un signe particulier. Il pensa qu'il devait s'assurer que l'on prenne des radios du torse avant l'autopsie : les os avaient peut-être été rafistolés dans le passé. Et par rapport au fichier des personnes disparues, cela l'aiderait considérablement si le médecin légiste réussissait à évaluer combien de temps l'homme s'était trouvé immergé. Il aurait lui-même parié sur trois ou quatre ans.

Au troisième, une jeune femme, les cheveux coupés à la hérisson,

était assise sur le banc du hall devant l'ascenseur. Son air épouvanté évoquait un papillon en train de battre des ailes contre une vitre. Mais Harjunpää ne lui prêta pas davantage attention : tous ceux qui poussaient leur porte étaient malheureux. En outre, il n'avait pas d'audition prévue. De surcroît, la porte du couloir était ouverte, et du bureau situé un peu plus loin provenait le bruit d'une discussion véhémence.

« ... je m'en fous, ce qui compte, c'est de l'élucider.

— Mais Haapanen ne peut pas, c'est bien simple ! Il a sur les bras le meurtre du parc Naki. Ils vont déjà accumuler des heures supplémentaires rien que pour ça.

— Un instant, dit Lampinen, est-ce que votre préposé aux gignards ne pourrait pas d'abord s'occuper de la gonzesse là-bas ?

— Une gonzesse de plus ou de moins, on s'en moque. Des intérêts autrement plus importants sont en jeu », rétorqua quelqu'un. Harjunpää eut l'impression que c'était Järvi.

« Inutile de tourner autour du pot. À mon avis, il faut tout centraliser entre les mains d'un seul homme. Tactiquement, c'est déjà idiot qu'elles se trouvent éparpillées dans les tiroirs des vaines recherches des uns et des autres...

— On n'a qu'à créer une cellule spéciale, plutôt. Trois hommes de chez vous et deux de chez nous. »

Harjunpää s'approcha du bureau. Les voix étaient de plus en plus nettes. Mal à l'aise, il espérait que la femme-papillon qui attendait dans le hall n'était pas la « gonzesse » mentionnée par Lampinen. Onerva se trouvait plus loin, à l'autre bout du couloir, au début de la section des Vols. Elle attendait l'ascenseur. Elle avait même son badge à la main. Peut-être allait-elle prendre son petit déjeuner. En apercevant Harjunpää, elle se mit à agiter les deux bras. Harjunpää se rendit bien compte que ce n'était pas là un salut ordinaire, qu'il y avait quelque chose d'autre, mais il ne comprit pas quoi et se contenta de faire un signe de la main en retour avant d'entrer dans le bureau.

Celui-ci semblait déborder d'individus en costume gris. Tupala, de permanence, était assis avec un air de supplicité derrière sa table de travail, parlant au téléphone, bouchant son oreille libre avec sa main. Le téléphone du poste de la brigade financière sonnait sans cesse et il aurait dû y répondre aussi, mais personne n'avait l'idée de le faire à sa place.

« Bonjour », dit Harjunpää en filant vers le casier du courrier. Il ne s'aperçut qu'à ce moment-là que la discussion s'était interrompue tout à coup. En même temps, il comprit aussi très clairement ce qu'Onerva avait voulu dire avec ses gesticulations : NE FOURRE PAS TON NEZ LÀ-DEDANS !

« Bonjour », lui répondirent-ils tous presque en même temps – du

moins un grommellement de ce genre emplît-il la pièce. Harjunpää se retourna lentement et se sentit gêné – ils le dévisageaient tous, comme s'ils étaient sur le point d'avoir une idée de génie. En plus de Järvi étaient également présents Lampinen, il ne s'était pas trompé, et son inséparable collègue, Justicus. Juslin, de son vrai nom. En face d'eux se tenaient Ahomäki, le patron de la Criminelle, le commissaire Hyttinen de la division Incendie, et Nuutinen, le directeur de la première division des Enquêtes. Seul Järvi regardait par terre. Sa calvitie s'étendait bien au-delà de son front. La lumière s'y reflétait. Ajouté à son visage tendu, cela évoquait de manière comique une clé à molette Bacho bien graissée.

« Harjunpää, vous faites quoi au juste en ce moment ? » s'enquit Ahomäki. Sa question ressemblait un peu à un appel au secours. C'était un homme plutôt réservé, raisonnablement prudent et impartial avant tout – Harjunpää réalisa à quel point la beuglante qui avait précédé avait dû le mettre mal à l'aise. Si la question avait émané de n'importe qui d'autre, Harjunpää aurait avancé un quelconque faux-fuyant, mais dans le cas présent, il ne put que hausser les épaules. L'homicide enregistré pendant sa nuit de garde avait été transféré à la section de Suominen. Harjunpää n'avait servi que d'auxiliaire, et l'autopsie d'un noyé anonyme était une simple question de routine qui se réglerait sans interférer sur la priorité du jour. Il ne pouvait tout de même pas décemment dire qu'il aurait voulu avoir la paix pour régler les problèmes de son père.

« En fait, dit Järvi en se raclant la gorge, monsieur Harjunpää est déjà au courant de l'affaire. Il serait bon que certaines informations restent dans un cercle aussi restreint que possible.

— Moi, je connais déjà l'auteur », dit Lampinen sans avoir l'air de plaisanter. Justicus ajouta un commentaire, Nuutinen se mit à expliquer de quoi il retournait, quant à Hyttinen, il le savait encore mieux. Tout le monde s'était remis à parler en même temps, le bureau bourdonnait, des papiers furent brassés. Tupala, qui ne s'était pas départi de son calme depuis des années, se leva d'un bond et cria : « Silence ! » Puis il jeta des regards embarrassés autour de lui, comme s'il venait seulement de découvrir quels étaient ceux qui se trouvaient là. Son embarras s'accrut et il se frotta le nez.

« Je veux dire... Excusez-moi, c'est-à-dire que je n'entends pas ce qu'on essaie de m'expliquer au téléphone...

— Si nous allions dans votre bureau », dit Ahomäki, en regardant d'abord Harjunpää, puis le plafond, ou en tout cas vers le haut, là où se trouve celui qui pardonne. Tous commencèrent à refluer vers le couloir. Onerva s'y trouvait. Elle était revenue sur ses pas après avoir compris que le mal était fait, mais son regard ne comportait pas vraiment de reproche, plutôt quelque chose de compatissant. Elle

effleura au passage la main de Harjunpää. Ses doigts étaient bons et chauds.

Lampinen s'arrêta un instant dans le hall, devant l'ascenseur, avança la main et fit un signe avec son petit doigt recourbé. « Alors fille – et si on venait maintenant avec les tontons ? »

La femme se leva, ou plutôt bondit presque en sursaut. Pendant un instant, on aurait pu croire qu'elle allait s'excuser et reprendre l'ascenseur, mais elle serra ensuite son sac contre sa poitrine, tel un bouclier, et s'engagea dans le couloir.

Et Harjunpää réalisa alors à quel point elle était jolie : ses cheveux ressemblaient vraiment à un hérisson, faisant ressortir le charme de sa nuque gracieuse et la beauté de son ossature. Ses yeux étaient grands et bleus, mais ses mains menues comme celles d'une petite fille. En même temps, elle avait quelque chose de vaguement austère, provenant peut-être de son absence de bijoux et de maquillage. Ses vêtements étaient également très sobres, presque masculins. Elle inspirait une sympathie instinctive, ou peut-être était-ce sa peur qui éveillait une envie diffuse de la protéger et de l'aider.

« Tu pourrais t'en occuper ? » murmura Harjunpää à Onerva. « Installe-la par exemple dans le hall d'accueil en attendant, et apporte-lui une tasse de café. »

Le comportement de Lampinen l'outraît soudain, même s'il savait que sa grossièreté n'était pas pure méchanceté. Une étrange contradiction régissait Lampinen : d'un côté, une envie intense de diriger couvait en lui. En tant que subordonné direct de Järvi, il avait d'ailleurs souvent l'occasion de s'asseoir à la table de la direction au mess, même si ses propres tentatives pour passer le concours d'admission à l'École supérieure de Police et devenir commissaire avaient échoué à plusieurs reprises. Mais d'autre part, il voulait être un amuseur, ou au moins un boute-en-train. À cet effet, il s'était approprié par douzaines des expressions et des gestes appartenant à des héros de séries télévisées, *Petelius* et *Kalliala* surtout. Rares étaient ceux qui s'en rendaient compte, aussi Lampinen passait-il réellement pour un blagueur plein de gouaille. Peut-être aussi que la direction avait besoin d'un bouffon.

Finalement, Harjunpää mit le doigt sur la raison profonde de son irritation. Il rejoignit Lampinen à grandes enjambées. « Écoute, Lempi... » Mais Lampinen ne l'entendit pas, ou ne voulut pas l'entendre, et Harjunpää se souvint alors : il n'était plus de bon aloi d'utiliser ce sobriquet qui avait la vie dure. Son nom de famille originel était Lempinen. Lempi venait de là. Après s'être marié, Lempinen avait pris le nom de famille de sa femme, et Lempinen était devenu Lampinen. Mais ce maudit Lempi ne voulait rien savoir pour mourir, et ceux qui prétendaient être bien informés affirmaient que

cela l'irritait jusqu'à le rendre fou.

« Lampinen, attends !

— Est-ce que quelqu'un me parle ou est-ce que j'entends seulement le grincement d'une paire de chaussures ?

— Qu'est-ce que tu as dit au juste à Valpuri, hier ?

— Qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire ? J'ai comme qui dirait l'impression qu'il n'y a personne de ce nom parmi mes connaissances.

— Hier, j'ai fait le déplacement jusqu'ici pour rien. Valpuri m'a dit qu'on m'avait ordonné de venir au plus vite.

— Oh, Sainte Innocence... J'avais dit sans tramer, au plus vite, dans le créneau des heures de bureau en vigueur dans l'administration. À ma connaissance, les heures de bureau ne sont pas en vigueur le dimanche. Elles ne prennent effet que le lundi.

— Quelle bonne blague ! » Lampinen ne répondit pas. Harjunpää n'ajouta rien. Même s'il n'y avait jamais eu de réelle amitié entre eux, le peu qu'il avait pu y avoir semblait mort. Mais les autres faisaient la conversation à leur place. Leurs chaussures claquaient tandis qu'ils affluaient en troupeau compact le long du couloir, vers le bureau de Harjunpää. Imppola, qui venait en sens inverse, une botte de caoutchouc calcinée à la main, se colla contre le mur et déclara : « Je ne sais pas ce qui se passe – mais je ne tiens pas à le savoir. »

À neuf heures et demie, quand Onerva revint dans le bureau de Harjunpää, la cellule spéciale récemment constituée était de nouveau réunie. Lampinen et Justicus se trouvaient sur place depuis longtemps déjà et l'air était gris de la fumée des cigarillos : Lampinen fumait des Café Crème, quasiment à la chaîne, et le simple fait de voir le cigarillo trembler au coin de sa bouche quand il parlait exaspérait Harjunpää. Officiellement, Valkama, le commissaire de la troisième section, avait été nommé patron de l'enquête – l'homme était relativement nouveau-venu, on estimait qu'il était compétent mais un peu timoré lorsqu'il fallait prendre des décisions. Il était aussi membre d'un nombre considérable de commissions d'enquête, et la plupart du temps ailleurs qu'à Pasila, de ce fait.

« Pauvre fille », dit Onerva, la voix éteinte, la joie qui avait brillé dans ses yeux disparue. « Elle s'est demandé pendant deux semaines si elle allait venir ou pas. Même si elle ne me l'a pas dit clairement, elle avait déjà envisagé de... »

— Elle ne serait pas un peu lesbienne sur les bords ? » s'enquit Justicus, une lueur grivoise dans les yeux. « Elle a l'air un peu bizarre. »

Au lieu de répondre, Onerva regarda Justicus, la tête un peu inclinée, mais celui-ci ne se laissa pas désarçonner par si peu. Il tapota ses cuisses : « Viens t'asseoir sur mes genoux, chérie... »

Justicus était une incroyable force de la nature. On l'aurait sans aucun doute pris plus facilement pour un terroriste ou un truand que pour un policier. Il avait les cheveux coupés en brosse et une barbe de deux jours, portait un pantalon de treillis, des rangers lacées serrés et, malgré la canicule, un chandail rugueux. Déjà à bonne distance, son odeur annonçait que ses vêtements n'avaient pas vu de lave-linge depuis belle lurette. Quand quelqu'un avait un jour osé y faire allusion, il avait répliqué avec une certaine fierté : « Un homme, ça sent la merde et l'essence... » Il ne sentait pas l'essence, cela dit. Il aimait bien taquiner les femmes. Il les prenait par la taille, les regardait dans les yeux et les suppliait : « Chérie, c'est non, vraiment ? » Question travail, on n'avait rien à lui reprocher. Il obtenait des tuyaux par ses contacts dans le milieu, et ses renseignements avaient permis de résoudre plusieurs affaires.

« Au fait, quel genre d'histoire a-t-elle raconté ? » demanda Harjunpää. Mais Onerva cligna légèrement des yeux. Cela signifiait : plus tard. Et aussi que la présence du tandem n'était pas souhaitable.

« Je propose d'éplucher le dossier avec Onerva d'abord. Vous le ferez ensuite. Après, on organisera une table ronde, et chacun exposera ses idées. O.K. ? »

— Ben voyons ! » dit Lampinen – une expression qui provenait de cette vieille série télé où Heikki Kinnunen cuisinait un dénommé Viljo, et qu'il avait faite sienne. « Mais je veux qu'une chose soit claire dès le début : on va tracer deux parallèles. Vous suivrez la vôtre et nous la nôtre. Et laissez-moi vous dire qu'il n'y en aura pas pour longtemps. Parce que c'est de Klasu Nikander qu'il s'agit. Personne ne sait se servir d'un parapluie mieux que lui. Et puis c'est un pervers polymorphe. Maintenant, son compte est bon... »

— On le filoche ?

— Ouais. Lui et deux ou trois autres en prime », dit Lampinen, énigmatique, en se levant. Justicus l'imita. Quand ils se tenaient là, côte à côte, on se rendait compte à quel point ils formaient un tandem disproportionné : Lampinen était de taille moyenne et fluët, tandis que Justicus, véritable colosse, frisait les deux mètres et ses mouvements en semblaient comme amplifiés, lui conférant la lourdeur apparente d'un ours. De sa ceinture provenait un tintement sourd : en plus du revolver de service, tout ce qu'on pouvait raisonnablement assimiler à une arme y était suspendu.

« Onerva, grogna-t-il. C'est non, vraiment ? »

— C'est tout de suite, volontiers », dit Onerva en posant sans ambages sa main sur la braguette de Justicus. Ce dernier sursauta, s'éloigna d'un bond et disparut dans le couloir. Harjunpää eut l'impression que sa nuque était écarlate.

« Bon sang », dit Harjunpää à mi-voix, en tournant son regard vers

la fenêtre. Une sensation déprimante commençait à l'envahir : la donne de départ était plutôt médiocre. Il n'aimait pas Lampinen, et Lampinen le lui rendait bien. Quant à Onerva, elle allait inévitablement avoir des difficultés avec Justicus – ou l'inverse, plutôt. De surcroît, l'affaire avait Järvi en arrière-plan, et Harjunpää eut même l'impression que celui-ci avait échafaudé toute cette usine à gaz à seule fin de lui refiler le bébé pour le punir de la journée d'hier, parce qu'il n'avait pas su se montrer suffisamment respectueux.

« Tu as gaffé quand tu l'as appelé Lempi.

— Ah ? Ça m'est sorti tout seul.

— Je connais une collègue de sa femme. S'il a changé de nom, c'était uniquement pour se débarrasser de Lempi. Ça l'empoisonnait, parce que c'est un prénom de femme. Comme il est lui-même un peu du genre...

— Et merde, comment aurais-je pu deviner ?

— C'est pour ça qu'il fait copain-copain avec Justicus – il voudrait être un vrai macho, lui aussi. Mais le pauvre minable ne sait pas à quel point il se goure.

— Comment ça ?

— Eh bien... Hé, cette affaire n'a pas l'air de t'emballer !

— Non. Mais on pourra peut-être s'en tirer avec juste un peu de paperasse, si Lempi réussit à prendre ce Nikander en flag.

— Ne te fais pas d'illusions. Tu connais toi-même

Nikander. Il est mou et grassouillet. Mais cette Piijo a décrit le rôdeur comme étant presque gracile. Elle a dit qu'il lui faisait penser à une mésange. De toute façon, Nikander est une sorte d'obsession pour Lempi. Il l'a à l'œil depuis je ne sais combien de temps, mais il n'a pas réussi à le faire plonger depuis l'affaire de Hertsikka. Et surtout, il y a cette histoire de W.C. qui le turlupine.

— Cette quoi ?

— Il était dans un pub pour surveiller Nikander, et deux types lui sont tout à coup tombés dessus dans les toilettes. Ils lui ont enfoncé la tête dans la cuvette et tiré la chasse. Ils lui ont dit "avec le bonjour de Klasu". Lempi ne pardonne jamais à celui qui l'humilie. Mais dis-moi, Timo...

— Oui ?

— Timo, on élucidera cette affaire. Ne serait-ce que... Ce sera notre dernière affaire en commun.

— On l'élucidera », promit Harjunpää, sans plus oser regarder Onerva. Il fixa les papiers apportés par Ahomäki. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il pourrait tenir sa promesse.

HUIT

L'Ogre

Le commissaire divisionnaire Kontio portait bien son nom(3). Petit, trapu, le visage rond. Ses mains complétaient le tableau : de véritables pattes aux doigts courts, recouvertes d'un poil dense. Il ne savait presque rien de ses parents, mais ils avaient dû avoir un petit côté espiègle pour l'avoir prénommé Otso(4). Quand un homme s'appelait Otso Kontio, on était en droit de croire que tout le monde aurait eu tendance à l'appeler Nounours, ou encore Deux-Ours – mais le surnom de Kontio était l'Ogre.

Et il avait sans conteste quelque chose d'un ogre. Il était renfermé, taciturne, et quand il ouvrait enfin la bouche, les mots qui en tombaient étaient polis mais si coupants qu'on lui obéissait immédiatement en règle générale. Il n'élevait jamais la voix, et pourtant ses subordonnés le redoutaient – et pour cause : la soif de pouvoir et l'envie de posséder le tenaillaient. Peut-être était-ce la raison pour laquelle le travail et la vie étaient pour lui comme des jeux où n'intervenaient pas des gens mais des pions, qu'il manipulait au gré de ses différents mouvements. Et bien malheureux était celui sur lequel l'Ogre jetait son dévolu pour lui annoncer, après avoir essuyé un quelconque revers : « Je n'ai qu'une chose à vous dire : votre carrière vient de prendre un nouvel élan, droit dans le mur. »

En ce moment même, le commissaire divisionnaire Kontio était assis dans son bureau spartiate. Il parlait au téléphone – ou écoutait plutôt, grommelant « certainement » de temps à autre à la fin d'une phrase de son correspondant. Mais ce dernier n'était pas n'importe qui, de toute évidence – Kontio avait cessé de martyriser un trombone et son expression dénotait une ombre de respect. Il n'avait pourtant rien d'obséquieux, même s'il était sorti du rang et avait peu d'instruction, à l'instar de Järvi – il comptait parmi ses relations des gens très haut placés.

Il n'avait besoin de flatter personne. Les autres le flattaient. Car toutes sortes de petits tracas survenaient toujours : le fils d'un député se faisait alpaguer en possession de quelques barrettes de haschisch, la femme du chef de la police d'une petite ville, lors d'un séjour à Helsinki, sortait d'un magasin sans avoir réglé les chaussures qu'elle portait aux pieds, une prostituée dépouillait un directeur de banque dans un hôtel. Ce genre de choses se produisait, malgré toutes les

qualités de ce beau linge, et dans ces cas-là, il était extrêmement agréable d'avoir quelqu'un à qui passer un petit coup de fil. Il était encore plus agréable que ce quelqu'un rappelle au bout d'un jour ou deux pour vous annoncer : « Soyez tranquille, vous pouvez être sûr que la presse n'en saura rien. » Et c'était encore plus merveilleux d'entendre : « Oubliez toute cette histoire, j'ai un peu discuté avec l'inspecteur chargé de l'enquête. Il a pu établir qu'il n'y avait pas lieu d'engager des poursuites. Je crois bien qu'il est d'ailleurs en train de taper en ce moment même le procès-verbal pour classer l'affaire sans suites. »

La communication en cours était apparemment sur le point de se terminer. Cela se voyait, car Kontio avait déjà levé son coude, prêt à raccrocher le combiné, mais il ajouta : « Soyez-en assuré. Comme je vous l'ai déjà dit, cet homme appartient à la brigade des Homicides, mais dans la pratique, ça n'a aucune importance. Laissons mijoter cette affaire encore un peu. Mes hommages à Helen... »

Kontio reposa le combiné, se mordit les lèvres et poussa un long soupir. Il semblait réfléchir, passer en revue ses pièces pour préparer le prochain coup. Si le cerveau humain avait vraiment contenu des petits rouages et des leviers, on aurait entendu un ronronnement et un cliquetis considérables dans le bureau. La sonnerie du téléphone interrompit le mouvement des engrenages.

« Kontio.

— C'est Masa Vaarala. Salut !

— Qu'est-ce qui se passe ? On ne s'est pas vu depuis quelque temps...

— Oui. Tu sais bien que c'est le cirque, ici.

— Crois-moi, de nos jours, on ne peut pas se plaindre d'avoir du pain sur la planche.

— Sans doute, sans doute. Mais tout ça finit quelquefois par... Écoute, j'aurais voulu te parler en coup de vent d'un petit problème.

— Je passerai te voir – j'étais d'ailleurs sur le point de partir.

— Il n'y en a que pour deux minutes, même au téléphone. Ma...

— Je passerai.

— O.K. Dans une demi-heure alors, disons ? Gare-toi devant les bureaux. J'y serai.

— C'est ça. À onze heures et demie dans la cour. »

Kontio raccrocha, et, pour une fois depuis longtemps, il parvint à oublier au moins pour quelques instants les idées noires qui l'avaient torturé ces derniers mois – et il sourit. Dommage que personne ne fût là pour le voir, car quand il souriait, il ressemblait à n'importe quel grand-père ; on aurait pu imaginer sans peine de joyeux petits-enfants sur ses genoux. Mais Kontio n'avait pas de famille. Son mariage avait été infécond et sa femme était morte depuis une dizaine d'années déjà.

Bientôt, il n'aurait même plus rien : on avait décidé de supprimer sa division – on était déjà en train de transférer à toute allure à la Sécurité publique les enquêtes sur les vols qualifiés. Le nombre de ses subordonnés se réduisait de jour en jour, au fil des mutations obligatoires, l'un ici, l'autre là, aux quatre vents.

C'était pour Kontio une situation insupportable. Au début, il n'avait pas voulu y croire – et quand il l'avait enfin admis, il s'était mis en tête que derrière tout cela se dissimulait une collusion visant à lui faire mordre la poussière. Il avait alors fait jouer toutes ses relations et s'était rendu plusieurs fois au ministère, sans résultat. Sa seule consolation, fort maigre, était qu'il n'aurait pas à diriger plus de quatre mois une division sans effectifs. La retraite lui tendait les bras. Mais c'était quoi, un retraité ? Une chaussette de laine délavée que personne ne respectait.

Kontio appuya sur l'interphone. À l'autre bout, on répondit sur-le-champ. « C'est moi, bougonna-t-il. Faites amener ma voiture, je serai au garage dans cinq minutes. »

Puis il se leva, sortit ses clés de sa poche, alla vers l'armoire métallique de son bureau et fit coulisser l'une des portes. L'étagère du haut regorgeait de sacs en plastique pliés soigneusement. Il y en avait peut-être des centaines. Il en prit deux, les replia davantage avec ses doigts puissants et les glissa dans la poche de son pantalon. Il referma l'armoire, s'empara de sa veste posée sur le dossier de son fauteuil, s'arrêta un instant sur le seuil pour jeter un coup d'œil en arrière – comme s'il craignait que quelqu'un vienne fureter, mais ne trouva rien à soustraire à d'éventuels regards indiscrets et sortit dans le couloir.

Hämäläinen conduisait. Kontio était assis à ses côtés. Les deux hommes se taisaient, Kontio parce qu'il réfléchissait et Hämäläinen parce qu'il avait appris à se taire – il connaissait son patron et ses attitudes. C'était un brigadier d'un certain âge déjà. Il savait qu'il ne grimperait plus dans la hiérarchie. Kontio le fascinait, peut-être parce qu'il aimait côtoyer le pouvoir et tout ce qui lui semblait désormais hors d'atteinte. Il connaissait nombre de choses sur Kontio que bien des gens auraient été prêts à monnayer, mais restait d'une loyauté absolue envers son patron, même s'il ne comprenait pas toujours lui-même pourquoi.

« Quel genre d'homme est ce Harjunpää ? demanda soudain Kontio.

— Le modèle standard.

— Il boit ?

— Il lui arrive bien de se pinter dans des soirées au sauna. Mais jamais jusqu'à tomber K.O. ou des trucs comme ça. On m'a quand même raconté que, une fois, il était si beurré que Jami Mäki avait

réussi à lui glisser la culotte d'Ulla dans la poche. Après, quand il a voulu sortir son portefeuille dans le train, la culotte est tombée et...

— Je veux dire, si une personne prétendait, par exemple, qu'il avait un peu levé le coude pendant sa permanence de nuit, est-ce qu'on croirait cette personne ?

— Jamais de la vie.

— À part ça, comment est-il ?

— Eh bien... avant, il était un peu tatillon, mais il a mis un peu d'eau dans son vin. Stenu dit que sa femme est devenue croyante. Est-ce que c'est ça qui aurait pu le changer ?

— Entre par là. Après, gare-toi devant cette fenêtre, là où les stores sont entrouverts. Attends-moi dans la voiture. »

Hämäläinen bifurqua après le portail et engagea la Lada vers le parking réservé à la direction, se faufilant avec adresse entre les poids lourds, pour s'arrêter à l'endroit désiré. Kontio sortit, laissant Hämäläinen seul. L'air était saturé par les vapeurs de gasoil et les gaz d'échappement. Les moteurs des poids lourds grondaient, les freins à air comprimé chuintaient. Des camions entraient et sortaient. Hämäläinen se dit que le trafic routier brassait tous les ans des centaines de millions de marks de marchandises et que les pertes à elles seules s'élevaient à un chiffre astronomique : plus de dix millions par an. La marchandise disparaissait de plusieurs façons : des colis se brisaient, des étiquettes se détachaient, des envois partaient pour des adresses erronées et restaient en souffrance on ne savait où – et c'était certainement ainsi que ça se passait, par petites gouttes.

À une époque, on avait jugé le problème si important qu'on avait créé une section spéciale de répression des délits portuaires et routiers. Hämäläinen en avait lui-même fait partie. Mais suite à d'autres remaniements hiérarchiques, la section avait été supprimée. C'était la seule chose dont il gardait rancune envers Kontio : pour la première fois, celui-ci avait appuyé la suppression d'une unité placée sous ses ordres.

Kontio avançait vers la porte, les mains sur les reins. Ses pensées continuaient à virevolter. Il sentait en lui le titillement agréable de l'attente, un peu comme lorsqu'il était enfant, à la veille de Noël. C'était un tel plaisir pour lui qu'il en vint à souhaiter que Vaarala fût un peu en retard. Mais il n'avait pas même atteint les premières marches que Vaarala sortit en trombe. Un homme d'une quarantaine d'années, svelte, élégant. Il portait des souliers bordeaux qui devaient valoir une petite fortune, achetés certainement lors de son dernier voyage en Italie. À son auriculaire brillait une chevalière en or blanc dont le plateau s'ornait d'un diamant. Le chatouillement qui avait titillé Kontio s'évanouit d'un coup.

« Salut !

— Bonjour, bonjour ! Les gros culs roulent et la marchandise s'écoule !

— C'est ça, c'est ça ! Tu m'excuseras, mais j'ai une réunion qui commence dans un quart d'heure. Un déjeuner en fin de semaine, ça te dirait ?

— Ça me va. À Kalastajatorppa, disons, par exemple. On y mange bien. Jeudi, à une heure ?

— O.K. On fait quelques pas ? Écoute, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Ma sœur est passée me voir hier soir. Elle a quelques petits problèmes avec des gars de chez vous. »

Kontio émit un vague grommellement sans lever les yeux vers Vaarala. Il regardait fixement par terre, pour que celui-ci ne puisse pas lire en lui et le croie en train de réfléchir à son problème – mais il observait du coin de l'œil l'attitude de Vaarala, qui semblait manifestement un peu embarrassé.

« Qui s'occupe de l'affaire ?

— En vérité, il n'y a pas d'affaire à proprement parler. Son petit ami se fait filer. Elle a entendu parler d'un nom. Lampinen, quelque chose dans ce genre. Son petit ami à elle s'appelle Reino Leinonen. Dans le temps, il a peut-être fait deux ou trois coffres-forts. Il a en tout cas été mis en cause pour ça, mais il n'a pas été condamné. Maintenant, ça fait longtemps qu'il est complètement *all right*. Mais ce Lampinen lui colle au train malgré tout.

— Alors c'est qu'il doit mijoter quelque chose.

— Mais ma petite sœur a juré en chialant que non. Ce Reino a réussi à se faire engager avec son frère en tant que sous-traitant par une entreprise qui remet en état des ordinateurs pour les exporter en Russie et dans les pays Baltes. Bien sûr, c'est du gagne-petit, mais du moment qu'il essaie de faire quelque chose d'honnête... Il a peur de perdre toute sa crédibilité si la police lui file tout le temps le train.

— Il n'y a pas autre chose ? » demanda Kontio en fixant soudain Vaarala droit dans les yeux. Son regard fit sursauter Vaarala. « Non... Pourquoi est-ce que je cacherais quelque chose ? J'essaie juste d'aider ma sœur. Elle en a déjà salement bavé dans la vie. »

Ils s'arrêtèrent à côté d'un tracteur routier. Kontio posa son pied sur le marchepied. Il n'était plus ici en tant que visiteur. Il était le patron, maintenant. Vaarala sortit ses cigarettes. « Ça te dit ?

— Toujours pas. Écoute, c'est une affaire assez délicate », dit Kontio en laissant traîner ses mots, et il ne mentait d'ailleurs pas – l'affaire était délicate, surtout pour lui, car en ce moment Järvi et lui s'adressaient à peine la parole. Idem avec Lampinen. Il avait débuté avec Järvi au bas de l'échelle. Ils avaient fini par se disputer les mêmes postes de direction, et voir Kontio nommé commissaire divisionnaire avait été un affront insupportable pour Järvi. En guise

de compensation, on avait monté de toutes pièces pour lui la Brigade spéciale. Cela se passait à une époque où la notion de rentabilité n'existait pas. Mais aujourd'hui, il semblait à nouveau qu'en définitive Järvi avait mieux tiré son épingle du jeu. C'était d'ailleurs peut-être lui qui se trouvait derrière tout ça.

« C'est vraiment une affaire assez délicate.

— À propos – tu vas bientôt prendre ta retraite, n'est-ce pas ? Les gars et moi, on a parlé de monter un petit groupe d'instructeurs. Il s'agirait surtout de former ceux qui roulent dans les pays de l'Est et en Italie... On aurait sûrement besoin des conseils d'un spécialiste.

— Je prends ma retraite l'année prochaine, au mois d'avril. Mais je vais voir ce que je peux faire pour l'affaire de ta sœur.

— Impeccable ! Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Mais que se passe-t-il ? » s'étonna Kontio d'une voix faussement badine tout en tirant de sa poche les sacs en plastique. « Par quel hasard ces deux sacs vides ont atterri dans ma poche ?

— Tiens, tiens ! » s'esclaffa Vaarala sur le même ton, mais dans ses yeux passa une lueur fugitive de mépris. « Il me semble bien que ce sont des sacs en plastique très futés, parce qu'un sac se sent mal s'il a le ventre vide. Ils ont dû deviner que, ici, ils pourraient se faire soigner.

— Ça alors, je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille !

— Allons faire un tour là où je suis garé. Sur la route, j'ai eu l'impression d'entendre un bruit bizarre à l'arrière. »

Il s'arrêtèrent devant le coffre de la Volvo de Vaarala. Kontio jeta un coup d'œil vigilant alentour – ce n'était d'ailleurs pas le premier depuis le début de leur conversation, mais il était particulièrement attentif maintenant – tout allait bien : personne ne les épiait et Hämäläinen bouquinait dans la Lada.

Kontio promena les yeux à l'intérieur du coffre que Vaarala avait ouvert et un frisson de plaisir parcourut son échine, encore plus fort que précédemment. Il se mit à saliver comme s'il avait été sur le point de s'attabler devant un monceau de friandises. Et des friandises, il y en avait dans ce coffre. Des piles de cartouches de cigarettes, des bouteilles de Chivas Regal dans leur emballage élégant, des boîtes de chocolats, des flacons de parfum, des salamis foncés en rangs serrés, des petites boîtes de foie gras et Dieu sait quoi encore. Kontio laissa échapper un sifflement et agrippa le rebord du coffre à deux mains.

Vaarala emplit les sacs avec des gestes rapides. Puis il les soupesa comme pour montrer que cela suffisait – mais Kontio se racla la gorge et dit d'une voix sourde : « Encore une cartouche de cigarettes. Celles-là, les rouges.

— Mais tu ne fumes pas...

— Pour le gars dans la voiture. C'est un bon gars.

— O.K. », concéda Vaarala. Il fourra une cartouche de Pall Mall dans un des sacs et mit le tout dans les bras de Kontio. Ils se séparèrent sans un regard. Une règle tacite. Vaarala pensait déjà à la réunion qui l'attendait et Kontio à son chez-soi et au moment où il déballerait les sacs – au milieu de tous les grondements de moteurs et des gaz d'échappement, il était soudain heureux et enfiévré, comme quand, gamin, la bonne des Vähä-Hinkka avait relevé sa blouse dans l'étable et avait pressé sa main sur ses seins dénudés.

Il était le seul seigneur de son château. Aucun de ses collègues n'y avait jamais mis les pieds. Ou peut-être aurait-il été plus exact de parler de son entrepôt, car il avait même vendu une partie de ses meubles et avait fait installer à la place des étagères qui montaient jusqu'au plafond. Il possédait aussi trois réfrigérateurs, tous pleins. Il tenait une comptabilité très stricte, mais il aurait été capable de mémoire de dire que pour les bouteilles de whisky, il en était à soixante-dix-neuf, soixante-cinq pour le cognac, pile quarante pour le gin – et il y avait des saucissons secs, des meules entières de fromage, des conserves par pleines palettes, des canettes de bière, des paquets de lessive et des tubes de dentifrice. Il aurait été plus facile d'énumérer ce qu'il n'y avait pas chez lui – en tout cas, les couches-culottes brillaient par leur absence.

Tout cela était le résultat de plusieurs années d'efforts et d'économies. Il parvenait pourtant à ressentir presque chaque jour le même bonheur en rentrant chez lui. Avant tout, cela le confortait dans l'idée qu'il n'avait pas gâché sa vie et que personne n'avait prise sur lui. Ce sentiment s'intensifiait quand il sortait ses relevés de banque et en regardait les soldes – personne dans son entourage n'aurait pu s'imaginer qu'il était l'heureux possesseur de près de six cent mille marks.

Kontio vint à côté de la Lada, posa les sacs à l'arrière sur le plancher, de façon à ce que Hämäläinen ne puisse pas trop les voir, quoique celui-ci eût appris depuis longtemps à être discret. Puis il s'assit à l'avant et poussa un gros soupir, comme à l'issue d'une négociation acharnée. « C'est quand même bien agréable que tu ne fumes pas toi non plus, dit Kontio lorsqu'ils s'engagèrent sur la route. C'est si déplaisant de monter dans une voiture pleine de fumée. Bon, on retourne à la division, mais on va faire un crochet par Paloheina. Je dois faire un petit saut à la maison.

— Yes.

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait, ce Harjunpää, quand la culotte est tombée de sa poche ?

— Il s'est senti tellement gêné qu'il est descendu au premier arrêt.

— Ah bon », fit Kontio, sans désinvolture, mais au contraire sur le ton pénétré de celui qui vient enfin de saisir un détail vital.

La reine des anges

« Ça va prendre dans les cinq minutes », mentit Titi à la femme, car il savait bien qu'il lui en faudrait au moins dix – mais il voulait qu'elle reste, il voulait profiter de ses chaussures. Il adorait réparer les chaussures des femmes.

Il ne pouvait cependant pas la regarder dans les yeux. En général, il ne pouvait pas regarder les gens dans les yeux. Il avait peur d'y lire qu'ils étaient au courant de ses activités criminelles et allaient le dénoncer. Cette crainte l'avait toujours hanté, déjà petit, quand il fallait aller à l'école. Voilà pourquoi il fixait le comptoir. Sous l'étagère en verre se trouvaient des tubes de cirage, tous des mâles à l'évidence, qui se faufilaient certainement en catimini hors du comptoir à la tombée de la nuit, montaient au premier étage et bécotaient le mannequin qui portait le body en dentelle à trois cents marks.

« C'est bon, dans ce cas.

— Pardon ?

— Faites-les, c'est bon. J'ai le temps.

— D'accord », balbutia Titi en la détaillant à la dérobée. Elle avait un joli minois félin, et il la baptisa mentalement Minette. L'autre raison pour laquelle il ne pouvait pas la regarder était que ses cheveux avaient presque la même couleur que ceux de Cheveux d'Or. Cheveux d'Or lui manquait déjà suffisamment sans ça, et ce manque n'était pas juste un goût de menthe dans la bouche, mais une douleur lancinante dans la nuque et les articulations. Soudain, il sut où il irait pendant l'heure du déjeuner.

« Asseyez-vous pendant que je m'en occupe », dit-il. Cela fit sourire la femme. Elle s'était déjà assise, bien évidemment, puisque c'était lui qui avait ses chaussures. Mais c'était à peu près tout ce dont il était capable pour flirter avec les femmes, quand elles étaient conscientes du moins. Il n'en avait même jamais embrassé aucune, ni dansé avec. En avait-il seulement l'intention qu'une terreur épouvantable le saisisait : quelqu'un allait mourir, lui ou la femme. Mais il ne voulait pas penser maintenant à la malédiction. Car il s'agissait bel et bien d'une malédiction.

Les chaussures étaient des escarpins bruns en daim, ornés de petites feuilles vertes avec, au milieu, des roses noires en soie – ce qui

lui rappela Rose de Suie. Mais il claqua aussitôt la porte de communication du quatrième entrepont de son esprit et Rose de Suie resta là, et c'était tout ce qu'elle méritait. Il se tourna vers le plan de travail et introduisit sa main dans l'un des escarpins. Il était tiédi par la chaleur de la femme, un peu moite. Il visualisa le pied, puis le galbe du mollet dans son prolongement. Venait ensuite le genou, au-dessus duquel naissait la douce courbe de la cuisse. Titi palpa son bras et eut l'impression que ses doigts se trouvaient sous la jupe de Minette, sur sa peau douce.

« Est-ce qu'elles ont autre chose ? »

— Quoi ? » Titi sursauta, son cœur se mit à battre la chamade et à s'agiter comme un forcené. La femme le regardait, l'air interrogateur. Même Weckman leva la tête de son ouvrage, mais ne fit aucun commentaire. « Vous y avez trouvé autre chose qui ne va pas ? »

— Non... C'est-à-dire... La semelle intérieure gondole un peu dans celui-là, mais ça ne vaut pas encore la peine de la refaire », dit Titi, la voix comme du plastique craquelé par le soleil. Il s'affaira : il retira les bouts usés des deux talons, enclencha le banc de finissage d'un coup de pédale et ponça les assises des talons, prit de nouveaux bouts, choisit parmi les plus durs – il mettait toujours ceux-là sur les chaussures des femmes. Il voulait que l'on entende leurs talons claquer quand elles marchaient – il étala la colle, serra rapidement avec la presse, égalisa les bords, et voilà, le travail était terminé. Il était rapide. Il était vraiment très rapide et travaillait bien, voilà pourquoi Weckman le gardait alors qu'il aurait en fait aimé avoir un compagnon plus bavard.

« Un sacré sucre d'orge », constata Weckman une fois la femme partie. Titi acquiesça d'un hochement de tête. Il fit le tour du comptoir, affichant une mine absorbée. Par la vitre, il la vit encore : elle trottnait à travers la place de la Gare, vers le métro. Ses jambes couleur noisette jetaient des feux, ses hanches ondulaient et Titi posa sa main sur le tabouret où elle avait été assise. Il était encore chaud. Cette chaleur avait été dégagée par les fesses qui se balançaient là-bas et c'était comme si sa main était posée sur elles. « Si je... Est-ce que je pourrais aller déjeuner maintenant ? »

— C'est assez calme en ce moment.

— L'après-midi, ça va encore être le coup de feu.

— Bon, alors vas-y. Mais tu t'occuperas de ces boots dès ton retour. Elles ont toutes les deux la doublure défaite au niveau du talon.

— Ça ne prendra que quelques minutes », dit Titi. Il quitta sa blouse rouge, essuya ses mains, mais celles-ci restèrent maculées de colle, comme mouchetées par une espèce de peste. Il se demandait déjà comment serait la coiffure de Cheveux d'Or cette fois-ci. Il espérait que ce serait la tresse : il lui restait alors autour des oreilles

des boucles semblant faites de lumière pure.

Il contourna le comptoir, se cogna la hanche contre l'angle dans sa hâte et faillit perdre l'équilibre, mais réussit à gagner la porte en claudiquant grotesquement, et à cet instant, Weckman l'appela. Il pouvait quelquefois se montrer vraiment diabolique, lui donnant l'autorisation de partir, puis se ravisant au dernier moment pour s'absenter à sa place. « Oui ?

— On dirait que tu as l'estomac dans les talons !

— Non – je veux dire, oui.

— Bon, alors bon appétit !

— Merci... »

Dehors, on était en plein été. L'air vibrait au-dessus de l'asphalte. Titi aurait pu couper par le passage souterrain de la gare, mais il entreprit de faire le tour par la route de Mannerheim. Il adorait l'été. Partout, on ne voyait que de la beauté : des jambes et des cuisses bronzées, des minijupes, des chemisiers transparents, des bustiers rebondis, mais quand arrivait l'automne, les imperméables se profilaient comme des méduses absorbant tout, les plus belles femmes devenaient laides, la brume venue de la mer submergeait la ville, la nuit était d'une longueur désespérante.

Il pressa le pas devant la pharmacie de l'Université, longea la place du Marché, et l'horloge des grands magasins Stockman fut en vue. Titi ralentit. Il était presque rendu. Il pensa de nouveau à Cheveux d'Or, en particulier à la façon dont elle dormait la plupart du temps : pelotonnée sur elle-même, l'oreiller sous son bras, comme un petit enfant. Et soudain, à sa grande surprise, il se rappela l'époque où lui-même était tout petit, quand ils habitaient encore à Kallio. Sur les murs de la cour, il y avait quantité de ces araignées à longues pattes, et sa préférée s'appelait Hissu, tandis que celle de Pekka était Hessu. Un jour, Pekka s'était mis en colère contre Hessu et l'avait écrasée, et ce même automne sa mère était morte.

Titi s'arrêta avec une certaine hésitation sous l'horloge, au milieu de ceux qui faisaient le pied-de-grue. Il n'aurait pas dû penser à Hissu et à Hessu, ou plutôt, Asko n'aurait pas dû y penser, car quelque chose venu du tréfonds de lui était sur le point d'éclore – et voilà, ça y était : un danger menaçait Douce Mère à l'instant même. Titi se tortilla avec inquiétude. Et si sa maison était en feu ? Oui, c'était probablement ça, et elle-même était à l'intérieur, elle ne trouvait pas la sortie à cause de la fumée, et voilà que le feu prenait dans ses cheveux, ils crépitaient affreusement, elle se mettait à crier mais ses vêtements flambaient déjà, et elle s'effondrait et restait là, par terre, une masse noire. Reino et Lasse étaient dans l'atelier et ne s'étaient rendu compte de rien.

« Quelque chose ne va pas ?

— Hein ?

— Je peux vous aider ?

— Non », protesta Titi. C'était le type de l'Armée du Salut qui se postait toujours là, des journaux et un tronc à la main. Ses yeux étaient pareils à des billes noyées par l'inquiétude mais sa bouche souriait malgré tout. Titi ne supportait pas d'être regardé de la sorte. Il poussa la porte et s'arrêta dans le sas. Là, il commença peu à peu à se calmer. Ça se passait presque toujours comme ça quand il venait chez Stockman – comme si Mère avait voulu l'empêcher d'y aller. La première fois, il avait été saisi d'une telle panique qu'il avait dû téléphoner à la maison, et Reino avait cru qu'il avait avalé des pilules ou quelque chose dans ce genre.

Il s'attarda encore un peu dans le sas, essuyant son visage. De l'intérieur flottait jusqu'à ses narines le parfum de l'opulence et des gens bien, et il commença tout doucement à retrouver son état normal. Il se retourna et poussa les portes en verre. Devant lui s'ouvrit un monde magique et somptueux et au fond de son esprit, les premières mesures des Carmina Burana retentirent.

Le rayon parfumerie était là et Titi retint son souffle. Il ne pouvait pas comprendre comment l'être humain était capable de construire quelque chose d'aussi beau : toutes les surfaces étaient de couleur rose ou bois blond, parsemées de miroirs, de vitres, de photos brillant d'une lumière intérieure, et ces photos représentaient des bouches peintes en carmin et des bâtons de rouge à lèvres qui se dressaient, d'une rigidité impériale. Les comptoirs n'étaient pas agencés en rang comme à l'ordinaire mais formaient des petites forteresses, et ces forteresses formaient à leur tour une ville qui emplissait tout le rez-de-chaussée, et on pouvait se promener dans leurs allées sous l'éclat d'une lumière sans ombre, émanant de partout et de nulle part. Au centre de tout cela, un puits de lumière s'élevait vers des hauteurs lointaines, et quelque part là-haut se trouvaient sans aucun doute le ciel, et Dieu, qui accordait la beauté à tous ceux qui achetaient quelque chose dans ce paradis couleur de purée d'airelles.

Mais les vendeuses couronnaient le tout. C'étaient des anges, en réalité : jeunes et gracieuses, avec des visages magnifiques, leurs cheveux exactement comme s'ils venaient de quitter les mains du coiffeur. Savoir qu'elles passaient forcément un long moment devant le miroir tous les matins pour renaître encore et encore ne gâchait pas le plaisir. Elles étaient incroyablement belles et troublantes, et la plus belle d'entre toutes était Cheveux d'Or. Elle était la reine.

Cette fois encore, elle se tenait à l'endroit où était marqué « Rubinstein ». Elle était là, toute seule, les mains posées avec sérénité sur le comptoir, la tête penchée de côté, le regard plongé dans le lointain. Elle ne portait pas la tresse mais un serre-tête étroit en velours noir qui faisait ressortir le doux reflet de blé doré de ses

Cheveux. Titi se retrouva au cœur d'une hallucination étrange : il était dehors, debout sur un petit monticule recouvert de mousse, au beau milieu d'une journée du début d'été où tout était encore d'un vert tendre et odorant. Les fleurs de coucou tachaient l'herbe et les hirondelles gazouillaient. Puis il se retrouva de nouveau à l'intérieur du magasin. Il ressentit une très forte tendresse et un grand amour pour Cheveux d'Or. Il la voulait pour épouse.

Elle avait besoin d'un homme bien. Et lui, d'une femme bien. De toutes, elle était la seule dont il avait cherché à savoir où elle travaillait, la seule chez qui il se rendait à toute heure de la journée ; il n'avait pu faire autrement que tout savoir sur elle, et il savait qu'elle était veuve et que le prénom de son défunt mari était Simo. Il était également intimement convaincu que, même si dans les limbes du sommeil elle croyait aimer son mari mort, c'était en réalité lui qu'elle aimait comme une épouse aime son mari. C'était lui, l'oreiller qu'elle serrait sous son bras. C'était sa main qu'elle cherchait à tâtons. Et quand son rêve devenait agité, il lui suffisait de fredonner un petit air pour qu'elle s'apaise en un instant, et cela aussi prouvait que c'était lui qu'elle aimait.

Titi sentit encore une fois la tentation se faire plus forte, la tentation presque irrésistible d'aller regarder Cheveux d'Or en face et de lui dire : « C'est moi, mon amour. C'est moi que tu aimes la nuit... » Et il était sûr que s'il l'avait fait, elle aurait tendu ses mains graciles et les aurait posées autour de son cou, se serait penchée plus près, ne faisant qu'un avec son parfum enivrant, et ils se seraient embrassés ensuite.

Titi ne put retenir un gémissement. Puis il fit un pas décidé, suivi d'un autre, mais un client se présenta devant Cheveux d'Or. Un homme, naturellement : un bouffon étranger, tiré à quatre épingles, qui se pavanait et faisait clapoter la Tamise dans sa bouche. Cheveux d'Or n'était plus que sourire et Titi se sentit mal. Il leur tourna le dos et le chien noir se mit à hurler dans son corps.

Il était à la fois effrayé et ému par les pensées qui se bouscullaient une fois de plus en lui, mais c'était la vérité : s'il s'avérait que Cheveux d'Or ne voulait pas de lui, ou si elle tombait amoureuse de quelqu'un d'autre, il ne pourrait quand même pas la quitter. Jamais, pour rien au monde. Il célébrerait leur mariage lui-même. Il savait déjà comment cela se passerait : ils seraient unis par le revolver de Lasse. Il voyait tout en ce moment-même comme sur une cassette vidéo : il entrait par la porte, dans son costume à petits carreaux, marchait droit vers Cheveux d'Or, lui tendait un bouquet de roses d'un pourpre somptueux et lui disait : « Je t'aime... » Puis il tirait, aussitôt après, et elle mourait heureuse, avec pour dernière perception du monde les roses et la certitude d'avoir été aimée. Puis il tirait sur lui-même et

s'affalait à ses côtés. Une des collègues de Cheveux d'Or arrivait et joignait leurs mains, répandait les roses sur eux, tandis que le hululement d'une sirène commençait à retentir dans le lointain.

Un sanglot secoua les épaules de Titi. Il fit demi-tour pour quitter les lieux, mais ses yeux étaient si embués de larmes qu'il n'arrivait plus à s'orienter. Il se répétait sans cesse que s'il le faisait, ce serait par amour – PAR AMOUR. De haine et de dégoût, il pourrait peut-être éventrer une quelconque Rose de Suie si elle se réveillait, mais jamais Cheveux d'Or. Parce qu'il l'aimait.

Le répondeur

Il était quatre heures, à quelques minutes près, mais Harjunpää décida d'essayer encore une fois, en s'efforçant d'étouffer l'impression diffuse de se heurter à une force mystérieuse contre laquelle il ne pouvait rien. Il composa le numéro. Après deux ou trois sonneries, le répondeur se mit en marche : « Vous êtes en communication avec le répondeur de l'assistante sociale Kaisa Salin du Service social d'aide aux personnes âgées. Je suis absente pour la journée. Veuillez contacter l'assistant social Timo Väänänen au numéro suivant... » Harjunpää le connaissait déjà et il savait ce qui l'attendait, mais il le composa néanmoins et le répondeur commença par : « Vous êtes en communication avec le répondeur de l'assistant social Timo Väänänen, du Service social d'aide aux personnes âgées. Vous ne pouvez me joindre aujourd'hui par téléphone. Pour les demandes de renseignements urgentes, veuillez contacter l'assistante sociale Kaisa Salin, au... »

Il raccrocha et regarda par la fenêtre : au loin, derrière l'horizon, se trouvaient Kirkkonummi, Elisa, les filles et Grand-père.

« Toujours la même chose ? » demanda Onerva. Les aiguilles à tricoter cliquetaient et Harjunpää acquiesça de la tête sans savoir s'il était déçu ou soulagé. Il avait réussi à joindre Salin une fois la semaine précédente, et ils s'étaient alors quasiment insultés. Selon l'interprétation de Salin, Grand-père, vu sa situation actuelle, ne pouvait être considéré comme une personne âgée vivant seule, sans domicile ni assistance. Donc ce n'était pas un cas urgent. Elle était restée sur sa position, même après que Harjunpää lui eut expliqué le fond de l'histoire. Et quelque chose dans le ton de Salin avait donné à Harjunpää la sensation d'être un salaud. À vrai dire, il n'était même plus sûr de vouloir avoir de nouveau Salin au bout du fil. Il ne savait pas quoi faire. Il avait l'impression que la vie lui avait tendu un piège vicieux.

« Au fait, je viens d'avoir une idée, basique mais tout à fait valable », dit Onerva. Elle était assise devant le plan de la ville. Elle tricotait quelque chose qui faisait penser à la terre et à l'automne. Harjunpää s'était habitué à voir Onerva faire cliqueter ses aiguilles même pendant les heures de travail. Il avait aussi compris que c'était un atout pour leurs enquêtes. Quand Onerva tricotait, elle était en

relation avec une force intérieure, et aussi curieux que cela puisse paraître, son esprit engendrait alors un flot d'idées nouvelles relatives aux problèmes en cours.

« Alors ?

— Il ressort des auditions que toutes ces femmes ont passé la soirée dans un bar, mais seul le récit de cette Meriläinen révèle lequel. Elle a été à Tinter.

— Entendu », marmonna Harjunpää sans rien comprendre. Il était encore en train de penser à Salin et à l'impression que devaient ressentir les personnes âgées qui tombaient sur son répondeur.

« Demain, on va téléphoner à toutes les plaignantes, on va leur demander où elles ont été. Je parie qu'on ne va pas se retrouver avec plus de deux ou trois noms de bars...

— D'accord », dit Harjunpää. Tout à coup il eut envie de sourire : l'idée paraissait simple mais très pertinente. « Et on passera leur demander s'ils ont un client qui ressemble à une mésange.

— Ou on regardera si on aperçoit quelqu'un de ce genre dans la rue. Dans l'embrasement d'une porte, en face. »

Ils avaient parcouru deux ou trois fois déjà les dépôts de plaintes et les procès-verbaux d'auditions. Les affaires étaient au nombre de vingt-six. Maintenant, sur le plan de la ville étendu devant Harjunpää, autant de punaises rouges étaient plantées, la plupart dans le secteur de Töölö. Tout s'était déroulé grosso modo selon le même schéma : la victime était rentrée chez elle passablement éméchée au sortir d'un bar, la plupart du temps en compagnie d'un homme qu'elle y avait rencontré, ensuite elle avait été tirée brusquement de son sommeil au petit matin par de nouvelles caresses de l'homme – et s'était rendu compte qu'il y avait en fait une troisième personne dans l'appartement. L'intrus s'était toujours enfui sur-le-champ. Personne n'avait su le décrire avec précision à cause de l'obscurité, encore moins l'identifier sur des photos. Dans un grand nombre d'appartements, la lumière des W.C. avait été allumée. Aucune des victimes n'avait pu affirmer avoir été pénétrée par le rôdeur. Les examens pratiqués par le médecin légiste étaient restés sans résultat, puisque toutes les victimes avaient eu des rapports avec l'homme ramené chez elles.

« Qu'est-ce que tu penses de ça, d'un autre côté ? demanda Onerva : si on laissait tranquillement Lempi et Justicus se démener avec leur Nikander ?

— J'y ai songé... Et je viens de comprendre, pour la lumière des W.C. Il l'allume pour qu'il y en ait juste un peu qui s'échappe par l'entrebâillement de la porte. Comme ça, il y voit assez pour s'orienter et s'enfuir en cas de besoin. Chacun croit bien sûr que c'est l'autre qui a oublié d'éteindre.

— Ça se peut. Il m'est aussi venu à l'idée que si nous avons vingt-six dossiers, il doit y avoir à peu près le même nombre de femmes qui l'ont vu mais n'ont pas osé porter plainte. Et il doit y en avoir encore je ne sais combien qui ne se sont rendu compte de rien. »

La sonnerie du téléphone retentit.

« Harjunpää.

— C'est moi, salut », dit Elisa. Au son de sa voix, Harjunpää comprit tout de suite que quelque chose clochait. « Timo, je me suis arrangée pour que le docteur vienne pour quatre heures, et Grand-père a dû m'entendre. Ça fait une demi-heure que je le cherche et je ne le trouve nulle part. »

Harjunpää prit une profonde inspiration. Ce n'était pas la première fois que Grand-père disparaissait. « Est-ce que tu es allée voir du côté de la cabine téléphonique ?

— C'est ce que j'ai fait en premier. Ils ne l'ont pas vu non plus au magasin.

— Et les filles ?

— Elles sont toutes à la maison. Ari a cru remarquer il y a environ une heure un vieil homme qui tramait sur la colline... »

Harjunpää se massa le front. Plusieurs sentiers partaient de la colline. La plupart menaient à d'autres groupes d'habitations, mais ceux de gauche partaient vers les champs puis s'enfonçaient dans les marais, et on avait ensuite une dizaine de kilomètres de forêt devant soi.

« Est-ce que je dois appeler la police ?

— Attends un peu. Je serai là dans une heure. On cherchera d'abord nous-mêmes », dit Harjunpää pour essayer de la rassurer. Mais il était si inquiet qu'il se demanda s'il ne devait pas faire un saut au garage, prendre une voiture de service et foncer jusque chez lui.

« Timo, j'ai bien l'impression qu'il s'est enfui pour échapper au docteur. Il a même laissé ses trinitrines sur la table de l'entrée.

— Essayez encore de le trouver. Regardez aussi chez les voisins, dans leurs cours. Je serai là dans une heure... »

Onerva regarda Harjunpää d'un air interrogateur.

« Grand-père a disparu », dit-il en se dirigeant vers l'armoire pour y prendre son blouson. « Il lui arrive parfois sans prévenir de ne plus retrouver le chemin de la maison.

— Pan le bonjour ! » s'exclama Lampinen. Il se tenait sur le seuil de la porte, Justicus sur ses talons.

« C'est quoi ce Bon Dieu de club de tricot qui se réunit ici ? Au cas où ça vous intéresserait, Nikander s'est encore baladé toute la journée dans le centre-ville. À Töölö, très exactement. Mon petit doigt me dit qu'il veut repérer les lieux pour pouvoir mieux faire ses cochonneries la nuit.

— C'est vrai que c'est un sacré porc, grommela Justicus. Putain, faut voir comment sa tête pirouette quand des femmes passent devant lui. Je le vois s'activer dans le noir comme si j'y étais : une poupée est couchée là, presque dans les vapes, bien écartée, pas le moindre bout de chiffon sur elle. Il pose sa main sur sa cuisse, il la pelote un peu... Ses petits seins pointent comme le museau d'un renard, et il les tète un peu... et... et ses doigts explorent le duvet... Et il... Il peut avoir une femme différente chaque nuit. Nom de Dieu, quel porc !

— Mais on va le cueillir. On va lui tendre une souricière...

— On pourrait en reparler demain ? Je dois y aller.

— Ben voyons ! J'ai l'impression qu'on n'a pas le choix », dit Lampinen. Puis il désigna du menton le tricot d'Onerva. « Quelqu'un m'a laissé entendre que tu gagnerais comme qui dirait de l'argent avec ça. Avec ces – comment dirais-je – ces serpillières.

— Très juste. On m'apporte une pleine brouette de billets deux fois par semaine.

— Merde alors », dit Lampinen avec un soudain sursaut d'intérêt. Sur son visage passa ce qui pouvait ressembler à une pointe de jalousie. « En vérité, j'ai déjà remarqué, quand j'accompagne ma tendre et douce en ville, qu'on demande jusqu'à six cents marks pour ce genre de trucs... Si on les fait pendant les heures de service et qu'on y ajoute le salaire d'un policier, alors, ouais, c'est sûrement rentable.

— Merde alors, tu sais additionner deux et deux aussi bien que moi !

— Au fait, est-ce que tu as l'autorisation d'exercer une activité annexe ? » demanda Lampinen, en apparence sur le ton de la plaisanterie. « Moi, j'avais une activité annexe dans le temps. Videur. Mais on peut dire que ça servait pour le boulot. J'ai entendu des tas de trucs là-bas... Et tout à coup, on m'a réclamé l'autorisation d'exercer une activité annexe, et je ne l'ai pas obtenue. Je te laisse imaginer ce que ça donne d'essayer de rembourser chaque mois le crédit de ton appartement avec ce qu'on touche ici !

— Je m'en vais, Onerva. Tu fermes la porte à clé », dit Harjunpää en partant. Dans le couloir, il l'entendit s'esclaffer : « Achète-toi des aiguilles et mets-toi au travail. On pourra ouvrir ensemble une boutique pour femmes. On appellera ça Chez Onerva et Lempi. »

Harjunpää avançait d'un bon pas sur la voie piétonne menant à la gare de Pasila. Son blouson accroché au bout de l'index se balançait sur son épaule, le sable crissait sous ses pieds, et il essayait sans trop y croire de se persuader encore et encore que Grand-père était déjà très vraisemblablement de retour à la maison. Mais comme à une bouée de sauvetage, il se raccrochait aussitôt à l'idée que si celui-ci se trouvait

malgré tout dans la forêt, un des endroits où il se rendrait le plus probablement serait le roc de Pilvi : le lieu avait visiblement fasciné Grand-père quand ils avaient été ramasser des champignons par là-bas. Il refusait avec force la troisième possibilité, même s'il savait que Grand-père espérait ne pas avoir le temps d'être placé dans un établissement.

« Qui est-ce qui marche à une cadence aussi rapide ? En tout cas, on devine tout de suite que c'est la démarche d'un homme qui a l'étoffe d'un chef. »

Harjunpää tourna la tête. Depuis quelques secondes, il entendait des bruits de pas hâtifs se rapprocher dans son dos. L'Ogre se mit à cheminer à côté de lui. Harjunpää était incapable de dire d'où il avait surgi. Il n'appartenait pas au troupeau qui prenait chaque jour le train de banlieue.

« Bonjour.

— L'été indien n'en finit pas », dit Kontio, et Harjunpää ralentit un peu. Peut-être le fit-il par politesse, mais aussi sous l'effet de la surprise : il n'était pas dans les habitudes de Kontio d'engager la conversation avec les membres des autres divisions. « C'est bien agréable quand même.

— J'ai quelques petites choses à régler dans le secteur Est de Pasila. Toujours débordés, aux Homicides ?

— Eh bien, on n'a pas encore eu l'occasion de se tourner les pouces, jusqu'à présent.

— D'après ce que j'ai entendu aujourd'hui – quelqu'un en parlait au mess –, on vous aurait confié une affaire si grosse qu'il y aurait même la Brigade spéciale de Järvi sous vos ordres...

— Il s'agit seulement d'une collaboration, en quelque sorte.

— Voyez-vous, Harjunpää », dit Kontio en baissant la voix et en jetant un coup d'œil derrière lui comme s'il voulait s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, « pour parler franchement, nous chassons tous les deux, de manière un peu contrariante, sur le même terrain.

— Ah ?

— Mes gars sont toujours en train de travailler sur l'affaire du coffre-fort de la Finnair. Confidentiellement, je peux vous dire qu'ils en connaissent déjà l'auteur. Vous aussi, peut-être. C'est un certain Reino Leinonen.

— Ça ne me dit rien.

— Bon, en tout cas, nous on l'a continuellement à l'œil. Mais maintenant, dans le cadre de votre affaire, Lampinen est aussi sur ses talons. Mes gars ont franchement peur que tout leur travail soit saboté.

— Il y a un malentendu... Notre principal suspect n'a même pas

encore de nom. On a bien un candidat, un peu léger, un dénommé Klaus Nikander. Celui-là, Lampinen l'a effectivement pris en filature.

— Écoutez, Harjunpää », commença Kontio avec l'emphase du maître qui s'adresse à l'élève. Il s'arrêta à l'entrée du passage souterrain. Harjunpää aussi, n'ayant pas d'autre alternative. « Vous connaissez mes relations avec Järvi et son équipe. Ils sont capables de me causer des ennuis juste pour le plaisir. Mais vous, vous allez faire en sorte que ce Leinonen ne soit plus inquiété.

— Mais comment...

— Vous allez faire en sorte qu'il ne soit plus inquiété. Sinon, beaucoup de monde risque de s'agiter, et ce n'est pas ça qui fera avancer votre enquête. »

Kontio fit un bref salut de la main, se retourna, et, l'instant d'après, il s'enfonçait dans le souterrain. Son dos sombre et massif semblait encore répéter : vous allez faire en sorte qu'il ne soit plus inquiété.

Harjunpää commença à grimper vers le quai de la gare. Il se sentait vaguement moite et sale, comme si son âme avait eu besoin d'une douche. Puis il se souvint de l'autopsie et de l'odeur de la salle de découpe. Après plusieurs années de routine sans problèmes, cette odeur avait recommencé à lui donner mal au cœur. Qu'est-ce que c'était encore, cette nouvelle merde ? Sans compter qu'il n'avait pas avancé d'un pouce au sujet du cadavre trouvé dans l'eau. Il ne savait toujours pas à qui il pourrait annoncer un jour qu'on venait enfin de retrouver son mari ou son père.

Le branchement

La nuit était sur le point de naître. Les étoiles étaient déjà visibles au-dessus des bouleaux. Titi montait la garde dans l'herbe devant l'atelier, et il n'aimait pas ça, pas plus qu'il n'aimait la nervosité de Reino. Tout cela tendait à indiquer qu'un danger les menaçait et que Viinanen était un mal de la même espèce que sa faim. Ce mal transformait Dieu en un vieillard furieux, aux yeux rougeoyants, à la recherche d'un rocher gigantesque à jeter sur eux.

Titi était tapi, invisible, à l'emplacement de la roue avant de la niveleuse boiteuse, et le halo de lumière filtrant par l'entrebâillement de la porte de l'atelier ne pouvait l'atteindre, ce qui lui convenait. Il surveillait la cabane de Lasse. La lumière brillait aux fenêtres. Toutes les femmes se trouvaient là-dedans – même Douce Mère. Reino avait loué des cassettes vidéo, acheté une bouteille de vin et ordonné à Bamse de s'arranger pour qu'elles restent à l'intérieur. Titi surveillait aussi le chemin. Selon lui, c'était là que résidait le danger, car si un malheur devait vraiment arriver, il viendrait de là, et ce malheur aurait la forme de la police. Mais sans s'en rendre compte, son regard revenait régulièrement à la cabane.

Les lumières de la ville commençaient à luire à l'horizon. La circulation ronflait sur la route de Suumertsä. Un train passa en grondant sur la voie ferrée. Le chemin restait désert, la cabane silencieuse.

« Tu vas y arriver, Lasse », implora Titi en lui-même pour la énième fois. C'était un vœu sincère, ne fût-ce que pour Lasse lui-même. Ce dernier était déjà sacrément angoissé à l'idée que tout reposait sur lui en dernier ressort – mais Titi faisait aussi ce vœu pour Viinanen et pour tout ce que l'opération leur apporterait. Et il le faisait également parce que la faim était à nouveau en lui, et que, à force d'être blotti de la sorte, elle allait s'éparpiller, hors d'atteinte. Et puis elle perturbait sa mission. Il entendait et voyait trop bien les lombrics se tortiller dans la terre, les papillons nocturnes s'interpeller, les elfes du jardin descendre de la haie de sapins pour copuler avec les pommes de pin.

Et, pour couronner le tout, il percevait aussi les vrais messages de la nuit. Ils étaient analogues à ceux envoyés par les maisons abandonnées et les forêts de peupliers trembles, mais ceux-là arrivaient de loin, du centre-ville, et Titi était à leur merci dès qu'il

fermait les yeux. Il entendait des claquements de talons aiguilles, des rires cristallins et, tout à coup, son visage devint la poitrine d'une femme blonde, les yeux à la place des mamelons. Pris de frénésie, il les écarquilla pour mieux voir, et il pouvait voir en effet à travers la dentelle et le chemisier comme à travers une brume vaporeuse. Cette femme par qui il regardait le monde se trouvait en ce moment même dans les toilettes bien éclairées d'un bar. Quelqu'un sortit d'un cabinet en rajustant ses vêtements. Une femme aux cheveux très foncés se mettait du rouge à lèvres, le visage presque collé à la glace. Ses mouvements étaient d'une délicatesse et d'une grâce incroyables. Elle était vraiment elle, en l'absence de tout regard masculin.

Titi ouvrit les yeux et changea de position, mal à l'aise. La nuit était déjà en train de le téter par la bouche au point de lui faire mal aux lèvres. Il inclina sa tête et se mit à suivre ce qui se passait du côté de l'atelier. Il entendit Reino expliquer à Lasse tout ce que celui-ci pourrait acheter à sa femme et à ses enfants après Viinanen, et cela prouvait à quel point Reino était stupide. Il ne comprenait pas que si Lasse était maigre, c'était parce qu'il avait des os d'oiseau, aussi les mots les plus persuasifs n'avaient aucune prise sur lui. Il aurait fallu laisser Lasse mettre au point son truc tout seul, dans le calme.

« Merde de merde, tais-toi », explosa-t-il, ce à quoi Reino répliqua : « Merde, putain de Dieu, tu y arrives ou quoi ? »

— Merde, pas si tu radotes tout le temps à côté de moi. J'y suis, à un poil de cul... Si seulement je savais ce que ce symbole veut dire... Ici, je mets le noir ou le rouge ?

— Attends voir. Si c'est le rouge, ça reconnecte toute cette saloperie de boucle.

— Non, puisque je l'ai déconnectée ici...

— Branche le courant et on verra. »

Titi savourait sur sa langue le ton employé par Lasse au moment où il avait dit être sur le point de réussir. Il voulut voir ce qui se passait. Il jeta un rapide coup d'œil sur le chemin et les fenêtres de la cabane, se persuadant que personne ne pourrait venir en cet instant, puis il bondit tel un chat et se retrouva devant la porte en quelques enjambées. Il frappa de la façon convenue pour s'annoncer et signaler qu'il n'y avait pas de danger.

Ils le regardèrent, l'air contrarié. Lasse retira sa main d'en dessous la table. Il y avait vissé un étui en plastique dans lequel il glissait son Smith & Wesson quand il travaillait – la crosse toujours à portée de main.

« Ça a l'air au point, maintenant », dit Titi pour justifier sa présence tout en remettant la barre en bois en place. Le hangar était plein à craquer de différents moteurs à moitiés désossés et de petits engins dont on ne pouvait même plus dire, pour certains, à quoi ils

avaient servi. Sur les murs étaient accrochés des roues dentées, des courroies et des outils. Les étagères fixées à la diable ployaient sous le poids des jerricanes et des pots crasseux. À un bout de l'établi étaient posés un poste de soudure à l'arc et un chalumeau. L'air sentait la graisse, la rouille et le bois pourri. Du plafond pendait une unique ampoule, qui éclairait une table bien esquinée.

Sur la table étaient étalés des fils électriques, des interrupteurs et des compteurs. Titi n'y comprenait pas grand-chose, parce qu'il avait toujours eu un peu peur de l'électricité : elle existait et en même temps elle n'existait pas – mais il reconnut l'oscilloscope et aussi le cylindre métallique luisant, de la taille d'une petite assiette, qui trônait au milieu de l'ensemble : c'était le boîtier central de l'alarme d'une porte de chambre forte. À l'origine, il avait été fixé à la porte de la chambre forte de la Caisse d'épargne de Valkeakoski. Reino avait eu la riche idée de l'embarquer à la fin du casse, mais Lasse en avait bavé par la suite : il avait dû se plonger dans l'électronique et des tas d'autres choses. Ils avaient eu aussi beaucoup de mal à trouver une banque où l'on utilisait encore le même boîtier.

Le cylindre était toujours ouvert. L'intérieur ressemblait un peu au ventre d'une bête. Lasse revissa le couvercle après un dernier examen, la jambe agitée d'un mouvement nerveux. Il mordilla sa lèvre, le cerveau en ébullition. Puis il interrogea Reino du regard. Reino hocha la tête. Lasse enclencha deux ou trois interrupteurs. Une lampe fixée à une boîte noire s'alluma. Les aiguilles du compteur gris bougèrent et se stabilisèrent.

« Ça, c'est la centrale d'alarme de la police », dit Lasse. Il était si tendu que sa voix ressemblait au bruit d'une scie. « Et ça, c'est celle qui va au poste de surveillance, ou n'importe où, chez le directeur de la banque ou chez le gardien de l'immeuble – et maintenant les mecs, on est à l'intérieur et on commence le boulot... »

Il prit l'alarme dans sa main, la leva et la cogna si fort contre le plateau de la table qu'un tintement se fit entendre – les aiguilles restèrent dans la même position, la lampe ne clignota pas. Les lèvres de Lasse se tordirent en un vilain rictus, mais, petit à petit, un sourire béat s'étira sur son visage.

« Ça marche, les mecs, dit-il d'une voix douce, elle ne s'est pas déclenchée. » L'instant d'après, Titi et Reino entouraient Lasse. Ils s'agglutinaient devant la table comme des joueurs de hockey après le marquage d'un but. L'atelier vibrait de joie et du sentiment de la réussite, aussi savoureux que du chocolat fondant aux amandes. Même si personne ne le formulait à voix haute, chacun y pensait : ils pourraient bientôt dire adieu à Tapanila et à son eau de robinet glacée, aux voisins indiscrets, aux injonctions de payer, aux huissiers, aux arriérés d'impôts, et Titi se vit un bref instant dans un petit studio

entièrement peint en blanc à Alppila ou à Kallio, et il y avait une douche, et les placards ne sentaient pas le moisi.

« Putain les mecs, ça marche !

— Faut encore la tester...

— Bien sûr ! Et faut aussi vérifier avec le compteur. »

Ils parlaient tous en même temps. Les mots étaient des engrenages en verre cliquetant dans le hangar bondé. Reino surtout bouillait d'un tel enthousiasme qu'il eut envie de les éblouir à son tour. Il leur fit signe de venir à côté de l'établi. Là était étalé le plan du sous-sol de la banque. Les proportions n'étaient pas rigoureusement exactes, mais il comportait tout ce qui était important pour eux. À côté, il y avait une pile de photos, prises lors des visites de repérage. Avec de l'encre de Chine, sur les deux photos où l'on voyait la porte de la chambre forte, Reino avait fait un croquis de la façon dont il envisageait de découper celle-ci. Des trous étonnamment petits seraient suffisants, pourvu qu'ils soient faits aux bons endroits, et personne ne pouvait mettre en doute les compétences de Reino. Il connaissait les coffres-forts. Ce n'était pas pour rien qu'il avait frayé avec Mäkinen, un type qui avait travaillé un certain temps dans une usine où l'on en fabriquait.

« Voilà, les mecs », dit Reino en pointant son doigt épais sur le plan. « La lumière se barre par la cage d'escalier, jusqu'au rez-de-chaussée, et traverse cette vitre qui donne dans la rue du Musée. Mais j'ai pigé comment on va s'en occuper. Par ici, sur la rampe en bas, on va scotcher un carton goudronné d'un et demi sur deux. Personne ne pourra plus voir la lueur de la flamme.

— Pas con... Mais la fumée, alors ?

— Il n'y a pas de détecteur de fumée », dit Reino. Il se mit à farfouiller dans les photos et trouva rapidement celle qu'il cherchait. « Ce tableau électrique, là. Un des fusibles du bas est à coup sûr celui d'un extracteur. Tu vois, la fumée, elle va s'envoler jusqu'au toit et s'éparpiller aux quatre vents. Si on lâchait une perlouze, ils ne sentiraient rien... »

Ils jubilaient tous intérieurement, y compris Titi. Il avait la sensation agréable que le silence forcé et même les pointes de désespoir qui avaient entouré Viinanen venaient en quelque sorte de trouver leur fin officielle. Le même sentiment se dégageait de ses frères, et ils se mirent aussitôt à revoir Viinanen point par point. Ils commencèrent par la manière dont il fallait vérifier les alentours et terminèrent par où et comment les outils et les vêtements utilisés pendant le casse devaient être détruits. C'était une orchestration digne d'une symphonie.

« Et après, les mecs », dit Reino... Il leur fit un clin d'œil, l'air à la fois matois et puéril, se mit à fredonner, daa-dirlan-daa, et commença à déplacer une partie des ferrailles entassées devant l'établi. Il dégagéa

une section du plancher, s'accroupit, tripatouilla un instant avec ses doigts et retira finalement une planche. Une forte odeur d'humus se fit sentir. Après un vide d'une vingtaine de centimètres, on atteignait le sol – et une dizaine de tubes de cuivre d'un mètre de long. Chacun était fermé à une extrémité par une plaque soudée et à l'autre par un bouchon à vis en laiton soigneusement ajusté.

Reino les avait fabriqués. C'étaient des « boîtes à trésor ». Reino répartissait toujours le butin de leurs casses dans des tubes de la sorte, et enterrait chaque tube dans un endroit différent. Il n'en gardait qu'un seul d'accès facile, et ils vivaient de son contenu. Ainsi, ils n'avaient pas à craindre que tout le butin soit perdu, même si les flics perquisitionnaient l'endroit de fond en comble.

Reino se baissa, allongea le bras et fourragea sous le plancher en grognant. Il en sortit un nouveau tube. À son aspect terni, on devinait que celui-ci était plus ancien. Quelque chose de vert le recouvrait, une espèce de moisissure. Reino dévissa le bouchon avec ses paluches puissantes, s'approcha de l'établi, posa le bout ouvert sur le plan et inclina le tube. Sous leurs yeux commença à se déverser lentement ce qui ressemblait au premier coup d'œil à une matière d'un jaune changeant. Mais quand la lumière de l'unique ampoule l'éclaira en plein, cela ne fit plus aucun doute : c'était vraiment de l'or. Le tube semblait en contenir des quantités inépuisables ; il y avait de lourdes chevalières et des broches admirablement ouvragées, des épingles à cravate, des colliers et des petits lingots poinçonnés, et au milieu de tout cela brillaient et chatoyaient par dizaines des pierres de différentes couleurs : des rouges, des blanches, des vertes. Sur le plan se trouvaient étalés au moins deux ou trois kilos d'or et des centaines de bijoux.

Ils se taisaient. Ils semblaient respirer au même rythme : lentement, pesamment – et peut-être que chacun de son côté se rappelait un passage lu dans un livre lorsqu'ils étaient enfants, quand le héros réussit à ouvrir le coffre des pirates. Venant de plus loin encore enflaient en eux un sentiment puissant de force et des notions qui avaient pour nom supériorité, habileté, victoire.

Devant eux se trouvait leur matelas : les bijoux raflés dans les coffres de leurs deux derniers casses. Reino avait refusé de les écouler et il avait eu raison : ils s'étaient débrouillés jusque-là rien qu'avec les billets. Un des intermédiaires nécessaires pour la vente aurait très bien pu les balancer.

« Mettez-vous bien ça dans le crâne, les mecs », dit Reino, rompant le silence d'une voix rauque. « Bientôt, c'est des sacs entiers qu'on va en bourrer jusqu'à la gueule. Et il y aura des billets aussi. Il paraît que les gens stockent maintenant plein de liquide dans les coffres. Comme ça, même si la banque fait faillite, leur monnaie est toujours à l'abri.

C'est pas comme si le fric se trouvait sur leur compte... » Reino faisait des gestes éloquents avec les mains : il maniait des liasses invisibles de billets en gloussant de plaisir. Lasse prit une pleine poignée de bijoux et les laissa tomber en cascade sur la table. Leur tintement résonna, produisant un son doux et ensoleillé.

On frappa à la porte. Ils sursautèrent comme s'ils étaient déjà à l'intérieur de la banque, la police s'apprêtant à investir les lieux en force. À les voir, ils sortaient d'une transe, ou quelque chose venait de se briser. Reino rafla un sac de toile par terre et le jeta sur l'or et le plan. Lasse arracha l'alarme de ses branchements et la glissa dans un sac en plastique qu'il cala entre deux tronçonneuses démontées. Titi resta paralysé.

« Titi ? Tu es là ? »

— C'est Sisko », dit Titi un peu bêtement. Les autres aussi l'avaient entendue, bien sûr. Il débloqua la barre, en espérant qu'ils ne remarqueraient pas à quel point ses mains tremblaient. Leur sœur était là. Sisko approchait de la quarantaine. C'était une femme solitaire et repliée sur elle-même, comme prisonnière d'un étrange savoir, et peut-être avait-elle aussi un petit côté masculin : ses cheveux, coupés court, étaient déjà complètement gris et elle ne portait que des chemises à carreaux et des salopettes, à l'image des fermiers américains. Mais c'était quelqu'un de bien. Titi n'avait jamais noué de liens plus intimes qu'avec elle.

« Bamse a dit que tu avais des tonnes de linge à laver », dit Sisko. Sa voix était pareille à du métal. « Je vais mettre le mien à tremper pour la nuit et je le laverai demain. Le tien en profitera par la même occasion... »

Elle n'essayait pas de lorgner à l'intérieur, mais Reino et Lasse se mirent néanmoins à discuter avec animation, prétextant être occupés à rafistoler une machine à cylindres dépourvue de carter.

Sisko se pencha plus près de Titi et murmura : « Les bonnes femmes rappliquent. Ritu a chuchoté toute la soirée avec Mère – elle a une peur panique que Lasse aille en taule. » L'instant d'après, Sisko était partie, filant comme une ombre vers sa caravane. Elle y habitait tous les étés et y lisait, elle lisait toujours – Titi comprit que Sisko était venue les avertir. Elle ne l'aurait pas fait si elle n'avait pas su qu'ils mijotaient un coup.

« Mère arrive », souffla Titi en pivotant. Tout à coup, il se sentit mal, comme le jour où Lasse lui avait donné un coup de pied dans l'entrejambe. Les autres s'empressèrent : Reino remit la planche à sa place et poussa des ferrailles diverses sur le sac en toile qui recouvrait l'établi. Lasse démontra en quelques mouvements le reste de ses branchements. On entendait déjà des voix dehors. La porte s'ouvrit en grand. C'étaient Douce Mère et Ritu. Bamse se tenait en retrait, l'air

un peu coupable.

« Mère a eu des problèmes au palpitant », déclara Ritu, une femme anémique et renfrognée qui veillait sur Lasse avec une jalousie malade. « On va juste se reposer ici un instant avant de rentrer.

— Tu n'as pas tes trinitrines avec toi ? demanda Reino. Et si j'envoyais Asko te les chercher ?

— Oh, il n'y a pas urgence », protesta faiblement

Mère, mais sa tête restait néanmoins penchée sous le poids d'une triste résignation.

Elle entra et s'assit sur la chaise de Lasse. Titi recula discrètement. Il aimait Mère comme tout le monde aime sa maman, ou peut-être l'aimait-il davantage, car à chaque fois qu'elle se sentait mal, une détresse enfantine s'emparait de lui. C'était le cas en ce moment. Mais il y avait autre chose – cela lui fit peur et honte et le rongea de culpabilité. Au-dedans de lui, il y avait quelqu'un d'autre, quelqu'un qui pensait sans émotion : « Bien sûr qu'elle a des problèmes au palpitant, du moment qu'elle se doute qu'on a une affaire en route. Elle a toujours des problèmes au palpitant quand elle se sent en dehors du coup ou quand elle veut nous punir à sa façon. »

« Enfin, soupira Mère. Mon heure pourrait tout aussi bien sonner maintenant. Comme ça je ne serai plus une charge pour vous autres...

— Maman ! » dit Lasse, presque avec inquiétude. « Pliiize, ne recommence pas !

— Mais c'est la vérité ! Et pourtant j'aurais tellement voulu vivre jusqu'au jour où vous seriez enfin arrivés à quelque chose... »

« Maintenant elle va se mettre à nous rabaïsser, comme d'habitude. Elle sait que ça marche surtout sur Reino. Elle espère peut-être qu'il va vouloir se défendre et qu'il vendra la mèche par mégarde. Et elle ne va pas tarder à nous ressortir à quel point tout était bien du temps où le vieux était là, et Reino va s'énervier encore plus. »

« Arrête un peu », tenta Reino. Les mots avaient du mal à sortir de sa gorge. « C'est pas faute d'avoir essayé tout un tas de trucs. Mais, que je sois maudit, comment on peut y arriver quand on a tout le temps les banques et ces milords des impôts sur le dos ? On continue quand même à cogiter à toutes les possibilités. Ça se trouve qu'on va avoir des ordinateurs pour l'Estonie.

— Oh ! mon pauvre Reino », soupira Mère, la voix pleine de compassion. « Maman les connaît bien, tes cogitations – elles sont là, tout autour. De la ferraille rouillée. Toujours mille choses en route et pas une seule sur le point d'aboutir... On peut dire ce qu'on veut, mais Papa était quand même un homme, un vrai. De son temps, on ne vivait pas comme des pouilleux. »

« Elle est d'une habileté diabolique – sa voix est comme du miel mais ses paroles pleines de poison. »

« Bon sang ! » grogna Reino. Sa nuque épaisse devint écarlate. Il amorça un mouvement comme pour sortir de la pièce, mais grogna de nouveau et se ravisa. Mère avait un pouvoir singulier sur eux.

Une mince pellicule de sueur couvrait le front de Titi. Il l'essuya à la sauvette, espérant que la méchante voix en lui se tairait. Il regardait Mère à la dérobée, essayant de ne voir en elle qu'une maman. Elle était toujours la même : grande, l'air desséché, les mains calleuses, le nez démesurément long, comme s'il était fait d'une espèce de cire molle. Ses yeux très noirs ne s'accordaient pas vraiment avec le reste de sa personne. Ils ne s'accordaient surtout pas avec ses douleurs à la poitrine quand ils furetaient aux quatre coins du hangar, pleins de suspicion, comme à l'affût d'une proie sur laquelle ils pourraient fondre.

Titi déglutit. L'idée qui venait de lui traverser l'esprit était pure folie, sa raison le lui disait, mais il s'attendit quand même à ce que Mère s'approche de l'établi d'un instant à l'autre, arrache la toile de sac posée dessus et voit tout, sorte de quelque part un téléphone mobile et leur déclare d'une voix posée : « Et maintenant, Maman va appeler la police. »

« Et croyez-moi ou pas, expliquait Mère, j'ai le pressentiment étrange qu'un malheur va arriver bientôt. Très bientôt – un grand malheur. Lasse, j'espère que tu n'as pas de... difficultés ? J'ai fait un cauchemar terrible, on t'avait mis en prison à cause des mauvaises actions de quelqu'un d'autre.

— Merde alors », lâcha Lasse et il se trémoussa gauchement, puis regarda Reino, l'air désemparé. « Écoute, c'est ce mois d'août qui te...

— Non – je le sais. Pareil que le jour où votre père est parti à la pêche. J'avais tout fait pour le dissuader... »

Titi mit sa main devant la bouche, comme s'il était sur le point de vomir. Il se rappelait bien ce qui s'était passé : le vieux avait fini de poser les tuyaux des Paavola la semaine précédente. Il sirotait de la bière, bien calé dans le canapé, avec juste envie de se la couler douce pour un moment. Mais Mère l'avait harcelé toute la journée pour avoir du poisson, du saumon, houspillant le vieux pour qu'il aille lui en chercher au marché. En fin d'après-midi, Heikki Ahola était arrivé, comme si on avait appuyé sur un bouton. Le vieux avait commencé à s'habiller et Mère avait alors déclaré :

« Toi, tu ne vas plus nulle part aujourd'hui.

— Eh... C'est moi qui décide où je vais !

— Et moi je te dis que tu ne sors pas !

— Et moi je te dis que je sors », avait lâché le vieux, et il était parti. Il n'avait pu faire autrement, puisque Ahola avait tout entendu. Titi n'était pas loin de penser que Mère avait d'une certaine manière tué le vieux.

« Et toi aussi, Asko », dit soudain Mère en regardant

Titi. « Tu n'as quand même pas la vessie détraquée ? Tu sors dans la cour à des heures tellement bizarres, la nuit. Tu vas finir par tomber de l'échelle et rester estropié pour le restant de tes jours.

— Je... Nulle part...

— Allons-y, Mère », dit Bamse. Elle avait fini par entrer, après que Reino le lui eut intimé par la porte avec force gestes coléreux. « On va aller à la maison et prendre deux trinitrines. Et après, au lit. »

Mère se leva, les regarda encore une fois chacun, et partit. Quelques secondes plus tard, on entendait Ritu bavasser avec elle.

L'atelier était plongé dans le silence. Les frères évitaient de se regarder. C'était comme si on avait tué quelque chose en eux. Mais Lasse se ranima, sortit son revolver d'en dessous la table, ouvrit le barillet, le referma, le rouvrit à nouveau, le referma – il faisait ça quelquefois pendant une bonne demi-heure sans s'arrêter.

« Putain, arrête de tripoter ça », le rabroua Reino au bout d'un moment. Il bouillait de mauvaise humeur et de rage et regarda Titi, le visage tendu. « Alors, où est-ce que tu traînes, la nuit ? Moi aussi je me suis rendu compte de ton manège depuis un paquet de temps. Crois pas qu'on entend pas la pétarade de ta brelle.

— Où veux-tu que j'aille... J'arrive pas à dormir, il fait tellement chaud là-haut.

— Nom de Dieu, fais juste gaffe à pas goupiller un truc qui risque de te faire coffrer. Et je vous le dis à tous franchement, les mecs ! On a beau être frères, si y en a un de vous qui bousille Viinanen, putain, je lui fais sortir les tripes à coups de pied ! »

Titi sortit. Le vent avait amené des nuages d'ailleurs, si bien qu'on ne voyait plus aucune étoile.

Un fort pressentiment lui recommandait de ne pas aller en ville cette nuit, et il savait pourtant qu'il irait quand même.

Le Morlock

Le boucher l'avait montré à deux reprises à Raija, mais elle n'arrivait pas à s'en souvenir. Plus exactement, ses doigts ne lui obéissaient pas : elle était incapable de les plier de façon à former la lettre O, ce qui était indispensable pour arracher les oreilles des Morlocks. Et il fallait les leur arracher si on voulait leur faire lâcher prise et les forcer à redescendre se terrer sous la mousse. Ils dévoraient de préférence toutes les parties tendres : les seins, les cuisses, le visage. Le chemin céda tout à coup sous elle, et pourtant il était bitumé. Elle se rendit alors compte qu'elle était nue. Elle se sentit encore plus vulnérable et voulut faire demi-tour, mais les corneilles étaient beaucoup trop nombreuses. Elle n'avait plus qu'une seule solution : courir – à ce moment-là, une main se referma sur sa cuisse. Une main dure et calleuse, couverte de rugosités semblables à des verrues ou à des écailles. Quelque chose suinta sur elle, une espèce de bave gluante. Elle fit rapidement un O et se pencha : le Morlock était un mâle à la peau blanchâtre, complètement chauve. Il ressemblait à un chimpanzé. Elle réussit à saisir ses oreilles, mais ce n'étaient pas des oreilles ordinaires, elles étaient pointues comme celles d'un cochon et terriblement huileuses. Cela revenait à vouloir dégager une brème d'un filet de pêche. Elles cédèrent facilement malgré tout, comme des biscottes friables, et la main lâcha sa cuisse. Dans la rue, une voiture passa. Ses phares dessinèrent un triangle au plafond, et Raija revint petit à petit à la réalité, allongée sur le dos, dans son lit familial. Le réveil faisait tic tac.

Elle était couchée et regardait le plafonnier. Dans l'obscurité, il avait tout d'un ange suspendu dans les airs, avec sa tunique évasée. Elle redoutait que le cauchemar reprenne si elle se rendormait tout de suite. Elle savait bien d'où venaient les Morlocks. Elle avait retrouvé dans le chalet de ses parents un vieux classique illustré, *La Machine à explorer le temps*, et l'avait relu encore une fois. Petite, elle avait adoré cette histoire car elle l'effrayait. Les Morlocks habitaient sous terre. Elle était aussi petite que Weena, à l'époque, mais déjà à cet âge-là, elle avait déploré que Weena fût aussi stupide. Celle-ci avait offert en cadeau au savant arrivé avec la machine à explorer le Temps une belle fleur blanche aux pétales rayonnant de lumière. Ces fleurs poussaient dans les buissons au bord du sentier, et même si Raija savait qu'il était

dangereux de pénétrer dans la forêt, elle en voulait une, parce qu'elle avait l'impression que la fleur la protégerait. Elle fit un pas sur le tapis de mousse et tendit le bras, mais à cet instant les corneilles se remirent à croasser et on entendit le bruissement de leurs ailes, et soudain la main purulente d'un autre Morlock enserra sa cuisse.

Raija sursauta, mais l'ange du plafonnier était toujours à sa place, rassurant. Elle resta figée et tendit l'oreille – il lui semblait que quelque chose n'était pas comme à l'habitude. Puis elle frissonna tout à coup, peut-être à cause du cauchemar. Elle avait d'ailleurs dû s'agiter dans son sommeil car elle avait complètement repoussé le drap : il était roulé en boule à l'autre bout du lit. Elle se souleva à demi pour s'en couvrir de nouveau et jeta un coup d'œil au réveil : déjà trois heures cinq, mais ça n'avait aucune importance, tous deux ne travaillaient pas demain. Elle était complètement dégrisée. D'ailleurs, elle avait à peine été éméchée dans la soirée.

Elle contemplait toujours l'ange, écoutant la respiration de Juha. On la discernait à peine, bien qu'il fût juste à côté d'elle, et tout lui revint en mémoire. Leur liaison était inéluctablement sur le point de se terminer et l'amertume prenait la forme d'une eau fangeuse dans laquelle elle ne surnageait qu'à grand-peine.

Le plus pénible était d'avoir une fois de plus l'impression que c'était en quelque sorte de sa faute, même si elle réalisait en même temps que la vérité ne pouvait pas être aussi simple. Elle se mit sur le côté, tournant le dos à Juha – pour l'heure, elle ne voulait même pas le voir – et devant elle s'étendait son antre, plongé dans l'obscurité, regorgeant de silhouettes fantomatiques dessinées par les contours des meubles. Puis elle réalisa ce qui lui avait paru bizarre tout à l'heure : de l'entrée filtrait une lumière à peine visible. La porte des W.C. était entrouverte. Juha avait dû s'y rendre et oublier d'éteindre.

Elle se demanda un instant si elle allait se lever pour le faire, puis y renonça. Le souvenir des Morlocks rôdait peut-être encore dans un recoin de son esprit, et elle songeait à Juha. Son comportement avait commencé à changer, empruntant peu ou prou le même chemin que Markku. Il avait été fou amoureux d'elle – les hommes tombaient facilement amoureux d'elle, elle avait quelquefois pensé qu'elle était comme Camille

Oaks dans *Les Naufragés de Vautocar* – et n'avait fait aucun cas de ses réticences quand il l'avait littéralement sommée deux mois après leur rencontre de vendre son appartement et de s'installer chez lui. Elle n'avait pas accepté et il s'en était senti offensé.

Alors il avait commencé à la punir sans en avoir l'air. C'était au lit que cela se voyait le plus : toute tendresse avait disparu, et du lent jeu d'approche et de séduction qui l'émoustillait le plus, il ne restait plus qu'un simple acte, l'amour bestial, et elle se sentait chaque fois

rabaissée plus bas que terre. Et comme de bien entendu, c'était de sa faute si ni l'un ni l'autre n'y prenait du plaisir : elle était si froide que rien n'arrivait à la dégeler.

Comme une colonne blanche dressée au milieu de toute cette obscurité, la lumière continuait à agacer Raija. Mais elle ne se leva toujours pas. Elle n'en avait tout simplement pas la force, et il se pouvait en plus que cela fasse partie du jeu inconscient de Juha pour la punir : laisser la lumière allumée pour qu'elle soit obligée d'aller l'éteindre elle-même. Il y avait bien d'autres choses de ce goût-là : maintenant, Juha laissait toujours le journal étalé sur la table et de la mousse à raser dans le lavabo. Au début, il n'en avait pas été ainsi. Il s'était montré très attentionné envers elle, faisant même la vaisselle et le lit.

Ce soir, tout avait définitivement volé en éclats : ils étaient allés dîner à Lehtovaara et n'avaient pour ainsi dire parlé que de la pluie et du beau temps, du bout des lèvres. Dans l'ascenseur, Juha avait commencé à la peloter et elle s'était raidie. Elle avait essayé de mettre les choses au point avec lui, mais il lui avait battu froid. Il avait bu en une heure la moitié d'une bouteille de whisky pour se retrouver presque ivre mort et elle n'avait tout simplement pas pu le virer dans cet état. Mais quand il se réveillerait au matin – Raija en était absolument sûre désormais – adios !

Elle soupira et rejeta le drap, posa le pied par terre et se dirigea vers l'entrée : elle ne pouvait plus supporter cette lumière. Cela l'irritait à présent au plus haut point. Ses orteils nus produisirent un bruit de succion sur le linoléum. Elle repensa à ce que l'un de ses chefs de service – qui lui avait longtemps fait la cour – lui avait déclaré un jour : « Le problème, c'est que vous êtes trop belle. Et sûre de vous, par-dessus le marché. Les hommes ont peur de vous. Inconsciemment, ils se disent qu'ils n'ont pas de chances véritables avec vous, et après, si leurs espoirs se matérialisent contre toute attente, ils n'ont d'autre moyen de regonfler leur ego que de vous rabaisser. »

Elle éteignit la lumière et repartit vers le lit. Niiranen avait peut-être eu raison, mais elle avait du mal à y croire, surtout qu'elle se savait si peu assurée au fond d'elle-même. Des choses ridicules l'effrayaient, comme les cauchemars et ces créatures imaginaires, les Morlocks – à vrai dire, elle en avait peur à l'instant même, au point de se garder de toucher quoi que ce soit pour ne pas effleurer la tête chauve de l'un d'eux. Et puis, était-elle vraiment belle ? Elle se savait mignonne, oui, mais des rides naissantes se dessinaient sur son visage, ses hanches avaient commencé à s'élargir, et si elle oubliait de tenir la tête bien droite, un début de double menton se dessinait avec une netteté indéniable.

Raija se recoucha sur le dos. Elle sut immédiatement que le

sommeil ne viendrait pas, mais elle décida d'essayer quand même : elle respira lentement et calmement, parce qu'elle avait lu un jour que cela apaisait tout l'organisme, même l'esprit. Et en dépit de sa certitude de ne pas céder au sommeil, l'ange du plafonnier devint de moins en moins net et le pan de sa tunique se mit à osciller, puis Raija se retrouva en train de faire la queue devant un marchand de barbe à papa, et un pouillot chantait – mais elle n'arriva pas plus loin : elle se réveilla en sursaut.

Elle fut réveillée par le contact de la main de Juha sur l'intérieur de sa cuisse. Elle resta immobile et continua à respirer au même rythme, comme si elle n'avait rien remarqué, et pensa : il ne changera jamais. S'il avait vraiment voulu arriver à quelque chose, il se serait d'abord collé contre elle et l'aurait embrassée, mais là, il voulait juste la baiser, rien d'autre.

Elle leva sa propre main et la posa avec détermination sur celle de Juha, et celui-ci sursauta mais ne fit pas un geste pour retirer sa grosse patte. Les pensées de Raija se glacèrent brusquement. Tout son esprit cessa de fonctionner. Elle avait la sensation irréaliste de n'être qu'un œil et une oreille gigantesques soudés l'un à l'autre, s'évertuant à voir et à entendre. Juha respirait à sa gauche, il ronflait même carrément. Mais la main posée sur sa cuisse, sur laquelle elle avait placé la sienne, ne venait pas de son côté. Elle venait de la droite. De là où il n'y avait personne. Du côté de l'obscurité la plus noire.

Elle déglutit rapidement, plusieurs fois de suite, et essaya de se convaincre qu'elle dormait – mais elle savait en même temps que ce n'était pas vrai, comme elle savait que les Morlocks n'existaient pas bien qu'elle tînt en ce moment même la main de l'un d'eux. Elle retira d'un coup ses doigts et roula presque sur Juha en hurlant. Venant du sol, un bruissement se fit entendre malgré ses cris. La créature était si petite qu'il ne pouvait s'agir d'un être humain. Elle évoquait une tarentule énorme, ou un chimpanzé. Elle se déplaçait d'ailleurs à la manière d'un singe. Prenant appui sur les mains, elle se balançait vers l'entrée, où elle disparut.

« Qu'est-ce qui te prend ? » grogna Juha en libérant sa tête de la couverture. Il était emmaillotté dedans de manière hallucinante et son visage luisait de sueur.

« Il est dans l'entrée ! Juha, il est dans l'entrée !

— Qu'est-ce qui est dans l'entrée ? Arrête de me griffer !

— Le Morlock !

— Le quoi ? T'as pété les plombs ! T'es bourrée ? »

De l'entrée provint un claquement de serrure et Juha se tut. Puis il se démena comme un fou : il se débarrassa rageusement du reste de la couverture et bondit par terre, nu comme un ver. Il hésita une seconde et s'empara de la lampe de chevet avec tant de brutalité que le fil se

détacha de la prise. L'instant d'après, il courait vers l'entrée tel un sombre spectre.

« Juha, n'y va pas ! cria Raija. Il va te tuer ! Il mord ! »

Elle se pelotonna à genoux, le corps agité de tremblements, et ses lèvres remuèrent comme si elle priait. Elle entendit la porte s'ouvrir et Juha proférer une exclamation hargneuse. Des pas résonnèrent dans l'escalier, puis le silence leur succéda d'un coup. La porte s'était peut-être refermée.

Raija se répétait mentalement qu'elle devait se lever, se lever pour aller voir, ou au moins pour allumer la lumière. Elle finit par rassembler assez de courage pour s'envelopper d'un drap et se précipiter vers l'interrupteur. Elle alluma le plafonnier.

Presque au même instant, la porte d'entrée claqua de nouveau et Raija se figea sur place. Elle ignorait lequel des deux allait venir et gardait par précaution les yeux rivés sur le plancher, mais ensuite Juha l'appela et son soulagement fut si brusque qu'elle en eut le vertige. Elle ne réalisa qu'ensuite que la voix de Juha était bizarre, proche de la plainte.

« Raija... »

Elle alla dans l'entrée. Juha s'appuyait contre le montant de la porte. Il tenait la lampe brisée et tordue dans une main. L'autre était posée sur son visage. Une espèce de bouillie rouge coulait entre ses doigts. Du sang. Il y en avait même des traînées sur sa poitrine, comme des serpents au corps luisant, et d'autres, de couleur moins vive, sur ses bras.

« Mon Dieu ! Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Raija tout en sachant déjà la réponse : le Morlock l'avait mordu et avait essayé de le manger ! Puis elle se mit à ressasser mentalement : quel est le numéro de Police Secours ? Quel est le numéro de Police Secours ? Il ne faut pas que je leur parle des Morlocks !

« Le fil, bredouilla Juha. J'ai trébuché dessus... dévalé la moitié de l'étage sur le ventre... Le visage en plein contre le mur. Complètement pété, en plus... Aide-moi ! »

La Boucanée

Derrière la porte d'entrée, le tas de courrier lui arrivait à mi-mollet. Les nerfs à vif, Titi repoussa du pied l'amoncellement répugnant. Ce qui venait de se passer lui collait encore sans pitié à la peau : il l'avait échappé belle. Quelque chose d'étrange lui était arrivé : il avait fait volte-face au deuxième étage, la Flamme brandie, prêt à la planter jusqu'à la garde dans la panse de l'autre si celui-ci avait pointé le bout de son nez. Mais à en juger par le fracas, il avait chuté à l'étage au-dessus. Cela avait été leur salut à tous deux.

Il parvint à repousser les journaux et à refermer la porte. L'obscurité était suffocante, l'air saturé d'une odeur étrange et violente, à la fois amère et douceuse, caractéristique de certains gaz, ou de ce fromage piqueté de moisissures où les bactéries prolifèrent, que les lords anglais picorent sur une assiette d'argent avant de délibérer pour déterminer s'il laisse un arrière-goût corsé dans le palais ou s'il est d'une finesse prometteuse.

Mais elle contraignit Titi à plaquer une main sur sa bouche et son nez. L'odeur lui soulevait toujours le cœur au début. Elle l'enveloppait si étroitement, comme l'obscurité, qu'il aurait presque pu se laisser aller contre elle. Mais il lui suffisait de lutter contre l'écœurement et de patienter sur place : au bout d'un moment, il écarta les doigts et respira à pleins poumons – car l'odeur avait aussi quelque chose de fascinant.

Peut-être était-ce parce qu'elle agissait si puissamment sur lui, remuant quelque chose dans son esprit, faisant claquer les écouteilles et chassant les fantômes dans leurs trous, et une fois que Titi avait laissé tout cela se dérouler, une paix indescriptible, une paix onirique l'envahissait. Il avait l'impression d'avoir vaincu quelque chose. Et il n'avait plus peur. Plus peur de rien – ni de sa faim, ni même d'y penser, et une formidable envie de peindre s'éveillait en lui, son esprit s'emplissait de visions, d'images et de couleurs. Et à cet instant, il se demanda comment il pourrait peindre sa paix intérieure, l'air et l'odeur – comment peindre l'odeur, surtout ?

Il sortit l'Œil de feu avec des gestes enfiévrés, l'alluma et s'enfonça plus avant. L'appartement de la Boucanée était le seul où il restait vêtu et marchait debout. Il avançait, le dos droit, à pas mesurés, comme un roi, l'étroit faisceau de lumière balayant le plancher devant

lui – il s'agissait d'un parquet ancien en chêne foncé, du bois plein et non pas une escroquerie recouverte d'un placage. Même si les tapis étaient un peu élimés, c'étaient sans nul doute des tapis d'Orient, qui avaient dû coûter bonbon. Quand il laissait le rayon lumineux se promener plus haut, des tableaux apparaissaient par dizaines sur les murs et même un profane ressentait en leur présence un ravissement inexplicable, la nostalgie de pays inconnus, une soif de beauté – ce qui prouvait qu'ils étaient l'œuvre de véritables maîtres.

Titi avançait, les lourds cadres dorés chatoyaient sur les murs, l'argenterie luisait sur les tables et les degrés d'obscurité atteignaient des profondeurs chimériques. On n'avait pas l'impression de se trouver dans un simple appartement mais dans le château de la Belle au Bois dormant, au moment où tout le monde est plongé dans le long sommeil. Il s'arrêta à l'endroit où le parquet grinçait et dirigea la lampe droit sur le plafond : l'énorme lustre de cristal s'enflamma de mille étincelles scintillantes. Quand Titi bougeait l'Œil de feu, les étincelles changeaient de couleur et de place, brillant comme les pierres du trésor de Reino. Titi se demanda aussitôt si cela pourrait être peint. Il lui sembla que oui.

L'appartement était très grand. Les pièces étaient au nombre de cinq et la surface devait avoisiner les deux cents mètres carrés. C'était de toute évidence la demeure d'une personne âgée et très fortunée. Titi y avait pénétré la première fois par erreur – il s'était trompé d'étage ; une petite grassouillette aux cheveux cuivrés chez qui il avait eu l'intention de se rendre habitait en dessous – mais cet endroit lui était devenu cher au fil du temps : il y régnait une sorte d'atmosphère solennelle, un peu comme dans une église, et Titi y passait à chaque fois qu'il voulait se calmer, en particulier quand quelque chose avait mal tourné.

Plus loin, l'odeur devenait de plus en plus forte, comme s'il y avait eu un trou quelque part dans le plancher et, sous ce trou, une source qui aurait dégagé des vapeurs. Finalement, la salle de séjour apparut devant lui – des rayonnages couverts de livres s'étendaient sur les murs, jusqu'au plafond. Le mince faisceau de l'Œil de feu dévoila aussi des sculptures en bronze et en marbre parmi les ouvrages aux dos imposants, et des vases en cristal, massifs comme des blocs de glace. Au centre de la pièce se trouvait une longue table en acajou recouverte d'une nappe en dentelle, entourée par six chaises à haut dossier. Les fleurs dans le vase avaient été fraîches un jour, bien sûr, mais elles n'étaient plus maintenant qu'une relique brune s'effritant en fine poussière si on y touchait.

La paix dans laquelle baignait Titi était empreinte aussi d'une étrange exaltation. Il se dirigea vers l'électrophone et appuya sur le bouton bleu pour faire tourner le disque : les Carmina Burana

commencèrent à retentir à faible volume, pour de bon – c'était ici qu'il les avait entendues pour la première fois – il pivota vers l'embrasement de la fenêtre et les deux fauteuils massifs en cuir placés là-bas. Il s'en approcha, éteignit l'Œil de feu, prenant garde à ne pas regarder par terre – il ne voulait pas encore regarder là, il n'était pas encore prêt – et s'assit dans le fauteuil de droite, dont les bras l'entouraient comme une petite forteresse ; il s'y sentait incroyablement bien.

Il continuait à croire que la malédiction qui le poursuivait l'avait quitté. Elle le quittait toujours chez la Boucanée, mais revenait dès qu'il repartait, et l'idée qu'il allait forcément un jour perdre tout cela l'attristait. Car un jour, quelqu'un s'apercevrait fatalement de ce qui s'était passé ici. Mais cette heure n'était pas encore venue. L'heure actuelle voulait qu'il fût assis sur un trône, l'esprit plein de couleurs, de formes et de Cheveux d'Or. Il lui semblait qu'il saurait la peindre aux Pays des aïelles. Il pensait à elle et il l'aimait. Il lui sembla qu'il saurait peindre l'amour.

Il tressaillit – il tenta à tout prix de chasser de son esprit la cruelle dissonance qui venait de s'y introduire en force, mais il échoua. Il eut conscience qu'il ne *saurait* pas peindre l'amour, mais qu'il *l'aurait su* – si toute sa vie avait été différente, s'il n'avait pas été un des fils Leinonen, s'il avait au moins pu fréquenter une quelconque école d'art, si... il ne saisisait pas exactement ce qu'il entendait par là, mais il le ressentait. C'était pénible. Il le comprenait vaguement, sans savoir ce qu'il comprenait, comme s'il était sur le point de se faufiler par une ouverture mais n'y arrivait pas ou si son âme avait été emprisonnée derrière une paupière de plusieurs couches de peau d'éléphant, qui s'entrebâillait d'un soupçon mais se refermait toujours bien qu'il s'acharnât à tirer dessus de toute son énergie.

Cela avait quelque chose à voir avec le fait qu'il était deux, Asko et Titi. Réunis, ils auraient pu être... mieux. Et en y songeant, il porta soudain ses mains à son visage et hoqueta. Ses sanglots étaient rauques et sans larmes. Il déplorait si fort le cours des événements, et d'un autre côté espérait – espérait si fort que Viinanen soit un succès et lui offre une chance. Il savait que si on la lui offrait, il changerait et tirerait un trait sur le passé. Même sur ses expéditions nocturnes.

Une dizaine de minutes s'écoula avant que Titi ne se ressaisisse. Maintenant, son esprit était empli de plaques de tôles plantées dans une terre gelée, avec la certitude grandissante qu'il n'était pas né comme ça mais qu'on l'avait délibérément rendu tel, que c'était un crime d'avoir fait ça et qu'il avait le droit de se venger. Seulement il ne savait pas contre qui se retourner. Il aurait tant voulu le savoir ! Il réfléchit, haletant presque, puis ses doigts déterminés firent jaillir la lumière de l'Œil de feu et il braqua sans hésiter le faisceau fulgurant par terre, devant lui.

L'origine de l'odeur se trouvait là. Un rapide coup d'œil ne révélait qu'un simple paquet sombre pareil à une peau d'ours roulée en boule.

Mais il s'agissait bien d'un corps humain.

Couché sur le ventre, ses jambes raides pointaient vers le deuxième fauteuil, laissant supposer qu'il venait de s'en lever quand la mort l'avait frappé. Son bras gauche était plié devant le visage, comme si son geste ultime avait été de vouloir se moucher.

Il avait les cheveux gris et coiffés avec une permanente. Son visage était tout noir. C'était le visage noir d'une momie : la chair avait fondu et la peau séché sur les os. Malgré tout, on y distinguait encore les rides du front, les sillons des joues et même quelques poils *argentés* épars au-dessus de la lèvre supérieure. Ses babines étaient retroussées sur ses dents, ses mâchoires crispées, comme si l'effroi de s'être ainsi transformé le faisait grimacer, et à l'emplacement des yeux, seuls deux trous bordés de moisissure béaient sur les ténèbres.

C'était le corps d'une vieille femme – une vioque, une mémé. Une aïeule. Un fossile.

Le cercle lumineux se mit à trembloter sur le visage de la morte et Titi retint sa respiration. L'effroi était sur le point de naître, comme une avalanche se demandant si elle allait démarrer ou non. Plein de crainte, Titi serra plus fortement l'accoudoir et humecta ses lèvres. La morte se calma et redevint un tas inanimé.

Titi déplaça la lumière. La peau du cadavre était partout d'un brun noirâtre, couleur du carton, dont elle avait aussi la dureté – il avait tapé un jour dessus avec une cuillère. Ses doigts et ses orteils s'étaient bizarrement rétrécis : ils ressemblaient à du verre de bouteille marron, et à travers ce verre transparaissait quelque chose de plus clair. Du cartilage et des os, à première vue.

Une flaque s'étendait par terre en dessous d'elle, sèche elle aussi depuis longtemps – néanmoins, il valait mieux éviter de poser le pied dessus. Les semelles s'y accrochaient et crissaient ensuite vilainement à chaque pas.

La tête inclinée, Titi regardait la Boucanée – il l'avait baptisée ainsi – et il parvenait toujours à supporter sa présence pour l'instant. Lors de sa première visite, il s'était enfui de l'appartement à toutes jambes et avait vomi dans la rue, mais n'avait pu se retenir d'y revenir deux jours plus tard. Et encore et encore par la suite. À chaque fois, il avait osé s'approcher de plus en plus de la Boucanée et avait vaincu à ce rythme sa terreur – cela avait été une véritable obligation, un besoin surgi du plus profond de lui, plus fort que sa volonté. Maintenant, quand il la regardait, une étrange sensation de satisfaction envahissait son esprit, un curieux sentiment d'accomplissement et de victoire. En aucune autre occasion il n'avait rien éprouvé de tel.

Il dirigea de nouveau l'Œil de feu sur le visage de la Boucanée et ce visage était toujours aussi horifiant. La lumière et les ombres dansaient dessus lorsque Titi remuait la main. On aurait dit qu'elle faisait encore des mimiques et Titi se pencha subitement plus près : son rictus n'avait-il pas changé ? Le raillait-elle ? Savait-elle quelque chose ?

L'esprit de Titi commença à s'enflammer. Tout à coup il pensa à ce à quoi il évitait d'ordinaire de penser : il n'avait jamais couché pour de vrai avec une femme – en pénétrer une, s'entend. Il ne l'avait même pas fait avec Rose de Suie. C'était d'ailleurs avec elle qu'il avait essayé, plusieurs fois même, mais ça s'était toujours terminé de la même façon : au moment crucial, il devenait flasque. Et la Boucanée grimaçait par terre comme si elle le savait. Titi se redressa d'un bond, le souffle court, et ses mains ne furent plus que deux poings anguleux.

Finalement, il cracha dans le dos de la Boucanée. La mucosité y resta collée, formant une tache claire. Elle ne pouvait rien contre Titi : elle pouvait juste rester allongée là, les intestins et le cœur pourris, sans yeux et rassie comme un vieux quignon de pain – elle ne se relèverait jamais plus, elle ne raconterait à personne ce qu'elle savait ni ce qu'elle lui avait fait ressentir.

Titi pivota, alla arrêter l'électrophone et quitta le séjour et sa puanteur. L'étroit faisceau brillait devant lui, l'argenterie luisait, le parquet grinçait. Dans le salon, il s'arrêta brusquement et leva la torche. Il braqua la lumière sur le mur du fond – même d'aussi loin, on les distinguait sans peine : des armes. Par dizaines. Tout le mur en était couvert. Pour la plupart, il s'agissait de vieux revolvers, mais dans le lot se trouvaient aussi quelques pistolets et un antique Mauser, plus une dizaine de baïonnettes et trois épées. Titi savait que pour deux des pistolets, il y avait même des cartouches. Elles se trouvaient dans le tiroir du bas d'une armoire aux portes vitrées. Un jour, il avait chargé les armes, mais cette fois, il n'y toucha pas : quelque part, il se sentait trop nerveux.

Il continua vers la chambre à coucher, se remémorant les prénoms de la Boucanée : Helga Anna-Liisa. Elle s'appelait Helga Anna-Liisa Kivimäki et elle était morte depuis le mois de mars : le journal tout en bas de la pile de courrier était daté du 2 mars, et personne ne s'était fait du souci pour elle. Personne ne l'avait aimée au point de se faire du souci pour elle, et peut-être espérait-elle maintenant que ses héritiers aimeraient au moins assez son argent pour venir l'enterrer. Cela dit, elle avait en plusieurs occasions effectué de longs séjours à l'étranger – Titi avait examiné l'appartement de fond en comble et savait tout de sa vie – et son entourage la croyait peut-être en train de se dorer quelque part au soleil. Mais ils se trompaient. Même si elle était bien brunie.

Titi s'arrêta devant la coiffeuse. Il laissa la lumière glisser par-dessus les pots en porcelaine et la brosse à cheveux cerclée d'argent, l'immobilisa sur une petite photo. Elle représentait une femme d'une trentaine d'années. Titi était convaincu qu'il s'agissait de Helga Anna-Liisa elle-même. Le style de la photo le laissait penser et les vêtements de la femme semblaient dater de plusieurs siècles. Elle était d'une beauté exceptionnelle. Elle avait un superbe cou effilé, des joues pleines et roses, une bouche ourlée comme un bouton de fleur et de grands yeux très foncés, semblait-il. Leur regard était tendre. Bienveillant. On avait envie d'y répondre – et subitement Titi se languit de Topi à s'en déchirer le cœur. Il aurait voulu que Topi soit là, pour pouvoir le caresser.

Il approcha la photo de son visage. Helga Anna-Liisa avait même de petites fossettes et des boucles rebelles derrière les oreilles. Somme toute, Titi avait l'impression qu'il s'agissait de quelqu'un de bien, ou qu'elle l'avait du moins été jadis. Si elle avait été encore vivante et s'était trouvée là, telle que sur la photo ou même telle qu'elle avait été juste avant sa mort, elle l'aurait sûrement pris dans ses bras et lui aurait caressé la nuque et les cheveux, lui aurait effleuré les oreilles et la bouche, l'aurait bercé comme un enfant, sans rien exiger de lui, sans rien attendre. Elle l'aurait aimé.

QUATORZE

L'animalerie

Harjunpää était assis sur le perron, côté cour, entouré par la nuit, le lapin dans les bras. Il grattait doucement le cou de Viljami dont les mâchoires s'activaient, s'arrêtaient ensuite un moment, puis s'activaient de nouveau, et chaque fois qu'une feuille de pissenlit était terminée, Harjunpää demandait mentalement pardon au lapin et lui en arrachait une autre au pied du mur.

L'horizon annonçait déjà la naissance de l'aube : là-bas, l'obscurité se teintait de bleu. Il était presque quatre heures. Harjunpää s'était réveillé vers trois heures et n'avait plus réussi à se rendormir, voilà pourquoi il était assis là et respirait l'odeur de la nuit. Il aurait voulu penser à l'animalerie, mais cette fois, il n'y arrivait pas.

C'était un jeu d'esprit, un rêve éveillé dans lequel il achetait une vieille maison, quelque part, un peu plus loin – à Veklahti, il y en avait une tout appropriée, avec un garage suffisamment grand – il était passé la voir – et ensuite toute la famille se mettait à élever des lapins, des cochons d'Inde, des souris et bien d'autres bêtes. Ils faisaient même leur propre foin. Ensuite, ils louaient dans le centre de Kirkkonummi un petit local commercial et ouvraient un magasin, tenu par Elisa. À Kirkkonummi, il n'y avait aucune animalerie, mais des enfants et des jeunes à profusion, si.

Enfouie quelque part encore plus profondément en lui, une autre idée couvait : si le magasin marchait, il ferait le même tour de passe-passe que projetait Onerva. Mais il ne pouvait pas le clamer haut et fort. Il avait en tête le chômage, la crise et les faillites. Ceux qui n'auraient pas compris qu'il s'agissait d'un jeu d'esprit en auraient nourri encore plus d'inquiétude. On pouvait croire que même les bonheurs imaginaires devaient être sacrifiés sur l'autel de la crise.

Et pourtant, il était terriblement las de la mort. Il était terriblement las des cadavres, mais ils l'attendaient toujours quelque part : encore chauds, presque humains, ou au pire transformés en monstres noirs collés au plancher par la putréfaction. Il était las des tueurs, des incendiaires et des violeurs, las de savoir que derrière les actes les plus abominables on tombait toujours sur quelqu'un d'infirme d'une manière ou d'une autre, détruit par la bêtise humaine ou l'absence d'amour. Les thérapies n'avaient pas beaucoup d'effet sur ces destructeurs détruits – leur taper sur la tête avec le Code pénal encore

moins.

Il était las de faire office de sparadrap, las de s'attaquer à des problèmes sans solution.

Il était las de la police et de sa politique de gestion du personnel qui n'était pas de la gestion mais de l'humiliation et de la démoralisation méthodiques. Osmo Salonen était le dernier en date à avoir été définitivement broyé.

Le nom d'Osmo avait figuré sur la liste publiée à l'avance des mutations obligatoires dans la Sécurité publique : dessus avaient été inscrits en majorité les noms de ceux qui avaient déjà eu des problèmes par le passé, ou qui n'avaient pas su la boucler ou faire assez de courbettes. La Sécurité publique s'était empressée de publier une liste contradictoire mentionnant les noms de ceux dont ils ne voulaient en aucun cas, et celui d'Osmo y était apparu sur la première ligne. Deux semaines plus tard, il s'était fait épingleur pour ivresse au volant. On l'avait viré. On avait récupéré plus tard son arme de service, une balle en moins.

Harjunpää se demanda une fois de plus quand son propre nom ornerait une liste. Tout le monde se posait aujourd'hui la même question : ne serait-ce pas un soulagement, en fin de compte ?

Il avait retrouvé Grand-père assis dans la forêt au pied du Sapin géant, sain et sauf. Celui-ci avait fait preuve d'une lucidité exceptionnelle, en réalité. Il avait regardé Harjunpää dans les yeux et dit comme pour s'excuser : « J'ai tellement eu l'impression que... que c'était mon tour. J'ai pensé que ce serait mieux ici, plutôt que devant les petites... Et puis j'ai toujours aimé la forêt. Quand j'étais plus jeune, je mettais ma main contre le tronc d'un arbre et je le sentais vivre et respirer... »

Harjunpää cala son coude entre ses genoux et pinça fortement le haut de son nez.

Dans la forêt, un oiseau inconnu s'égosillait.

Viljami se mit à clapir. La feuille de pissenlit était terminée.

QUINZE

Mardi matin

C'était souvent ainsi : tout se fondait au départ dans la même bouillie vaseuse et trouble à laquelle on n'aurait en réalité même pas voulu toucher, et quand on y touchait, aucune piste ne semblait se dégager. Puis tout à coup le téléphone sonnait ou quelqu'un poussait la porte, alors les initiatives fusaient en tous sens, les tâches semblant pertinentes se révélaient si nombreuses qu'on ne savait par où commencer, chaque vérification vous faisait avancer d'un pas d'une façon ou d'une autre, et surtout : le moral des troupes changeait, toute l'atmosphère changeait. Tout à coup, il paraissait évident que l'affaire en cours était sur le point d'être élucidée et l'auteur arrêté – ce n'était plus qu'une question de jours, sinon d'heures.

Harjunpää avait cette impression. Il était assis sur sa chaise, un tantinet fébrile, et gribouillait sur la couverture de l'annuaire des petits oiseaux présentant une vague ressemblance avec des mésanges. En vérité, il attendait que l'homme assis en face de lui ait fini de lire le procès-verbal de son audition. Mais l'homme était un maniaque du détail : il allait même parfois jusqu'à revenir à la feuille précédente, réfléchissait alors à un point quelconque en dodelinant de la tête, puis recherchait du doigt la ligne concernée avant de se décider à reprendre sa lecture. Peut-être était-il souffrant en plus, et les pansements le gênaient sans doute pour lire : son visage était enflé d'un côté et en partie recouvert de sparadraps, son front barré par un bandage qui masquait presque entièrement l'un de ses yeux.

L'homme s'appelait Juha Backman. Onerva auditionnait dans son bureau Raija Quelquechose – Harjunpää ne se rappelait pas son nom de famille. Backman s'était précipité dans l'escalier à la poursuite du rôdeur au parapluie, avait enclenché la minuterie et vu l'homme pendant plusieurs dizaines de secondes, d'assez près et très distinctement. Le procès-verbal d'audition contenait sa description et Harjunpää avait réalisé en le rédigeant que ce serait un jeu d'enfant, grâce à ce témoignage, de dénicher dans le fichier informatique de l'identité judiciaire quelques candidats potentiels.

« Ça me paraît complet. Je peux me tromper de deux ou trois centimètres sur la taille, en plus ou en moins, parce que je me trouvais au-dessus de lui, et il se tenait un peu comme un singe.

— Cette précision me paraît tout à fait satisfaisante. C'est toujours

“approximativement”. Mais je reverrais encore la question des pieds...

— Ils étaient nus, j’en suis tout à fait sûr, maintenant. Il portait ses vêtements en tas dans ses bras et ses chaussures pointaient bizarrement là-dedans. C’étaient des derbies beige clair.

— Il ne portait pas de chaussettes ?

— Je m’en serais rendu compte. Surtout qu’en plus il était tout nu. Mais qu’est-ce que ça peut faire ? Maintenant, il a mis des chaussettes, c’est sûr.

— Aux pieds, on a tous les mêmes traces papillaires qu’aux doigts... Vous voulez bien aller m’attendre un instant au même endroit que tout à l’heure ? Je vais chercher un O.P.J. et on signera ici. Ensuite on ira voir l’appartement. »

Harjunpää jeta un coup d’œil dans le couloir, mais la porte d’Onerva était toujours close – et aucune trace de Lampinen ni de Justicus. Il retourna à son bureau, plutôt soulagé, et composa le numéro de la permanence de l’identité judiciaire.

« Thurman.

— Salut. Harjunpää. On aurait une sortie dans une vingtaine de minutes, au 10 de la rue de Dagmar.

— Un corps ?

— Non. Un appartement visité de fraîche date par le rôdeur.

— Explique...

— On va ramener la serrure ici, la démonter et la photographier. Alors prends un cylindre de rechange avec toi. Et surtout, on part à la pêche aux indices. Des empreintes digitales. Sur la porte, mais aussi dans tout l’appartement, à hauteur de taille, pas plus. Il se déplace assis sur les talons. Il a pu prendre appui sur je ne sais quoi. À ce qu’il paraît, les montants du lit sont des grands panneaux lattés, alors si ça se trouve, les particules de bois auront peut-être quelque chose à nous dire.

— O.K., mais ça ne sera pas l’affaire d’un quart d’heure.

— Je m’en doute ! En plus, il va falloir commencer par chercher des empreintes de pieds. Il était pieds nus, et là-bas ils ont des revêtements de sol en lino, sans aspérités. On prélèvera aussi les fibres textiles. Au moins dans l’entrée – il serait logique qu’il ait retiré ses frusques là-bas.

— Rien que ça ! Bon, te fais pas de bile, on s’arrangera...

— Merci. Je te rappellerai au moment de partir. »

Du couloir commença à se faire entendre un joyeux claquement de talons et Harjunpää sut sans avoir besoin de le voir la façon dont la jupe d’Onerva se déployait autour de ses jambes pour se plaquer ensuite sur ses cuisses, puis Onerva fut à la porte. Elle aussi avait envie de sourire. Ils avaient fait les auditions préliminaires ensemble et savaient donc en gros les mêmes choses. Les yeux d’Onerva

brillaient de joie ou d'une émotion similaire, celle qui émanait de ses pulls. Ses mains s'agitaient avec vivacité comme si elles n'avaient pas lâché les aiguilles et tricotaient toute l'affaire aussi rapidement que le reste. Harjunpää eut de nouveau envie de les toucher.

« Timo, je propose qu'un seul de nous deux se rende à cette rue de Dagmar et que l'autre commence à téléphoner aux précédents plaignants.

— Peut-être qu'il suffira juste d'y jeter un coup d'œil et de laisser Thurman sur place s'occuper tranquillement de tout. Il me tarde de faire un tour à l'identité judiciaire. Je me demande ce qui nous attendra là-bas.

— Excusez-moi... »

Kauranen apparut sur le seuil. Il était encore en poste après une nuit de garde et cela se voyait. Son visage était d'une pâleur cadavérique, son regard perdu dans les visions de ces dernières heures, et les autres savaient de quoi il s'agissait : du sang, des larmes, des viscères, de la souffrance. À la main, il tenait un imprimé de procès-verbal et un sac en plastique contenant quelques flacons de médicaments.

« Vous pouvez rédiger la clôture de la procédure pour une de vos affaires », dit Kauranen en étouffant un bâillement. Harjunpää et Onerva restèrent cois. « Parce que je viens du lieu du décès. J'ai d'abord cru que c'était un suicide, médicaments et alcool, mais rien sur place ne le confirmait. Pas de lettre, aucune mise en scène particulière. Les médicaments ont été utilisés plutôt normalement et il restait même des pilules dans les flacons. Elle ne s'est pas trop saoulée, à en juger par les bouteilles. Mais les deux combinés – elle a vomi en dormant et s'est ensuite naturellement étouffée. Bref, ça va sûrement être classé en tant qu'accident. Mais on a trouvé votre carte sur place, et on a aussi une déposition enregistrée à son nom.

— Qui est-ce ?

— C'est une... attends un peu », réfléchit Kauranen. Il avait tellement d'affaires en tête après sa permanence qu'il dut regarder le nom sur le procès-verbal. « C'est une Piijo. Pirjo Maijaana Lehmusto. Télévendeuse. »

Onerva leur tourna subitement le dos. Elle semblait avoir mis ses mains sur son visage.

Harjunpää se releva en brassant l'air comme s'il cherchait une poignée d'arrêt d'urgence qui n'existait pas. N'était-ce vraiment qu'hier matin ?

Pirjo était assise dans le hall, devant l'ascenseur, faisant penser à un papillon effrayé. Ses cheveux étaient très courts et la forme de sa tête particulièrement belle. Un sillon attendrissant se dessinait au milieu de sa nuque fragile. On avait envie de la protéger ou de

l'aider – elle était si angoissée. Tout son être avait semblé demander pardon d'exister.

Le troll en faction

Titi n'avait besoin que de singulièrement peu de sommeil et en était le premier étonné. Peut-être était-ce le résultat de sa capacité à « s'évader » tout au long de la journée, comme s'il tombait en léthargie pendant quelques dizaines de secondes à l'insu de tous.

C'était le cas présent : il était assis sur le tabouret derrière le comptoir, attendant le client. Il regardait les gens passer derrière la vitre, fleuve de bidoche costumée, et il écoutait l'aspirateur mugir tandis que Weckman chassait la poussière sous la cloche de protection – mais il y avait aussi une chaise en verre en face de lui. Toute en verre, jusqu'à l'assise et aux montants étroits du dossier. Si elle contenait des vis, elles étaient évidemment en verre elles aussi, ce qui expliquait pourquoi on ne les distinguait pas. Derrière la chaise était tendu un rideau de velours rouge carmin, et d'entre les plis qui l'avaient dissimulée sortit tout à coup une femme nue ressemblant à Annie Lennox. Elle s'assit sur la chaise et lui fit un clin d'œil avec un sourire provocant. Elle voulait qu'il se mette à quatre pattes et contemple à travers le siège le merveilleux cornet qu'était sa craquette. Il avait très envie d'accepter, mais en même temps il avait affreusement peur – n'était-ce pas un piège ? La chaise n'allait-elle pas subitement voler en éclats et les débris lui déchirer une artère ?

« Est-ce que tu as fait les Eccos ?

— Oui... Mais il faudrait lui dire de ne pas les mettre à sécher dans un endroit trop chaud. Il leur avait fait prendre l'eau je ne sais pas comment.

— J'suis pas là pour tout leur dire », grommela Weckman, puis l'aspirateur mugit de nouveau et Titi sursauta : d'entre les plis du rideau venait d'émerger Reino. Lui était entièrement habillé, et en plus Lasse l'accompagnait. Titi se frotta les yeux et le front – Reino et Lasse étaient dehors, derrière la vitrine. Ils jetaient des œillades furtives à l'intérieur pour éviter d'attirer l'attention de Weckman et Reino faisait des signes à Titi pour qu'il les rejoigne. Il avait quelque chose à lui dire. Titi ne broncha pas. Ils n'étaient encore jamais venus sur son lieu de travail et tous deux semblaient passablement énervés. Cela se voyait à la façon qu'avait Reino d'agiter la main. Et Lasse tournait sans cesse la tête pour regarder derrière lui. Son blouson était gonflé au niveau de l'aisselle gauche, donc le Smith & Wesson était là.

« Écoute, Weckou », commença Titi la bouche sèche, sans savoir au juste comment poursuivre. Mais face à Reino, Weckman ne faisait pas le poids – le vieux lui aussi s'était toujours fait obéir par la seule force de son regard. « Est-ce que je peux récupérer maintenant les heures supplémentaires de la semaine dernière ?

— Toutes ? Arrête de délirer !

— Juste une, alors... Je dois partir. Ma mère... euh... j'ai quelques commissions à faire pour elle.

— Des commissions pour Maman, voyez-vous ça ! » dit Weckman en le fixant d'un air dubitatif. Il laissa le silence se prolonger. Titi essaya de deviner pourquoi

Reino et Lasse étaient venus. Il commença à avoir le funeste pressentiment que c'était pour le prévenir. Peut-être avait-il été démasqué à cause de la nuit dernière. Les flics avaient débarqué à la maison pour poser des questions à son sujet, et Mère en avait fait une crise cardiaque : elle avait bien dit qu'un malheur allait arriver. Reino voulait peut-être le cacher. Ou le tuer – il avait juré qu'il le ferait. Un rictus involontaire déforma la bouche de Titi. Et Lasse, qui avait apporté son arme !

« Allez, vas-y.

— Merci... »

Titi contourna le comptoir. Reino et Lasse s'en aperçurent : ils s'éloignèrent d'un pas nonchalant en direction de la poste. Le bon sens avertit tout à coup Titi qu'ils ne le tueraient pas : Viinanen tomberait alors à l'eau. Il se glissa dans la rue, sans réussir à se sentir soulagé pour autant. L'air avait une coloration bleuâtre de mauvais augure, vénéneuse, et les bruits de la circulation étaient exceptionnellement perçants, laissant présager qu'un accident fatal pourrait se produire en début d'après-midi.

Ils l'attendaient à l'angle. Titi ne s'était pas trompé : Lasse était nettement plus énervé que d'habitude. Il scrutait presque sans discontinuer les alentours tout en palpant son aisselle. D'un côté de son visage, la commissure de ses paupières tressautait comme la queue d'une souris.

« On n'a qu'à marcher par là, mine de rien », dit Reino en désignant du menton un point situé devant eux. Ensuite il chuchota pour que Lasse ne puisse pas l'entendre : « Il a encore cru voir Lampinen ce matin, à Malmi, au Paradis des bonnes affaires. Mais je n'ai rien remarqué. Il doit débloquer un peu.

— Et s'ils savaient quelque chose ?

— Nom de Dieu, ils ne savent rien – t'y mets pas toi aussi », maugréa Reino, son grognement révélant ses propres craintes. « Mais on ne va pas attendre. Faut aller échanger l'engin aujourd'hui même.

— On en revient justement », intervint Lasse, se jetant dans la

conversation à la manière de ces charognards toujours prêts à répandre des mauvaises nouvelles. « On a fait semblant d'être des clients. La caisse d'une société d'installation d'alarmes était garée dehors, et à l'intérieur il y avait un des types. Il discutait et tournicotait là-dedans avec un autre mec qui avait une gueule de boss. Ils parlaient de rénover le système...

— Moi je te fiche mon billet qu'ils parlaient des caméras », dit Reino en essayant de s'en convaincre. « Remarquez, ça se peut aussi qu'ils envisagent de changer les alarmes, vu que c'est quand même de la camelote qu'a fait son temps. Mais on ne va pas poireauter en attendant qu'ils le fassent. On démarre Viinanen et on commence par échanger l'alarme aujourd'hui. Donc ce soir, tu t'évapores nulle part. »

Titi n'osa par regarder Reino. Il avait employé le ton sévère et sans appel du vieux. Pourtant, aller là-bas ce soir ne disait rien à Titi : l'air avait une couleur bizarre, et une satanée poisse le marquait ces derniers temps.

« Non, non... Mais on s'était mis d'accord pour faire ça ce week-end.

— Et maintenant on est d'accord que c'est aujourd'hui. Un soir de semaine, c'est peut-être même mieux. Les flics ont moins de rôdeuses en circulation. »

Ils traversèrent la rue et dépassèrent le bâtiment des Messageries ferroviaires. La voiture de Reino était rangée sur le parking de la gare. Ils marchèrent vers elle, plongés dans leurs réflexions. L'échange constituait certainement la partie la plus incertaine et la plus périlleuse de Viinanen. Surtout parce qu'ils devaient déclencher volontairement l'alarme et n'avaient aucune possibilité de savoir par avance à quelle distance de la banque le hasard ferait passer une voiture de police à ce moment-là. C'était la chienlit avec la radio de la police – plus moyen de la capter, il fallait un scanner pour cela, et malgré toute sa bonne volonté, Lasse n'avait pas réussi à en bricoler un.

« Si on essayait quand même de créer une petite diversion », suggéra Lasse, la voix comme du papier d'étain. Il crevait vraiment de trouille.

« Comme quoi ?

— On pourrait par exemple leur passer plusieurs coups de fil... Leur dire qu'un homme avec un fusil se déchaîne quelque part et tire sur les gens, qu'une bombe va exploser ici et ici. Alors ils expédieront toutes leurs voitures ailleurs.

— Tu parles d'une connerie ! Ils vont tout de suite voir qu'il n'y a aucun mec avec un fusil. Et ça, ça va leur mettre la puce à l'oreille. De toute façon, ce genre de combine ne nous aidera pas. Tout ça, c'est qu'une question de veine. Si on n'a pas de veine, un panier à salade en

train de coltiner un poivrot va se pointer dans le coin, et le poivrot attendra bien sagement dedans dès que l'alerte sera donnée pour la banque.

— Ou alors, y en a un de nous qui pourrait faire le guet à l'extérieur », tenta encore Lasse. Ritu l'avait peut-être effrayé. « On pourrait par exemple emprunter des portables à Nordberg.

— Tu fais chier... Ça servirait à rien qu'y en ait un qui reste à mater pour prévenir les autres en cas de pépin. Tout le truc est basé sur la rapidité. »

Reino s'arrêta et vérifia lui aussi que personne ne pouvait les entendre. Il fit un gros effort pour paraître jovial et sûr de lui. « Réfléchis un peu avec ta tête : l'alarme sonne chez la volaille, là, maintenant. Une lumière clignote et ça se met à sonner. Ils peuvent pas avoir l'adresse qui s'affiche patatrac sous les yeux, alors le mec qui se trouve là-bas sort son livre de codes et il y cherche l'adresse. Et tu peux compter que ça lui prend au moins une demi-minute. S'il a déjà un autre truc sur le feu, alors on en est déjà à plus d'une minute. Après, il faut entrer tout ça dans l'ordinateur ou quelque chose comme ça, et il faut lancer un appel pour dégoter une voiture disponible. Alors ça fait déjà un total de quatre minutes. Combien ça nous a pris, quand on a répété ?

— Pour l'échange ? Deux minutes. Et une de plus quand on a fait comme si on sortait.

— Et voilà ! Dis-toi bien aussi que dans la voiture qui va se récupérer l'appel, un des deux gars peut se trouver en train de poireauter pour s'acheter des saucisses ; ça fait longtemps qu'il attend et ça va être son tour. Alors ils ne démarrent pas illico. Après, quand ils démarrent, ils vont au numéro qu'on leur a filé. Et qu'est-ce qu'ils vont faire là-bas ? Ils vont reluquer par la fenêtre à l'intérieur de la banque, où y a rien, en attendant qu'un type du personnel vienne leur apporter une clé. Mais nous, on était à l'étage en dessous et on s'est barré par la cour. On sera chez nous avant qu'ils réussissent à entrer là-dedans. Comme ils ne trouveront rien à l'intérieur, ils classeront ça comme une alerte bidon... »

Reino parvint à s'esclaffer – ou peut-être avait-il réellement envie de rire, peut-être était-il soulagé parce qu'il commençait à y croire lui-même. En tout cas, cela fut efficace : le visage de Lasse se détendit et celui-ci laissa même échapper un petit ricanement.

Ils tramèrent un moment sur place en se regardant, mais l'affaire était suffisamment entendue pour que ce ne soit plus la peine de se réunir dans la voiture de Reino. D'ailleurs, Lasse avait peur de parler dedans, car il soupçonnait Lampinen d'y avoir caché un micro. Peut-être avait-il étudié l'électronique un chouia de trop...

« Alors n'oublie pas, Asko », dit soudain Reino d'une voix dure en

lui enfonçant l'index dans la poitrine. « C'est pour ce soir.

— Je n'oublierai pas, je n'oublierai pas », dit Titi, qui ne pouvait faire autrement. En général, il était incapable de dire non à Reino, de même qu'il avait été incapable de dire non au vieux, et pourtant il pressentait avec de plus en plus de force que c'était un mauvais jour. Il aurait pu en apporter la preuve que Reino ne l'aurait pourtant pas cru, ou pire, aurait compris le contraire. Parce que Reino était comme ça, obtus. Il n'aurait jamais été en mesure de comprendre ce que cela signifiait, quand le troll en faction sur le pont principal de son cerveau battait le tambour d'alarme à s'en blanchir les jointures.

Saucisses-purée

Après les formules de politesse d'usage, la conversation s'était tarie. Les deux hommes mangeaient en silence. Järvi pelletait de la purée molle comme un vrai goinfre. Kontio l'étudiait du coin de l'œil, satisfait : satisfait parce qu'il avait osé prendre le taureau par les cornes. Cela avait exigé un gros effort de sa part, mais en cet instant il ne le regrettait absolument pas. Satisfait aussi parce qu'il avait su choisir presque d'instinct le bon endroit.

Ils se trouvaient rue de Mäkelä, dans un de ces snack-bars banals qui empestent la bière éventée et le tabac froid. Même chez Kontio, l'endroit éveillait de bons souvenirs, datant de l'époque où il était encore en pleine possession de ses moyens et avait l'énergie d'avancer bec et ongles sans relâche. Il avait visé juste : Järvi avait ressenti de toute évidence la même chose ; il avait choisi les saucisses-purée sans hésiter – peut-être avait-il été soulagé de découvrir qu'il n'avait pas à se creuser la tête pour savoir ce qu'était un chateaubriand – et maintenant il mangeait avec plaisir, se remémorant sans doute le temps où ils avaient été de vrais amis.

Kontio savait pourquoi Järvi avait accepté son invitation – il avait appris par des personnes haut placées que la Brigade spéciale était elle aussi sur la liste des unités en voie de suppression. Rien d'étonnant là-dedans : cette brigade avait été taillée sur mesure pour Järvi à partir de divers groupes détachés de leur unité mère. On avait ainsi obtenu une nouvelle brigade à la tête de laquelle il fallait un commissaire divisionnaire. Järvi s'était lui-même occupé de la création de son poste et avait su mieux que quiconque faire les courbettes nécessaires dans les antichambres appropriées.

Mais de nos jours, cela ne marchait plus comme ça. L'ère de la rentabilité avait balayé sans pitié les courbettes et les ronds de jambe. Järvi était au courant des rumeurs, lui aussi – Kontio en avait eu la confirmation ce matin même par ses « oreilles », mais se gardait bien d'en parler, l'affaire n'étant pas encore officielle. Järvi s'en rongeait les sangs, Kontio le voyait bien. Il connaissait les symptômes pour avoir vécu la même histoire de fraîche date. Järvi se trouvait devant une froide constatation : il n'était rien du tout ; malgré tous ses fanions, ses médailles, ses titres honorifiques, il était un homme de si peu d'importance qu'il ne serait même pas remplacé quand il

prendrait sa retraite, et la brigade qu'il avait créée disparaîtrait.

Kontio savait ce que l'on ressentait dans de tels moments. Il savait aussi quelle solitude s'abattait alors sur vous, quel découragement, quelle méfiance à l'encontre de tous. Ensuite naissait le besoin de trouver un allié, quelqu'un capable de comprendre – et le meilleur était assurément celui qui avait vécu la même situation.

Mais Kontio n'engraissait pas Järvi par compassion. Il avait fait l'amère expérience que l'on pouvait même perdre ceux en qui l'on avait placé toute sa confiance, et il ne voulait en aucun cas perdre l'amitié de Vaarala : il ne tenait pas à perdre sa place de conseiller à la sécurité, il ne tenait pas à perdre tout ce qui faisait que, même à la retraite, il serait toujours QUELQU'UN.

Il avait passé une nuit blanche à cause de cette affaire, avec l'obscur pressentiment qu'il ne pouvait pas laisser les coudées franches à Harjunpää en toute sérénité. Une profonde rancœur s'était alors éveillée en lui, la crainte mêlée d'irritation que celui-ci, dans toute sa médiocrité, finisse par lui mettre des bâtons dans les roues. Sa rancœur avait grandi d'un cran lorsqu'il avait réalisé qu'il voulait en fait démolir quelqu'un parce qu'on l'avait démolie lui. Mais il avait eu ce matin confirmation de la dégradation de la situation de Järvi et s'était repris. Une sorte de plan de secours avait commencé à germer dans son esprit.

« Je ne sais pas », soupira Kontio en repoussant son assiette et en vidant son verre de lait caillé. « Pour parler franchement, je dois avouer que la suppression de mon service m'a ôté le désir de vivre pendant un certain temps. Je me disais : est-ce ainsi que l'on récompense tout ce travail ?... Mais une fois que l'on a surmonté ça, on réalise que derrière se cachent tout simplement la soif de pouvoir et la jalousie des autres. »

Järvi lui jeta un rapide coup d'œil. À l'évidence, il en était au stade où il venait de faire la même découverte.

« Et, toujours pour parler franchement, j'ai senti en moi comme une envie de leur en remontrer encore une fois.

— Moi, je crois qu'un ancien policier de la Criminelle n'est plus en mesure d'en remontrer à qui que ce soit », dit Järvi, oubliant qu'il ne lui convenait pas encore de tenir des propos aussi amers. « Tanttu n'a pas l'étoffe d'un patron... Il a accepté sans broncher toutes les exigences du directeur. Ce ne sont même pas celles du directeur d'ailleurs, c'est Hongisto qui est derrière tout ça. C'est lui qui dirige toute la maison, en réalité. Va savoir quelle saloperie de syndrome de Napoléon le pousse toujours en avant, lui aussi.

— Supprimer des divisions de chez nous et muter des hommes à la Sécurité publique équivaut à les placer sous la botte de Hongisto. Son pouvoir grandit à chaque nouvelle mutation. Le bruit court qu'il va

encore exiger d'autres suppressions...

— Qu'est-ce que tu avais à me dire ? »

Ils se dévisagèrent un instant en silence. Tous deux savaient qu'il s'agissait d'une partie d'échecs, et chacun avait ses raisons d'y jouer. Kontio rapprocha sa chaise de la table, jeta un coup d'œil de part et d'autre et se pencha presque par-dessus l'assiette de Järvi.

« À vrai dire, j'ai bien envie de taper sur les doigts de Hongisto.

— Il a bétonné sa position de tous les côtés.

— Quand on se balade dans les couloirs du ministère, on en apprend de toutes sortes.

— Mais encore ?

— Je ne peux pas m'en sortir tout seul. Je n'ai pas assez d'hommes.

— Une opération ?

— Elle a été mise sur pied à la fois au ministère et à la préfecture. Le bruit court que c'est Hongisto qui en sera chargé. Le préfet lui-même a dit que des médailles seraient distribuées le jour de la fête nationale. »

Kontio avait deviné que cela prendrait. Järvi le regardait avec manifestement plus d'attention. Il avait un besoin maladif de recevoir des lauriers et de parader. Mais ce besoin avait la fâcheuse tendance d'entrer en conflit avec ses missions. Il fulminait surtout à chaque intervention de sécurité publique, car il avait ordre de les diriger de l'arrière. Mais il ne pouvait jamais s'empêcher de se frayer un passage vers les caméras avec sa radio portative pour que tout le monde le voie et l'entende claironner : « Ici Mouette Un – vous me recevez, Faucon Deux ? »

« C'est quoi, cette opération ?

— Ça n'a l'air de rien, mais ce n'est pas le cas. C'est en rapport avec des tags.

— Des quoi ?

— Des barbouillages sur les murs.

— Ah !

— Un rapport détaillé a été établi à ce sujet. Au niveau de tout le département, mais surtout en ce qui concerne Helsinki. Et devine : les frais de nettoyage s'élèvent à près de cinq millions par an, rien que pour la ville.

— C'est monstrueux !

— Et apparemment, ça ne correspond même pas à la réalité. Il faut en plus prendre en compte que la plupart des bombes de peinture ont été volées. Et donc ajouter l'énorme perte subie par les magasins.

— Très juste.

— D'après moi, la bande responsable de ces vandalismes n'est pas très nombreuse. Si on arrive à les coincer tous, la ville aura plus fière allure par la suite. Le blason de la police aussi. Évidemment, avec les

ressources en hommes dont dispose Hongisto, ça ne sera pour lui qu'un jeu d'enfant. »

Järvi prit un cure-dent, le sortit avec délicatesse de son emballage et se mit à le téter pensivement. Une mouche apparut et se mit à pomper les restes de sauce sur son assiette.

« Pour ma Brigade spéciale, ce serait un jeu d'enfant de s'en occuper », dit-il finalement, comme si l'idée était venue de lui. « Ils pourraient d'ailleurs commencer par planquer dans les magasins et voir qui vole les bombes de peinture. Si on me prêtait une vingtaine d'hommes supplémentaires, l'affaire pourrait être réglée en quelques nuits avec des raids éclairs.

— Exactement. Par la même occasion, on verrait que la Brigade spéciale porte bien son nom. Et pas de plume au chapeau pour Hongisto », l'exhorta Kontio. Puis son visage devint grave et il laissa retomber mollement ses mains sur la table.

« Mais ça ne marchera pas. Tes hommes sont tous occupés chacun de leur côté. Au mess, quelqu'un a raconté qu'ils sont même sous les ordres d'un inspecteur principal des Homicides.

— Harjunpää ? Lampinen et Juslin lui donnent juste un petit coup de main. Il s'agit d'ailleurs de cette affaire dont on parlait l'autre jour à la direction.

— Celle pour laquelle Kuusimäki nous a contactés ? Si Harjunpää arrive à la résoudre, il en recueillera des honneurs venus de sacrément haut.

— C'est moi qui l'ai démarrée. Sans moi, elle aurait été enterrée Dieu sait où.

— C'est toujours comme ça – les autres raflent les lauriers sous notre nez.

— Et ils écrèment le gâteau », dit Järvi comme s'il avait compris sur quelle ficelle l'autre tirait et voulait abonder dans son sens. « On prétend que cette Onerva Nykänen se vautre carrément dans l'argent. Elle tricote des pulls pendant les heures de service et gagne des dizaines de milliers de marks par mois... Merci pour ton invitation, mais je crois qu'il est temps d'y aller. »

Les deux hommes se levèrent et les mouches se ruèrent en masse. Pour elles, un vrai festin commençait. Elles semblèrent même trouver quelques rogatons sur l'assiette de Kontio.

« On pourrait donner à ça opération Spray comme nom de code, dit Järvi une fois qu'ils furent dehors. Ce serait pertinent. Ça fait allusion au sujet sans pour autant en dire trop.

— En effet. Si tu en parles à la réunion de direction, je t'appuierai. Quitte à invoquer un lien avec des affaires de vol. Mais il faut faire vite, avant que, en haut, ils ne proposent ça à Hongisto... C'est vrai que cette Onerva Nykänen se fait autant d'argent que ça ?

— C'est ce qu'on dit. De son côté, elle prétend qu'on ne lui en apporte quand même pas des pleines brouettes. Mais les boutiques du centre en vendent, de ses pulls. Un lot pris à l'essai s'est vendu à Stockholm en quinze jours.

— Et elle n'a certainement pas l'autorisation d'exercer une activité annexe.

— Il paraîtrait que non. Hé, c'est quand même bien bon, un petit repas ordinaire, saucisses-purée.

— Oui – surtout avec beaucoup de Ketchup. »

Éclats de métal

« Mais tu n'en es même pas sûr, sinon tu n'en filocherais pas d'autres en même temps. Qu'est-ce qui relie Reino Leinonen à cette affaire, par exemple ?

— Au secours ! Mamma mia, j'ai rien fait ! Je n'ai jamais prétendu ça ! On ne lui file pas vraiment le train. Ce mec a au moins quatre coffres à son actif, mais il n'a été au trou que pour un seul casse. La vérité, c'est que j'aime lui montrer ma tronche de temps en temps, histoire de lui rappeler qu'il n'est pas immortel. Putain, qu'est-ce que ça me fait plaisir de savoir comment ça doit lui mettre les boules, et surtout lui couper l'envie de recommencer. C'est comme qui dirait de l'action préventive. Voir la nouvelle encyclopédie, page quatre cent quatre-vingt-neuf.

— Et ce Nikander, alors ?

— Vous avez trouvé des empreintes rue de Dagmar ? Hein ?

— Non. Rien de valable, je veux dire. Deux ou trois traces partielles. Thurman est d'avis que le gars fait un travail qui soumet ses doigts à une forte pression mécanique. Ou alors, c'est comme si une espèce de glu en bouchait les sillons.

— Dans le mille ! Encore un point commun avec Nikander ! Si tu veux t'amuser, va voir ses empreintes à l'I. J. Elles sont si faibles qu'on a beaucoup de mal à les lire. Y a un tas de mecs qui ont essayé de trouver la combine, mais Klasu Nikander est le seul à y être presque parvenu, même si personne ne sait comment. Y en a qui prétendent qu'il se pincerait le bout des doigts et qu'il utiliserait en plus un produit qui enlève la graisse et stoppe la transpiration.

— Quels autres indices collent avec lui ?

— Tout, merde ! Y a qu'à comparer ce dessin avec cette photo ! »

Lampinen sortit de la poche intérieure de son veston une photo et la lança sur le bureau de Harjunpää, où s'entassait déjà un assortiment considérable de clichés. Tous représentaient un homme au visage étroit, qui n'était pas sans rappeler celui d'un oiseau. À côté des photos se trouvait un portrait-robot établi par l'identité judiciaire sur la base des descriptions de Backman. Harjunpää les engloba du regard, les yeux mi-clos. Lampinen avait raison d'un certain côté : dans le menton et le nez de Nikander surtout, quelque chose concordait avec le portrait.

« Pourquoi pas... Mais Backman n'a pas identifié Nikander sur les photos. Nikander est grassouillet. Et ceux qui ont vu le rôdeur le décrivent comme étant particulièrement maigre. Idem pour Backman. Il a même ajouté que ses cheveux étaient épais et en broussaille, alors que Klasu est dégarni sur le haut du crâne.

— Mais il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles ces observations ont été faites. Tu te rappelles du cas de Moisio ? Tout le monde disait que c'était un mec trapu et rondouillard. En fait, il portait une espèce de putain de parka ! Le gars était un vrai sac d'os !

— Celui-ci a été vu nu.

— Klasu se vante ouvertement qu'il fait aux femmes tout ce qu'il veut, dit Justicus en se ranimant. Et qu'il en a autant qu'il veut.

— On peut interpréter ça de deux façons différentes...

— Il se sert d'Inter comme d'une sorte de base d'opérations, dit Lampinen. Tu disais toi-même que plus de la moitié des femmes sortaient de là.

— Klasu a un faible pour les poupées blondes. Et il me semble que dans tout le lot, on n'a que cinq brunes et une rousse !

— Personne ne sait se servir d'un parapluie mieux que lui. Il ouvre en dix minutes une serrure sur laquelle Hirvonen en bave pendant une demi-heure. Et il traîne comme par hasard dans ce secteur...

— Croyez-moi, ce type est un vrai pervers », grommela Justicus en balançant nerveusement sa jambe croisée sur son genou. « L'année dernière, quand on a fait une perquise chez lui, on a trouvé au moins un milliard de revues porno et une chatte en caoutchouc. Super Foufoune. Putain, écoutez... y avait de la laine et tout... et... et quand on la branchait, elle vibrait tellement qu'on avait du mal à la tenir dans la main. Toi, Onerva, la tienne est comme ça ? »

Onerva regardait par la fenêtre. Harjunpää se pencha en arrière et croisa les mains derrière la nuque. Il n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les événements, ou plus exactement l'ambiance qui commençait à régner, pourtant il se sentait lui-même d'humeur étrangement querelleuse. Cela venait peut-être du fait que Lampinen et Justicus avaient porté un coup d'arrêt au plan élaboré pour ce soir.

« Moi, j'ai comme qui dirait franchement l'impression que vous ne voulez pas que ce type soit arrêté, dit Lampinen. Ça en fiche un coup à votre honneur que ce soit nous qui allions élucider l'affaire ?

— Écoute... moi, l'honneur... Je fais ce boulot parce que j'ai cinq personnes à nourrir. Six, même.

— Alors ça vous prend la tête que l'affaire nous ait été refilée par Järvi ? Et que ce soit une affaire importante pour Järvi ?

— Et pour quelle raison est-ce une affaire importante pour Järvi ? » demanda Onerva. Harjunpää connaissait ce ton et espérait que quelqu'un orienterait rapidement la conversation vers une autre

direction.

« C'est que...

— C'est parce que le Pisseux lui a téléphoné, poursuit Onerva. Järvi veut pouvoir le rappeler, se mettre au garde-à-vous et lui annoncer : "Monsieur le Député, sous ma direction, après des efforts acharnés, mes inspecteurs ont..." Et merde ! Il tient à ce qu'un député vienne assister en personne à son pot d'adieu ? Tu réalises qu'une des victimes de ce rôdeur est morte ? Et celle de ce matin a quasiment perdu la raison ! Moi, je veux vraiment arrêter ce type, oui ! Je veux l'arrêter pour toutes ces femmes, pas pour Järvi. Je veux arrêter le rôdeur et non pas un certain Klasu sous prétexte que toi, tu as une dent contre lui.

— Nom de Dieu, Onerva... Je n'ai rien contre lui... Et ce que tu viens de dire... Jusqu'à présent, c'est pas les féministes qui ont résolu des affaires en brûlant leurs soutifs, hé... »

Onerva rit, un peu trop fort, le visage tourné vers le plafond, puis se planta devant Lampinen.

« Tu es au courant de l'histoire étonnante qui vient de m'arriver tout à l'heure ? Non, pas toi, bien sûr... Tanttu m'a fait venir dans son bureau. Il m'a informée que je devais faire une demande d'autorisation d'activité annexe pour tricoter mes pulls. Il a même ajouté qu'à son avis je ne l'obtiendrai pas – parce que je ne serais plus en mesure de traiter certaines affaires en toute impartialité. Celles qui pourraient être liées avec les boutiques et les personnes qui vendent mes pulls, par exemple. Amusant, non ? Je t'en avais parlé justement pas plus tard qu'hier !

— Fais chier, la Nykänen ! Viens pas m'accuser... C'est ta merde... On se barre, Justicus ! Et, putain, qu'on ne vous voie pas traîner autour d'Inter ! »

Les deux hommes repoussèrent bruyamment leurs chaises mais Harjunpää leva la main.

« Lampinen. On ira là-bas.

— Vous n'irez pas ! Vous allez tout foutre en l'air. Raconte-lui, Justicus.

— On lui a tendu une souricière. Jani Heiskanen a un studio dans la rue de la Houblonnière et il nous le prête. La Technique est justement en train d'y installer des caméras infrarouges... On a cette Susanna de la brigade financière qui va nous servir d'appât. Elle a de longs cheveux blonds. Elle va sortir d'Inter en faisant semblant d'être saoule, pour que Klasu la remarque à coup sûr... Et qu'est-ce qui va se passer quand il va commencer à peloter la Susanna ? Qui va sortir de l'armoire et l'attraper par le pipeau ?

— Bon Dieu, pourquoi vous ne nous l'avez pas dit ?

— On s'était bien mis d'accord pour suivre deux lignes parallèles.

Si vous vous pointez maintenant là-bas avec vos questions et vos photos, alors on va vous renifler à un kilomètre.

— O.K. », dit Harjunpää lentement, un peu vexé. Il avait l'impression d'avoir été floué. Et tout ce dispositif avait quelque chose de malsain. Aux Homicides, on ne se serait jamais embarqué dans une histoire pareille.

« D'accord. On suit deux pistes, nous, la nôtre. Aujourd'hui, on fait l'impasse sur Inter, mais pas sur Lehtovaara. Et si vous n'arrivez pas à le serrer aujourd'hui, on ira là-bas demain à notre tour.

— Pas question. On termine tranquillement ce qu'on a commencé.

— Qui a peur maintenant que ce soient les autres qui le serrent ? »

Lampinen sortit dans le couloir sans répondre, mais Justicus s'attarda un moment. Il se plaça juste derrière Onerva, plaqua une main sur ses fesses et chuchota : « T'es sacrément bandante quand t'es en colère.

— Bas les pattes, l'eunuque », risposta Onerva. Justicus battit en retraite et disparut à la suite de Lampinen.

« Mon Dieu, soupira Onerva. C'est cette Pirjo qui me trotte tout le temps dans la tête. J'aurais dû me décarcasser davantage pour l'aider... Et cette imbécillité d'autorisation d'activité annexe – comme s'il était interdit de se débrouiller dans la vie sans autorisation !

— O.K..

— Et Justicus... Pourquoi je n'ai pas su la boucler ?

— À mon avis, ça n'a pu lui faire que du bien.

— Non, je ne crois pas... Quand il était jeune, il travaillait dans la métallurgie. Un jour, un disque a volé en éclats et des fragments de métal ont... »

L'échange

Titi essayait de se concentrer uniquement sur les ressemblances de la camionnette de Reino avec un éléphant. Sa couleur bleu foncé ne collait pas, bien sûr, mais ses phares étaient comme les yeux d'un pachyderme : petits et larmoyants. Et le principal révélateur de sa nature d'éléphant était que si elle avait déféqué dans la rue, cela aurait fait un tas en tous points identique à celui exposé au musée des Missionnaires. Enfant, ça l'avait époustouflé : *UN EXCRÉMENT D'ÉLÉPHANT*. Il s'était surtout demandé comment on l'avait fait venir d'Afrique. Dans la valise d'un missionnaire ?

L'éléphant – il essaya de continuer encore sur cette lancée, mais il avait déjà épuisé le sujet et dans son esprit retentit : tara-ra-ram !

Reino était au volant, Titi à ses côtés, Lasse contre la portière droite : il avait voulu se mettre là pour s'assurer dans le rétroviseur extérieur que personne ne les filait, et Reino avait sillonné de long en large les rues du centre selon ses directives pour se garer ici et là de temps à autre. Mais maintenant, Reino les conduisait le long de la rue du Musée. Elle s'ouvrait devant eux, parfaite, une tranchée endormie entre les immeubles. Les lampadaires avaient des yeux bleus et les voitures en sommeillées rêvaient de chimères métalliques. « Personne derrière nous ?

— Non. Au fait, vous avez remarqué : une seule voiture de police pendant toute la balade. Place de Hakaniemi.

— Elles sont pourtant forcément quelque part.

— Qu'elles y restent. Je vais me garer du côté de la rue du Temple. Vous, matez au passage dans le square là-bas à l'angle s'il y a des clochards ou d'autres traîne-savates. Mais c'est peu probable à cette heure-ci. »

Tara-ra-ram ! – c'était le tambour du troll en faction, une caisse claire – Titi tressaillit comme s'il avait été assis sur une pointe acérée. Il aurait voulu agripper le volant et crier : « Arrête, on laisse tomber pour ce soir, on s'en va ! » Mais il n'osait pas. Lasse aurait tout de suite sauté sur l'occasion : il était terriblement stressé, il avait des crampes dans les mains au point d'en crispier les doigts contre sa volonté. Mais Reino n'aurait pas cédé. Il s'exhortait à adopter l'attitude enthousiaste d'un bateleur et les aurait tout simplement obligés à faire le travail. Sous la contrainte, Lasse aurait échoué.

C'était à lui de faire l'échange. Il aurait à coup sûr cafouillé. Voilà où l'on en serait arrivé !

Dans le square, il n'y avait personne, à part des nains fouisseurs – ils ne dépassaient pas la hauteur du genou, étaient couverts d'un pelage voisin de celui des taupes et portaient des bonnets verts. Ils enterraient profondément dans le sable les jouets oubliés par les enfants. Puis la rue de Cygnaeus fut là. Titi jeta un coup d'œil à l'immeuble qui formait l'angle : dans la vitrine de la banque trônait un écureuil en néon bleu. Il faisait noir à l'intérieur mais on ne pouvait pas discerner d'ici s'il s'agissait d'une obscurité bienveillante ou malfaisante. Reino tourna encore, et la montée de la rue du Temple apparut devant eux. Plus haut, il y avait une place libre et Reino y mena l'éléphant. Lorsqu'il eut coupé le moteur, le silence fut total, comme si le monde entier tendait l'oreille pour écouter ce qu'ils faisaient.

« Et voilà, mes loustics ! » lâcha Reino, sa voix faussement joviale emplissant toute la camionnette. « Dès qu'on arrive dans la cour, on vérifie d'abord les fenêtres de l'aile du bâtiment. Si la bonne femme est là, on passe mine de rien à côté des poubelles, on entre dans la cour des voisins, on ressort par là. Et on revient une heure plus tard. Mais ça m'étonnerait qu'elle soit là. »

Tara-ra-ram ! Tara-ram-tam-tam ! Reino se frotta le menton. Il n'aurait pas eu besoin de répéter tout le baratin, ils le connaissaient sur le bout des doigts. Sauf s'il avait eu besoin de le faire pour lui-même. Tara-ra-tam !

« Si elle n'y est pas, on s'entasse illico dans le creux de la porte et Asko se démerde pour l'ouvrir. À l'intérieur, même topo pour la porte avec l'écureuil. Une fois dans la banque, on regarde d'abord où foutre le carton goudronné et on prend les mesures. Ensuite on fait l'échange. On coupe le courant, et à partir de là le temps nous est compté... Quand le boulot est fini, on sort. Et n'oubliez pas. Même si quelqu'un passe dans la cour... ou si on entend au loin une sirène – on marche tous tranquillement jusqu'à la rue et on se dirige directement vers la camionnette. Pas de précipitation, pas de regards furtifs. Très calmement. O.K. ? »

Il les regarda dans les yeux pour être sûr que tout avait bien pénétré au fond de leur crâne. Titi eut l'impression que Reino pouvait voir le troll en faction avancer et battre le tambour, qu'il allait l'accuser de ne pas l'avoir averti, mais Reino ne s'aperçut de rien, ses yeux étaient comme des billes de sticks de déodorant, et Titi décida de ne rien dire. Mais il y avait encore l'autre chose, et celle-là, il ne pouvait pas la garder pour lui. Mais le moment était peut-être mal choisi. Une fois dans la banque, Reino ne pourrait pas gueuler, au moins. « O.K. ? »

— Yees », soupira Lasse. Titi opina du chef. Les lèvres de Lasse remuèrent de telle façon qu'il récapitulait sûrement pour lui-même toute la succession des opérations, insistant bien sur le fait qu'il fallait sortir calmement, puis une certaine assurance s'installa sur son visage, et même si cela ressemblait à un pauvre masque en carton, ce n'était déjà pas si mal. Il gardait sans cesse la main droite dans l'échancrure de sa veste et Titi se demandait quelle sensation procurait la crosse de l'arme quand on la tripotait de la sorte – sentait-on plus le métal, ou le bois ? Reino lui avait permis d'emporter le revolver. Il avait prétendu que Lasse ne s'en servirait certainement pas, quoi qu'il arrivât, mais se sentirait beaucoup plus en sécurité avec. Titi n'en était pas si sûr.

« On vérifie encore une fois le matos », dit Reino en extirpant un attaché-case d'en dessous le siège. Lasse l'imita. Ils les posèrent chacun sur leurs genoux et firent claquer les serrures. Titi n'avait rien, hormis le Trousseau dans sa poche. Il se sentit un peu mis à l'écart. Tout à coup, il aurait voulu être un pigeon endormi quelque part en haut sur les toits.

Dans la mallette de Lasse se trouvait l'alarme. Le boîtier, ouvert à l'avance, n'était maintenu que par du ruban adhésif. Il y avait aussi quatre tournevis de taille différente : deux cruciformes et deux à tête plate, plus quelques vis de diamètres variés scotchées à l'intérieur du couvercle de la mallette. Lasse désignait du doigt les objets un à un, levant à chaque fois les yeux vers

Reino, qui prenait un air très concentré puis hochait la tête.

Ils détaillèrent ensuite l'attaché-case de Reino, qui ne contenait guère plus de choses. Reino établissait toujours avec soin la liste du strict nécessaire. Il prohibait tout superflu, et sur ce point, il avait entièrement raison : plus on emportait de matériel, plus le risque d'en oublier sur place était grand, et un tournevis abandonné devant la chambre forte aurait été l'idéal pour faire comprendre au personnel de la banque que quelque chose se tramait. Et puis Reino soutenait qu'un objet aussi insignifiant qu'un rouleau de scotch pouvait fournir une preuve accablante. Titi ne regarda pas dans l'attaché-case. Il fixait les feux arrière de la voiture garée devant eux. Ils lui déplaisaient : ils étaient pareils aux yeux d'une maladie prête à fondre sur eux. Puis Reino et Lasse se firent un nouveau signe de tête. Reino sortit trois paires de gants en cuir, les distribua, et les mallettes furent refermées d'un coup sec.

« Il est minuit et demi, dit Reino. Les gars, à une heure au plus tard, l'affaire est torchée. On y va... »

Ils se levèrent. La texture de la nuit était celle d'une peau de chamois noire. La nuit sentait la pluie du début de soirée et les arbres du square, mais aussi le danger, en filigrane, et l'odeur du danger était un fil de pêche bleu que l'on vous enfilait dans les narines avec une

aiguille de cordonnier. Mais Reino et Lasse ne s'en aperçurent pas. Très haut, un oiseau fit « tsii ».

Ils se mirent en route. Trois bons bourgeois. Ils portaient des costumes, des chemises blanches et des cravates. L'idée venait de Reino et brillait par sa simplicité : quand ils étaient sortis la première fois de la banque à la nuit tombée, ils s'étaient trouvés nez à nez dans la cour avec une femme, un sac poubelle à la main. Elle les avait manifestement pris pour des employés, puisqu'elle leur avait dit : « Je devrais vous facturer ce sac, mais je vous en fais cadeau, réflexion faite. Vous, vous seriez même capables de faire marcher vos distributeurs de tickets d'attente avec des pièces de cinq sous... »

Ils bifurquèrent à l'angle. Un taxi passa dans la rue du Musée et disparut. Plus loin, un homme ivre titubait, les épaules voûtées. Il ne leur restait plus beaucoup de chemin à parcourir, une vingtaine de mètres tout au plus, mais entrer dans la banque n'avait jamais paru aussi pénible à Titi. Il voyait déjà la suite des événements : le signal d'alarme allait retentir devant les yeux d'un policier, et il ne s'écoulerait qu'une poignée de secondes avant que les gyrophares bleus se mettent à papilloter dans la nuit. À l'intérieur des voitures filant à toute vitesse seraient assis des hommes à faces de brutes, étreignant déjà matraques et revolvers. Titi s'humecta les lèvres. De manière inexplicable, il était en même temps en sueur et agité de frissons. Il fit tout son possible pour arrêter le défilement des images bleues.

Le plus diabolique était qu'il avait conscience que le boulot devait être fait. Le bon déroulement de Viinanen reposait dessus. Lasse avait réarrangé les entrailles de l'alarme : aux yeux du personnel de la banque, l'engin semblerait marcher normalement et tout paraîtrait en ordre, mais en réalité l'alarme ne réagirait plus à la chaleur ni aux vibrations. Quand ils reviendraient vendredi soir pour la dernière phase de Viinanen, il ne leur resterait plus qu'à s'attaquer à la porte et à ouvrir les coffres. Toute l'histoire ne serait découverte que lundi, à l'heure où les guichetières viendraient reprendre leur travail.

Ils s'arrêtèrent devant la porte cochère et jetèrent encore une fois un regard furtif alentour, mais personne ne semblait les épier. La cour aussi était sombre et silencieuse. Titi saisit la poignée, tira, et la petite entrée grillagée aménagée dans la porte cochère s'ouvrit. Dans l'après-midi, Titi était venu y loger un œuf en papier, et même si quelqu'un l'avait enlevé, il aurait quand même réussi à passer son bras à travers les mailles du grillage avec un peu de vaseline, si bien qu'en cas de nécessité il aurait pu ouvrir la serrure de cette façon.

La porte émit un son mat en se refermant et leurs pas résonnèrent sur les dalles, l'écho renvoyé par la voûte retombant en pluie sur eux. Puis la cour apparut devant eux. Ils se penchèrent tous pour regarder

l'aile du bâtiment : au premier étage habitait une commère fouineuse aux cheveux gris. Ils s'en méfiaient, peut-être même excessivement : ils s'attendaient presque à la voir briser sa fenêtre et se mettre à hurler après les avoir vus, mais pour l'instant, aucune lumière ne brillait à sa fenêtre. Reino poussa un soupir, Lasse un grognement, mais Titi entendit un troisième son : Tara-ra-ram ! Pourquoi l'autre battait-il le tambour ? Même si certains pressentiments de Titi s'avéraient souvent mal fondés, il ne se rappelait pas d'une seule fois où le troll en faction se fût trompé.

L'odeur des poubelles et du linge en train de sécher quelque part emplissait l'air. Un chat se glissa dans la cour voisine par un interstice de la palissade. Les frères tournèrent à gauche. Reino s'arrêta.

« J'amènerai la camionnette ici », chuchota-t-il, accompagnant ses paroles d'un geste de la main. « Le capot contre ce mur. Ça sera coton pour repartir parce qu'il faudra manœuvrer en marche arrière jusque là-bas, mais la portière sera orientée vers nous... Et si je la gare un peu de travers, alors on n'aura même pas deux mètres à faire pour tout transbahuter.

— Mais le bruit du moteur va attirer l'attention à coup sûr », chuchota Lasse à son tour, et Titi criait intérieurement : « Vite, vite ! On ne peut pas traîner ici à découvert ! »

« C'est un risque à courir. Et n'oublie surtout pas les lettres.

— À moins qu'on l'amène ici dans la soirée !

— Foutredieu ! Tous les gens de l'immeuble auraient le temps de la voir, et va savoir s'ils vont pas se mettre à la reluquer comme des malades ! »

Titi ne pouvait pas rester plus longtemps sur place à les écouter radoter. Il partit à grands pas vers le fond, atteignit l'embrasure de la porte, descendit les marches en béton et se retrouva à pied d'œuvre : devant la porte peinte en gris menant aux caves. Il l'avait déjà crochétée trois fois, et ces trois fois lui avaient suffi : il lui avait été insupportable de travailler pendant que Reino et Lasse lui servaient de paravent sans cesser de l'observer à tout bout de champ. En plus, quelqu'un aurait pu surgir à chaque instant : au total, trois portes d'escaliers donnaient sur la cour.

Cette fois-ci, il ne sortit pas le Trousseau : il glissa ses doigts dans la poche intérieure de son veston et en retira une clé luisant comme un sou neuf. Il l'avait fraisée dans la journée, durant la pause déjeuner de Weckman, et il espérait de toutes ses forces n'avoir pas été trahi par sa mémoire. Il enfonça la clé dans la serrure et tourna. Elle cafouilla, mais juste un petit peu. Toutes les clés neuves font ça. Puis la serrure émit un déclic. La porte était ouverte. Par l'entrebâillement s'échappa un relent de murs de briques et de toiles d'araignées.

« Dépêchez-vous, bon sang ! » souffla Titi. Reino et Lasse

interrompirent leur débat sur le problème de stationnement. Titi avait envie de voir l'expression de Reino – il appréhendait un peu sa réaction. Reino entrouvrit la bouche avec incrédulité mais la referma aussitôt. Il n'avait pas encore compris.

« Elle était ouverte ?

— Non. C'est moi qui l'ai ouverte.

— Si vite ?

— Allez, entrez, nom d'un chien ! » lâcha Titi avec énervement. Il ne pouvait plus supporter de les voir plantés là bien tranquillement : c'était comme s'ils voulaient attirer le malheur sur eux. Il ouvrit brusquement la porte en grand et leur céda le passage, s'assura que la serrure s'était refermée et tourna seulement alors l'interrupteur. La lumière jaillit dans le couloir. Celui-ci s'étendait devant eux tel un boyau intestinal ou un tunnel creusé dans de la viande crue. Les briques nues luisaient sur les parois. C'était un peu étrange de penser que les élégantes demoiselles de la banque trottaient matin et soir le long de cette galerie avec leurs dentelles et leurs parfums.

« Askø, nom de Dieu », commença Reino mais avant qu'il puisse continuer, Titi lui tendit la clé. Lasse et lui la regardèrent, puis tous deux foudroyèrent Titi du regard.

« Je l'ai faite aujourd'hui. Mais pour la deuxième porte, je n'en suis pas capable...

— Mais alors, tu avais trouvé le code depuis le début ?

— Le code ?

— Le code chiffré – merde, arrête ta comédie ! Tu aurais pu faire cette clé depuis un bon bout de temps, alors on n'aurait pas eu besoin de...

— Parce que ce sont des chiffres ? Moi je les vois comme des couleurs... La bouterolle la plus profonde est verte, celle-là est jaune clair... Mais dans les serrures à gorges, il n'y a pas de couleurs vives, il n'y a que des dégradés, c'est pour ça que c'est impossible de faire la clé...

— Bon, on y va, oui ou merde ? » s'impacienta Lasse. Reino comprit qu'il fallait en rester là. Il referma sa pogne sur la clé, la mine ravie malgré tout. Titi se demanda s'il n'avait pas failli dire « Alors on n'aurait pas eu besoin de te mettre sur le coup ». Il devina que Reino allait maintenant lui ordonner de faire une clé pour la deuxième porte aussi – mais pour ça, il pouvait toujours courir.

Ils avancèrent dans le couloir. De l'autre côté des portes en bois émanait l'odeur de bouteilles de jus de fruits, de légumes et de skis attendant l'hiver. Après avoir parcouru une trentaine de mètres, ils touchèrent à leur but. La porte de la banque était massive, en acier trempé, avec des charnières épaisses. En son centre était peint un écureuil bleu. Reino aurait réussi à la forcer, mais cela aurait alors

laissé des traces, et même s'il ne l'avait fait qu'au véritable démarrage de Viinanen, une telle entreprise aurait causé trop de vacarme et pris un temps fou. N'importe qui, faisant un petit tour dans la cave, aurait deviné au vu des dégâts que quelque chose se tramait à l'intérieur de la banque.

Titi sortit le Trousseau, s'accroupit et étala son contenu par terre. Reino et Lasse avaient bien retenu la leçon : plutôt que de rester sur place à le couvrir des yeux, ils s'éloignèrent de quelques pas et se mirent à discuter à voix basse. Il n'était pas difficile de deviner qu'ils parlaient de lui et de la clé, et de la façon dont il les avait menés en bateau.

Mais Titi ne s'attarda pas à y réfléchir davantage. Il fixa sur son parapluie une tige dont la dent évoquait une demi-lune dessinée par un elfe, puis se mit au travail. La lumière le gênait presque. Le chant d'une serrure s'entendait mieux dans le noir. Mais il se concentra : il vissa et dévissa la petite mollette, la tourna à gauche et à droite avec ses doigts délicats – la serrure commença à lui répondre, soit en lui obéissant, soit en protestant. Ses mouvements se changeaient petit à petit en couleurs et en harmonies. Titi n'entendait plus le bougonnement de Reino et de Lasse.

« Fini », dit Titi moins d'un quart d'heure plus tard. Il redressa son buste et fit jouer la serrure d'un coup de parapluie. Puis il la libéra aussitôt. Reino et Lasse s'approchèrent, et à cet instant le roulement éclata dans sa tête : Tara-ra-ram ! Il n'ouvrit pas vraiment la porte. Il la tint juste entrebâillée. Reino et Lasse s'immobilisèrent à ses côtés.

« Quoi maintenant ? »

— Ce type de la société d'installation d'alarmes, dit Titi, la mâchoire crispée. Et s'il avait installé un capteur de mouvements là-dedans ?... Ça nous avait étonnés qu'ils n'en aient pas.

— Oh, merde...

— Putain, pourquoi t'y penses que maintenant ? » beugla Reino, furieux, comme si le capteur de mouvements aurait été de sa faute. Ils restaient là à se regarder et se posaient tous la même question : une sonnerie retentirait-elle quelque part dès qu'ils entreraient ? Puis d'autres pensées déferlèrent en trépidant dans leur esprit : ils étaient arrivés trop tard, tout avait été vain, Viinanen n'aurait jamais lieu, ils végéteraient à Tapanila le restant de leurs jours. Cela paraissait impossible : ils avaient l'impression qu'on leur avait déversé sur les épaules tout un tombereau de fumier sans crier gare.

« Putain de merde de...

— Est-ce qu'il aurait pu l'installer en une seule journée ? » demanda Lasse en ayant l'air de choisir ses mots. Sa lèvre supérieure brillait comme si on avait pulvérisé quelque chose dessus. « Ils étaient juste là pour faire un devis. Et d'ailleurs... »

Il inspecta rapidement le mur autour de la porte et jeta un coup d'œil plus loin. « Ici, y aurait alors un trou pour une clé. Pour brancher le bazar et le débrancher.

— C'est vrai ! Sinon, même eux, ils pourraient pas passer ! »

Tout à coup, ils eurent envie de rire. Ils avaient paniqué comme des mômes à cause d'un capteur de mouvements qui n'existait même pas. Ils avaient peut-être aussi envie de rire parce qu'ils étaient arrivés jusque-là sans encombre. Titi éteignit la lumière du couloir. Ils entrèrent et l'odeur était encore différente cette fois : une odeur de bureaux et de papiers, et même une odeur de femmes, ou une odeur qui indiquait plus exactement que leur vestiaire devait se trouver tout près, avec leurs vêtements imprégnés de parfum et de déodorant. D'en haut, en provenance du hall central de la banque, filtrait une mince lueur projetée par les lampadaires de la rue.

Titi alluma l'Œil de feu. Reino posa sa mallette dans le cercle lumineux, l'ouvrit et sortit deux lampes de poche, leurs projecteurs masqués en partie par du ruban adhésif. Il en donna une à Lasse, qui la braqua vers le fond et se dirigea sans attendre vers la chambre forte. Il avançait comme sur des œufs, compte tenu de la présence du détecteur de vibrations, et pour cause : en mettant au point leur propre engin, il avait constaté que celui-ci pouvait être réglé avec une précision capable de le faire réagir si on tapait légèrement du pied par terre, ou si on trébuchait par inadvertance.

« Ici, Asko », grommela Reino, comme s'il se fût adressé à un chien. Titi le suivit vers l'escalier tout en essayant d'écouter ce qui se passait dans sa tête. Le troll en faction s'était-il apaisé ? Peut-être avait-il battu du tambour parce que, malgré lui, Titi avait réfléchi toute la journée à ce capteur de mouvements et avait fini par se convaincre de son existence. Mais le troll ne s'était toujours pas arrêté : il marquait la cadence sur place et ne battait pas vraiment du tambour mais frappait ses baguettes l'une contre l'autre : clac-clac... clac.

« Donne de la lumière par là. Plus haut, là où y a l'écrou. » Titi obéit. Reino déroula le mètre à ruban et en posa le crochet par terre. Il marmonnait pour lui-même, oubliant parfois ses repères, recommençait ses mesures, et le tic-tac enfiévré de dizaines de montres résonnait dans le crâne de Titi qui n'osait rien dire, mais songeait, agacé, que le carton aurait pu être découpé sans faire autant de chichis. Il aurait préféré de tout cœur être déjà aux côtés de Lasse pour procéder à l'échange des alarmes. Ou, plus exactement, il aurait préféré que tout soit déjà terminé, être de retour dans le couloir ou dans la rue. Il se promit que s'il arrivait jusque-là, il s'emplirait les poumons du parfum de la nuit, sortirait Topi de sa cage une fois à la maison et le lâcherait à l'intérieur de sa chemise. Mais Reino était d'une lenteur exaspérante. Il notait des chiffres dans son calepin, à

gros traits épais, soigneusement, en s'appliquant pour être sûr de pouvoir les relire, puis reprenait ses mesures.

« O.K. On va voir où en est Lasse », dit Reino au bout d'une éternité. Dans le noir, ils se dirigèrent vers l'éclat de la lampe de Lasse. Titi avait l'impression que la banque retenait son souffle autour d'eux, que les pores des murs étaient bouchés et que tout le bâtiment savait d'une façon ou d'une autre qu'ils faisaient quelque chose de mal. Titi espéra que la banque ne se mettrait toutefois pas en tête de les punir. Puis il se rappela les feux arrière de la voiture garée devant eux – pourquoi avait-il pensé qu'ils ressemblaient aux yeux d'une maladie ?

L'attaché-case de Lasse était ouvert par terre et il avait déposé à l'avance leur propre alarme devant la porte de la chambre-forte. C'était une porte incroyable, un vrai pont de navire de guerre. En son centre brillait une roue majestueuse évoquant les bois d'un vieux cerf. Le trou de la serrure était entouré par au moins un kilo d'acier. L'alarme était plaquée contre le montant et son câble blindé passait par-dessus la rainure pour que l'on ne puisse pas ouvrir la porte sans la débrancher.

« Les gars, c'est une porte de la série mille », commença Reino sur le ton d'un conférencier. « À l'intérieur, il y a des relais si maousses que si un balourd l'attaque au chalumeau, alors pan ! elle se bloque, et après, plus moyen de la forcer. Mais comme vous avez vu sur les photos, aux endroits que j'avais marqués – c'est là que ça se joue.

— Allez, on se magne !

— On se magne... C'est par ici qu'on l'attaquera, vous voyez ? Pensez à ce qu'il y a de l'autre côté, pour vous détendre ! Nom de Dieu, les gars, là-dedans, y a un coffre et tous ses petits copains, pleins de fric et d'or. Et le cash, et les devises étrangères. Si on a de la chance, alors bientôt, un billet de deux mille ça sera plus que de la petite monnaie pour nous.

— Allez ! On se magne !

— On se magne, on se magne. »

Ils s'accroupirent pour récupérer par terre ce qu'ils avaient chacun à prendre, reproduisant exactement les gestes répétés dans l'atelier, puis se redressèrent et Reino brandit leur propre alarme, prêt à la passer à Lasse dès que celui-ci aurait détaché l'autre. Titi tenait le couvercle de l'appareil et sa vis de fixation. Il avait peur de la perdre. Au toucher, à travers les gants, elle paraissait si insignifiante ! Titi n'était même pas tout à fait sûr de la sentir entre ses doigts. Comment Lasse était-il capable de travailler avec des gants pareils ? Tara-ram ! Tam-tam-tam ! Le tournevis en l'air, Lasse posa sa main gauche sur le câble de l'alarme et regarda Reino. Celui-ci déglutit si fort qu'on aurait cru entendre un évier se vider et souffla : « On y va ! » Lasse

tira brusquement et le fil se détacha. Reino consulta sa montre. Lasse se mit à dévisser le couvercle de l'alarme à toute vitesse. Titi vit une lumière clignoter quelque part tandis qu'une sonnerie retentissait : tsst-tsst-tsst ! Un policier moustachu aux cheveux blonds s'en était rendu compte et se levait de sa chaise pour voir le numéro de plus près. Maintenant, il s'emparait du répertoire de codes à la couverture rouge et l'ouvrait. La vis était ôtée. Lasse retira le couvercle et le tendit à Titi, qui le laissa tomber dans l'attaché-case. Lasse introduisit son tournevis dans le ventre de l'alarme. Le policier marmonnait : « Ah, O.K., 18, rue du Musée », puis il approchait de lui le clavier de l'ordinateur et se mettait à taper. Titi commença à piétiner nerveusement sur place, Reino fut pris d'une quinte de toux. « Détachée », grommela Lasse, l'alarme dans sa main. Il ne perdit pas de temps à la contempler et se baissa rapidement pour la poser dans la mallette. Reino fourra leur appareil à la place et Lasse commença à le visser. Le policier, la bouche quasiment collée au micro, demandait : « Est-ce que la patrouille cynophile me reçoit ? » Lasse tendit la main et Titi y déposa le couvercle. Il lui donna la vis aussitôt après.

« C'est pas la bonne, merde, siffla Lasse. La plus fine !

— Putain d'abruti », dit Reino. Titi ne savait pas où était la vis plus fine. En proie à l'affolement, il sentit qu'il allait fondre en larmes : c'était comme une tornade qui enflait à l'intérieur de lui-même. Reino grogna, prit la bonne vis sur le couvercle de la mallette et la tendit à Lasse. Le manche du tournevis étincela à nouveau dans le faisceau de l'Œil de feu et le policier disait à la radio : « Est-ce qu'il y a une patrouille disponible à Töölö ? » Lasse laissa retomber son bras. L'alarme brillait dans la porte, réplique exacte de la précédente. Reino enfonça la fiche dans la prise – et voilà. Tara-ra-ram-tam-tam ! TARA-RA-RAM ! « Deux minutes pile, dit Reino le souffle court. Pas de précipitation, les gars. On range le matos et on vérifie qu'on ne laisse rien derrière. Après, sans se presser, sans courir, sans zyeuter de tous les côtés... » Ils jetèrent leur maigre équipement dans les attachés-cases, qu'ils refermèrent d'un coup sec. Reino balaya le sol avec le pinceau lumineux. Il ne restait rien, pas la moindre vis ni le moindre bout de scotch. Dans l'esprit de chacun palpitait : « ÇA A MARCHÉ – ON A RÉUSSI ! », suivi aussitôt après par : « Presque, pas encore tout à fait. »

« En route... ! » Ils se retournèrent comme un seul homme et partirent vers la porte, et malgré leur désir de courir et de se bousculer, ils marchèrent tranquillement.

« Pas de précipitation, les gars, répétait Reino. On ne court pas...

— Oh putain, gémit Lasse. Oh bonté divine... »

Ils s'arrêtèrent. Titi braqua la lumière vers Lasse. Au même moment, celui-ci laissa échapper sa mallette, qui produisit un vacarme terrifiant en tombant. « Putain, qu'est-ce que t'as maintenant ?

— Je sais pas ! Ça me brûle comme l'enfer ! Aïe-Ah... »

Le visage de Lasse était livide. Ses dents saillaient comme celles de la Boucanée et ses yeux reflétaient une souffrance insupportable, comme si on remuait un couteau dans son estomac. Il s'effondra lentement par terre, et se plier lui fit si mal qu'il gémit comme une bête. « Lève-toi », lui ordonna Reino en l'agrippant par le bras. « En route !

— Je peux pas... Toute ma hanche est en feu ! Et ma jambe ! Je la sens plus !

— Prends-le, Askø. On va te porter ! » Titi saisit l'autre bras et ils le soulevèrent ensemble, mais Lasse laissa échapper un long cri de douleur, puis sa tête se mit à pendre comme s'il s'était évanoui. « Bon Dieu, Reino, qu'est-ce qu'on va faire ? Ils vont bientôt rappliquer !

— On va le porter... Prends-le par les pieds. »

Ils essayèrent de nouveau, mais c'était sans espoir : ils suaient sang et eau pour se rapprocher de la porte à petits pas chancelants – et il leur restait ensuite le couloir, long de plusieurs dizaines de mètres, toute la cour, le hall d'entrée. Et la camionnette se trouvait quelque part dans la rue du Temple, à l'autre bout du monde. Lasse gémissait tout le temps, sa voix s'élevant d'un cran à chaque fois. La mallette de Reino chut par terre à son tour et son contenu s'éparpilla sur plusieurs mètres.

Reino relâcha son étreinte et jura. Sa bouche déversa un flot rageur de « merde ! ». Titi se demanda si ça faisait mal quand les policiers frappaient avec une matraque, et à quels endroits ils frappaient. Quand même pas sur les coucougnettes ? Il eut envie de vomir et des écailles argentées filèrent devant ses yeux, pareil que le jour où il avait donné son sang. Et tout à coup, Reino fut empreint d'un calme glacial. « On reste tous ici, dit-il. On va se planquer. Reprends-le, Askø.

— Non, non... De toute façon, ils vont lâcher un chien à l'intérieur.

— Si... Et toi, ferme-la un peu... Dans le vestiaire, Askø. »

Titi avait l'impression que le plancher tanguait sous ses pieds, mais il tenait fermement les chevilles de Lasse et portait sa croix, Reino haletant devant lui. Puis Reino lâcha prise. « Attendez ici, je vais voir. Askø, récupère les outils, vite ! »

Reino disparut dans le noir et un bruit de choc se fit entendre. Il avait dû heurter quelque chose. Ensuite, un fracas répété de tôle résonna. Il ouvrait des portes. Le temps semblait s'écouler à une vitesse vertigineuse, comme les grains d'un sablier bientôt vide. Lasse sanglotait par terre. Titi revint vers lui. Lasse avait ouvert sa veste et sorti son revolver. Il le tenait à deux mains. Le revolver semblait étinceler, gigantesque, avec son canon interminable et sa gueule si grande qu'on aurait pu y enfoncer le pouce. « Crois-moi, Titi, dit Lasse

en haletant, ils nous auront pas sans le payer. »

Une intervention

« Avec des jumelles, on pourrait même voir d'ici s'ils ont des plombages », dit Onerva après un long silence. Harjunpää acquiesça d'un signe de tête. Il était près d'une heure du matin et cela en faisait plus de trois qu'ils étaient dehors : ils avaient inspecté les alentours de plusieurs bars et détaillé bon nombre de noctambules, avaient commenté les dépositions et les avaient repassées en détail, point par point, dans l'espoir de trouver un élément déterminant. Maintenant ils en étaient au stade où la lassitude s'insinue dans les membres. D'une certaine manière, ils étaient persuadés d'avoir fait chou blanc pour ce soir.

Le bar se trouvait à quelques dizaines de mètres devant eux. Situé au rez-de-chaussée, sa façade en verre faisait penser à un aquarium. Malgré les vitres teintées, on voyait très bien l'intérieur lorsque l'on se tenait dans l'obscurité. D'ailleurs, Harjunpää observait depuis un moment une femme blonde attablée en compagnie d'un homme considérablement plus âgé, dont elle n'était pas la fille, il en était convaincu, surtout au vu de ses gestes : sa manière de jouer avec son verre de vin, de se pencher parfois très près pour se reculer ensuite en bombant le buste. Et pourtant, Onerva et lui étaient assis à l'intérieur de la voiture – on devait avoir une vue encore meilleure à l'air libre, depuis le jardin. Il leur était facile de se représenter comment leur rôdeur prenait son temps à l'abri des buissons, les soirs de chasse, avant de jeter son dévolu sur le couple idéal.

« Au fait, ma mère a téléphoné un peu avant que je ne parte. Et devine : quand elle a appris que Grand-père était encore chez nous, elle a raccroché sans un mot.

— Ils ne se sont vraiment jamais plus revus après leur divorce ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre. La nuit dernière, je me suis demandé pourquoi je n'avais jamais cherché à reprendre contact avec mon père moi-même...

— Et alors ?

— J'ai l'impression que j'y ai renoncé à cause d'une sorte de loyauté envers ma mère. J'ai de vagues souvenirs... Quand j'étais dans les petites classes, en primaire, mon père habitait encore à Kruunuhaka, et j'allais souvent lui rendre visite. Après, quand je rentrais à la maison, ma mère ne m'adressait pas la parole pendant des

heures. Et elle ne me préparait pas à manger si j'arrivais en retard pour le repas.

— Mon Dieu ! C'est du "quand moi j'aime pas, personne d'autre n'a le droit d'aimer" ! C'est de la rancune. Jaana Karonen a fait exactement pareil avec ses filles. En plus, elle leur a décrit Jussi comme une espèce de monstre – leur propre père ! Et pourtant, un jour, elles voudront comprendre ce qui les rattache à lui. »

Ils se turent : un homme en manteau gris les dépassa, mais il n'avait pas l'aspect recherché. De plus, il avançait à vive allure. Onerva poursuivit : « L'enfant finit par y croire. C'est logique. Ça prend même avec les adultes. Pour justifier son divorce, Jaana a dit du mal de Jussi dans son dos à tous leurs amis. Même s'ils connaissaient assez bien Jussi, ils ont tout avalé. Jussi s'est trouvé rejeté à tel point que personne ne lui disait même plus bonjour.

— 18, rue du Musée, crachota la radio. La Banque nationale des Actionnaires, code zéro-deux. Est-ce qu'une patrouille peut prendre dans le secteur de Töölö ? Zone un ?

— Et ce n'est qu'après ce coup de fil que j'ai réalisé qu'elle n'avait même pas invité les filles chez elle depuis tout ce temps. Ce qui m'a tourmenté avec mon père, au moins en partie, c'est...

— 18, rue du Musée, Banque nationale des Actionnaires, deuxième alerte. Zone deux ?

— Au fait, on est loin de la rue du Musée ?

— Pas tellement – pourquoi ?

— L'alarme s'est déclenchée dans une banque.

— La Sécurité publique devrait avoir assez d'effectifs...

— C'est ça qui est grotesque. Vu leur mode de fonctionnement, la première patrouille arrivée sur les lieux doit ensuite aller rédiger elle-même son rapport. Alors après chaque intervention, ils traînent au moins une heure dans les locaux avant de repartir.

— 18, rue du Musée. Zone trois ?

— Cent-cinq-un à Lauttasaari.

— Il n'y a pas un véhicule plus près ? Personne dans le centre ?

— On prend ?

— O.K. », dit Harjunpää en débrayant et en tournant la clé de contact. Le moteur de la Golf démarra en douceur. Harjunpää essaya de se remémorer le sens de circulation de la rue du Musée et de déterminer quelle direction serait la plus judicieuse. Le mieux était de prendre tout droit par la rue Topelius, lui sembla-t-il, ensuite par la rue de Runeberg. La rue du Musée devait commencer quelque part par là, après la rue de Hesperia.

Onerva transmet : « Cinq-huit-trois prend la rue du Musée. On part de la rue Sibelius. »

« Cinq-huit-trois prend. C'est à l'angle de Cygnaeus. Vous pouvez

monter au gyro.

— Terminé », dit Onerva. Harjunpää enclenchait déjà la seconde et faisait virer la Golf à droite au carrefour. Il tendit le bras et ses doigts se posèrent sur l'interrupteur rayé de blanc à côté de la radio. Il le tourna d'un cran et un éclair bleu vif jaillit par terre aux pieds d'Onerva. Encore, et encore. Le gyrophare marchait. Onerva baissa la vitre, démêla le fil et s'empara de la cloche en plastique presque aussi grosse qu'une tête d'enfant puis la propulsa dehors. Un claquement vorace se fit entendre lorsque les puissants aimants attirèrent l'engin contre le toit. La lumière bleue se mit à danser sur les arbres du jardin et les fenêtres d'en face. Harjunpää tourna l'interrupteur d'un cran supplémentaire et une longue plainte retentit sous le capot du véhicule : Piouuu-ououuu ! Puis un rythme régulier se mit à battre : Vou-vou-vou-vou ! Comme si une gigantesque lanière de cuir avait cinglé l'air : vou-vou-vou !

Harjunpää bifurqua dans la rue Topelius et accéléra : les voitures en stationnement donnaient bizarrement l'impression de reculer pour s'étirer à toute allure derrière eux en un ruban de tôle scintillant. Il enclencha la troisième, puis la quatrième. La voiture avalait le bitume et les murs renvoyaient l'écho : Vou-vou !

« Qu'est-ce qu'il peut se passer là-bas à cette heure-ci ? » dit-il sans lâcher la rue du regard. Il n'accélérait plus : l'essentiel était d'arriver à destination. Quelques secondes de plus ou de moins ne comptaient pas.

« Ce n'est peut-être rien. Leurs appareils se détraquent assez souvent.

— Ou alors ce sont des Rapetous », dit Harjunpää à demi sur le ton de la plaisanterie, ce qui expliqua peut-être pourquoi il eut précisément en tête la dégainée des voleurs du *Journal de Mickey* : de rudes gaillards au menton mal rasé, les oreilles molles, un masque noir sur les yeux et un pied-de-biche ou une pétoire à la main.

Onerva prit son sac et tira sur la fermeture à glissière. C'était toujours un peu déconcertant de voir le Smith & Wesson noirâtre entre ses mains. Harjunpää palpa son propre flanc et sentit immédiatement sous ses doigts la présence familière et paradoxalement rassurante de la crosse enrobée de caoutchouc.

Ils venaient de dépasser l'hôpital de Töölö, avec toute la souffrance et la détresse cachées derrière ses murs, puis le carrefour et la place furent devant eux. Harjunpää rétrograda pour utiliser le frein moteur.

« Cinq-huit-trois en route pour une intervention. Un appel du Central.

— Je vous reçois.

— Je viens d'avoir en ligne un membre du personnel de la banque, un certain monsieur Kauppila. D'après lui, c'est l'alarme automatique

de la chambre forte qui s'est déclenchée. Elle a déjà présenté quelques dysfonctionnements à cause de certaines modifications du câblage. Il habite rue Apollo, presque à côté. Il vous apportera les clés.

— Alors a priori, on n'aura pas besoin de faire venir un chien ?

— Pas pour l'instant. Jetez d'abord un coup d'œil par vous-même. Mais comme d'habitude – prudence avant tout !

— Bien reçu. Terminé. »

Les feux de signalisation clignotaient à l'orange et le jardin de Hesperia fut là. Harjunpää se pencha pour regarder des deux côtés. Personne n'étant en vue, il fonça. Après le carrefour, il tourna l'interrupteur et le hurlement de la sirène s'éteignit avec un bruit de gifle. L'air bourdonnait par la vitre entrebâillée, le bitume crissait sous les roues, tandis que le gyrophare tournait toujours : le faisceau bleu léchait les panneaux de signalisation et les murs.

« La rue du Musée, c'est la prochaine. Il a dit à l'angle de Cygnaeus ? Alors c'est presque à l'autre bout. » Harjunpää éteignit le gyrophare. Tout semblait désormais plus sombre et plus calme. La Golf filait le long de la rue du Musée et Onerva se pencha pour mieux voir les numéros des immeubles tout en surveillant la rue, guettant la présence d'éventuels fuyards. Harjunpää se dit que deux gilets pare-balles se trouvaient dans le coffre, mais cela lui semblait une précaution quelque peu exagérée – néanmoins, tous les accidents n'arrivaient-ils pas justement ainsi : quand la prudence paraissait exagérée ? Il pensa en guise d'excuse qu'ils vérifieraient d'abord les portes et les fenêtres de la banque. Si quelque chose paraissait suspect, dans ce cas, oui. Mais ne serait-il pas alors déjà trop tard ?

« Vingt-quatre, annonça Onerva. Vingt-deux... Vingt. C'est le prochain, Timo, gare-toi au niveau de cette porte cochère. On fera le reste à pied.

— O.K.

— Central, cinq-huit-trois sur place.

— Central, bien reçu. Prenez votre radio portative avec vous et tenez-nous au courant.

— Entendu. »

Harjunpää manœuvra dans un emplacement libre et coupa le moteur, chercha à tâtons la lampe de poche sur son support et ouvrit la portière dans la foulée – dehors, rien à signaler : pas de fugitif, pas de guetteur tapi dans un recoin, pas de véhicule dont le moteur tournait au ralenti.

Ils laissèrent les portières entrouvertes pour ne pas les claquer puis se dirigèrent vers la banque, longeant quasiment le mur à la queue leu leu, courbés en avant d'instinct. Harjunpää avançait en tête, la longue torche noire à la main. Faute de mieux, elle pourrait même servir de matraque. De l'autre main, il repoussa le pan de son blouson et

dégaina son revolver d'un coup sec. Le 18 apparut devant eux : c'était l'immeuble qui faisait l'angle. Ses murs étaient joliment ornementés. Les enseignes lumineuses bleues de la banque luisaient.

Ils s'arrêtèrent. On ne voyait pas d'éclats de verre dans la rue. Aucun son ne provenait de la banque, ni de plus loin : ni bruit de pas de course, ni vrombissement de moteur, ni hurlement de pneus. Harjunpää poussa un soupir de soulagement. Il se dit que les gilets pouvaient rester là où ils étaient. Il hocha la tête à l'intention d'Onerva, laissa retomber sa main armée et se remit en route. La façade vitrée de la banque fut là. Derrière elle brillait un écureuil en néon bleu. Au fond, tout était obscur. Il tâta la porte : elle ne bougea pas d'un pouce. La rainure et la serrure n'avaient rien. Ils contournèrent l'angle. De ce côté-là, les vitres aussi étaient intactes.

Harjunpää alluma sa torche électrique, se mit sur la pointe des pieds et pointa le faisceau de vive lumière blanche à travers le carreau. Le hall central était meublé dans des tons sombres. La lumière glissa par-dessus les guichets et balaya le plancher, sans rien détecter de suspect : le mobilier était à sa place habituelle, il n'y avait pas de papiers éparpillés par terre, aucun rai de lumière ne filtrait de nulle part, aucun mouvement n'était perceptible.

« Il n'y a rien, dit-il en commençant à se décontracter. C'est sûrement un dysfonctionnement.

— Quelqu'un a affirmé un jour qu'elles pouvaient même réagir aux vibrations d'un camion qui passerait dans le coin.

— O.K. Mais on va encore vérifier côté cour.

— Si on peut y accéder... En règle générale, le personnel utilise une entrée de service.

— Voyons voir... Là, c'est la seule porte de l'immeuble. »

Ils avalèrent à grandes enjambées une portion de la rue de Cygnaeus et s'arrêtèrent devant la porte. Elle avait l'air solide et inébranlable. Juste pour la forme, Harjunpää tira la poignée de la grille – la serrure grinça, les charnières gémirent et la grille s'ouvrit. À priori, elle ne s'était pas refermée convenablement après le passage de la dernière personne. Peut-être aurait-il fallu la tirer d'un coup sec. Harjunpää et Onerva jetèrent un coup d'œil dans la rue, mais elle était toujours déserte. Le dénommé Kauppila était peut-être encore en train de s'habiller.

Ils pénétrèrent dans le hall. Leurs pas résonnèrent plaisamment : on aurait dit une troupe de cavaliers chevauchant sous la voûte. La cour se dessina devant eux, un peu plus claire. L'air avait une odeur rappelant l'enfance, quand on se rendait sans permission au bord de la mer sur les pontons où les gens lavaient leurs tapis.

« Je me souviens, dit tout à coup Harjunpää. Un jour, quand j'étais déjà un peu plus vieux, ma marraine m'a félicité en me disant quel

brave garçon j'avais été quand j'étais petit. Je n'avais pas compris de quoi elle parlait, mais elle voulait dire que j'avais accepté mon nouveau père en quelques semaines à cette époque. Je n'ai réalisé qu'à ce moment-là que ma mère avait téléphoné à toute la famille pour se vanter combien j'adorais Heikki et combien j'étais heureux que Yrjö eût disparu du décor.

— Elle se sentait peut-être coupable ?

— Peut-être », dit Harjunpää tout en laissant la lumière s'attarder dans la cour et surtout sur les soupiraux au ras du sol, mais tous étaient intacts et bien fermés. « En réalité, j'ai eu peur de lui pendant des années. Il était comme un étranger débarqué pour s'emparer à la fois de notre maison et de notre vie... Il avait emporté avec lui une horloge à coucou que je détestais. Chaque fois que j'étais seul à la maison, j'en maintenais le volet fermé de force pour empêcher le coucou de chanter. À la fin, le pauvre homme s'est fatigué de faire réparer son horloge. Encore aujourd'hui, il ne sait même pas ce qui la détraquait toujours.

— Je pense que c'était une réaction normale de la part d'un enfant. Et maintenant, vous vous entendez bien ?

— Couci-couça... En fait, je n'ai commencé à le comprendre que ces dix dernières années... Voilà la porte ! »

Harjunpää éclaira la porte grise qui s'ouvrait quelques marches en contrebas et se dirigea vers elle. « Banque nationale des Actionnaires » était inscrit dessus en lettres bleues décolorées par les intempéries. Harjunpää descendit les marches, éclaira la serrure, puis la rainure sur toute sa longueur, mais n'y trouva aucune éraflure, aucune fissure. « Central, vous recevez cinq-huit-trois sur la portative ? appela Onerva.

— Central, à vous.

— Ici, dans la rue du Musée, tout paraît normal à première vue. Tout est fermé, il n'y a aucune trace d'effraction. Mais on va attendre ce Kauppila et on fera un petit tour à l'intérieur.

— C'est noté. Le relevé indique qu'elle s'est déjà déclenchée deux fois cet été pendant la nuit. Chaque fois à cause d'un défaut de fonctionnement, pour information.

— Merci. Terminé.

— Une intervention de merde, dit Harjunpää en bâillant.

— Est-ce que ça vaut encore le coup de retourner planquer ?

— Euh... On pourrait reprendre demain. Mais on va envoyer l'identité judiciaire dans le jardin dès qu'il fera jour. Ça vaut peut-être la peine de rechercher des empreintes de pas au pied de ce buisson entouré de terre meuble. Et de les relever. Surtout si on découvre que le sol a nettement été piétiné. »

La porte claqua. Sous la voûte résonnèrent des pas énergiques et le

tinement d'un trousseau de clés. Harjunpää sortit son insigne par avance. Un homme courtaud au visage rond s'avança dans la cour. Il portait un élégant imperméable dont sortaient les jambes d'un pantalon de survêtement tire-bouchonnant de manière un peu grotesque.

« Police, bonsoir.

— Risto Kauppila. Excusez ma tenue – je suis parti un peu précipitamment. Croyez-moi, je suis désolé pour cette fausse alerte. En ce qui me concerne, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous retourniez vaquer à vos occupations tandis que, de mon côté, je me charge de tout ça.

— On n'est pas pressé à ce point », dit Harjunpää. L'homme le faisait un peu sourire, ravivait son humeur. Il semblait si plein de bonne volonté et de toute évidence si embarrassé par cette situation qui montrait clairement que tout ne pouvait pas être maîtrisé. Il était facile de deviner comment il était dans la journée : poli et pointilleux à l'excès, portant sûrement un costume sur mesure et une cravate grise en soie avec une petite épingle garnie d'une perle.

Kauppila ouvrit la porte, et un air confiné de caveau les frappa de plein fouet. Il alluma la lumière et partit d'un bon pas, Harjunpää et Onerva sur les talons, le long du couloir dont les briques nues reflétaient l'éclairage. « Je suis d'autant plus désolé de cet incident que les mesures de sécurité font partie de mes attributions. Nous songeons depuis longtemps à renouveler tout le système d'alarme... Mais vous connaissez sûrement la conjoncture actuelle. Investir... » Kauppila s'arrêta devant une lourde porte en acier. Dessus était peint le même écureuil que celui brillant dans la vitrine côté rue, mais on avait ajouté à celui-ci des paupières closes et une langue pendante, comme s'il avait la nausée. La serrure était une Abloy à gorge, enregistra automatiquement Harjunpää, qui s'assura par ailleurs qu'aucune trace d'effraction n'était visible ici non plus, même s'il n'arrivait plus à se concentrer avec autant de sérieux sur la question. Et il sentait plus ou moins que Kauppila avait endossé la responsabilité de l'affaire.

Kauppila ouvrit la porte : l'odeur était caractéristique de n'importe quelle banque dans la journée. Un faible cliquetis retentit au plafond, puis les néons commencèrent à bourdonner et s'allumèrent l'un après l'autre.

Tout était propre et, même si Harjunpää n'était jamais venu ici auparavant, comme à l'issue d'une journée de travail ordinaire. « Quelle ironie du sort ! » se lamenta Kauppila sans les attendre. « Pas plus tard qu'aujourd'hui, nous avons fait venir un installateur d'alarmes pour établir un devis. Nous allons commencer par changer les caméras, et nous continuerons sur cette lancée. En haut et ici, en

bas, il y aura le même dispositif de surveillance par capteur de mouvements. Ce cylindre brillant, là... »

Kauppila s'arrêta devant ce qui était manifestement la porte de la chambre forte. « Elle est vieille, je vous le concède, mais elle remplit encore bien son office. L'installateur dont je vous parlais l'a vérifiée elle aussi lors de sa venue, par conséquent ce ne sera sans doute pas la peine de le faire revenir pour ça. Si vous voulez bien attendre un instant, je vais annuler l'alerte et rebrancher l'alarme par la suite. »

Kauppila pivota sur ses talons et partit vers l'escalier menant au rez-de-chaussée. Harjunpää murmura à Onerva : « Vérifie quand même le hall central pour plus de sûreté, comme ça on n'aura rien à se reprocher. Je vais jeter un petit coup d'œil de ce côté. » Harjunpää demeura un moment sans bouger. La fatigue commençait à lui peser, de même que tout ce qu'il venait d'évoquer et de comprendre, et en cet instant encore il était sur le point de déraiper, de se rappeler autre chose, mais il s'ébroua pour chasser le passé et se mit à détailler la porte de la chambre forte. Elle dégageait une impression de robustesse inimaginable. Malgré tout, certains parvenaient à traverser ça. Il essaya de deviner son poids, pensa à tout ce qui se trouvait derrière, et cela lui amena à l'esprit l'image un peu effacée par le temps du coffre de l'oncle Picsou, et de Picsou plongeant telle une taupe dans les rutilantes pièces d'or.

Il bâilla de nouveau, se dirigea sans idée préconçue vers la porte la plus proche et l'ouvrit. Des balais, des brosses et des bidons de détergent le fixèrent, muets de surprise. La porte suivante était ouverte et il alluma la lumière dans la pièce : il s'agissait visiblement du vestiaire. Contre le mur était alignée une rangée de placards en tôle, les mêmes qu'à l'Usine. Dans l'air flottait une légère odeur de parfums et de produits de beauté.

Il s'avança sans bruit devant la rangée de placards et ouvrit la première porte. Le placard contenait un gilet blanc suspendu à un cintre, un parapluie et, par terre, côte à côte, deux attachés-cases dont l'un avait été si négligemment refermé que le couvercle laissait dépasser une page de bloc-notes couverte de chiffres tracés à gros traits. Il commença à se demander si un homme pourrait tenir dans un tel placard. Il lui sembla que oui, en cas de nécessité, si ce n'était pas pour très longtemps. La besogne avait beau lui sembler inutile, il décida de vérifier tous les placards. Il approcha sa main de la porte suivante – et à ce moment-là, il l'entendit. Il oublia la porte et s'immobilisa.

Ç'avait été un son, mais il n'arrivait plus à le percevoir. D'en haut, du hall central, retentit un bruit de pas et le rire bref d'Onerva. Harjunpää se dit qu'il était tout simplement fatigué, que cela expliquait ce qui venait de se passer. Mais un son très faible, une

espèce de reniflement ou de sanglot, se fit de nouveau entendre. Il eut la chair de poule. Il s'humecta les lèvres et essaya de déglutir en silence, glissa la main vers son flanc et repoussa le pan de son blouson. Il trouva l'étui de son arme et fit sauter le bouton-pression, referma ses doigts sur la crosse et dégaina le revolver. Il posa le pouce sur le chien mais ne l'arma pas encore.

De nouveau le même son. Un reniflement ou un sanglot. Maintenant il savait d'où cela provenait : des W.C. sur le côté gauche, dont la porte était légèrement entrouverte. Il se demanda s'il devait appeler Onerva ou aller la chercher discrètement. Mais il se dit que ces sons ne devaient exister en fin de compte que dans son imagination et il partit sur la pointe des pieds vers les W.C.

Il s'arrêta devant la porte, de façon à être protégé par le mur. Par l'interstice, il vit que les W.C. étaient plongés dans l'obscurité. Il essaya de deviner de quel côté se trouvait l'interrupteur et finit par estimer que ce devait être sur la gauche, puis alluma sa torche, braqua son arme et glissa la pointe de sa chaussure dans l'entrebâillement de la porte. Il donna un grand coup de pied et le battant s'ouvrit à la volée. Accroupi sur le seuil, il fouilla l'obscurité avec sa lampe, puis ses doigts rencontrèrent l'interrupteur et il fit de la lumière – il n'y avait personne dans les W.C.

Il resta là, le cœur battant la chamade, avec toujours l'impression que quelqu'un se tenait là, tout près. Puis il entendit de nouveau un reniflement et comprit. Il s'avança et s'arrêta devant la cuvette en faïence. La réponse était sous les yeux : au fond, la surface de l'eau se ridait doucement. La chasse d'eau était restée coincée d'une manière ou d'une autre, et un mince filet d'eau s'écoulait lentement dans la cuvette. Il l'entendit encore : Sniif... ! Le mécanisme laissa entrer dans le réservoir une nouvelle goutte d'eau. Harjunpää laissa retomber sa main. Il était soudain extrêmement fatigué.

« Timo ! appela Onerva. On s'en va ! »

Harjunpää éteignit les lumières et traversa le vestiaire, la démarche raide. Il décida de ne rien raconter. Onerva portait à la main une tirelire représentant un distributeur automatique de billets miniature. Était-ce l'objet qui l'avait fait rire, ou tout simplement qu'on le lui ait donné ? Ou bien encore qu'elle n'aurait rien à mettre dedans une fois qu'elle aurait donné sa démission ?

« Elle est de nouveau branchée et tout est en ordre », dit Kauppila un peu comme s'il venait de sauver le monde d'un krach boursier. Harjunpää se dit que c'était bien. C'était bien, quand tout était en ordre.

VINGT ET UN

La Nuit

Il était une heure et demie, l'heure la plus noire de la nuit. Le directeur de la Police judiciaire, le directeur départemental adjoint Olavi Sakarius Tanttu, veillait en buvant du whisky.

Autour de lui, la maison était silencieuse. La chambre à coucher était suffisamment éloignée pour l'empêcher d'entendre la respiration de sa femme. Seuls le réfrigérateur bourdonnait et la pendule murale faisait écouter son tic-tac serein. Même Le Chat ne ronronnait plus. Il se contentait de se blottir en une boule brûlante sur ses genoux et de faire de temps à autre un rêve de chat : ses mâchoires bougeaient rapidement, comme lorsqu'il injurait les moineaux venant de s'enfuir dans un buisson à tire-d'aile pour le narguer de là-bas.

Tanttu ne savait pas ce qu'il aurait encore pu passer en revue. À vrai dire, il ne lui restait plus rien à passer en revue, il avait déjà tout passé en revue, en long, en large et en travers. L'ensemble formait une sorte de masse sombre, et il savait ce que cela signifiait. Devant lui s'étendait désormais LA NUIT, la déprime, et il avait appris à accepter depuis des années sa venue une ou deux fois par an. Le fait de l'appeler La Nuit était l'un des stratagèmes pour lutter contre : car le matin succède toujours à la nuit.

Il remua son verre, faisant tinter les glaçons, but une généreuse gorgée en essayant d'en apprécier la chaleur mais sans vraiment y parvenir. Il aurait voulu comprendre ce qui déclenchait chaque fois sa déprime. Celle-ci s'abattait généralement sur lui dans des situations si incongrues ! Et, presque sans exception, quand il avait toutes les raisons d'être satisfait. Comme en ce moment. Il venait de mettre le point final, au bout de près de trois mois d'efforts intenses, à son appréciation de la deuxième étape de la réforme du Code pénal, et avait conscience d'avoir fait du bon travail : il avait relevé dans le projet un certain nombre de contradictions ayant échappé à la vigilance des législateurs et, en outre, il avait appris par des voies officieuses que ses commentaires avaient déjà suscité une certaine effervescence. Il avait également réussi sur un autre plan : le préfet et Hongisto avaient réclamé la mutation d'une cinquantaine d'hommes supplémentaires à la Sécurité publique, mais il avait réussi à rabattre le nombre à vingt, et cela n'avait pas été une mince affaire : il avait dû épilucher à la loupe les statistiques des trois dernières années et faire

son calcul en proportion des prévisions établies par des observateurs extérieurs.

Tanttu but une deuxième gorgée et souffla. La raison était peut-être qu'on le critiquait continuellement malgré tous ses efforts. Même sans motifs. Il sirota son verre, sans y croire vraiment : il s'était endurci depuis des années contre ce genre de choses.

Il posa une main sur le dos du chat avec douceur. Une vingtaine d'années auparavant, il avait eu un épagneul appelé Le Chien. Il était possible que Le Chat soit en partie responsable de l'arrivée de La Nuit, cette fois. Les voisins, plutôt. Même s'il supportait les agressions inhérentes à sa fonction, il prenait infiniment plus au tragique les attaques portées contre sa vie privée. Et il savait bien pourquoi. À cause de sa fonction, il était obligé de vivre sans cesse sur ses gardes, de façon exemplaire – d'un autre côté, toujours du fait de sa fonction, une certaine catégorie de gens se donnait beaucoup de mal pour trouver dans ses actes un motif suffisant pour l'égratigner.

Année après année, Le Chat semblait être un bon motif. Sur son bureau se trouvait une lettre signée « les habitants du voisinage », dans laquelle il était dit que Le Chat était une bête féroce qui terrorisait tout le quartier, arrachait l'écorce des bouleaux et effrayait tant les bébés qu'il mettait leur vie en danger. Tanttu se racla la gorge à plusieurs reprises. Les plaintes fondées étaient une chose, mais ceci était de la méchanceté pure. Le Chat avait treize ans, pesait six kilos et avait été castré. Il était si paresseux qu'il ne quittait pratiquement leur cour que pour se rendre sous la remise à bois de Lahtinen et, même là-bas, il ne faisait que dormir la plupart du temps.

La lettre se terminait cette fois par la menace de rendre l'affaire publique. Sa femme l'avait tellement prise au sérieux qu'elle avait exigé d'aller faire piquer Le Chat. Il n'avait pas été d'accord, ce qui était à l'origine de leur brouille.

Tanttu finit son verre d'un seul trait. Une seule affirmation lui paraissait digne de foi : l'alcool amplifie indubitablement les états d'âme du moment : devant lui, La Nuit semblait encore plus noire. Il soupira, empoigna Le Chat d'une main ferme, se leva et déposa la bête à moitié endormie dans un coin du canapé. Puis il s'empara de son verre et partit vers la cuisine en traînant ses pantoufles. Ce qui le tracassait peut-être le plus dans sa déprime, c'était qu'il devenait plus intolérant que d'habitude à son corps défendant – méchant, pour reprendre le terme employé par sa femme, ou démoniaque, pour reprendre celui de sa fille. Il s'en rendait compte et savait aussi quelle en était la cause – en dépit de tous ses efforts la déprime, invisible, était difficile à combattre – alors, instinctivement, il reportait son agressivité sur ce qui avait une existence palpable.

Il posa son verre dans l'évier et éteignit les lumières de la cuisine.

Dans le séjour, il sortit d'un tiroir de la commode une boîte noire, pour le matin. La boîte contenait l'éthylomètre, gradué en millièmes. Il soufflait toujours dedans par précaution avant de prendre le volant.

Il haïssait ceux qui conduisaient en état d'ébriété, même quand c'était Le Jour.

L'emprunt

La porte se referma derrière Cheveux d'Or. Le grondement de la circulation et la chaleur du soleil furent coupés net. Elle avançait sur ses jambes gracieuses le long du couloir d'entrée, en direction de l'ascenseur, puis s'arrêta soudain et jeta un coup d'œil rapide derrière elle. Personne ne l'avait suivie. Elle le savait bien, et pourtant elle avait voulu s'en assurer. Elle essaya de s'en sortir avec un sourire, mais sentit que ce sourire était si bizarrement asymétrique et contracté qu'elle en sursauta : les fous souriaient ainsi. Et soudain, les larmes ne furent pas loin.

Elle ouvrit rapidement son sac et fouilla dedans, comme pour se donner après coup une raison de s'être arrêtée. Ce n'était pas la première fois, et le plus gênant était que même au travail elle avait commencé à se comporter de la sorte. Tout en servant un client, il lui arrivait d'avoir la brusque sensation qu'on l'épiait, et cette sensation était si forte qu'elle ne pouvait pas être uniquement le fruit de son imagination. Elle percevait alors un danger réel, ou bien c'était un peu comme si on la dévorait, ou si on braquait une arme sur elle. Beaucoup d'hommes la regardaient vraiment, ce qui était compréhensible mais n'arrangeait pas la situation.

Elle avait soupçonné pendant quelques jours un garçon aux cheveux blonds, mais avait découvert ensuite que celui-ci travaillait chez eux, au rayon sport, et la couvait des yeux sans malice.

Elle sortit un petit miroir de son sac et y jeta un coup d'œil. Ses cheveux étaient bien, tressés en natte. Elle les avait délibérément coiffés de la sorte car elle savait que Marko les préférait ainsi : enfant, elle les avait souvent tressés de cette façon. Elle ne portait qu'un soupçon de maquillage, et cela aussi était intentionnel : maintenant, elle n'était plus une lady se débrouillant toute seule dans la vie, mais une petite fille un peu perdue ayant impérieusement besoin de l'aide de son grand frère. Et il y avait aussi une autre raison : elle souhaitait inconsciemment se débarrasser de ce qui lui semblait attirer le cauchemar sur elle : elle voulait être laide. Ou, plutôt, elle aurait voulu être un homme, car elle avait l'impression qu'elle aurait alors été capable de gérer la situation différemment. Ce n'était même pas ça. Elle aurait juste voulu ne plus avoir peur d'être une femme. En tout cas, elle était tourmentée par l'impression diffuse qu'une

incohérence névrotique se tenait derrière tout ça.

Elle remit le miroir dans le sac et commença à monter les marches. Sa tenue aussi relevait de sa tactique : une ample chemise à carreaux rouges et blancs, un jeans un peu fatigués, les pieds nus dans de silencieuses chaussures de toile presque informes.

La firme de Marko, ou plus exactement l'agence de publicité dans laquelle il travaillait, se trouvait au premier étage. Cheveux d'Or s'arrêta devant la porte et sonna. L'angoisse s'empara d'elle sans prévenir. Son cœur se mit à cogner à grands coups dans sa poitrine, ses mains devinrent celles d'une étrangère. Elle avait peur que Marko se soit finalement rétracté pour l'abandonner à son désarroi. Peur aussi de risquer involontairement de causer des ennuis à Marko et, pour la première fois de sa vie, de s'apprêter en son âme et conscience à commettre un acte illégal. Quelque part en son for intérieur couvait aussi le doute : cette solution était-elle celle qu'aurait choisie une personne dans son état normal ?

Des pas s'approchèrent derrière la porte et elle refoula ce sentiment, enfouissant son obsession le plus loin possible et s'efforçant de paraître calme et équilibrée, équilibrée et calme, de ne surtout pas donner l'impression qu'elle était inquiète et désespérée, couvant dans sa tête Dieu sait quel projet. Une jeune femme lui ouvrit la porte.

« J'ai rendez-vous avec Marko Heinonen.

— Entrez, vous connaissez sûrement le chemin. C'est cette porte, là-bas à gauche. » Cheveux d'Or la remercia en souriant et s'engagea dans le couloir. Elle avait l'impression de nager dans le silence régnant dans les bureaux. Le vacarme du grand magasin commençait à lui taper sur les nerfs. Avant, elle s'en repaissait, mais maintenant, le brouhaha ininterrompu était devenu une horde d'oiseaux qui la harcelaient et la becquetaient. Elle s'enjoignit encore une fois de paraître calme. Elle frappa gaiement et entra.

Marko était assis derrière son bureau, en bras de chemise. La tête entre les mains, il fixait un bidon d'huile, essayant très certainement de lui donner vie, de le convertir en émotions, et Cheveux d'Or craignit de l'avoir dérangé, d'avoir brisé quelque chose, que Marko se fâche, comme il le faisait quand ils étaient enfants et qu'elle touchait à ses Lego. La tension de tout à l'heure pointa à nouveau son nez. « Coucou ! » dit-elle néanmoins sur un ton aussi enjoué que possible. « Salut ! Assieds-toi », répliqua Marko en souriant, sans parvenir sembla-t-il à se détendre complètement. La ride sur son front en témoignait. Cheveux d'Or se demanda de quelle façon il serait le plus habile de s'y prendre : valait-il mieux parler d'abord en abondance de tout et de rien, tel qu'il est d'usage de le faire, ou aller droit au but ? Il lui sembla que la deuxième solution était préférable. « Bon, je suis venue le chercher », dit-elle en s'efforçant de ne pas tripoter la

bandoulière de son sac. Marko repoussa une mèche sur son front, comme sous le coup de l'irritation, ou peut-être parce qu'il éprouvait des regrets. Cheveux d'Or débita à toute vitesse pour elle-même : « Mon Dieu, faites qu'il me le donne. »

« Tu y es vraiment décidée ?

— Tu t'en doutes bien...

— Bon. Alors pourquoi est-ce que tu ne présentes pas une demande de permis ?

— Tu devrais savoir pourquoi ! On ne me l'accorderait pas. Je ne suis même pas inscrite à un club. Et comme c'est juste provisoire... »

Marko se pencha en arrière, prit son menton dans sa main, et la regarda pensivement avec ses yeux gris-bleu comme s'il tentait d'évaluer à quel point elle était dérangée. Cheveux d'Or inclina un peu la tête, le sourire figé, adressant à son frère une supplique solennelle du regard. Le temps s'écoulait. Le téléphone sonnait sans arrêt quelque part. Dans la rue, une ambulance passa. « Réponds-moi tout à fait franchement », dit à la fin Marko sans oser la regarder en face, s'appliquant à rectifier la position du bidon d'huile. « Tu ne... Tu n'as pas l'intention de... ? Je ne me le pardonnerais jamais !

— Marko ! » s'exclama Cheveux d'Or, presque sur un ton de reproche. Elle se tut un instant. « Jamais de la vie je ne pourrais te faire une chose pareille. Ni à moi-même. Ça ne résout jamais rien... Est-ce que j'ai quelque chose de fêlé, à ton avis ?

— Eh bien... Non.

— Et si ça peut te rassurer, dit Cheveux d'Or en riant, je n'ai pas non plus l'intention de tuer quelqu'un, ni de me mettre à dévaliser des banques.

— Ça pourrait d'ailleurs être un spectacle assez marrant », dit Marko, esquissant maintenant un sourire lui aussi, mais il redevint grave. « Tu dois bien te douter que ces histoires de visites de Simo m'ont tracassé.

— À vrai dire, c'est à cause de ça que j'en ai besoin. Pour arrêter d'en avoir peur, pour me sentir en sécurité. Je me rappelle bien comme je me sentais tranquille à Luolarinne, quand tu le laissais là-bas chaque fois que je devais rester seule.

— O.K. », dit soudain Marko. Il avait toujours pris ses décisions rapidement dès lors qu'il avait cerné le problème. « Ferme la porte, s'il te plaît. »

Cheveux d'Or se leva. En saisissant la poignée de la porte, elle retrouva avec force la sensation qu'elle avait éprouvé en tirant avec l'arme de Marko – et aussi de cette époque où elle restait seule à la campagne, l'arme sous le matelas du canapé-lit. Une sensation de victoire à la fois étrange et apaisante, comme si elle entrait en contact avec une puissance violente et interdite cachée en elle, venue la

protéger, et comme si en même temps cette puissance résidait hors de son corps : dans un objet en métal noir qui faisait « pan » quand on appuyait sur un petit levier. Elle haletait presque rien qu'en y repensant.

Marko avait posé sa serviette sur le bureau et l'avait ouverte : l'arme était là, nue sur une feuille de papier blanc. Elle avait un côté effrayant et fascinant à la fois. Elle ressemblait à un animal, une bête à peine domptée que l'on avait envie de caresser au mépris du danger. Marko la prit dans la main, pointant le canon vers le sol avec un soin exagéré. Il appuya sur le petit poussoir et fit basculer le barillet avec un claquement. « Comme tu vois, il n'est pas chargé. Tu n'as sûrement pas oublié : les cartouches dans ces trous, ensuite on referme comme ceci. Pour tirer, on appuie sur la détente, soit directement, soit en armant d'abord le chien avec le pouce, comme ça. » Marko ramena le chien en arrière et l'arme émit un curieux craquement étouffé. Puis il la braqua vers le fauteuil et ferma à demi un œil. « C'est la Morse », dit-il en souriant. Cheveux d'Or s'esclaffa. La Morse avait été une voisine qui les avait toujours caftés. Puis Marko pressa la détente et le chien se rabattit avec un tintement aigu. « Morte. Étendue sur le carreau... C'est un petit calibre, un 22. Et pourtant, ça tue comme les autres. »

Cheveux d'Or réussit tant bien que mal à ne pas y penser. Elle fit un pas en avant, posa une main sur le poignet de son frère en le regardant dans les yeux, et même si cela fut bref, ils retrouvèrent pendant cet instant une connivence qu'ils n'avaient pas eue depuis des années. C'était en rapport avec toute leur vie d'antan, la façon dont ils avaient grandi ensemble et avaient pris soin l'un de l'autre, allant même jusqu'à se battre en silence pour que Maman n'entende pas. Marko saisit l'arme par le canon et la lui tendit sans un mot de plus.

La crosse semblait d'une robustesse rassurante. Cheveux d'Or se rappelait comment celle-ci tressaillait à chaque coup, et aussi l'odeur de la poudre, et les douilles quand on les retirait, toutes chaudes, mais elle abandonna là ses réflexions, ne laissant pas ses doigts s'attarder davantage sur le revolver, et glissa celui-ci dans son sac sans rien ajouter. Elle ne posa pas son sac par terre cette fois, mais le suspendit à son épaule et le pressa étroitement contre son flanc avec son coude.

« Voilà les cartouches », dit Marko en lui tendant une petite boîte violette. « Mais il serait peut-être plus raisonnable de ne pas le charger. De toute façon, ne le trimbale pas sur toi. Garde-le chez toi et n'en parle à personne. »

— Merci », dit Cheveux d'Or doucement. Elle mit ses bras autour du cou de son frère et sentit son odeur. Elle lui donna un baiser sur la joue, léger comme un papillon, puis rebroussa chemin vers la porte en pensant que dès qu'elle serait rentrée chez elle, elle chargerait le

revolver.

Les dents de brochet

Ce n'était plus le soir, mais pas encore vraiment la nuit. C'était le moment où l'on aurait aimé être un hibou grand duc et se réveiller lentement sur les branches d'un grand sapin séculaire, laisser ses yeux s'accoutumer et prêter l'oreille aux bruits du monde pour deviner de quel côté Jeannot Lapin se tournait pour aller se nourrir et où les corneilles avaient élu domicile pour la nuit. Mais Titi n'était pas un hibou grand duc. Et il n'aimait pas ce qu'il était : le souvenir du placard en tôle l'oppressait. Il se sentait comme un wagon qui avait déraillé et cahotait à côté de la voie ferrée, avec, pour comble de malheur, du sable dans les engrenages.

Il n'avait pas pu rester à la maison. Les soucis l'avaient envahi comme autant de ces super balles qui rebondissent d'un mur à l'autre. Maintenant, il avait l'impression que la ville n'était pas supportable non plus. Il marchait vers le nord, les pieds indécis, le long de la route de Mannerheim, sans savoir où il allait. Sa faim avait disparu. De lui ne subsistait à peu près rien d'autre qu'Asko. Le monde était une photo jaunie. Et il y avait encore trop de gens dehors : les voitures se succédaient, les yeux brillants, et elles semblaient dire qu'elles en savaient long sur lui. Le temps virait à l'orage, le souffle du vent et la moiteur de l'air en témoignaient.

La sueur ruisselait sur sa peau, comme dans le placard en tôle. Là-dedans, ç'avait été pareil que ce cauchemar où l'on est mis en bière encore vivant, et que le cercueil commence à glisser vers la gueule du crématorium. Comme quand on est ARRÊTÉ, quand tout le mal prend forme, quand on est tué deux fois et menacé de l'être une troisième encore. Si le policier avait continué, le prochain placard aurait été le sien. Il avait même entendu le bruissement de sa respiration : une fléole des prés oscillant dans le vent. Lasse était dans le placard contigu. Quand le policier était parti vers les W.C., un déclic métallique avait traversé la cloison : Lasse avait armé le chien. Dans les tranchées, ils avaient tiré un jour sur une pastèque et celle-ci avait explosé comme une bombe au premier impact – de la tête du policier, il ne serait pas resté autre chose que les oreilles. Seraient-elles tombées sur ses épaules ? Seraient-elles restées là, telles des épaulettes ?

Il marchait en regardant ses pieds, Pessi et Mooses. Ils se

montraient à tour de rôle, fidèles. Sa vie tout entière était un placard en tôle, et il voulait en sortir. Le problème était encore plus grave : il était lui-même un placard en tôle. Et on ne pouvait pas sortir de soi-même.

Il s'arrêta, la bouche grande ouverte pour mieux respirer : il ressentait le besoin impérieux d'aller ailleurs, de courir. Il traversa la chaussée à l'aveuglette, sans guère regarder si une voiture risquait de lui passer dessus. La rue défila devant ses yeux et les rails du tramway furent déjà là, des sillons d'étain fondu, mais aucune voiture ne surgit. S'il y en avait eu une, les mouettes se seraient bien empiffrées avec ses restes et il aurait ainsi pu s'envoler dans leurs ventres. Leurs acides étaient très puissants : quand elles lâchaient leur caca sur une voiture, cela y laissait une trace indélébile.

Lasse s'était rétabli spontanément dès le départ des policiers. Il n'avait plus eu mal nulle part. Reino l'avait forcé malgré tout à se rendre chez le docteur et celui-ci n'avait trouvé aucune lésion précise, mais les radios avaient montré une vieille inflammation d'un disque intervertébral. Au cours de la nuit, il avait peut-être eu une violente crampe musculaire qui avait alors enflammé de nouveau le disque un court moment. Plus tard, Reino lui avait dit que cette inflammation devait se situer entre ses deux oreilles, mais ils avaient néanmoins revu la répartition des tâches concernant Viinanen : Lasse ne porterait plus rien de lourd.

Viinanen avait commencé à angoisser Titi. Le vent emmena du jardin une feuille jaune. Il ne voulait pas mourir, voilà tout. Il voulait d'abord naître, au moins.

Il s'arrêta à côté d'une gouttière. Il s'arrêta car Cheveux d'Or venait d'entrer dans son esprit. Débouchant de la pénombre des entrepôts, elle se retrouva directement sur le pont principal, où elle se coucha. On avait mis à sa disposition un divan aux pieds dorés. Elle s'endormit sur-le-champ, exactement pareil que dans son propre lit : ses cheveux déployés sur l'oreiller, sa bouche légèrement entrouverte, et quand on se penchait sur son visage, on pouvait humer son haleine. Sa main était comme celle d'un enfant, et pourtant ses ongles vernis de rouge étaient ceux d'une femme. Elle avait les cuisses douces. Et le ventre lisse. Et un nombril dans lequel on pouvait enfoncer en entier la première phalange du petit doigt.

Il agrippa la gouttière. Il avait l'impression que c'était lui qui maintenait l'immeuble debout. Il n'était pas allé caresser Cheveux d'Or depuis deux semaines. Depuis deux semaines, elle n'avait pas été cajolée, n'avait reçu d'amour de quiconque. Qui sait si ses rêves n'avaient pas viré au noir et blanc et étaient devenus ennuyeux, du genre de ceux où l'on progresse à grand-peine dans une boue spongieuse et où l'on se retrouve enfermé dans un placard dont

personne ne vient vous tirer.

La rue de Runeberg n'était pas bien loin.

La rue Messenius et l'appartement de la Boucanée non plus. Ni l'Aquarium – il l'adorait, ce bar. Quand il se tenait au milieu des ténèbres, observait les gens et sentait les branches du buisson effleurer ses joues, alors il était presque un hibou grand duc. Il était un grand duc surveillant les lapins. Et puis il avait laissé sa mob dans le quartier de l'Aquarium. Il aurait aimé avoir une voiture, mais n'en avait pas les moyens et n'avait pas le front d'emprunter à Reino. Celui-ci aurait exigé chaque fois de savoir où il se rendait. Alors même si la mob était un truc de mioche, elle lui permettait au moins de rentrer à la maison, parce que les bus ne circulaient plus à l'heure où il aurait eu besoin d'eux.

Il lâcha la gouttière et l'immeuble ne s'écroula pas. Il n'arrivait pas à décider ce qu'il voulait et ce qu'il allait faire. Même s'il ouvrait grandes ses oreilles à l'écoute de son âme, aucune musique ne retentissait. Il regarda autour de lui et réalisa que les palaces étaient tout proches. Il était presque arrivé à leur hauteur. Il décida de passer devant et de regarder par les fenêtres. Ensuite, il saurait se décider, lui sembla-t-il.

Les palaces lui procuraient une sorte de jouissance. Leur atmosphère était si différente, plus opulente qu'ailleurs, plus fastueuse. Même les gens qui papillonnaient à leur proximité étaient différents : si superbes qu'ils semblaient arachnéens, et des parfums si exquis émanaient d'eux qu'on ne les trouvait certainement pas en Finlande. Ensuite, quand ils étaient dans leurs chambres, ils s'étendaient, nus, dans des draps de soie, et leur peau était si veloutée et si blanche qu'on aurait voulu mordre dedans.

Titi s'ébranla. Maintenant, il avançait d'un pas nettement plus rapide que de toute la soirée. Comme sur commande, un taxi se rangea devant la porte du premier palace. Le portier surgit en trombe. Il devait se sentir grotesque. Il était si endimanché qu'on aurait pu le prendre pour un clown : il portait un haut-de-forme en soie sur la tête et une veste de chanteur d'opérette. Du taxi sortit l'équipage d'un avion étranger, à en juger par les uniformes, et une des hôtesse de l'air en particulier était très belle. Elle ressemblait un peu à Madonna, les cheveux du même blond, et avait de la poitrine à revendre et sûrement l'intention d'aller au lit avec l'un ou l'autre des pilotes.

Titi se surprit à penser combien il était étonnant qu'une craquette, même chez une aussi belle femme, fût en réalité un machin extrêmement laid : obscur et si fripé qu'il pouvait abriter en secret des dents à l'intérieur de ses replis, des dents de brochet, des crocs en os recourbés vers l'intérieur, et si les dents se refermaient d'un coup sec, on était fait ! Il ne restait plus rien. Tout au plus quelques lambeaux.

Le vent passa en tourbillonnant le long du mur et apporta aux narines de Titi l'odeur de la femme, et c'était celle d'un parfum suffocant, presque écoeurant, identique à celui dégagé au zoo de Korkeasaari par la cage du renard bleu. Tout se mit à tourner dans le ventre de Titi. Il regarda ailleurs, en haut, vers le ciel, entre les premières gouttes de pluie. Il ne voulait pas être un placard en tôle ni un être humain – il voulait être un oiseau.

VINGT-QUATRE

L'orage

Il pleuvait déjà depuis un petit moment : de grosses gouttes annonciatrices d'orage tambourinaient tristement contre le toit de la voiture. Harjunpää se demanda s'il allait mettre les essuie-glaces en marche ou pas, puis jugea que non. En réalité, il valait mieux laisser l'eau ruisseler sur les vitres. Ils arrivaient à voir suffisamment à travers. En revanche, avec un peu de chance, on ne pouvait plus les distinguer depuis la rue. La situation prenait aussi une autre tournure : il était fort peu probable que leur rôdeur se fasse tremper volontiers, ni que quiconque sorte du bar de son plein gré en pleine tourmente.

Un éclair zébra le ciel, puis il s'écoula un bon laps de temps, qui parut s'éterniser – et on entendit enfin un lointain grondement. Harjunpää pressa sa tempe contre la vitre latérale, espérant que l'orage éclate pour de bon, au point de faire plier les arbres et crépiter les gouttes de pluie sur le bitume, déborder l'eau sur les trottoirs et saturer l'air de lumière blanche et d'un fracas qui déchirerait les oreilles. Ensuite, tout serait changé.

Il comprenait bien que c'était lui qui aurait en réalité dû réussir à déclencher cet orage qu'il appelait de ses vœux, et aussi qu'il n'en était pas capable. Mais le croyait-il seulement ?

Car il savait ce qui n'allait pas. Il savait que c'était d'une stupidité digne du dernier des amateurs de surveiller un seul des deux endroits envisageables, à partir d'une seule voiture facilement repérable de surcroît. L'affaire aurait dû être menée de manière différente : les deux bars auraient dus être mis simultanément sous surveillance nocturne pendant une semaine ou deux, par une équipe qui ne se serait occupée que de cette affaire. Mais pour l'instant, ils n'étaient que deux, Onerva et lui, à s'escrimer là-dessus, quelques heures le jour et quelques autres la nuit. Cela équivalait un peu à plonger sa main dans la mer et à attendre qu'un poisson vienne s'y faire prendre.

Derrière toute cette stupidité, il y avait l'erreur fondamentale, le fait que les enquêteurs se fussent divisés en deux camps adverses et suivissent ainsi deux pistes différentes. Ce n'était plus de la coopération, pour autant que cela en eût jamais été, c'était une compétition puérile et hargneuse. Il ne comprenait même plus vraiment comment ils en étaient arrivés là, mais il se sentait coupable dans une certaine mesure. Lui aussi avait sa part de responsabilité. Et

Valkama, nommé directeur d'enquête, ne leur était pas d'un grand secours : il était toujours pris par ses autres occupations urgentes, et ses commentaires laconiques étaient plutôt fumeux : « Eh bien, ce genre de désaccord passager peut au bout du compte s'avérer bénéfique... »

Pour comble de malheur, la situation s'était encore envenimée dans la journée : Lampinen n'avait pas consenti à leur raconter comment la soirée d'hier s'était passée avec Nikander, sans doute parce qu'il n'avait obtenu aucun résultat. Les autres membres de son équipe étaient restés silencieux eux aussi, au point de donner l'impression de s'être tous entendus au préalable. La situation était définitivement dans l'impasse. Comme à la maison, avec Grand-père : Harjunpää n'avait toujours pas réussi à joindre Salin, du service social. Il changea de position et espéra que l'orage serait d'une violence inouïe.

« Onerva », dit-il au bout d'un moment. « Il faut qu'on trouve un moyen de traiter cette affaire autrement.

— Il me semble qu'on en a tout à fait la possibilité à l'instant même », dit doucement Onerva. Sa voix était une « voix de circonstance », légèrement électrique. Les yeux à demi fermés, elle regardait par-delà Harjunpää, à travers la pluie, en direction du jardin ou de la rue Mechelin. « Parce que quelqu'un se tient là-bas sous cet arbre. Complètement immobile contre le tronc. Mais je ne comprends pas comment il est venu là... Juste derrière lui, il y a le buisson autour duquel Thurman est venu chercher des traces de pas.

— Où ça ? Je ne... Oui, il y a quelqu'un. Un homme.

— Et il regarde fixement de l'autre côté de la rue, vers le bar. » Harjunpää tressaillit, comme si un courant l'avait traversé : concentré tout à coup, il calcula la distance jusqu'à l'arbre et évalua l'influence de la pluie sur les divers itinéraires de fuite possibles – au moins, celle-ci avait exaucé ses désirs et devenait torrentielle. Derrière son excitation, il pressentait avec conviction que le dénouement était proche, que l'homme était le bon, leur rôdeur. Il le pressentait comme il avait pressenti le danger sur le rivage de Mustikkamaa, et il posa une main fébrile sur le poignet d'Onerva. « Cette-fois, on ne va pas le rater, dit-il en chuchotant par réflexe. On ne va pas prendre de risques. On va demander au Central d'envoyer une patrouille en civil du côté de Mechelin. Nous, on va se séparer. Un de nous s'approchera par-devant, l'autre fera le tour par le jardin pour arriver par-derrière. Si ce n'est pas le bon type, on vérifie juste son identité et on n'insiste pas.

— C'est le bon. Sinon il n'aurait aucune raison de rester là sous ce déluge. À propos, les deux ou trois gusses qui ont déjà essayé de l'attraper ont dit qu'il courait sacrément vite... On fait envoyer par précaution une patrouille cynophile du côté de l'hôpital de Hesperia ?

— O.K. »

Onerva saisit le micro et Harjunpää sortit les menottes du vide-poches de la portière sans lâcher un seul instant l'homme des yeux. Celui-ci était apparu là-bas comme un fantôme et pouvait disparaître de même. On le distinguait mal : il se tenait immobile des pieds à la tête dans la pluie et l'obscurité, ses vêtements étaient curieusement ternes. Comme s'il constituait une partie de l'arbre, un broussin ou le moignon d'une branche cassée. Harjunpää referma son autre main sur la longue matraque en bois posée sur le plancher de la voiture.

« Central reçoit cinq-huit-trois.

— On a une cible en vue dans le jardin Topelius, mais on aurait besoin d'une patrouille en civil du côté de la rue Mechelin pour assurer l'interpellation. C'est possible ?

— Un instant », dit l'opérateur du Central. On entendit un grésillement, puis le silence. Harjunpää pouvait presque voir l'homme faire défiler les lignes sur son moniteur. Un violent éclair jaillit de nouveau, répandant une lumière qui palpita partout alentour. Tout de suite après vint un craquement, comme si quelque chose s'était déchiré au-dessus d'eux. L'homme au pied de l'arbre n'avait pas bougé. Du moins pas encore. « Pour cinq-huit-trois. La seule patrouille en civil est en ce moment avec les assistantes sociales pour une affaire de mineurs. Ça peut leur prendre encore une bonne heure. Des agents en tenue ne peuvent pas faire l'affaire ?

— Non, malheureusement. Il a tendance à détalier facilement. Et pour les chiens ?

— Désolé », dit l'opérateur du Central, et sa voix était sincèrement contrite. « Le premier vient juste de terminer son service et l'autre assiste la police de Vantaa pour des recherches. » Une ombre de découragement passa sur le visage d'Onerva, mais elle ne baissa pas les bras pour autant. « Bon, est-ce que vous savez s'il y a des hommes de la Criminelle en train de tourner ? Lampinen et compagnie, par exemple ?

— On les a entendus sur Crime-deux-trois. Vous pouvez essayer sur cette fréquence.

— Merci. Terminé. »

Onerva interrogea Harjunpää du regard, puis tous deux reportèrent leur attention vers le jardin. L'homme s'était détaché de l'arbre et avait fait deux ou trois pas, comme s'il allait tenter de s'abriter quelque part avant que le déluge n'atteigne son point culminant, mais il eut ensuite un geste d'hésitation, ou d'indifférence, et s'appuya de nouveau contre le tronc. « Essaie, souffla Harjunpää à Onerva. Le local pour leur souricière est dans le coin. Il y a peut-être quelqu'un là-dedans.

— Est-ce que Lampinen et Juslin de la Criminelle reçoivent Onerva

Nykänen ?

— Je vous reçois », répondit Justicus. Sa voix retentit avec autant de netteté que s'il se trouvait juste à côté. « Tu es quelque part dans les environs de la rue de la Houblonnière ? On a un crâne probable dans le jardin Topelius, en face du bar Lehtovaara. On aurait besoin de renforts pour assurer le coup. C'est possible ?

— Un instant », intervint quelqu'un en retrait, et ce quelqu'un était Lampinen. « Notre objectif va mettre les voiles d'une minute à l'autre. On est tous prêts à décoller, alors personne ne se libère pour aller aider qui que ce soit.

— Terminé », dit Onerva en raccrochant brutalement le micro et en éteignant la radio. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes où brillait une lueur mauvaise. Harjunpää ressentit la même colère, une colère et un écoëurement dirigés contre tout : contre la police, contre leur affaire, contre le monde entier, et dans son dos se profila l'envie de tout laisser tomber, puis il soupira comme s'il revenait à la réalité, et sa colère prit soudain une forme nouvelle : maintenant, c'était une sorte de détermination farouche, tout entière focalisée sur l'homme qui attendait dehors. « Évidemment, on pourrait tenter de lui tomber dessus franco », dit-il en tâtant avec nervosité la poignée de la matraque. « Mais à mon avis, la distance est trop grande. Il aurait tout le temps de déguerpir.

— Sur l'herbe mouillée, on aurait du mal à courir. On va le prendre à revers.

— Alors on sort de ton côté. Discrètement et en se baissant. Tu partiras seulement quand tu verras que je suis arrivé au niveau de ce buisson, là-bas. On s'approchera de lui en marchant normalement. Il est peu probable qu'il se méfie. Quand on sera à portée de lui – Naps ! O.K. ? »

Onerva opina du chef, balança son sac sur l'épaule et tira la poignée de la portière. La pluie formait un mur grondant devant eux, la surface du trottoir bouillonnait et ruisselait. Onerva se retrouva dehors, au milieu de la tourmente. Harjunpää se contorsionna pour passer ses jambes par-dessus la console centrale et fit un signe frénétique de la main à Onerva : baisse-toi, baisse-toi ! Mais Onerva n'en tint pas compte. Au contraire, elle ouvrit la portière en grand et prit appui dessus, comme si elle ne pouvait pas tenir debout autrement. Un éclair jaillit. Une déflagration lui succéda tout de suite après, et le vent secoua furieusement les arbres. « On a merdé », dit Onerva, très calme en apparence, mais sa voix laissait transparaître sa tension. « Sors quand même comme si de rien n'était. Il a aperçu la lumière du plafonnier au moment où j'ai ouvert la portière. Il se tient maintenant de ce côté-ci de l'arbre. On le distingue à peine, mais à coup sûr il nous épie.

— Merde de merde...

— Arrête avec tes “merde”. On était dans la voiture en train de se bécoter un peu, maintenant on est toujours un peu beurrés et on va à la maison.

— C’est inutile.

— Non ! »

Harjunpää se résolut à sortir. Les gouttes martelaient son crâne et son visage à lui faire mal. Onerva tendit les bras, les noua autour de son cou et se dressa sur la pointe des pieds – les mains de Harjunpää tâtonnèrent, trouvèrent les frêles omoplates d’Onerva, ses épaules, et il l’attira contre lui. Le visage d’Onerva était là, à quelques centimètres du sien, mouillé par la pluie, une mèche plaquée sur la joue. Il sentait son odeur délicate et sa chaleur. Il lui embrassa le nez et le menton, puis la bouche, et c’était bon, c’était bon à couper le souffle – interdit, et néanmoins nécessaire. La pluie les cinglait, le temps s’était arrêté. Puis Onerva se dégagea et jeta un coup d’œil vers le jardin. « Il y est toujours, dit-elle le souffle court. On procède comment ? »

Pendant un bref instant, Harjunpää eut envie de dire « on bluffe encore », mais il ne voulut rien détruire. Il avait senti combien Onerva avait été en symbiose avec lui, et pourtant il savait déjà qu’ils en resteraient là, qu’ils ne se permettraient pas d’aller plus loin, cela n’avait pas été leur intention – il s’était passé quelque chose de difficile à comprendre. Il transféra discrètement la matraque dans son autre main, passa un bras autour des épaules d’Onerva, pressa sa joue contre ses cheveux mouillés, et ils se mirent en route. « On va traverser ici tout de suite, dit-il à voix basse. Après, on tournera à l’angle et on marchera droit sur lui.

— Il nous observe. Il se déplace autour du tronc de façon à se trouver tout le temps derrière. Je distingue son visage, en plus clair.

— Il n’est vraiment pas bien grand. Un mètre soixante-dix à tout casser.

— Si on le compare avec le tronc de l’arbre, on peut dire qu’il est assez maigrichon.

— Oui... »

Ils atteignirent la lisière du jardin et continuèrent d’avancer. Seule une bonne vingtaine de mètres les séparait de l’homme, mais la pluie était si torrentielle qu’il leur était difficile de discerner tous les détails. Tout à coup, une certaine fièvre les gagna, une tension, comme toujours lorsqu’une interpellation était imminente. Les questions se bousculaient alors dans la tête : comment les choses allaient-elles se dérouler, était-ce vraiment leur homme, allait-il se débattre, avait-il une arme ? Leurs corps se préparaient aussi, sécrétant une force mystérieuse qui restait pour l’instant tapie en eux.

Ils arrivèrent à l’angle et bifurquèrent. Le bar se trouvait juste

devant eux. Il dégageait une lumière rassurante, et il y faisait certainement chaud aussi. Les chaussures de Harjunpää étaient déjà pleines d'eau et sa chemise épousait son dos comme une méduse. « Il s'est glissé derrière le tronc », chuchota Onerva en pressant le pas, puis elle repoussa le bras de Harjunpää et s'élança en courant. « Timo ! Il est parti dans les fourrés ! »

Harjunpää fonça. L'eau claquait sous ses pieds, la matraque se balançait dans sa main, puis il arriva sur l'herbe molle et glissante. À chaque pas, il manquait de s'étaler. Le tronc d'arbre fuligineux fut dépassé en trombe et un éclair zébra le ciel, une décharge bleutée qui frémit un long moment, et dans la lumière, il vit l'homme – celui-ci gravissait la pente douce, détalant entre les bouleaux avec une légèreté évoquant un animal, un cerf, peut-être. Et peut-être était-ce aussi l'instinct du cerf qui l'avait averti du danger. « Halte ! » cria Harjunpää, sachant bien que c'était inutile. « Halte ! Police criminelle ! » Les branches des buissons giflaient les jambes de son pantalon. Onerva cavalait, quelques mètres sur le côté. Elle s'était débarrassée de ses chaussures et farfouillait dans son sac. Le revolver apparut dans sa main. Harjunpää faillit hurler : « Non ! » mais Onerva ne braqua pas l'arme vers le fuyard. Elle la pointa vers le bas, droit vers le sol, visant l'herbe. Harjunpää réitéra de nouveau son ordre, puis Onerva fit feu une première fois, et une seconde. Des flammèches jaillirent et l'odeur de la poudre se répandit. L'autre continua sans s'arrêter, peut-être même de plus belle : la distance grandissait, inéluctablement. Il était sur le point de leur échapper. « À la voiture ! haleta Harjunpää. Onerva ! On retourne à la voiture !

— Non ! Juste un de nous ! C'est toi qui as les clés ! Je continue de le courser ! Je verrai où il va ! Tu me récupéreras au passage plus tard ! »

Harjunpää fourra la matraque dans la main d'Onerva, puis fit demi-tour en hâte. Il coupa en diagonale à travers le jardin et regretta soudain sa décision. Elle lui semblait dangereuse, dangereuse pour Onerva – et si l'homme faisait volte-face et décidait de se battre ? Et s'il avait une arme, ne serait-ce qu'un couteau ? Mais Harjunpää ne pouvait plus rien changer. Il ne pouvait que sprinter encore plus furieusement et faire confiance à Onerva pour prendre soin d'elle-même. Elle en était capable. Elle avait en plus le revolver et la matraque. L'homme avait d'ailleurs dû être si effrayé par les coups de feu qu'il ne s'arrêterait pour rien au monde.

La voiture se dessina devant lui. L'eau gargouillait sur le toit, déversant une écume blanchâtre. Le capot était orienté dans la mauvaise direction, bien sûr. Il fourragea dans sa poche à la recherche des clés, puis se trouva à côté de la Golf, en train de se débattre pour ouvrir la portière, les mains tremblantes, résultat de la course. Il

s'engouffra à l'intérieur, alluma la radio, réalisa sur-le-champ que ce n'était pas la peine : il était trop essoufflé et trop agité, le Central ne comprendrait pas un mot s'il réclamait des renforts. Il remit ça à plus tard et enclencha le contact. Dans les faisceaux des phares, la pluie ressemblait à des joncs qui se trémoussaient. La voiture jaillit d'un bond du nid-de-poule et Harjunpää accéléra. Il s'aperçut qu'il serait absurde de gaspiller du temps à faire demi-tour ou d'essayer de couper par le jardin – il risquait de s'y embourber. Il vira directement dans la rue de la Houblonnière et prit encore à gauche ensuite. La rue Mechelin s'ouvrit devant lui. Pas une voiture en vue. Il s'engagea sur la voie opposée, longeant le jardin. Le gyrophare était trop loin sur le plancher, impossible de l'attraper. C'était peut-être mieux ainsi. La lumière bleue n'aurait servi qu'à avertir que le fuyard.

Les arbres défilèrent devant ses yeux, puis les fourrés, et enfin le jardin lui-même. Aucune trace du fuyard ni d'Onerva. Il pensa tout à coup qu'un homme en fuite suffisamment malin aurait par exemple pu se cacher dans un buisson, pour bondir ensuite sur elle par-derrière. Un goût de bile lui monta dans la gorge et il s'empara de l'émetteur. « Cinq-huit-trois pour le Central !

— Central, à vous.

— Envoyez des renforts dans le jardin Topelius. Le type se fait la malle. En direction du centre.

— Calmez-vous... Vous pouvez nous donner son signalement ?

— Petit, dit Harjunpää, le souffle court. Maigre. Des vêtements gris. Il court vite. Nykänen, de chez nous, le suit à pied. Onerva Nykänen.

— Bien reçu. Terminé. Est-ce qu'une patrouille dans le secteur de Töölö pourrait... »

Harjunpää ne resta pas à l'écoute. L'intersection avec la rue Sibelius se trouvait devant lui. Même au loin, dans la rue Mechelin, il ne vit personne, à moins que la pluie ne cachât les passants. Il amorça un virage à gauche et freina. La voiture partit en aquaplaning et faillit se mettre en travers de la route. Il contre-braqua furieusement et réussit à la redresser d'extrême justesse avant d'atteindre le bord du trottoir. Les arbres ornant la rue des deux côtés formaient une voûte touffue sous laquelle la pluie ne tombait pas avec autant de force, mais il n'y avait personne, juste des voitures en stationnement. Beaucoup plus loin, presque au croisement avec la rue Topelius, une moto passa.

Harjunpää s'arrêta et baissa la vitre. Il observa le jardin et tendit l'oreille. Au moins, on n'entendait pas de coups de feu ni d'appels au secours. Au loin, le hululement d'une sirène retentit. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui était arrivé à Onerva, puis il l'entendit l'appeler : « Timo ! » et il la vit au même moment : elle était dans le jardin,

encore à deux cents mètres au moins. Elle gesticulait frénétiquement en direction de la rue Topelius. Harjunpää comprit tout de suite : la moto ! Elle avait roulé sans feux, et sous un tel déluge... L'homme avait dû la garer en prévision dans la rue Sibelius.

Il balaya l'espace devant lui et crut encore distinguer à travers la pluie une forme fantomatique qui disparut au même moment à gauche, peut-être dans la rue de Töölö. Puis il regarda en direction du jardin. Onerva s'était immobilisée et reprenait son souffle, les mains appuyées sur ses genoux, sans faire mine de vouloir rejoindre la voiture. Harjunpää comprit lui aussi que cela aurait été une perte de temps. Il s'empara du gyrophare posé sur le plancher et le flanqua sur le tableau de bord, lâcha la pédale d'embrayage et fit rugir le moteur. Puis il chercha à tâtons l'interrupteur, le tourna d'un cran, et la voiture fut inondée d'une lumière convulsive d'un bleu vif. « Prudence », se dit-il pour lui-même, prudence, se répéta-t-il. La Golf s'élança au milieu des éclairs dans la rue Topelius et s'y enfonça, moteur hurlant. Les essuie-glaces s'activaient à toute vitesse et les vitres commençaient à s'embuer : l'humidité des vêtements de Harjunpää s'évaporait. Il brancha le ventilateur à fond et se ménagea à la va-vite une trouée dans le pare-brise avec le tranchant de sa main.

À gauche, ensuite. La rue de Töölö était là, et il vit la moto. Ou plutôt la Mobylette, vu la taille de l'engin. Le conducteur avait allumé ses feux. Peut-être se croyait-il hors d'atteinte. Harjunpää accéléra et l'écart se réduisit rapidement. L'homme à la Mobylette jeta un coup d'œil derrière lui et paniqua : sa monture tangua et il faillit tomber, mais il réussit à rétablir l'équilibre d'une façon qui tenait du miracle, accéléra et vira à gauche, raclant le bitume du talon. Harjunpää propulsa sa main vers l'interrupteur et la sirène se mit à gémir : Vou-vou. Cela affolerait l'homme encore davantage, il le savait. Il était conscient des risques que cela engendrait, mais il n'y avait pratiquement pas de circulation et, à cause de la pluie, l'homme ne pourrait pas pousser sa Mobylette à fond.

L'intersection avec la rue de Linnankoski était déjà en vue. L'autre avait pris à droite, dans la rue de Nordenskiöld, et n'avait même plus cent mètres d'avance. Telle une vague brûlante, l'euphorie de la victoire submergea Harjunpää, mais il essaya de l'étouffer aussitôt. Elle était dangereuse – risquait de l'aveugler de façon néfaste, et il savait que tout pouvait encore arriver : il pouvait commettre une imprudence et bousiller la Golf contre un poteau, ou l'homme à la Mobylette pouvait avoir l'idée de s'enfuir dans le dédale des ruelles adjacentes et continuer à pied, le tour aurait été joué !

Tii-taa-tii-taa ! gémissait la sirène. Harjunpää passa la troisième et appuya sur l'accélérateur – pour décélérer presque aussitôt et freiner. On aurait dit que le fuyard avait lu dans ses pensées : il avait viré à

gauche au dernier moment, traversant la chaussée pour disparaître dans une ruelle. La Golf continua de filer en avant comme un train fou. En raison de la pluie, Harjunpää n'osa pas écraser la pédale de frein. Le carrefour dépassé, la voiture s'immobilisa enfin. Il passa en marche arrière et recula dans un rugissement de moteur, martyrisa la boîte de vitesses et vira dans la petite rue adjacente. Maintenant que la donne était différente, il débrancha la sirène et le gyrophare.

Il se retrouva presque aussitôt devant un grand carrefour. Il ralentit, finit par s'arrêter, regarda partout alentour. Aucune trace de la Mobylette. Ni d'aucun piéton. La déception s'abattit sur lui comme un liquide lourd. Il se laissa aller de tout son poids contre le dossier. Et puis non ! Il retrouva l'état dans lequel il avait soudain été plongé quand Onerva avait aperçu l'homme dans le jardin. Il fut envahi par le besoin écrasant de mettre la main sur le rôdeur et de résoudre l'affaire. L'homme à la Mobylette n'avait tout simplement pas eu le temps de disparaître. Il devait être quelque part, tout près, et la Mobylette aussi.

Harjunpää tourna au pif encore à gauche et leva les yeux vers la plaque à l'angle. Il se trouvait rue Messenius. Il avança au pas, scrutant les portions de trottoir entre les véhicules. Il était déjà presque arrivé au bout de la rue. Et voilà, la Mobylette était là. Abandonnée à la va-vite devant une camionnette grise, presque collée contre le pare-chocs. Harjunpää pila, empoigna sa torche électrique et bondit dehors. Il releva par précaution son blouson à l'emplacement du revolver et rejoignit la Mobylette en quelques enjambées. C'était la bonne : le moteur était si chaud que les gouttes de pluie chuintaient quand elles tombaient dessus.

Il jeta un coup d'œil au bâtiment voisin : un immeuble à la façade brune dont les dimensions indiquaient qu'il abritait probablement des appartements très spacieux. Il se dirigea vers l'entrée la plus proche, gravit le perron et posa sa main sur la poignée. La porte était fermée. Il alluma sa torche et dirigea la lumière sur le sol du hall à travers un épais carreau. Tout était sec, aucune trace humide de pas. Il réfléchit un instant. Le plus sensé lui parut d'essayer de savoir où l'homme était allé avant que les éventuelles traces de pas n'aient le temps de sécher, et de n'alerter les renforts que par la suite. Il passa à la porte suivante, sans plus de résultat. Et il se retrouva à l'angle du bâtiment, qui formait une courbe gracieuse pour rejoindre la rue de Stenbäck. De ce côté, il y avait un porche.

Il le gagna sous la pluie faiblissante, leva sa torche et éclaira le sol à travers les ornements en fer forgé – il prit une profonde inspiration : par terre brillaient des traces humides de pas. Elles menaient vers la cour et avaient clairement été laissées par quelqu'un qui courait, tant elles étaient espacées. En proie à une vive excitation, Harjunpää

secoua la porte, sans succès bien entendu. Mais du mur dépassait un bouton de sonnette blanc, PORTE était écrit dessous. Il appuya sur le bouton et au bout de quelques secondes, la serrure émit un bourdonnement électrique et le battant s'ouvrit.

Harjunpää pénétra sous la voûte, mais se figea aussitôt. Il avait l'impression diffuse, la crainte presque superstitieuse, d'être à deux doigts de tomber dans un piège, d'avoir pénétré dans un territoire celant un étrange danger. Il dégaina son arme et écouta : seule l'eau gargouillait dans la cour en s'écoulant par les gouttières. L'orage grondait quelque part au nord. Il se dirigea à pas de loup vers la cour, le pouce posé par avance sur le chien. Un peu avant d'atteindre le bout du hall, il s'accroupit et observa les traces de pas et leur direction. Il lui sembla que le fuyard avait amorcé une courbe vers la droite tandis qu'il courait dans le hall. Si cela était exact, l'homme avait probablement emprunté le premier escalier s'ouvrant à droite dans la cour. Harjunpää se redressa et parcourut celle-ci du regard. Il n'y rencontra qu'une obscurité totale. Les fenêtres de la cage d'escalier luisaient de toute leur noirceur et d'aucun appartement ne filtrait la moindre lumière.

Il rentra le cou dans les épaules par réflexe et courut jusqu'à la porte de droite à travers la pluie qui s'était considérablement calmée, saisit la poignée. La serrure craqua doucement et la porte s'entrouvrit. Il éprouva une curieuse sensation de déjà-vu, mais celle-ci s'estompa rapidement. Ses oreilles ne lui renvoyaient que le silence profond régnant dans la cage d'escalier. Il appuya sur le bouton de la minuterie qui rougeoyait comme un œil de feu, et une douce lumière jaune illumina les lieux.

Il regarda tout d'abord par terre. Là aussi, les traces étaient nettement visibles. Le fuyard n'avait pas pris l'ascenseur, mais l'escalier. De l'eau avait dégouliné de ses vêtements. À l'évidence, ils étaient complètement trempés à la suite du déluge. De petites flaques brillaient comme des pièces en argent dans le faisceau de la torche de Harjunpää. Il commença à gravir les marches. Le fuyard avait dépassé le premier étage. Le deuxième aussi. Au troisième, Harjunpää s'arrêta soudain. Il se sentait vaguement inquiet – mais plus de la même façon que sous la voûte. Maintenant, il *savait* que quelque chose clochait.

Comment le savait-il ? Il n'aurait pu le dire. Avait-il entendu un bruit ? Il pencha la tête et écouta : peut-être y avait-il quelqu'un en haut, au niveau des greniers ? Mais non, le silence était rigoureusement identique. La bouche sèche, il tripota sans en avoir conscience le chien du revolver, puis il prit une profonde inspiration, suivie d'une seconde. Voilà. Il avait trouvé : dans l'air flottait une odeur caractéristique. Il la connaissait bien, il avait déjà été amené à la respirer des centaines de fois. C'était la puanteur âcre et douceuse

d'un corps humain en état de décomposition avancée.

En silence, sur la pointe des pieds, Harjunpää commença à monter vers le quatrième étage. À la réflexion, il pensa s'être trompé : les égouts répandaient parfois une odeur similaire, ce qui expliquait pourquoi des gens pouvaient vivre avec un macchabée en guise de voisin pendant des mois. Il renifla l'air de nouveau. L'odeur était encore plus forte. Non, cela ne faisait plus aucun doute : quelque part dans un appartement tout proche se trouvait un cadavre.

Il tendit le cou pour jeter un œil sur le palier, mais celui-ci était toujours aussi désert. Seules les gouttes d'eau brillaient sur les dalles du carrelage. Harjunpää les suivit. Elles menaient à la porte donnant sur l'aile droite du bâtiment. Là, elles étaient plus nombreuses qu'ailleurs. En fait, une petite mare s'était formée sur le carrelage, accompagnée de traces laissant supposer que le fuyard s'était accroupi ou agenouillé là un instant.

Harjunpää se tenait sur le côté, de façon à être protégé par le mur. De là il se pencha avec prudence vers la porte, tendit la main et entrouvrit la fente de la boîte aux lettres – une bouffée de vapeurs méphitiques lui sauta au visage. « Helga Kivimäki » était inscrit sur la plaque. Harjunpää était décontenancé : leur rôdeur vivait-il là-dedans avec un cadavre ? Ce n'était pas impossible. Il avait déjà vu ça. Il en avait même vu qui essayaient de faire manger de la bouillie à un cadavre déjà momifié. Il se dit ensuite que la femme ou la mère du rôdeur était peut-être morte, que l'homme avait perdu la raison à la suite de cela, ou peut-être qu'il avait tué une de ses victimes et qu'il voulait à présent se livrer à la police. Quoi qu'il en soit, il était là-dedans, maintenant, et il attendait celui qui viendrait l'arrêter – dans les yeux de Harjunpää passa un reflet féroce.

Il gagna sans bruit le côté opposé de la porte, s'accroupit et examina la rainure des yeux. Celle-ci était si large qu'on apercevait le pêne. Il réalisa qu'ouvrir la porte lui prendrait moins d'une minute. Il avait dans sa poche intérieure un petit sac plein de crochets divers. Sans plus réfléchir, il posa son revolver par terre et extirpa le sac de sa poche. Il dénoua le cordon, et les crochets en acier dépoli glissèrent dans le creux de sa main. Puis il se figea. Lentement, il leva la tête, un peu comme s'il venait de se réveiller. Il avait été sur le point de commettre une faute impardonnable : et si on avait pointé le canon d'un fusil dans l'entrebâillement de la porte et tiré à bout portant sur son visage ?

Il déglutit, mâchoires crispées, s'éloigna, remit le sac dans sa poche et le revolver dans l'étui. Il tremblait de tous ses membres, tant il était en colère, contre personne en particulier sinon lui-même. Puis il sortit son insigne, marcha jusqu'à la porte située à l'autre bout du palier et pressa longuement la sonnette. Une minute s'écoula, un peu plus, puis

un bruit de pas qui se rapprochaient se fit entendre de l'autre côté, et enfin une voix d'homme à moitié endormie demanda avec méfiance :
« Qui c'est ? »

— Police criminelle, dit Harjunpää. J'ai besoin d'aide. Il faut que je téléphone, je veux dire. »

La porte

Au premier abord, l'escalier semblait toujours aussi silencieux, mais en prêtant l'oreille avec plus d'attention, on découvrait qu'il regorgeait de mouvements presque imperceptibles et de sons infimes, comme échappés par mégarde : quelqu'un rectifia la position de ses pieds, les menottes accrochées à la ceinture d'un autre tintèrent, et quelque part on se moucha discrètement. Plus d'une dizaine de policiers se tenaient dans l'escalier. Tout était prêt. On n'attendait plus que l'ordre d'intervenir.

Dans ses vêtements humides, Harjunpää s'accotait au mur, à mi-chemin entre le quatrième et le cinquième étage. La nuit était déjà si avancée que tout lui semblait un peu irréel, comme le rêve d'une tierce personne dans lequel il aurait réussi à s'introduire à la dérobée. Mais il se sentait soulagé aussi : la responsabilité ne lui incombait plus uniquement. L'opération était commandée par Heikkanen, le commissaire de permanence de la Sécurité publique, un homme plutôt jeune mais prompt à agir et sûr de lui. Il n'avait pas besoin de se faire cirer les pompes. Il se contentait du travail bien fait. « Vous n'avez rien oublié, à votre avis ? » demanda Heikkanen en se tournant vers Harjunpää. Peut-être le fit-il juste pour gagner encore quelques secondes, car il tenait déjà sa radio levée, comme s'il avait voulu donner sur-le-champ l'ordre d'intervenir. Harjunpää se contenta de secouer la tête. « Ce qui me fait hésiter, pour être franc, c'est ce voisin qui a dit qu'il y avait des armes à l'intérieur, chuchota Heikkanen. Je me demande si on ne devrait pas plutôt envoyer tout de suite les gaz lacrymogènes. Mais d'un autre côté, le chien devrait faire l'affaire.

— Oui. Surtout qu'on n'entend aucun signe de vie. Si on tient compte aussi du fait qu'une enquête décès nous attend très probablement là-dedans, plus on règle l'affaire proprement, mieux c'est. »

Heikkanen se tut un instant, cherchant de toute évidence quelque chose à ajouter, mais sans rien trouver. Il lâcha avec un petit rire : « Notre type lui aussi doit être maintenant en train de se balancer au bout d'une corde... »

À son expression, on devinait qu'il ne s'agissait pas là d'une simple boutade, mais plutôt d'un souhait, et cela aurait été sans conteste la meilleure issue à la situation. « Tout est prêt », dit Heikkanen dans la

radio, et sa voix ne contenait maintenant plus la moindre trace de plaisanterie ni d'hésitation. « On y va. Kettunen, occupez-vous de la porte. »

Harjunpää se plaqua contre la grille de la cage d'ascenseur. À travers les mailles grillagées, il avait une bonne vision du palier du quatrième. Kettunen, de l'identité judiciaire, se déplaça le long du mur jusqu'à la porte de la dénommée Kivimäki. Sa main était déjà levée, tenant un crochet ou une pointe – ils n'avaient pas réussi à se procurer la clé, la régie de l'immeuble n'ayant pas de permanence de nuit. Il s'accroupit et attaqua sa silencieuse besogne. Tout à côté de lui, juste derrière l'angle, se tenaient deux policiers équipés de gilets pare-balles et de casques. L'un d'eux braquait un fusil à gaz lacrymogène, l'autre tenait un petit pistolet-mitrailleur qui avait presque l'air d'un jouet.

Les secondes s'égrenèrent. De l'appartement ne parvenait aucun bruit. Puis la porte grinça et fut entrouverte. Kettunen se colla au mur. Tout le monde attendit. Un coup de feu, un cri, quelque chose. Mais rien ne se produisit. Kettunen fit demi-tour et disparut hors-champ, le cou rentré dans les épaules. L'odeur de mort s'amplifia. « Faites entrer le chien », dit Heikkanen dans sa radio. D'en bas, dans l'escalier, provint un bruissement indéfinissable, suivi par quelques paroles d'encouragement et un jappement surexcité, puis des griffes crissèrent et un berger allemand fila comme un missile vers la porte. Pour s'immobiliser aussitôt devant. On aurait dit qu'il hésitait, que la puanteur de l'appartement le répugnait lui aussi. Il reçut un nouvel ordre, beaucoup plus sec cette fois-ci, et ouvrit la porte d'un coup de patte puis se coula en rasant le sol dans l'obscurité qui l'attendait. Une pile de courrier se déversa sur le palier. Le tas dans l'entrée devait selon toute apparence correspondre à plusieurs mois. L'homme au fusil se mit à tousser. Il porta sa main à son nez. De l'appartement ne parvenait toujours aucun bruit. « Il est au bout d'une corde », répéta Heikkanen, visiblement soulagé, juste pour pouvoir dire quelque chose, sans doute. Il consulta sa montre. L'aiguille des secondes fit tout le tour du cadran à son rythme régulier, entama un nouveau tour et eut le temps de l'achever avant que l'on n'entende un léger grattement dans l'appartement. Le berger allemand réapparut. Il partit rejoindre docilement son maître, tout en gémissant faiblement, ou en geignant, un peu comme si ce qu'il avait été obligé de regarder lui avait fendu le cœur. « Qu'est-ce que vous en pensez, Lehto ? » demanda Heikkanen dans la radio, et le maître-chien répondit du tac au tac : « En tout cas, il n'y a personne de vivant là-dedans.

— Cette odeur ne l'aurait pas désorienté ?

— Certainement, mais pas à ce point. On aurait entendu des aboiements et des cris.

— Terminé. Niiranen, Stenman ! »

Deux hommes casqués et vêtus de combinaisons débouchèrent sur le palier, venant de là où avait surgi le chien. Tous deux portaient à la main une puissante lampe halogène et un pistolet armé. Même s'il était déjà pratiquement certain que rien ne les menaçait, ils avancèrent à demi accroupis vers la porte et entrèrent en rasant les murs. L'instant d'après, la lumière fut allumée dans l'entrée, et quelque part au fond un peu après. Le courrier formait un amoncellement presque inimaginable. L'entrée dégageait de manière indéfinissable une impression de faste.

« Il reste encore des petites gouttes d'eau sur le parquet, dit une voix d'homme dans la radio. Et ça pue comme c'est pas possible, ici. La baraque est foutrement grande... »

Puis ce fut le silence. Harjunpää eut un mouvement d'impatience. Il aurait voulu entrer, tout en sachant que c'était impossible : moins il y aurait de personnes à l'intérieur, moins on détruirait d'indices, et l'enquête décès ou une éventuelle enquête criminelle incombait à l'équipe de nuit des Homicides attendant en bas dans la rue.

La radio de Heikkanen grésilla et la voix de l'homme se fit entendre : « Dans la cuisine, une porte donne sur un autre escalier. Il y a encore deux ou trois gouttes d'eau sur le seuil. »

La réunion

« Mais c'est précisément maintenant que nous avons besoin de renforts ! » s'exclama Harjunpää, pantois – il pensa avoir mal saisi ou mal interprété les paroles de Järvi. Il regarda les autres. Ils étaient toute une clique dans le mess de la Criminelle : Järvi et Valkama, Onerva, Lampinen et Justicus, et un des nuiteux présents rue Messenius, mais tous se taisaient en affichant l'air que rien de particulier ne s'était produit. Seule Onerva fixait le plafond, excédée. « La Mobylette est toujours là-bas, dans la rue. Il faut la mettre sous surveillance, plaïda Harjunpää. Rummukainen est sur place pour l'instant, mais il ne pourra pas rester passé midi. Idem pour l'appartement. Il se pourrait bien que le rôdeur y retourne. Il ne sait pas forcément que la police est tombée dessus.

— Il doit quand même être assez futé pour avoir observé la scène d'un endroit quelconque », lâcha Järvi sèchement mais en évitant le regard de Harjunpää. « Il a bien été capable de se sauver par la porte de derrière. Avec un minimum de jugeote, n'importe qui aurait dû le prévoir. Quoi qu'il en soit, mes hommes ne travaillent plus sur cette affaire à partir d'aujourd'hui. »

Harjunpää passa une main dans ses cheveux. Il avait l'impression que la seule chose à faire était d'essayer de temporiser. Ahomäki avait promis de venir lui aussi mais avait été obligé de s'absenter au dernier moment, et Harjunpää espérait qu'il serait de retour à temps : le patron les aurait soutenus, ce qu'était incapable de faire Valkama. Le patron aurait au moins acculé Järvi à dévoiler ce que cachait son changement de cap radical. « Et s'il s'agit d'un homicide ? » lança Harjunpää, ce qui ne suscita aucune réaction chez Järvi. Ce matin, dans son costume rutilant, il était un directeur de police d'un maintien quasi aristocratique. Les mains sur les hanches, il déambulait de long en large alors que tous les autres étaient assis, et son expression était censée refléter les grandes responsabilités conférées par ses connaissances supérieures. Il s'arrêta tout de même devant Pesonen, le nuiteux, et lui demanda : « Et vous, que pensez-vous de tout ça ?

— Impossible de se prononcer pour l'instant », commença Pesonen en se tortillant avec embarras. « Je veux dire, impossible de déterminer la cause du décès. Même le légiste n'a pas fait de suppositions, vu à quel point la marchandise était faisandée. Mais en

tout cas, à l'examen superficiel, on n'a rien pu constater qui dénoterait une agression... L'emplacement et la position concordaient bien avec un malaise. Tout à fait comme si elle s'était levée du fauteuil et avait eu une crise cardiaque, par exemple.

— Et l'appartement ?

— L'Identité judiciaire est toujours là-bas. Mais à première vue, il n'y a rien d'anormal. Pas de traces de lutte. Les affaires n'ont pas été fouillées, pas de façon visible en tout cas. Rien ne paraît manquer...

— Et vous qui essayez à tout prix d'en faire un homicide ! lança Järvi à Harjunpää. De toute façon, ce sont maintenant les oignons de votre brigade. » Harjunpää fixait le dessus de la table, massant ses tempes. Il était huit heures et demie. Il n'avait pas encore dormi une seule minute. La nuit avait été une succession ininterrompue d'échecs et de déceptions, avec l'espoir sans cesse renouvelé de pouvoir se dire : c'est maintenant ! et puis tout était encore tombé à l'eau. Malgré tout, pour la première fois, ils avaient quand même fait un pas en avant : ils avaient la Mobylette, et sa provenance pourrait peut-être les mener directement au rôdeur. Et ils avaient l'appartement de Kivimäki, foisonnant d'empreintes digitales et de traces de chaussures selon les premières constatations. Mais le plus important était peut-être que Lampinen et Justicus avaient dû reconnaître, après les événements de la nuit passée, qu'ils s'étaient très vraisemblablement trompés au sujet de Nikander. Harjunpää avait fondé ses espoirs là-dessus. Il avait escompté qu'à partir du moment où toute rivalité aurait cessé entre eux, ils se seraient lancés de toutes leurs forces à la recherche d'un individu aux allures de mésange. « Si on attendait d'abord les résultats de l'autopsie ? tenta-t-il encore. Et puis, à mon avis, on devrait aussi entendre le point de vue d'Ahomäki sur cette affaire.

— Ce ne sont pas les autopsies ni les points de vue qui feront évoluer les choses, rétorqua Järvi. Il est désormais inutile de chercher à pinailler à ce sujet. On m'a confié une mission de la plus haute importance, lourde de responsabilité vis-à-vis de la société, et j'ai l'intention de m'en acquitter au mieux. Son poids dépasse largement toutes ces histoires de rôdeur. Messieurs, je considère que la réunion est close. »

Il joignit ses talons d'un coup sec et salua, puis se dirigea tête haute vers la porte. Une sortie remarquable malgré les circonstances, que bien des acteurs auraient enviée. Mais Harjunpää ne put s'empêcher de lâcher, d'une voix un peu trop forte : « Et le Pisseux va prendre ça comment ? »

Järvi s'arrêta un instant sur le seuil, le dévisagea, ouvrit la bouche comme s'il allait répliquer, puis pinça ses lèvres en un trait menaçant et s'éloigna dans le couloir d'un pas martial.

Le silence plana sur le mess pendant un moment. Seul le ventilateur bourdonnait. « Bo-on », dit finalement Valkama d'une voix tramante. « Il ne faut quand même pas perdre de vue qu'on commence à avoir l'habitude de se dépatouiller tout seuls avec les affaires difficiles.

— Lampinen, dit Harjunpää. De quoi s'agit-il au juste ?

— Comme qui dirait, j'ai pas l'impression que ça te concerne.

— Non, bien sûr », dit Harjunpää en se levant, les mâchoires crispées. Il sentait tous les événements de ces derniers jours se mélanger, l'irritation et la colère pointer leur nez. Il aurait voulu passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un, se quereller ou déchirer quelque chose. « Écoute-moi bien, Lempi ! Si vous vous étiez donné la peine de venir nous prêter main-forte quand il était dans le jardin, il serait peut-être sous les verrous maintenant. Et d'une manière générale... dès le début, l'affaire a foiré à cause de ta bon Dieu de rancune personnelle !

— C'est faux.

— Alors fais bien attention à ce qu'on ne te remette pas de nouveau la tête dans la cuvette des chiottes ! Sinon ce Nikander va te filer définitivement entre les pattes !

— Même chose pour toi avec le rôdeur », dit Lampinen. Il écrasa son cigarillo dans le cendrier et se leva. Il sortit, la démarche raidie par la haine. Justicus lui emboîta le pas, l'allure nettement plus décontractée.

« Merde », souffla Harjunpää en faisant quelques pas hasardeux. Il se sentait galeux et puant, honteux aussi, et les paroles que Valkama prononça sans aménité ne le réconfortèrent guère : « Il faut toujours essayer de se rappeler qu'il nous arrive à tous d'essuyer des échecs. Et ce n'est pas en essayant d'en faire endosser la responsabilité aux autres que l'on réduit leur portée à néant.

— Réduit à néant, c'est ça », soupira Harjunpää en gagnant le couloir. Il voulait être seul, au moins un petit moment. Il partit vers son bureau, en espérant que même Onerva ne le suivrait pas.

Il se tenait immobile au centre de la pièce et fixait l'horizon. Très lentement, son esprit commençait à se calmer et le sentiment de honte à le quitter. Il en subsistait pourtant encore une trace, liée à toute la situation et plus particulièrement au fait que quelqu'un devait prendre les choses en main. Mais qui ? Il y réfléchit un instant et réalisa que ce quelqu'un était lui-même. Il ne comprit pas très bien d'où lui vint l'idée suivante, mais il lui parut soudain évident qu'il devait aller parler au directeur de la Police judiciaire. Peut-être s'était-il souvenu d'une phrase tirée d'une interview de Tanttu, dans laquelle celui-ci déclarait être un père à qui ses subordonnés pouvaient rendre visite tels des enfants pour discuter des affaires de famille. Pesant le pour et

le contre, il sut que, malgré sa fatigue, il serait capable de présenter la situation avec objectivité. Il savait surtout que Tanttu pourrait, s'il le voulait, rassembler en un tournemain un groupe d'investigation qui bouclerait l'affaire. Et en un temps record, avec un peu de chance.

Il partit d'un pas décidé dans le couloir. Mais plus il s'approchait du bureau de Tanttu, plus il sentait l'indécision le gagner. Il commença à se dire qu'il serait peut-être plus sage en fin de compte de laisser l'affaire reposer jusqu'au lendemain, et de commencer par voir Ahomäki. Mais cela avait tout d'une capitulation, or il ne voulait pas céder sans cesse. Il appuya résolument sur la sonnette de Tanttu et la lumière verte jaillit.

« Bonjour.

— Bonjour », répondit Tanttu, peut-être un peu sèchement. « On vous a vite informé !

— Pardon ?

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. »

Il s'assit sur la chaise la plus proche de la table de travail de Tanttu. L'espèce de réserve dont faisait preuve le directeur le mit sur ses gardes. En même temps, il comprit que Tanttu l'avait attendu. « Vous avez derrière vous près de vingt années de service irréprochable dans la police », commença Tanttu en contemplant les papiers sur son bureau, au nombre de deux au moins : une lettre ou ce qui y ressemblait, et une copie de celle-ci.

« Oui », marmonna Harjunpää, et quelque chose de glacé s'insinua en lui. Subitement, il se sentit coupable, comme le jour où, tout gamin, il avait cassé la fenêtre de la buanderie et avait été réprimandé par le gardien.

« Subissez-vous ces derniers temps des pressions particulières ? » demanda Tanttu. Le ton de sa voix laissait présumer qu'il avait appris cette question durant un quelconque stage de direction, mais que la réponse ne l'intéressait en réalité pas le moins du monde. « Quelque chose qui vous a burn-outé ?

— Eh bien... C'est certain. Cette affaire en cours...

— Un policier doit supporter le stress inhérent à sa fonction. Sinon on en vient à se demander si cette personne est apte à exercer le métier de policier. Le règlement comporte même un article selon lequel un individu déclaré inapte peut être renvoyé... »

Harjunpää se retrouva incapable de proférer le moindre mot. Le froid qui l'avait envahi ne faisait que s'intensifier et le plus étrange était que, peu à peu, il commençait à croire qu'il avait vraiment commis un acte répréhensible. S'agissait-il de sa querelle avec Järvi et Lampinen ? Pour comble de malheur, il commençait à avoir plus ou moins l'impression que Tanttu se servait de lui comme d'un souffredouleur, mais il était un fonctionnaire discipliné au point de se

contenter d'attendre. Pour couronner le tout, il songea soudain que, de toute sa famille, il était le seul à ramener un salaire. « Je ne comprends pas...

— J'ai ici une plainte concernant votre conduite.

— Ah ?

— Selon celle-ci, dimanche dernier, vous avez traité de façon cavalière, avec mépris même, une dame ayant découvert un corps. Par la suite, vous avez même exposé dans un but insultant, pour elle et son époux... comment dirais-je... vos fessiers.

— Mais ce n'était... » balbutia Harjunpää, la bouche pâteuse. Il ne savait pas comment continuer. Il se contenta de faire un geste vague avec ses mains. « Comment est-ce possible...

— C'est ce que j'aimerais justement savoir. En outre, cette lettre émane d'une personne influente.

— C'était à Mustikkamaa. J'ai failli me noyer... Mais que j'aie montré mes... fessiers... J'étais tout simplement obligé de m'habiller, j'avais froid, mon caleçon était mouillé. Je leur avais demandé de s'en aller.

— Le moment est mal choisi pour une explication. Je ne transmets pas encore l'affaire au directeur général, et par son intermédiaire à l'I.G.S., mais vous allez me rédiger un rapport écrit. Pour lundi matin.

— Mais je n'ai vraiment pas...

— Voici une copie pour vous.

— Merci.

— Vous pouvez disposer.

— Merci... »

Les jambes tétanisées, Harjunpää partit vers la porte, tout en essayant machinalement de lire la photocopie, mais il n'arrivait pas à déchiffrer le texte. Les lignes tressautaient devant ses yeux fatigués. Il réussit seulement à distinguer confusément un passage : « ... d'une manière frisant l'attentat à la pudeur et allant en tout cas à rencontre de la bienséance élémentaire... ».

Il ouvrit la porte, s'engagea dans le couloir et manqua de se heurter à Kontio. L'Ogre se rendait dans le bureau de Tanttu, ou s'était alors arrêté là par hasard. Quoi qu'il en soit, il fit un signe de main signifiant qu'il avait changé d'avis et grommela : « Tiens, Harjunpää ! Comment va ?

— Euh... On fait aller, on fait aller.

— Alors ne faites pas cette tête ! Souriez un peu ! »

La lumière

Harjunpää était assis, torse nu, dans la torpeur de l'après-midi, s'efforçant de ne sentir que la réalité : les mains douces d'Elisa et leur contact, leur talent pour masser ses épaules et son cou, la vitesse à laquelle les nœuds douloureux cessaient de le faire souffrir et fondaient : son âme se trouvait tout entière concentrée dans ses épaules. Il respirait l'odeur de l'herbe, des dernières fleurs de l'été et de la forêt, il écoutait une abeille bourdonner quelque part tout près. Par moments, cela marchait : il était là, là et nulle part ailleurs. Puis, sans prévenir, une espèce de fissure s'ouvrait de nouveau en lui : le découragement, la sensation d'échec, la honte. Il poussa un profond soupir et ses épaules se contractèrent de nouveau.

Le pire était peut-être que tout semblait si injuste, le faux changé en vérité par le mensonge en des termes si habiles et bien tournés qu'il en venait parfois à douter de lui-même. Pourtant, quand il réfléchissait bien à la question, il avait une réponse : il avait essayé de faire de son mieux. Depuis toujours. Mais c'était sûrement ce que tout le monde se disait. Il soupira de nouveau et s'ébroua comme s'il avait voulu se débarrasser d'une saleté posée sur sa peau. « Timo », dit Elisa d'une voix douce, dans le seul but de lui faire comprendre qu'il existait quelqu'un se souciant de lui et l'aimant envers et contre tout, en toutes circonstances. Pas elle seule, car à ses propres yeux elle était un instrument, mais Dieu. Cela ne perturbait plus Harjunpää, mais un an auparavant, quand Elisa avait trouvé la foi, il n'avait pu s'empêcher de la traiter comme une personne malade, et avait craint un temps qu'elle se mette un foulard sur le crâne et commence à faire du porte-à-porte pour prêcher la bonne parole. Mais ses craintes avaient été infondées.

Elisa avait seulement trouvé le bonheur intérieur. La paix du cœur. Elle ne s'était pas mis en tête de vouloir imposer quoi que ce soit. Elle avait ressenti fortement que Dieu était AMOUR – et que l'on trouvait ce même amour chez tout être humain, même chez les plus cruels, que la cruauté n'était que le reflet d'une souffrance dévorant l'esprit et empêchant l'homme d'entrer en contact avec la force immense qui l'attend en lui-même.

Maintenant, un an plus tard, Harjunpää constatait de plus en plus souvent que, à certains moments, il aurait voulu être comme Elisa : il aurait voulu pouvoir croire que quelqu'un veillait sur eux à chaque

instant et que tout ce qui arrivait avait un sens, même si celui-ci ne se révélait en général que bien plus tard. Mais il en était incapable. Il était habité par le doute. Ce qu'il voyait chaque jour le faisait douter encore davantage, au point d'avoir parfois l'impression que tout n'était qu'une plaisanterie absurde et démente. Malgré tout, comme en cet instant, la présence d'Elisa parvenait à l'apaiser. Et, qui sait – Elisa était peut-être en fin de compte un instrument. « Tu es sûr d'avoir encore assez de forces pour te farcir cette nuit ? » demanda Elisa, avec un soupçon d'anxiété dans la voix. « Et si tu rappelais Tupala ? Peut-être qu'il réussirait quand même à trouver quelqu'un pour te remplacer.

— Il a déjà examiné les listes ce matin. J'aurais dû y penser hier. Mais ç'a été une telle pagaille que sur le coup j'en ai complètement oublié ce tour de permanence... Comment va Grand-père ?

— Il a été très lucide. J'ai la nette impression qu'il ne me parle de ses histoires que pour que je te les répète.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, hier par exemple, au sujet de son divorce. Et ce matin, il m'a parlé de toi quasiment pour la première fois, ou plutôt de ta mère, et de la façon dont elle lui avait mis des bâtons dans les roues avec son droit de visite. Elle s'en tenait strictement aux jours légaux, et si Grand-père avait un empêchement, alors sa visite sautait. Pas moyen de la remplacer. Et il n'avait pas le droit de venir te chercher à la maison.

— Ça, je m'en souviens. Maman m'avait fait jurer de ne même pas lui laisser franchir la porte de l'immeuble. C'est pour ça que, l'hiver, je me gelais dans la rue en l'attendant.

— Ce qu'il m'a expliqué me semble assez facile à comprendre en définitive, les raisons pour lesquelles le lien entre vous a été rompu peu à peu... Il a dit que, à la fin, il fallait quand même qu'il commence à se construire une nouvelle vie, qu'il ne pouvait plus se trouver sans cesse nez à nez avec ce qui lui rappelait tout ce qu'il avait perdu.

— Et pourtant, j'étais son fils...

— Mais il a dit que toi aussi, tu ne le contactais plus. Ni un coup de fil, ni un petit mot. Il a commencé à se dire que tu le détestais autant que ta mère.

— Ah... Il n'avait peut-être pas tort.

— En plus, un docteur lui a affirmé qu'il ne devait pas trop chercher à s'imposer. Que tôt ou tard, les enfants se posent des questions et veulent savoir la vérité... Mais si tu allais dormir encore un petit moment ?

— C'est râpé. Quand on a déjà piqué un petit roupillon, ce n'est plus la peine. Je vais peut-être prendre un panier et aller me balader

dans la forêt. Si ça se trouve, il y a déjà des chanterelles... »

En réalité, il ne pensait pas tant aux champignons qu'au roc de Pilvi. Près du sommet se trouvait une anfractuosité moussue dans laquelle il faisait bon s'asseoir et réfléchir, et, pourquoi pas, faire un petit somme. C'était justement au pied du roc de Pilvi qu'Elisa avait vu la lumière qu'elle avait prise pour Jésus.

VINGT-HUIT

Une, bière

Titi parvenait difficilement à réfréner son envie de retourner dans l'appartement de la Boucanée. L'envie couvait perpétuellement en lui, comme un tison rougeoyant sur l'un des ponts de son esprit que le simple déplacement d'air provoqué par la marche suffisait à rallumer. Voilà pourquoi il restait assis sur un banc dans la pénombre du soir, aussi immobile qu'une statue et à deux pas d'une fontaine.

Il ressentait le besoin impérieux de savoir si les policiers avaient découvert la Boucanée et la Mobyette : les avait-il perdues ? D'un autre côté, l'avaient-elles sauvé ? Car il avait procédé délibérément, pour semer les policiers. Quand il avait vu la voiture le prendre en chasse, il avait tout à coup entendu un appel. La Boucanée l'avait appelé. Voilà comment l'idée lui était venue. Peut-être avait-elle voulu le remercier.

En y repensant, l'affaire présentait aussi un autre aspect : il avait fait un sacrifice. Il s'était séparé d'une machine qui lui était chère, qui lui avait procuré de la joie. Il l'avait sacrifiée aux policiers et, par leur intermédiaire, à Dieu. Car ils étaient du même bord, tout comme les prêtres et les professeurs. Il l'avait fait parce qu'il avait voulu être pardonné, au moins pour un petit bout de temps, le nombre de jours nécessaires pour terminer Viinanen. Parce qu'il s'était tout de suite rendu compte qu'ils ne s'étaient pas lancés à ses trousses par hasard : ils étaient de toute évidence à sa recherche.

Y penser lui faisait peur, et pourtant pas autant qu'il l'aurait cru : il s'était fait peu à peu à cette idée. Toute sa vie, il avait eu l'impression de se trouver dans une telle situation, même sans en avoir la réelle certitude – maintenant, il l'avait. C'était presque un soulagement : sa peur n'avait pas été dénuée de sens. Maintenant, il savait aussi qu'il devait se méfier. De toute façon, il avait toujours eu peur des policiers, même sans avoir affaire à eux. Déjà petit garçon, il mouillait sa culotte à la simple vue d'une voiture de patrouille, pour ça aussi il avait droit aux coups de ceinture à la maison, mais il avait appris à rester assis dans les escaliers pendant des heures, le temps pour ses vêtements de sécher.

Titi posa une main sur le banc et tenta de sentir si une femme avait été assise là, si les fesses d'une femme s'étaient aplaties contre le bois, mais il n'arriva pas à se concentrer. Il se retourna et jeta un coup d'œil

derrière lui : il ne vit que des arbres, séparés par des lambeaux d'obscurité et, un peu plus loin, des lampadaires. Personne en train de l'épier. D'ailleurs, comment auraient-ils pu avoir l'idée de venir là ? Il n'avait jamais suivi quelqu'un depuis le parc de Kaisaniemi, même s'il y avait un bar ici aussi, tout à fait à l'autre bout. Il songea alors qu'il avait en plus perdu l'Aquarium – il ne pourrait plus remettre les pieds dans le coin. Pareil peut-être avec Inter.

Il changea de position, comme si une force extérieure l'y avait contraint, ramassa un petit caillou par terre et le lança dans le bassin. Le caillou fit « plim ! » Puis il pensa à sa Mobylette. Ça aussi, c'était étrange : il l'avait haïe, au point de ne pas lui donner de nom, et maintenant qu'il n'osait pas aller voir si elle était toujours là-bas, elle lui manquait. Mais même si elle n'était pas sa meilleure copine, elle ne le dénoncerait pas. Reino l'avait assemblée à partir de pièces provenant de plusieurs épaves et Lasse s'était procuré une plaque d'assurance. Et il avait eu beau ne rien dire de sa provenance, il l'avait chourée, on voyait bien qu'elle avait déjà été fixée quelque part.

Titi se leva, pour se rasseoir aussitôt – comme si la volonté du banc était plus forte que la sienne. Il se frotta le menton, l'air un peu coupable, et se mit à sonder son esprit pas à pas, essayant d'accéder au pont principal. Il aurait voulu voir si la chaise en verre et le rideau de velours étaient toujours là, mais il n'arriva même pas à trouver la trappe : le plancher en bois ne présentait aucune irrégularité. Cela lui était déjà arrivé auparavant, à plusieurs reprises en réalité, et ce n'était pas cela qui l'inquiétait. Son inquiétude avait une autre source : la femme qui ressemblait à Annie Lennox aurait pu l'aider, le tirer du pétrin, car aussi paradoxal que cela pût paraître en une telle situation, outre le besoin dévorant de se rendre chez la Boucanée, il était rongé par l'envie de faire certaines choses, et sa faim était comme une grande plaque de polystyrène qu'il essayait vainement d'enfouir dans l'eau.

Il savait bien ce qu'il aurait voulu faire. Il aurait voulu toucher une femme, la caresser, caresser sa peau nue ou au moins ses cheveux, renifler ses doigts imprégnés de son odeur délicate. Il avait presque le vertige quand il y pensait. Sa respiration se fit plus hachée, comme celle d'un pinson qui vient de se cogner contre une vitre, et tout à coup il se rappela combien tout était ordonné chez Cheveux d'Or. Et il se souvint avoir eu un nounours nommé Oskari quand il était petit et aussi comment, à la même époque, il s'était imposé de passer son doigt à travers la flamme d'une bougie, de plus en plus lentement, encore plus lentement, et comment il avait ralenti encore alors que son doigt hurlait de douleur.

Mais il ne voulait pas faire capoter Viinanen. Il en avait déjà été horriblement près. Reino avait raison, bien sûr. Il ne voulait pas

perdre sa chance, la possibilité de changer, peut-être la seule véritable opportunité de sa vie, même si cela lui demandait un effort considérable. Il joignit ses doigts frêles et pria : « Cher et respecté Bon Dieu, sois avec nous pour Viinanen, fais que ça réussisse. Veille à ce que je ne fasse rien pour tout bousiller. Amen. »

Géné, il promena une main dans ses cheveux. Sa prière avait peut-être été enregistrée sur une bande quelconque que Dieu écouterait après sa sieste, même s'il reconnaîtrait sa voix, bien sûr, et se dirait « Ah, ouais, pour ce que j'en ai à faire ! Inutile de se remuer maintenant, on verra ça le jour du jugement dernier », mais il avait au moins essayé. Il avait d'ailleurs pris une autre initiative, à laquelle, pour tout avouer, il se remettait davantage : il avait laissé le Trousseau à la maison. Sans lui, il ne pourrait pénétrer nulle part, voilà, il lui serait tout simplement impossible de se fourrer dans le pétrin. Au fait, que ressentait-on quand on était dans un pétrin, roulé en boule à l'intérieur, et que l'on vous malaxait ?

Sa faim ne l'angoissait pas uniquement par rapport à Viinanen, mais aussi parce que depuis une durée inhabituelle il jouait de malchance. Ou alors, sa chance était juste fatiguée, elle avait travaillé si dur qu'il aurait fallu la laisser reposer, comme pour le fer : l'enfoncer quelque temps dans la terre. Mais sa faim se réveillait malgré les circonstances, et il tentait d'élaborer à tout prix des plans, en essayant de se les dissimuler à lui-même. C'était irrationnel, comme si une partie de lui avait souhaité se faire arrêter, aussi insensé que cela puisse paraître. Mais quand il entreprit vraiment de creuser la question, il reconnut qu'il ne s'agissait pas de ça. Il ne voulait pas être pris. Mais d'une certaine manière, il aurait voulu ressentir ce que Kariluoto éprouvait dans *Soldats inconnus*, au moment précis où la balle l'atteignait : « Maintenant c'est arrivé, maintenant et pour toujours. » Il avait lu le passage plusieurs fois, avec toujours autant d'émotion. C'était peut-être ce que la littérature avait de plus beau à offrir : « Maintenant c'est arrivé, maintenant et pour toujours. »

Il se leva de nouveau. Cette fois-ci, il ne resta pas dans la zone d'influence du banc mais se mit à longer d'un pas décidé le bord du bassin. Il marcha vers le théâtre, emprunta une petite ruelle, pensant à une bière et à Alice. Alice n'était pas une femme, malgré son nom. Ou peut-être l'était-ce, il n'avait jamais eu l'occasion de se poser la question. De toute façon, c'était difficile de déterminer le sexe d'un lieu : au plafond pouvait serpenter un tuyau d'évacuation, ce qui laissait penser qu'il s'agissait d'un bar mâle, mais ce n'était pas sûr pour autant : il pouvait aussi bien s'agir d'une veine, car les veines des bâtiments saillaient souvent ainsi, en surface, et ce n'était qu'au moment de partir que l'on se rendait compte, en touchant la poignée de porte, qu'on était sans aucun doute possible en contact avec une

terminaison féminine.

Titi arriva en bordure de la place de la Gare. Aucune voiture de police n'était en vue. Le trafic était le trafic habituel de fin de soirée, rappelant un air de jazz, syncopé. Il y avait aussi des piétons, notes égarées. Malgré sa répugnance pour les espaces découverts, il commença à traverser d'un bon pas la place déserte. Petit à petit germaît en lui l'idée que, bien qu'il ait toujours cru être un lâche, il n'en était pas un. Il avait souvent peur, certes, mais il n'était pas un lâche. Cela avait un rapport nébuleux avec la flamme de la bougie. Même s'il ne comprenait pas clairement son idée, il avait la sensation confuse de faire encore la même chose maintenant, chaque jour, chaque instant. Il avait aussi le sentiment que, un jour, il s'apercevrait que la flamme ne le brûlait pas. Il avait le sentiment qu'on lui avait menti. Il avait le sentiment qu'on lui avait fait croire que la vie était la mort.

Il tourna dans la Grande-Rue, dépassa l'entrée du passage souterrain, puis la colonnade apparut devant lui, et la maison bâtie dessus, comme un château qui se serait élevé jusqu'au ciel. Il se sentait un peu tendu, juste assez pour avoir conscience qu'il mûrissait un projet, en se disant que ce n'était pas le cas – du moins il s'en persuada pendant quelques pas. Il s'apprêtait à boire une bière, rien d'autre.

Il ouvrit la porte d'Alice et commença à monter l'escalier menant au bar. Le brouhaha de la conversation l'atteignit avec la violence d'une rafale de grêle. De la fumée flottait dans l'air, la télé beuglait quelque part, des verres tintaient, quelqu'un riait. Il se dirigea vers le comptoir en regardant autour de lui à la dérobée : beaucoup de femmes, et toutes avaient sous leurs vêtements les cuisses douces et les fesses rondes. Une blonde avec la bouche en cœur avait les cheveux ébouriffés d'une drôle de façon, et si on avait pu les caresser, on aurait sûrement eu l'impression de manger de la barbe à papa.

Il attendit d'être servi. Il n'allait pas souvent dans les bars, car il avait toujours l'impression que tout le monde le dévisageait, ou qu'il ne saurait pas se tenir convenablement, allait renverser son verre ou autre chose, mais maintenant il tenait le sien bien en main et se frayait un passage vers le fond. Il savait exactement où il voulait s'asseoir. D'habitude, la place était libre, et c'était d'ailleurs le cas présentement. Elle rebutait certainement les autres : les toilettes se trouvaient tout de suite derrière la table, dans l'axe du regard en plus. Les toilettes des femmes jouxtaient celles des hommes. Il n'y avait pas de porte, juste un rideau de lanières en plastique. Les cabinets, eux, avaient des portes, bien évidemment, mais ça, c'était une autre histoire.

Titi se jucha sur un grand tabouret, mit un moment pour s'installer

confortablement, puis engloutit une gorgée de bière. Elle était bonne et fraîche. Du lait des champs. Une autre raison pour laquelle il n'allait pas souvent dans les bars était qu'il en fallait très peu pour l'enivrer, parfois une seule chope. Quand il était ivre, il éprouvait une sensation trompeuse de sécurité, comme s'il n'avait plus rien à voir avec Asko Leinonen, comme si toute la famille Leinonen n'existait pas. Après, il osait ourdir et mettre à exécution n'importe quel plan ou presque. C'était dangereux : dans un tel état d'esprit, on commettait facilement des imprudences.

Une femme aux cheveux noirs, vêtue d'un chemisier rouge, se rendit aux toilettes, juste devant son nez. Elle débordait presque de tous les attributs féminins : le cou blanc, les doudounes ballottantes, le derrière qui ondulait avec langueur, et son parfum laissait dans son sillage des effluves aguichants, puis ses talons claquèrent de façon excitante quand ils eurent atteint le carrelage derrière le rideau.

Titi savait que, du côté des femmes, il y avait trois cabinets.

Il avala une deuxième gorgée. De sa main libre, il caressa lentement la surface lisse de la table.

Les foyers d'incendie

Une odeur âcre de fumée imprégnait les vêtements de Harjunpää. Ce n'était pas la senteur d'un feu de camp ni l'effluence d'un sauna au bord de l'eau. Elle n'évoquait rien d'agréable, voilà pourquoi elle l'incommodait. Et aussi parce qu'au rez-de-chaussée de l'institut médico-légal flottait en ce moment la même odeur. Mais ce qui l'incommodait encore plus était la présence de deux foyers d'incendie.

Le premier, celui qui semblait être le véritable point de départ, se situait entre le fauteuil et la bibliothèque, là où l'homme s'était apparemment endormi et avait fumé sa dernière cigarette. L'autre, du côté opposé de la pièce, par terre, au pied du lit. Comment l'expliquer ? Harjunpää n'avait rien remarqué qui eût pu faire envisager la possibilité d'un acte intentionnel. Pourtant, il avait fait preuve d'une grande vigilance, surtout parce qu'il faisait équipe avec Virta, un jeune gars fraîchement débarqué n'ayant encore jamais mis les pieds sur les lieux d'un incendie, mais aussi à cause de la plainte de Luukkanen, sans en être vraiment conscient. D'ailleurs, il fallait encore qu'il rédige son rapport à ce sujet !

Il poussa un soupir et posa sa mallette sur le carrelage gris, monta un peu le volume de la radio et la posa par terre elle aussi. Il continua à l'écouter d'une oreille distraite, dans l'éventualité d'un nouvel appel ou d'un autre événement. Les hommes de Mononen avaient procédé comme convenu : ils avaient laissé le corps à leur disposition, au lieu de le ranger dans le frigo. Il était étendu sur un brancard en acier luisant, dans un sac en plastique. C'était de là que provenait l'odeur de fumée. Harjunpää enfila des gants jetables en latex et commença à se battre avec les bandes Velcro fermant le sac à viande. À cet instant, il comprit. « Le truc, c'est la bibliothèque », dit-il à Virta, et maintenant il avait presque envie de sourire. « Les pompiers ont dit qu'elle était déjà renversée quand ils sont arrivés. Mais rappelle-toi, cette tramée calcinée sur le mur...

— Elle atteignait le plafond.

— Exactement. Et un des côtés de la bibliothèque était carbonisé sur toute la hauteur. Un robinet était ouvert dans la salle de bains. Et le mort gisait devant la porte d'entrée.

— Il a essayé d'éteindre lui-même l'incendie et a renversé la bibliothèque dans sa panique !

— Oui. Et la corniche de la bibliothèque, ou des papiers qui se trouvaient dessus, ont provoqué le second foyer. La traînée était plus petite par là, parce que le feu a pris plus tard. Quand il a essayé de l'éteindre, il s'est démené et il a respiré tout le temps de l'oxyde de carbone. Celui-ci est absorbé par le sang des centaines de fois plus vite que l'oxygène, voilà pourquoi il n'a pas eu la force de sortir sur le palier. »

Il saisit le plastique et tira. Les bandes Velcro se détachèrent en crépitant. Le corps était là. Il y avait quelque chose de bizarre à penser que si peu de temps auparavant, ç'avait encore été un être humain, qui s'était affairé toute la journée sans se douter que le monde disparaîtrait dans la soirée. Il n'était pas très amoché – la plupart du temps, les brûlés n'étaient plus que des blocs carbonisés, figés dans la position d'un boxeur en garde. Celui-ci était rouge et couvert de cloques. N'étaient à vif que les muscles de ses pieds, qui avaient été tournés vers les flammes.

« Pourquoi faut-il encore...

— On va chercher s'il a des lésions », dit Harjunpää en tâchant machinalement de retenir sa respiration. « D'autres que celles causées par la chaleur. Et aussi des trucs qui permettraient de confirmer son identité. Des cicatrices, de la joaillerie. Je le retourne. Si tu veux bien examiner son dos... »

Il saisit le corps par le bras et la hanche, le bascula vers lui, et quelque chose se libéra dans la gorge du cadavre. Il en sortit un long râle, presque une plainte. Virta jeta un coup d'œil à Harjunpää, puis se pencha pour regarder le dos du mort et l'examina posément malgré tout. En fin de compte, il secoua la tête. Harjunpää relâcha son étreinte, remit le corps dans sa position initiale et tourna soudain la tête vers la radio. « Tu as entendu ce qu'a dit le Central ?

— Non – en tout cas, il n'ont pas mentionné la Criminelle.

— Attends... »

Harjunpää ôta ses gants, fut à côté de la radio en quelques enjambées et porta celle-ci à hauteur de son visage. Il n'était pas vraiment sûr d'avoir entendu ce qu'il avait cru, et encore moins sûr de l'idée qui l'avait effleuré. Ce n'était même pas une idée d'ailleurs, juste des prémices, une intuition, mais il abaissa quand même le pousoir et appela le Central. « Oui, Criminelle ? Le Central vous reçoit.

— Par pure curiosité, je voudrais savoir pour quel type d'intervention exactement le cent-cinq-cinq a été envoyé dans la Grande-Rue.

— Un petit merdeux s'est égaré dans les toilettes des femmes et a un peu tripoté quelqu'un.

— Il s'y est pris comment ?

— Il s'est enfermé dans le cabinet du milieu. Dans la cloison de

séparation, il paraît qu'il y a une sorte d'ouverture, et c'est par là qu'il a essayé de tripoter la femme dans le cabinet d'à côté.

— Vous avez son signalement ?

— Nous, non. Mais ils l'ont alpagué. La femme n'avait rien bu, et en plus elle fait du karaté, ou un truc dans ce goût-là. Si elle dépose plainte, l'affaire ira sur le bureau du proc. Vous voulez son identité ?

— Oui », dit Harjunpää après une brève hésitation. En réalité, c'était le type lui-même qu'il aurait voulu avoir à Pasila. Il aurait voulu le voir de ses propres yeux. Mais peut-être allait-il trop vite en besogne. Ce n'était sans doute qu'un fol espoir. Il laissa tomber et dit « Terminé ».

Il expliqua brièvement à Virta de quoi il retournait, enfila de nouveaux gants et se mit à palper la tête du cadavre, couverte de cheveux grillés, mais ne décela là non plus ni creux ni bosse. Ses doigts ne furent même pas tachés de sang. Puis il parcourut du regard le cou, la cage thoracique, descendit plus bas, mais à part des brûlures, il ne trouva que quatre hématomes, manifestement plus anciens vu leur teinte. Tout comme les jambes, les mains avaient été gravement brûlées. Cela aussi indiquait que l'homme avait essayé d'éteindre l'incendie lui-même. « Si tu veux bien le photographier encore. Des vues d'ensemble, les pieds et les mains séparément... Le visage aussi, même si ce n'est pas avec ça qu'on pourra le reconnaître. La division Incendie n'aura qu'à venir prendre ses empreintes demain ou à dégoter son schéma dentaire pour être sûre du coup. »

Virta sortit l'appareil photo de son sac. Harjunpää alla se laver les mains, ce qu'il fit avec grand soin, peut-être même avec exagération, un peu comme si ce n'était pas que du talc qu'il voulait ôter de celles-ci, ou de lui-même, ou de toute sa vie. Il s'apprêtait à les essuyer lorsqu'il entendit la radio l'appeler. « Est-ce que le gars de la Criminelle reçoit cent-cinq-cinq, Grande-Rue, chez Alice ?

— Je vous reçois. Harjunpää vous reçoit.

— C'est vous qui vouliez le signalement ?

— Oui.

— Bon, il fait dans les cent soixante-cinq, allure fluette et visage un peu allongé. Tenue : un blouson gris qui lui arrive à la taille et un pantalon d'un gris un peu plus foncé. Aux pieds, des derbies plutôt fatigués. »

Harjunpää en resta muet. Il était tout simplement incapable de prononcer un mot. Il pensait à l'homme qu'il avait vu et dont il avait lu la description plusieurs fois. Il était secoué : il ressentait à peu près la même chose qu'une personne qui vient de s'apercevoir que son ticket comporte les sept bons numéros et n'arrive pas à y croire tout de suite. « Est-ce qu'elle compte déposer plainte ? » demanda-t-il. Maintenant, le doute s'intensifiait rapidement en lui. Ça ne pouvait

pas être si facile !

— Non, elle n'exige rien. Elle a eu un peu peur, c'est tout. Et en vérité, l'affaire ne présente pas suffisamment d'éléments... Les cloisons entre les cabinets ne touchent pas le plafond. Il a essayé de tripoter ses cheveux par là.

— O.K. Alors conduisez-le à Pasila. Pour vérification d'identité et aussi en tant que suspect dans une de nos affaires.

— Terminé.

— Juste pour information, si c'est le gars après lequel je cours, c'est un rapide des jambes.

— On s'en souviendra. Terminé. »

Harjunpää rabattit les manches de son blouson. Tout en sachant que les risques d'erreur n'étaient jamais à exclure, il n'avait en réalité plus aucune hésitation. Il était persuadé qu'il aurait la confirmation de son intuition dès qu'il verrait l'homme : à la faveur d'un éclair, il avait eu le temps de bien détailler sa physionomie. Il referma ses mains sur les poignées glacées du brancard et se mit à pousser le mort vers la chambre froide. Il ouvrit la porte et le fit glisser dans une armoire frigorifique à plusieurs étages d'où s'échappait de la buée. La radio les appela encore. Virta répondit : « Ici Criminelle.

— Notez bien : quand vous aurez fini, voilà votre destination, dit l'opérateur du Central. Rue Eerikki, au numéro 29 une agression à l'arme blanche a eu lieu dans un appartement. Le service ambulancier nous informe qu'ils sont déjà en route. De chez nous, cent-cinq-sept et neuf se rendent sur les lieux.

— Criminelle, bien reçu. Nous partons immédiatement depuis le chemin de Kytösuo.

— En route », soupira Harjunpää en empoignant sa valise. Il aurait souhaité de tout cœur n'avoir rien à faire de plus, ne recevoir aucune autre mission. Il aurait voulu filer directement à Pasila, mais c'était toujours ainsi pendant les permanences : un événement quelconque se produisait et alors cela ne s'arrêtait plus – le début de soirée avait été tranquille jusqu'à présent : l'incendie chemin de Kankare avait été leur première intervention digne de ce nom.

Ils sortirent. L'air nocturne leur parut incroyablement bon. On aurait aimé rester là à le respirer, juste pour le humer, mais ils rejoignirent leur voiture au pas de course. Harjunpää jeta sa valise noire sur le siège arrière et prit le volant. Le moteur rugit et la Lada s'élança. Elle bascula sur la rampe escarpée, les faisceaux de ses phares sondant l'obscurité comme de gigantesques mains blanches. « Mets le gyro sur le toit, dit Harjunpää. Et demande des renseignements complémentaires au Central. Sur l'état de la victime et l'auteur. » Virta descendit la vitre et poussa la cloche dehors. Harjunpää tourna le commutateur et la lumière bleue se mit à lécher

le monde autour d'eux avec frénésie.

« Central, ici Criminelle. Vous pouvez nous donner quelques renseignements sur l'état de la victime et sur l'auteur présumé ?

— D'après le service ambulancier, la victime a appelé les secours elle-même. Il s'agit d'un homme. Il a une plaie au couteau quelque part dans le flanc. L'auteur est inconnu et en fuite. Nous n'avons pas encore son signalement, mais dans l'appartement, il y a aussi une femme, une amie de la victime.

— Autre chose ?

— Le point de départ semble avoir été le suivant : ils étaient couchés et ils ont été réveillés par un troisième individu qui cherchait à s'introduire dans leur lit. La victime s'est précipitée à sa poursuite et a été poignardée dans l'entrée.

— Terminé. »

Harjunpää fit tourner brusquement la Lada dans la route de Mannerheim. Les mains crispées sur le volant, il respirait par à-coups, abasourdi. Dans sa tête se mit à déferler une volée de « merde », et après s'être débattu un moment avec, il se résolut à admettre que leur rôdeur s'était trouvé là-bas, qu'on avait cueilli Dieu sait qui chez Alice, un pauvre diable qui lui ressemblait, pour ajouter à sa maudite malchance. Le lieu de l'agression cadrait aussi avec le territoire de leur rôdeur, son délit le plus éloigné s'étant produit à Lonka.

Il tendit la main et Virta y déposa le micro. « Central ? Harjunpää. Cette affaire est certainement liée à une série qui nous concerne. Voulez-vous porter à la connaissance des patrouilles le signalement suivant ? Âge : environ vingt-cinq – tiret – trente. Taille : cent soixante-dix au maximum. Il est maigre, de constitution chétive, le visage allongé. Il porte très probablement des vêtements gris, ou discrets dans l'ensemble. Et il court très vite – il se peut aussi qu'il se déplace avec un genre de Mobylette...

— Central, bien reçu. Avis à toutes les patrouilles...

— Merde quand même », lâcha Harjunpää, puis il tourna le commutateur pour faire hurler la sirène et accéléra. La rue étant déjà à moitié vide, il n'eut pas besoin de prendre les rails du tramway. Il fila droit devant. La voie s'ouvrait avec docilité pour leur livrer passage et la Lada avalait le bitume avec furie.

Au niveau du Parlement, le Central les appela. « On vous reçoit », cria Virta dans le micro, par-dessus le hululement de la sirène.

— L'ambulance est en train de transporter la victime aux urgences, mais son état ne paraît pas critique. Cent-cinq-neuf est sur place dans l'appartement et sept ratisse les rues alentour. La femme a eu le temps de se barrer. Ça devait être une... Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux aller directement à l'hôpital pour interroger la victime avant qu'ils ne l'emmènent au bloc ? Son nom est Retula, Kai Orvo Johannes. »

Virta interrogea Harjunpää du regard. Celui-ci hochla la tête et ajouta : « Demande-leur d'envoyer l'identité judiciaire là-bas. Thurman est de service, il saura ce qu'il faut faire. »

Harjunpää arrêta la sirène mais laissa le gyrophare tourner. Ils étaient déjà à Erottaja. Ils virèrent sur l'Esplanadi et leur feu trépidant fut renvoyé par les vitrines comme les battements d'un cœur affolé. La rue de la Caserne fut devant eux. Harjunpää s'y engagea et la Lada se mit à monter le dernier raidillon. L'ambulance quittait déjà la cour de l'hôpital. Harjunpää lança la Lada sur le trottoir de droite et se gara contre le mur. « Police criminelle », dit Harjunpää à mi-voix au réceptionniste des urgences en exhibant son insigne. Plusieurs personnes attendaient, assises dans le hall : un homme ivre couvrait son visage ensanglanté de ses mains et une très vieille femme pleurait toute seule. « On aimerait poser quelques questions à la victime d'une agression à l'arme blanche, l'homme que l'on vient d'amener de la rue Eerikki. Monsieur Retula. C'est possible ?

— Ah, lui ! » laissa tomber l'infirmier. Pendant un court instant, son visage eut une expression bizarre, presque réticente, comme s'il avait failli dire quelque chose mais venait de réaliser qu'il n'en avait pas le droit. Harjunpää ne put se retenir de lui demander : « Il est toujours en vie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Absolument. Notre médecin est là-bas. »

L'infirmier s'éloigna en faisant claquer ses semelles en bois et s'arrêta devant un homme à la barbe noire en train de consulter des papiers divers, le médecin en question, apparemment. L'infirmier lui dit quelques mots à voix basse et celui-ci leva la tête vers Harjunpää et Virta. « Vous pouvez y aller, leur dit-il. Ses jours ne sont pas en danger. Il n'a qu'une blessure, ici, à droite, sous la cage thoracique. Elle traverse à peine la paroi abdominale. On va l'emmener au bloc pour plus de sécurité et vérifier qu'il n'y a aucune hémorragie ni lésion des organes internes. On allait le préparer à l'instant. Si vous pouviez faire vite...

— Autre chose à signaler ? » demanda Harjunpää sans bien comprendre lui-même la raison de sa question. Peut-être avait-il cru distinguer, dans le regard du médecin aussi, quelque chose d'inhabituel, de voilé. « Non, rien d'autre. Mais puis-je à mon tour vous demander si vous avez déjà arrêté l'auteur du coup de couteau ?

— Malheureusement non. Mais nous avons un suspect encore non identifié.

— Je vois », dit le docteur avec un rire bref, puis il s'éloigna. Harjunpää ne comprit pas la raison de son rire, à moins que l'homme n'eût voulu se moquer de l'inaptitude de la police.

Mais il ne s'attarda pas à de telles réflexions. Il partit vers le fond, en habitué de longue date des lieux. L'odeur d'hôpital était de plus en

plus prononcée et on entendait des appareils bourdonner et des « bips » assourdis. Retula était allongé sur une table d'examen, isolé des autres par un rideau. L'infirmière, une blonde, reconnut Harjunpää, hocha la tête et se retira. Harjunpää s'approcha de la table.

Le torse de Retula était dénudé. Sur son flanc, à l'endroit mentionné par le docteur, était appliqué un pansement légèrement rougi par le sang. Ses yeux étaient fermés et son visage très pâle et émacié, le menton légèrement bleui par une barbe naissante. Pendant un court instant, Harjunpää eut l'impression de connaître cet homme, ou du moins de l'avoir déjà vu quelque part, mais l'impression s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

« Je suis l'inspecteur principal Harjunpää, de la Police criminelle. Vous avez eu des ennuis. Pouvez-vous me raconter en deux mots ce qui s'est passé ? »

L'homme ne répondit pas. Il gardait toujours les yeux fermés, mais ses paupières furent agitées d'un tremblement anxieux et sa respiration se fit plus courte, comme s'il avait peur. Bien sûr, se remémorer un événement fâcheux aussi récent pouvait expliquer une telle réaction. « Vous m'entendez ? Vous étiez chez vous ?

— Oui, dit l'homme d'une voix faible. C'est la femme qui m'a réveillé quand elle s'est mise à hurler... Et... Elle m'a dit qu'un homme l'avait tripotée. J'ai eu l'impression que quelqu'un s'était taillé dans l'entrée... Je l'ai suivi. Et c'est là qu'il s'est retourné et qu'il m'a lardé.

— Vous pouvez me décrire un peu le gars ?

— Impossible, il faisait noir.

— Est-ce qu'il était grand ? Petit ?

— Je ne sais pas, balbutia l'homme comme s'il était sur le point de fondre en larmes. Ça s'est passé si vite...

— O.K., soupira Harjunpää. La femme, je peux avoir son identité ?

— Comment savoir leur nom...

— Comment ça ?

— Je l'ai ramassée dans un bar. C'est une pute, pour tout vous dire.

— De quel bar s'agissait-il ?

— Là-bas, du côté du Parlement. Dans le parc. Je n'en peux plus...

— Encore un petit effort. Vous aviez déjà rencontré cette femme là-bas, auparavant ? Elle doit bien avoir un prénom !

— Moi, je l'appelle... Veera. J'ai la tête qui tourne !

— O.K., abdiqua Harjunpää. Je repasserai un de ces jours. Bonne chance. »

Il se redressa et fit demi-tour. Il était un peu déçu et mécontent, même si les auditions de victimes dans de telles circonstances s'avéraient aussi infructueuses la plupart du temps. En plus, il avait la sensation – pas une sensation, en fait, mais plutôt une vague

réminiscence, comme au matin à propos d'un rêve interrompu en pleine nuit dont on avait pourtant eu une image précise – que tout n'était pas net dans cette affaire, qu'un rouage tournait dans le mauvais sens. « Allez, en route pour la rue Eerikki », dit-il sans entrain.

TRENTE

Un service

Justicus sur ses talons, Lampinen entra dans son bureau, posa la radio sur sa table et retira sa vareuse. Il ne la portait que lorsqu'il était de nuit. Idem pour le jeans et les rangers lacées à mi-mollet. Pendant la journée, il revêtait une sorte de costume deux-pièces assorti, une chemise, et une cravate nouée avec une savante négligence.

Il rangea la veste dans l'armoire et jeta un coup d'œil à son collègue. L'envie de sourire le tirait toujours, davantage même. Il était vraiment d'humeur joviale, secoué par un rire silencieux qui jaillissait du plus profond de ses tripes et semblait ne jamais pouvoir s'arrêter. C'était contagieux : Justicus laissa lui aussi échapper un petit éclat de rire guttural, puis toute une série de jappements, mais son regard restait plus froid que celui de son collègue. « Quelle bouffonnerie ! » dit Lampinen une fois assis, sans doute pour relancer son hilarité, mais celle-ci ne consentit pas à dépasser le stade du sourire. Il sortit sa boîte de Café Crème, lécha soigneusement un cigarillo et l'alluma. Celui-là commençait à avoir un goût un peu amer : la nuit était bien avancée. Ils étaient retournés repérer les lieux pour mettre au point le grand raid de la nuit prochaine, l'opération Spray, et ils étaient rentrés bredouilles : aucun tagueur n'était tombé entre leurs pattes. À vrai dire, cela n'avait pas été leur objectif principal. Ils étaient simplement passés établir les planques avec précision en fonction de l'éclairage nocturne.

Lampinen posa ses pieds sur la table et s'absorba dans la contemplation de ses chaussures. La société regorgeait de gens de son espèce, hommes et femmes confondus. Estimés, spirituels, souvent dans le peloton de tête et appréciés par leur entourage, pendant un certain temps du moins. Des gens bien au premier abord, comme tout un chacun, ou presque. Mais ensuite, on réalisait qu'ils avaient quelque chose de différent, ou plus exactement que quelque chose leur faisait défaut. Beaucoup de choses, même : la faculté de ressentir de la culpabilité, de faire preuve de réelle affection ou de compassion, de deviner ce que l'autre ressentait. Les notions de bien et de mal étaient pour eux des notions de déterminisme : si quelqu'un souffrait, ils en concluaient aussitôt que ce quelqu'un l'avait d'une manière ou d'une autre *mérité*.

Mais ces défauts n'ayant rien à voir avec les capacités

intellectuelles, Lampinen avait réussi sa formation et s'acquittait de son travail en le conciliant avec les diverses affaires ne supportant pas le grand jour qui jalonnaient sa route. S'il se faisait prendre un jour, il se débrouillerait toujours pour prouver son innocence, et si l'affaire en arrivait devant les tribunaux, elle se terminerait sans aucun doute à son avantage, avec des indemnités à la clé.

En d'autres circonstances, il aurait pu devenir un tueur, en d'autres un député, par exemple, ou même un ministre, pourquoi pas. N'ayant pas d'enfants, il aurait pu prendre en particulier pour cible les familles nombreuses, leur retirer petit à petit toute allocation gouvernementale, et justifier cela si habilement que la moitié de la population aurait applaudi et dit : « Voilà un homme juste que ce ministre Lampinen ! »

Mais Lampinen n'était pas ministre, il était inspecteur principal à la Criminelle, et son cigarillo était déjà presque fini. Il l'écrasa dans le cendrier, puis se rappela soudain quelque chose et claqua des doigts. « Merde ! Tu sais ce qu'on a failli oublier ?

— De rentrer à la maison.

— Non – le type qu'ils ont ramassé dans le bar. Ce serait marrant d'aller voir un peu à quoi il ressemble !

— Exact.

— On pourrait aussi bavarder un peu avec lui. Dans un but dissuasif, comme qui dirait, tu vois ? Au cas où il aurait encore dans l'idée de mijoter un sale coup... »

Les deux hommes échangèrent un long regard de connivence. Ils se complétaient à merveille : Lampinen avait besoin malgré tout de quelqu'un à qui ressembler, quelqu'un dont il pouvait adopter l'allure et les manières – c'était mieux bien sûr si de l'autre côté ce quelqu'un l'admirait et lui était même secrètement dévoué. Quant à Justicus, il aurait désespérément voulu être malin et avoir de la repartie, mais c'était rarement le cas, et même alors, il était bien conscient que ce n'était que du bluff, une coquille fragile dissimulant sa souffrance. À bien des égards, il se sentait mieux en compagnie de Lampinen.

Lampinen claqua de nouveau des doigts, comme s'il avait entériné une décision de justice d'un coup de marteau, puis remit ses pieds par terre, prit sa veste et sortit, sans omettre de prendre la radio posée sur la table. Justicus lui emboîta le pas sans se presser, sans dire un mot. Ils se rendirent dans l'aile des cellules et descendirent par l'ascenseur jusqu'au sous-sol. Là-bas se trouvait le Dépôt : les locaux de rétention pour les mis en cause, les salles de l'identité judiciaire et les cellules plutôt spartiates des gardes à vue.

Lampinen avança jusqu'au gardien assis devant les écrans de contrôle. « Ami du soir, bonsoir. Il paraît que vous avez ici un homme ramassé dans la Grande-Rue pour la Criminelle. Moi vouloir le voir.

— Il n'était pas inscrit pour Harjunpää ?

— Yesse. Mais on est comme qui dirait embarqué dans la même galère.

— Il est au sept.

— Thank you, comme disent les Allemands. »

Lampinen fit demi-tour et s'engagea dans le couloir lugubre. Une odeur puissante de corps humains et de détresse emplissait l'air. Lampinen examina les numéros peints sur les portes vertes en acier, s'arrêta, posa un doigt devant sa bouche et fit pivoter la plaque métallique au-dessus de l'œilleton.

Il se colla en silence contre la porte, plissa la paupière jusqu'à ce que son œil ne soit plus qu'une fente étroite et regarda à l'intérieur. Il regarda longtemps, plus d'une minute. Puis il se recula et hocha la tête à l'attention de Justicus. Celui-ci ne regarda pas aussi longtemps, juste quelques secondes, se redressa et se tourna vers Lampinen. « Petit et maigre, dit-il à voix basse. Des fringues grises. Et la trouille au cul – il en tremble presque.

— Certaines parties de sa gueule collent exactement avec le portrait-robot. Surtout le nez, pointu comme un bec d'oiseau. Mais ça veut pas forcément dire que ça soit le bon...

— Il a quand même fait quelque chose de mal.

— Oui... »

Les deux hommes se turent un instant, se contentant de se dévisager, puis Lampinen demanda : « De toi à moi : si tu avais fait quelque chose de mal, est-ce que tu préférerais être passé par les verges, ce qui n'est qu'un mauvais moment à passer, ou est-ce que tu aimerais mieux moisir plusieurs années au trou ?

— Les verges me semblent mieux. En plus, je rembourserais un peu le mal que j'ai fait, puisque la société n'aurait pas à dépenser un rond pour m'entretenir en taule.

— Exactement », dit Lampinen en s'éloignant dans le couloir, jusqu'à un angle derrière lequel il s'arrêta. Il leva la radio devant sa bouche et abaissa le poussoir. « Lampinen pour Harjunpää, de la Criminelle, appela-t-il. Est-ce que tu me reçois en direct ?

— Je te reçois. Nous sommes sur les lieux d'une agression au couteau, rue Eerikki.

— On est passé par hasard au Dépôt. Il y a un petit peu de chambard, ici... Ils ont un gars pour toi, mais il gueule qu'il est là sans motif valable. Si tu veux, et s'il y a un mandat contre lui, on pourrait le transférer à l'étage en remontant.

— Non... Par contre, vous pouvez le libérer. Vous lui dites sorry et vous le ramenez même chez lui si vous en avez le temps. Prenez-le juste en photo, par précaution.

— Et en quel honneur, tant de générosité ?

— Il est réellement là-bas sans motif. J'ai cru que c'était notre rôdeur, compte tenu de son signalement, mais on est ici en ce moment même sur une affaire que celui-ci vient de commettre.

— Ben voyons... Mais que ta volonté soit faite !

— Merci.

— Pas de quoi, vraiment. C'est avec plaisir que nous sommes tes humbles serviteurs. » Lampinen abaissa un peu la radio et jeta un coup d'œil à Justicus. « On va d'abord voir ce qu'il a sur lui. Au cas où on tomberait sur du matos de cambrioleur. On le ramènera chez lui après. »

La foufoune

Titi était assis sur la banquette arrière de la voiture, en proie à la peur. La peur était un trou dans son front d'où jaillissait un cri silencieux, rouge vif.

À côté de lui était assis le grand homme. Le plus petit, celui qui semblait aussi quelque part le plus dangereux, conduisait. Dehors il faisait noir. C'était la nuit.

Le grand homme était assis de manière à prendre beaucoup de place. Il empestait. Il puait la sueur et les vêtements sales, comme le vieux quand il rentrait du travail. Il ne disait rien. Dans les virages, il basculait à chaque fois un peu plus contre lui, le heurtant parfois en plein de son flanc rude, et le bras de Titi se retrouvait violemment écrasé contre la portière.

Le petit homme ne disait rien non plus mais l'observait sans arrêt dans le rétroviseur qu'il avait orienté vers lui, et si d'aventure Titi rencontrait son regard, c'était pour découvrir des yeux semblables à des bouts de tuyaux au fond desquels brillait un reflet sanglant.

La voiture sentait les papiers gras et le pet. Le petit homme levait sans arrêt une fesse et en lâchait un sans vergogne. Titi aurait voulu ouvrir la vitre mais n'osait pas.

Il n'était guère en état de penser à quoi que ce soit.

Pas à ce qui s'était passé chez Alice, ni à ce qui avait eu lieu dans le fourgon de police et dans la cellule. Son esprit était uniquement consumé par l'idée qu'il pouvait encore se faire harponner. Il avait donné une fausse identité, ou plutôt une vraie, celle d'une personne qui existait vraiment mais n'était pas lui. Ensuite, quand ils avaient dit qu'ils le ramenaient à la maison, quand il avait réalisé être tiré d'affaire, le soulagement avait été trop fort et il avait laissé échapper : 3, chemin du Cygne. Reino était là-bas. Douce Mère aussi. Tous. Et s'ils l'amenaient à l'intérieur et leur racontaient ce qu'il avait fait ? Il tressaillit, comme sous le coup de la douleur. De son front jaillit un cri plus violent, mais les deux hommes ne s'en aperçurent pas. Il essuya furtivement les gouttes tombées sur ses cuisses.

La voiture ralentit de manière ostensible. Elle tangua quand ils prirent un tournant brusque et, à partir de là, avança au pas. Les jupes de protection frôlaient le sol, l'herbe bruissait sous le bas de caisse, des branches giflaient sans cesse les ailes. On ne voyait plus aucun

lampadaire, mais le petit homme avait allumé les feux de route. Les papillons de nuit luisaient dans leurs faisceaux comme des flocons de neige. Titi n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient. Peut-être que le petit homme empruntait une sorte de raccourci.

Très rapidement, une petite colline se dessina devant eux, une maison sur le haut. Celle-ci était entièrement plongée dans l'obscurité. Titi la regarda mieux. Ce n'était qu'un simple squelette de maison, des murs et un toit, en réalité. À la place des fenêtres, il n'y avait que des trous noirs, comme pour les yeux de la Boucanée. La porte d'entrée manquait. Devant le perron gisaient pêle-mêle des bouts de planches, des meubles morts et des cadavres de bouteilles. Titi se mit à trembler. Il n'y pouvait rien, il était comme empli de ressorts souples qui ondulaient tout seuls.

Le petit homme stoppa et tira le frein à main. Il prit une torche noire aux allures de matraque, sortit et se dirigea vers la maison. Titi le suivit du regard, comme si plus rien d'autre n'existait. L'homme alluma la torche et entreprit de faire le tour de la maison. Il s'attarda longtemps à l'arrière. Peut-être y avait-il des broussailles ou de la ferraille. Mais ensuite il réapparut, monta les marches et disparut à l'intérieur par le trou noir de la porte. « J'ai l'impression que tu es un petit vicelard qui aime bien se branler », dit tout à coup le grand homme. Sa voix était semblable à un bloc de béton fêlé. Il lui décocha en même temps un coup de coude et Titi heurta la portière.

« Réponds ! Tu aimes bien te branler ?

— Non...

— menteur ! Tu sais comment on punit les menteurs ?

— Non ! Si, je veux dire ! Pardon ! Pardon !

— Alors ! Est-ce que tu aimes bien te branler ?

— Oui.

— Quelle horreur ! » éructa le grand homme. Il se recula, l'air écœuré. « Tu es si répugnant qu'il vaut mieux ne pas te toucher ! »

Le petit homme sortit de la maison et revint vers la voiture. Il avait allumé un cigarillo dont l'extrémité rougeoyait comme l'œil d'un dragon. Titi fut tout à coup sûr qu'il allait mourir. Il ne comprenait pas pourquoi il le savait, mais cette certitude absolue était ancrée en lui. Une immense amertume mêlée de tristesse le submergea. Il avait déjà vécu la même chose auparavant, peut-être dans une vie antérieure.

Le petit homme s'arrêta à côté de la voiture, juste au niveau de la portière, qu'il ouvrit.

« De la place, pliize », dit-il. Il était bizarrement poli, presque enjoué, mais sa politesse n'était que mensonge, elle puait le mensonge, le petit homme tout entier n'était que mensonge. Voilà pourquoi Titi avait senti qu'il était dangereux.

Il se serra à côté de Titi, qui dut se rapprocher du grand homme et de sa puanteur. Celui-ci ne lui céda pas un centimètre. Il se retrouva ainsi, étroitement serré entre eux. Il commença à avoir l'impression que son corps était en feu, que tous les ponts de son esprit flambaient ; les voiliers brûlaient si facilement, et bien souvent, personne ne réchappait aux flammes.

« Avoue, dit le petit homme. Ça soulage.

— Qu'est-ce que je...

— Tu vas nous raconter tout ce que tu as fait ! explosa le grand. Raconte, espèce de pervers !

— Je suis allé dans les toilettes et... la femme avait les cheveux magnifiques, comme de la barbe à papa...

— Arrête tes conneries ! Tes histoires dans les chiottes, on s'en fout !

— Avoue tout ce que tu as fait – ces deux dernières années !

— Rien du tout », souffla Titi, et il comprit dans un éclair qu'ils savaient, en définitive. Il s'était fait harponner. Il eut l'impression que son sang s'était changé en glace dans ses veines et eut envie de tousser.

« Raconte-nous ce que c'est qu'un parapluie.

— Je ne sais pas... Je vous jure.

— Où est ta meule ?

— Ma meule ?

— T'es un pervers qui aime se branler ?

— Oui.

— T'es un fumier de pervers, et nous, on sait ce que t'as fait.

— Est-ce que tu sais ce que U.E. veut dire ?

— Non. Je veux dire, si. Union européenne.

— C'est ça. On y applique la peine de mort. Maintenant, depuis un mois, elle s'applique aussi en Finlande.

— C'est impossible...

— Si », dit le petit homme avec une conviction pétrifiante, en plantant ses yeux dans les siens. Puis il se releva, repoussant le bord de sa veste. À sa ceinture était fixé un revolver à canon court faisant penser à un chien noir hargneux. « Sors d'ici », ordonna-t-il. Il n'était plus du tout poli ni spirituel. C'était comme si le dragon à l'œil rougeoyant était entré en lui. Son expression était cruelle, mais réjouie en même temps. « Va vers cette maison. Tu vas sûrement essayer de te sauver en courant, tu vas essayer, n'est-ce pas ? » dit-il en tapotant son arme.

Titi se mit à marcher vers le squelette de maison et les deux hommes le suivirent. Par terre, il y avait une bottine déchirée en caoutchouc et une tétine bleue. Le faisceau de la torche électrique léchait le sentier, et à deux ou trois reprises, l'ombre d'une longue

matraque le traversa.

Titi monta les marches comme un somnambule. Les éclats de verre crissaient sous Pessi et Mooses, l'air sentait la moisissure, le bois des poutres, la sciure humide. Titi s'arrêta sur le seuil. Il n'aurait voulu entrer pour rien au monde, c'était comme de pénétrer dans une tombe, mais on le poussa dans le dos. Il avança de quelques mètres en titubant, s'arrêta et se retourna.

Les deux hommes braquèrent la lumière droit dans ses yeux. Il se demanda s'ils allaient tirer sur-le-champ et s'il aurait le temps d'entendre le bruit de la détonation, mais tout à coup le petit homme ordonna : « Enlève ton froc et allonge-toi sur le ventre, là, par terre. Le cul à l'air, tourné par ici. »

Les larmes se mirent à couler sur les joues de Titi. Ses doigts cherchèrent la boucle de sa ceinture et commencèrent à la triturer pour la défaire.

Titi entra dans la cour. Il avait cinq ans. Il portait la culotte courte que maman lui avait tricotée avec du fil de coton marron, une vieille chemise de Lasse et des tennis qu'il avait eues du cousin Eino. C'était de beaux vêtements. Personne n'en avait d'aussi beaux. Les tennis étaient chouettes pour courir : quand il les avait aux pieds, il pouvait voler. C'était lui qui volait le mieux de toute la cour. Il sautilla légèrement mais ne s'envola pas pour de bon, car le moment n'était pas encore venu.

Il était beau. Maijaana l'avait dit. Mais il n'avait pas besoin de ça pour savoir qu'il était vachement bien : il portait une clé autour du cou. Elle était accrochée au bout d'une ficelle bleue. C'était une vraie clé, même si elle n'ouvrait aucune porte. Celle de Lasse en ouvrait, mais Lasse avait déjà sept ans. Quand Titi rentrait à la maison, il était obligé de frapper à la porte, parce qu'il n'était pas encore assez grand pour appuyer sur la sonnette. Juste assez pour la toucher presque en se mettant sur la pointe des pieds.

Il n'y avait personne d'autre dehors pour l'instant. C'était trop tôt. On était dimanche matin. Il le savait parce que Maman et Papa étaient encore couchés, et aussi par la couleur. C'était la couleur du dimanche. Même l'odeur. Et c'était aussi l'odeur du printemps. Les arbres du jardin public allaient bientôt avoir des feuilles, mais il n'avait pas le droit d'aller là-bas sans la permission. Et il n'aurait d'ailleurs pas voulu y aller. Dans la cour, il y avait aussi de l'herbe, maintenant. Elle poussait entre le bas du garage et le goudron.

Il déploya ses ailes et vola à travers la cour. Il vola jusqu'à la porte de derrière du café de Loviisa, où il atterrit. Là, il aperçut une bête à Bon Dieu et voulut la prendre dans sa main. Il voulait lui chanter une chanson pour qu'elle s'envole, mais elle trotta trop vite et elle était

trop glissante. Les bêtes à Bon Dieu pouvaient faire pipi dans la main. Le pipi d'une bête à Bon Dieu était jaune clair et sentait mauvais.

Titi sautilla jusqu'aux tonneaux en bois. Il y avait de la nourriture là-dedans. On y déversait toute la nourriture laissée dans les assiettes par les clients du café, puis on l'emportait dans la maison de Loviisa et ses cochons la mangeaient. Avec Pekka, ils avaient péché un jour des morceaux de pain dans les tonneaux et avaient étalé de la crotte de pigeon dessus, mais n'en avaient mangé que pour de faux.

Une porte grinça. C'était la porte de l'escalier du gardien. Elle pleurait toujours, comme si elle avait mal. Pekka habitait là-dedans : son papa était le gardien, il était très fort. Titi sortit la tête entre les tonneaux, mais ce n'était pas Pekka, c'était Maijaana, et elle le vit tout de suite.

« Salut !

— Salut !

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Il y avait un rat ici, tout à l'heure.

— C'est même pas vrai !

— En tout cas, y avait une bête à Bon Dieu !

— Notre papa a déjà vu une hirondelle. Plusieurs, même.

— Notre papa aussi. Et maman aussi. »

Maijaana s'approcha de lui. Ses cheveux étaient presque blancs et lui tombaient sur les épaules. Elle portait une robe à carreaux rouges, mais pas de chaussures. Titi était un peu jaloux. Il n'avait pas le droit de sortir pieds nus en ville. À la campagne, oui, mais là-bas, ça piquait toujours au début. Il fit semblant de ne pas remarquer que Marjaana n'avait pas de chaussures. Il attrapa la ficelle de sa clé et commença à la faire tourner en l'air. Maijaana n'avait que quatre ans.

« À quoi on joue ?

— On serait des pigeons.

— J'aime pas ça. On joue à papa et à maman.

— Non, j'aime pas », dit Titi. Il se mit à sautiller sur un pied. Il pensait que si jamais Pekka sortait, il les verrait. « On serait des cerfs-volants, proposa-t-il.

— Je sais pas. Tu ne veux pas que je te la montre maintenant ?

— Quoi ?

— Ce que je t'avais promis. »

Titi battit rapidement des mains, tant il était content tout à coup. « Regarde ! » cria-t-il ensuite. Il prit de l'élan et se précipita bras en avant sur la porte du garage avec tant de force que ses paumes tonnèrent.

« Je peux te montrer ma foufoune si tu veux.

— Oui, je veux », dit Titi, et il le voulait très fort. En même temps, ça lui faisait un peu peur. Il se sentait comme le jour où, avec Pekka,

ils avaient pris en cachette des allumettes à la buanderie. « Et si quelqu'un arrive ?

— On va se mettre là-bas. »

Ils coururent jusqu'à l'autre bout de la cour, derrière les poubelles. C'était une bonne cachette, sauf que ça sentait mauvais de temps en temps. Marjaana souleva sa robe et baissa sa culotte. Titi s'accroupit et regarda. La foufoune de Maijaana était juste une petite fente. Aucun poil ne poussait dessus. Sur la foufoune de Maman, il y en avait, et sur celle de tata Liisa aussi. Il les avait vues au sauna. Mais c'était bien de la regarder, ça lui faisait tout drôle. Titi se sentait un peu gêné aussi, tellement son zizi devenait bizarre. Il était tout dur. Ce n'était pas la première fois.

Marjaana laissa retomber sa robe et Titi se releva. « J'ai drôlement envie d'y mettre quelque chose ! dit-il.

— Quoi ?

— Je sais pas.

— Si tu veux. Ce bout de bois ? »

Titi était embêté. Il se disait que Maijaana était vraiment idiote. Mais il ne trouva rien d'autre lui non plus. Il ramassa le bout de bois. Ce n'était pas vraiment un bout de bois, mais un morceau de battoir à tapis. Marjaana souleva sa robe et tira sur l'élastique de sa culotte. Titi laissa tomber le bâton dedans, et il resta plaqué contre le bidou de Maijaana.

« On joue à papa et à maman maintenant ?

— On joue aux pigeons.

— Non... Ça me pique le ventre quand je marche ! J'ai mal !

— On va l'enlever.

— Non ! Je vais rentrer à la maison et le dire à maman !

— Ne fais pas ça », dit Titi en prenant les mains de Marjaana, comme ils faisaient quand ils jouaient au papa et à la maman. « On va l'enlever !

— Non, je veux rentrer ! » dit Maijaana, et elle se mit à pleurer. Elle alla jusqu'à la porte de l'escalier et l'ouvrit. Titi avait un peu peur. Ils n'avaient sûrement pas le droit de jouer à ça. Il sauta pendant un moment à cloche-pied, mais ce n'était pas marrant. Puis il s'envola jusqu'à l'escalier et se cacha dans le renforcement de la porte du grenier.

La victime

« Et merde », jura Harjunpää comme pour mettre un terme à une longue réflexion. Il se redressa d'un bond, oubliant où il se trouvait, et ses épaules heurtèrent le banc de toute la force de son juron. Il grogna et retomba sur le matelas. Le problème demeurerait inchangé dans son esprit : un tumulte où l'intime conviction le disputait au doute. Il resta encore un moment immobile et ses pensées se focalisèrent sur le soutien-gorge trouvé dans l'appartement de Retula, rue Eerikki, sur une chaise en bois crasseuse, au pied du lit, comme s'il avait été oublié après un effeuillage hâtif ou un départ encore plus précipité. C'était du moins ce qu'il en avait conclu, parce que c'était logique, cela cadrait avec le reste.

Mais c'était un vilain soutien-gorge marron et ample, sans ornement, une simple pièce vestimentaire et, à vrai dire, tel que n'en portent que les mémés. Aucune prostituée n'en aurait jamais mis de pareil, sauf peut-être si on l'avait payée pour ça. Même à travers les gants en latex, il avait senti la rugosité de l'étoffe, et il réalisait maintenant, ce matin, en cet instant, que ç'avait été une étoffe lavée sans adoucissant et enlevée depuis peu de la corde à linge.

Il se releva et retira les boules Quiès de ses oreilles, se rendit du côté de la buanderie, palpa au passage le linge qui séchait sur la corde et jura. Il y avait aussi l'odeur de parfum. En y repensant, l'appartement avait tout bonnement empesté le parfum. Après le départ des gens, on n'en distinguait d'ordinaire qu'une légère trace. Bien sûr, on aurait pu penser que la femme de Retula s'en était aspergée avant de partir, mais c'était peu plausible compte tenu de la situation : l'autre vient d'être poignardé, la police est sur le point d'arriver, on est pressé de mettre les voiles. Harjunpää tourna le robinet de la douche, un peu à cran. Ses muscles avaient beau être tendus et engourdis par la permanence de nuit, il commença à se laver avec des gestes énergiques. Il ne saisissait pas encore tout, n'essayait même pas, mais il ne faisait plus aucun doute pour lui que l'affaire clochait quelque part, et pas qu'un peu.

Il se rendit au rez-de-chaussée, juste une serviette ceinte sur les reins. Il voulait téléphoner sur-le-champ. En pensée, il était déjà loin, en route pour Helsinki. Comme pour se justifier, il se dit que ce ne serait qu'un aller-retour, il n'en aurait que pour deux ou trois heures

tout au plus. Le rez-de-chaussée était désert mais la porte donnant sur le jardin était ouverte. De l'extérieur se déversaient la lumière jaune de l'après-midi et l'odeur mûre de l'été. On entendait le tintement des tasses de café et le gloussissement de Pipsa. La voix caverneuse de Grand-père chantait : « Yo-ho-ho, le cordonnier était assis sur la cheminée, sa longue pipe il avait allumée... »

Harjunpää composa le numéro de l'identité judiciaire. Häyrynen répondit, ce qui réconforta Harjunpää : Häyrynen était un homme d'un certain âge, spécialisé dans les relevés décadactylaires et faisant preuve vis-à-vis de n'importe quelle situation d'une rigueur tout aussi scientifique.

« Et de chez vous, il y avait Thurman, expliquait Harjunpää. Ce matin, il était encore en train de rédiger son rapport concernant la scène du crime. Je voudrais tout particulièrement savoir ce qu'il a dit au sujet de la serrure.

— Attendez un peu », marmonna Häyrynen. On entendit le choc produit par un classeur sur son bureau, puis un lent bruissement de feuilles. « Voilà ce qui est inscrit : dans la serrure, on ne décèle aucune trace, ce qui signifie qu'on ne s'est pas servi d'un parapluie. Mais sur le pêne, on dénote quelques éraflures qui pourraient bien avoir été laissées par un crochet. Et puis... Il vous a laissé une petite note à part. Il vous y dit que, comme vous le savez, le crochet a été utilisé à plusieurs reprises dans cette série. En particulier au 10, rue Messenius. Mais les traces diffèrent cette fois, dans le sens où elles sont plus marquées. Et il prend d'ailleurs soin de le préciser : avant, cet homme se donnait la peine de comprendre les serrures, mais cette fois, il y est allé en force.

— Merci », dit Harjunpää en triturant le fil du téléphone, les paupières plissées. « Encore une chose : il faudrait que quelqu'un retourne au plus vite dans cet appartement. Près de la fenêtre se trouve une table basse, avec une bouteille de vin vide et deux verres. Je voudrais les empreintes digitales qu'il y a dessus.

— Ce sera fait. Je vois même que nous avons encore les clés.

— Si cela est possible, je voudrais surtout savoir s'ils portent les empreintes de deux personnes ou s'ils n'ont été manipulés que par une seule.

— Ça doit être faisable. Je le rajoute ici.

— Encore une petite chose. Il se peut que ça sente encore très fort le parfum. Je ne suis pas tout à fait sûr... mais je crois me souvenir que quelque part dans la cuisine, il y a une bouteille de parfum. Si vous la trouvez, reniflez-la. Si c'est la même odeur, relevez alors les empreintes dessus.

— On reniflera et on relèvera. Autre chose encore ?

— Non. Merci d'avance. »

Le coin réservé aux visiteurs, devant la fenêtre, était une oasis de paix au sein de l'agitation feutrée régnant dans le service de chirurgie. Il était meublé d'une vieille table basse de couleur blanche et de chaises en bois du même style. Pour couronner le tout, un palmier déployait au plafond sa luxuriante verdure. Pourtant, Harjunpää ne parvenait pas à se détendre. Dans sa fébrilité se mêlait maintenant quelque chose qui frisait la haine, ou le poussait du moins à crispier les mâchoires à intervalles réguliers, comme s'il s'apprêtait à relever un défi. Peut-être redoutait-il en même temps de découvrir où tout cela le mènerait. Et il se raidissait, car il savait que dans quelques instants il allait commettre un acte illégal, un acte risquant de donner lieu à Dieu sait quelles nouvelles accusations.

Il empoigna plus fermement la chemise. Elle contenait la déposition relative à l'agression au couteau et quelques formulaires d'audition, mais ce n'était que du bluff, il n'en avait nullement besoin. Il se leva une fois de plus et fit quelques pas dans le couloir, jusqu'à l'angle, prétendument absorbé dans la lecture de ses papiers, puis jeta un coup d'œil dans le bureau du secrétariat. La même infirmière était toujours là, la grande bringue à qui il avait demandé le numéro de chambre de Retula. Comme tout à l'heure, lorsqu'il avait hasardé un regard dans la pièce, la jeune fille semblait sur le point de partir. C'était ce que Harjunpää attendait.

Il était déjà passé une fois devant la porte de la chambre de Retula. C'était l'une des rares chambres de ce service à ne contenir que deux places, et Retula s'y trouvait seul en ce moment. Son voisin venait d'être emmené ailleurs avec son lit quelques minutes plus tôt. Harjunpää espérait vivement que ce fût en radiographie, ou n'importe où pourvu que son absence dure au moins une vingtaine de minutes.

Finalement, la jeune infirmière sortit, un papier à la main. Harjunpää s'avança dans le couloir, accélérant la cadence pour dépasser une porte grise entrebâillée ; derrière, d'autres infirmières bavardaient. De là, on n'était qu'à quelques secondes du secrétariat. Il était presque arrivé. Il jeta un dernier coup d'œil rapide derrière lui, puis entra dans le secrétariat, dont la porte était restée ouverte. Comme il s'y était attendu, la pièce était vide.

Il se dirigea directement vers le caisson à roulettes situé contre le mur de gauche. Il savait que le dossier qu'il cherchait se trouvait là, il l'avait même vu lors de sa précédente visite – et en effet, il y était toujours : le premier de la rangée du haut. Sans perdre une seconde, Harjunpää s'en empara. C'était le dossier médical de Retula. Incroyablement lourd et épais. Harjunpää se mit à le compulsier. Il ne cherchait rien de particulier, l'impression d'ensemble lui suffirait. Retula avait été victime au fil des ans d'accidents des plus variés.

« Déclare être tombé contre une bibliothèque dont les portes

vitrées, en se brisant, lui ont entaillé... avoir glissé dans la rue et heurté son poignet droit contre le bord du trottoir... qu'un inconnu lui a asséné un coup de couteau au-dessus du genou gauche... être tombé du lit sur une bouteille qui, en se cassant... qu'un individu inconnu de sexe féminin l'a frappé avec un couteau à pain, la lame ayant entaillé... » Harjunpää parcourut rapidement le reste des feuilles. Retula avait notamment déclaré cinq fois avoir été victime d'une agression. Quatre avaient été des coups de couteau, pour la cinquième on lui avait défoncé une côte avec un marteau.

Harjunpää entendit un bruit de pas dans le couloir. Il referma en hâte le dossier et le remit en place, puis s'approcha du bureau et se pencha au-dessus, lissant ses cheveux. La grande infirmière apparut à la porte et fronça les sourcils. « Toutes mes excuses », dit Harjunpää, qui n'avait guère besoin de se forcer pour donner à sa voix un ton embarrassé. « Mon stylo n'a plus d'encre, comme par hasard... J'ai pensé que je pourrais peut-être en emprunter un ici.

— Ça devrait pouvoir s'arranger, dit la fille en souriant. Je peux même vous faire carrément cadeau de celui-ci.

— Merci ! C'est vraiment ma veine, chaque fois que je dois faire un interrogatoire en bonne et due forme, le ruban de la machine est terminé, et si j'ai un ruban de rechange sur moi, alors c'est le ruban correcteur qui est terminé ! »

Il agita la main et partit à grands pas vers la chambre de Retula. Il ne voyait toujours pas réapparaître les infirmières avec l'autre occupant. Maintenant, il comprenait la raison de l'attitude bizarre du réceptionniste et du médecin la nuit précédente. Ils avaient donné l'impression de savoir que le cas présentait un caractère inhabituel – et ils le savaient en effet, mais le secret médical les avait empêchés d'y faire la moindre allusion.

Soudain, Harjunpää manqua de s'immobiliser – il venait de réaliser pourquoi, l'espace d'un instant, il avait cru reconnaître Retula : il avait déjà vu sa photo. Cela remontait à des années, mais maintenant, il s'en souvenait avec netteté. Il parvint même à se rappeler quelques bribes du texte de l'avis. La photo avait été placardée sur le tableau d'affichage des Homicides, et en dessous avait été inscrit : « Cette photo représente le dénommé Retula, Kai Orvo Olavi, âgé de trente-quatre ans, provisoirement sans domicile fixe à l'heure actuelle. S'il est victime d'une agression, veuillez tenir compte des éléments suivants... »

Harjunpää entra. Retula était étendu sur son lit, immobile, l'air gris et misérable. Son visage était tourné vers le plafond, ses yeux clos. Le tuyau de perfusion lançait ses reflets dans l'air. « Kai », dit Harjunpää en s'arrêtant à proximité du lit. Retula ouvrit les yeux, le regarda, le reconnut de toute évidence et sembla prendre peur : ses paupières se

refermèrent et sa tête s'affala mollement sur le côté comme s'il s'était évanoui. Mais Harjunpää n'était plus dupe. Pourtant, il ne savait pas de quelle façon s'y prendre. En tout cas, il était évident que l'homme était malade, torturé par une souffrance pathétique et conflictuelle. Harjunpää ne voulait rien faire qui eût encore accru celle-ci et eût peut-être en même temps poussé l'homme à se replier sur lui-même définitivement. « Vous m'avez reconnu, je l'ai vu », dit-il doucement en attirant une chaise à lui. « Je suis bien le policier de cette nuit. Harjunpää. Je veux être honnête avec vous dès les premiers pas – nous nous connaissons déjà, en quelque sorte. Vous avez déclaré à plusieurs reprises avoir été poignardé... »

Il se tut et observa Retula. Celui-ci l'avait manifestement entendu et compris. Il s'humecta les lèvres de façon presque imperceptible. Les doigts de sa main étendue sur le bord du lit tremblaient. Harjunpää aurait voulu lui laisser plus de temps pour réfléchir, mais il n'osait pas – il savait que tout s'écroulerait si les autres avaient le temps de revenir. Retula n'oserait pas franchir le pas. « Je tiens quand même à vous rappeler que, en vertu de votre déposition d'hier, vous êtes un plaignant. Et tout plaignant est dans l'obligation légale de dire la vérité. »

Il fit de nouveau une pause. Les jambes de Retula s'agitèrent nerveusement. « Je pourrais vous demander de me répéter la même chose que la nuit dernière, mais je crois que vous seriez alors amené à mentir. Écoutez, Kai, je vous le dis tout net, je suis au courant de toutes vos histoires d'agressions au couteau. Et je sais de quoi il s'agit en réalité... »

Du couloir vint un bruit de pas qui approchaient, accompagné d'un grincement, comme si on poussait quelque chose, mais les arrivants dépassèrent la porte. Le bruit s'éloigna et Harjunpää poussa un soupir de soulagement. Il se rappela que dans le texte de l'avis, il avait été recommandé d'examiner avec soin les vêtements de Retula, car on n'y avait jamais décelé aucun trou, alors que d'après la blessure et le récit que l'homme faisait chaque fois, il aurait bien sûr dû y en avoir un. Les suicidaires dénudaient presque sans exception l'endroit où ils se lardaient. Mais en l'occurrence, Retula avait été nu. « Je peux vous certifier que se blesser soi-même n'est pas un crime. On ne punit personne pour cela. Maintenant que nous sommes seul à seul, racontez-moi tout et l'affaire sera classée. Vous êtes-vous poignardé vous-même cette fois aussi ?

— Oui », dit Retula d'une voix à peine audible. Les larmes ruisselaient sur ses joues, le rendant encore plus misérable. Harjunpää se sentit ignoble, car il n'avait nullement l'intention d'en rester là. Mais il ne lui avait rien promis non plus. « Où est le couteau ?

— Je l'ai jeté dans la poubelle quand je suis allé attendre

l'ambulance.

— Et la femme, alors ?

— Elle n'existe pas.

— Cette soirée au bar ?

— Non plus... »

Harjunpää le laissa pleurer. Il fixa ses propres mains en se demandant ce qui pouvait pousser un être humain à se mutiler. En premier lieu, il songea à la haine. Elle était parfois dirigée contre autrui, mais on s'en déchargeait comme on pouvait. Ou alors, Retula se haïssait vraiment lui-même. Harjunpää avait déjà entendu parler de cas similaires. « Peut-être qu'au fond, vous avez juste besoin d'un peu de compréhension, finit-il quand même par dire. Un peu de prévenance. Que quelqu'un se soucie de vous.

— Oui... Quelqu'un, juste un jour, au moins...

— Tout le monde en a besoin, c'est tout à fait naturel. On ne trouve pas toujours ça chez soi. Il se peut même qu'on ne le trouve jamais... Mais redites-moi d'où vous est venue l'idée de raconter que ça s'était passé de cette façon, et précisément de cette façon ?

— Ça m'est venu comme ça », répondit Rutela, et il ne restait plus rien de son abandon de l'instant précédent. Il était de nouveau sur la défensive. Harjunpää comprit qu'il avait été trop vite en besogne, mais d'un autre côté il savait aussi que pour connaître le fin fond de l'histoire, il lui aurait fallu rester des heures avec Retula, revenir peut-être à plusieurs reprises – il lui parut évident qu'il le ferait.

« Parce que ça me paraît un peu invraisemblable, pour diverses raisons.

— Ou alors j'ai dû lire ça dans le journal... qu'un truc dans ce genre s'était produit.

— C'est faux », dit Harjunpää. Ils n'avaient rien communiqué à la presse au sujet de cette affaire qui eût pu tomber sous les yeux du rôdeur, lequel aurait alors été sur ses gardes et aurait peut-être décidé de récidiver ailleurs. « Mais vous avez eu vous-même des histoires », dit Harjunpää comme s'il était parfaitement au courant. Il se mordit les doigts de ne pas avoir eu l'idée d'aller se renseigner sur Retula avant de venir.

« C'étaient des bricoles... De la petite escroquerie, surtout. J'ai purgé ma peine.

— On vous fait chanter », lâcha soudain Harjunpää sans aménité. L'autre sursauta et secoua rapidement la tête, puis déglutit si fort que sa pomme d'Adam tressauta dans son cou maigrelet. Harjunpää était quasiment sûr d'avoir fait mouche. Mais il ne pouvait deviner en cet instant à quelles extrémités Lampinen avait réussi à réduire Retula.

Un crime impardonnable

« Il est ici », dit Bamse depuis la porte de l'atelier à quelqu'un dans la cour. Sa voix suffit à Titi pour la reconnaître. Personne d'autre n'avait une voix pareille. Seuls les cygnes en auraient eu une semblable s'ils avaient pu parler. Il savait aussi que ce ne pouvait pas être de lui dont elle parlait parce qu'en réalité il n'existait pas. Cela le fit sourire. D'avoir eu peur de la mort aussi. Les autres continuaient à en avoir peur, et pourtant ils l'avaient déjà tous vécu, cet état où l'on n'existait pas, où l'on se trouvait à des millions d'années de sa naissance.

« Hé, il est ici, ses pieds dépassent des chiffons ! » cria Bamse. Son dos barrait son cri. Lui était allongé par terre sur le flanc, contre le mur du fond de l'atelier, tout recroquevillé, avec la forme parfaite d'un œuf. Des sacs de toile le recouvraient et dégageaient la même odeur que derrière la cabane de tata Suoma, quand on allait chercher des vers de terre. Il se sentait bien, là. Il n'avait pas mal. Il était arrivé au petit matin et n'avait même pas pu monter l'escalier. De toute façon, il ne comprenait plus pourquoi il lui aurait fallu aller dans un lit.

Il avait tiré un sac par-dessus son visage. Quand il regardait le monde à travers la toile, celui-ci apparaissait tramé comme une photo de journal. L'entrebâillement de la porte se détachait en plus lumineux, et Bamse se trouvait en plein dans son centre. Ses cheveux étincelaient exactement comme ceux d'un ange. Il le savait, parce que quand il était tout petit, il avait eu un ange gardien, mais son ange gardien l'avait abandonné parce qu'il avait été méchant. De la lumière, il en tombait aussi par les interstices des planches, en bandes verticales saturées de soleil, et dans ces bandes flottaient de la poussière ou des petites planètes. Tout un univers montait et descendait là-dedans.

Dehors, Reino dit quelque chose et Lasse lui répondit, puis un bruit de pas se fit entendre. Un vrai roulement de tambour. Titi savait qu'il n'avait pas à s'en préoccuper, personne ne pourrait lui faire du mal, puisqu'il était si petit, petit au point de ne même pas exister vraiment, parce qu'il avait poussé la gentillesse jusqu'à faire abstraction de sa personne. Il se trouvait autant en sécurité que dans une coupe formée par deux mains.

Le monde fut envahi par une nuée de points lumineux quand Reino ouvrit violemment la porte en grand, puis les planches se mirent à trembler. Elles tremblèrent même sous Titi, mais ce n'était pas vraiment des planches qui tremblaient, c'était le mouvement de bras qui le berçaient, chassant toute la douleur. Cheveux d'Or le tenait dans ses bras et le caressait, il respirait l'odeur chaude et chérie de sa peau.

« Merde alors, mec, qu'est-ce qu'on t'a cherché ! » dit Reino. Il était en colère, mais derrière sa colère, on le sentait soulagé aussi. « C'est ce soir qu'on doit aller serrer la paluche de Monsieur le ministre Viinanen, et on te trouve nulle part... Le plumard au grenier qu'est vide, et même la brelle envolée...

— On s'est imaginé un paquet de choses, dit Lasse. On a téléphoné à tout un tas d'hôpitaux de merde et à des paquets d'autres trucs.

— Maintenant, debout là-dedans, et vite ! »

Reino frappa du pied par terre et Titi eut mal aux fesses, mais il n'avait pas à se faire du souci, ni pour le choc, ni pour la douleur, car même s'il se trouvait sous les sacs, il était en réalité dans le ventre de Cheveux d'Or. Il y faisait chaud et il y était en sécurité. Cheveux d'Or caressait son propre bidou avec ses petites mains aux ongles rouges. Son ventre était un sacré gros ballon, mais elle ne voulait pas encore accoucher de lui, pour que personne ne puisse lui faire du mal. « La comédie a assez duré », grogna Reino en éventrant sauvagement Cheveux d'Or. Titi fondit en larmes : on n'avait pas le droit de faire du mal à Cheveux d'Or. Il pleurait, désespéré, il tremblait et il pleurait, et maintenant qu'il n'avait plus de sacs pour le protéger, il grelottait. Il faisait si froid dans le monde.

« Il est malade, dit Bamse. Il a de la fièvre. Sinon on ne tremble pas comme ça.

— Je vais te le soigner, moi », dit Reino en l'attrapant par le bras. Ses mains étaient comme des forceps et il le mit brutalement debout. Alors Titi hurla : il avait si mal, son derrière était comme une immense plaie ouverte, qui s'étendait depuis le haut de son dos jusqu'au bas des cuisses, derrière les genoux.

« Mon Dieu ! s'écria Bamse. Son bénard est plein de sang !

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qui t'est arrivé, Asko ?

— T'as eu un accident ? Où est ta mob ?

— Il est peut-être tombé de l'échelle ? »

Ils se pressaient tous autour de lui. Ils le soutenaient pour l'empêcher de tomber. Il n'avait pas la force de se tenir debout, ou peut-être n'osait-il pas, n'osait pas se redresser, essayer lui faisait déjà si mal, il ne comprenait pas pourquoi ils lui faisaient cela, le faisaient naître de force. Il aurait voulu devenir de plus en plus petit dans le ventre de Cheveux d'Or, de plus en plus petit et ensuite ne plus

exister.

« Par ici, dans la lumière... Tenez-le...

— Lasse ! Le banc devant la porte ! Mets le banc là-bas devant la porte !

— Douce Mère n'est pas dans le coin ?

— Bamse, prends des sacs pour lui mettre en dessous.

— Askø », dit Reino en s'accroupissant à côté de lui, et Titi ne lui avait encore jamais vu une telle expression. On aurait dit qu'il avait peur. Ses joues tremblotaient, ses yeux étaient humides. « Askø ! Tu seras capable d'ouvrir cette porte ? Tu en seras capable, hein ? Askø, cette serrure, la serrure de la porte avec l'écureuil, tu seras capable de l'ouvrir, hein ? »

Titi était avec Lasse dans le jardin public. Lasse avait demandé la permission. C'était mieux d'aller là-bas avec Lasse. Il y avait tellement d'enfants, là-bas. Ils venaient même de cours qu'il ne connaissait pas. Lasse savait déjà traverser la rue. Avec lui, il n'avait pas besoin de demander à une grande personne de l'accompagner.

Il était à genoux dans le bac à sable et il creusait. Il creusait avec ses mains parce que Lasse avait pris la pelle. Lasse construisait une grotte pour les voleurs. Mais Titi aimait bien creuser avec ses mains, parce qu'il était une pelle mécanique. La pelle avait déjà atteint la couche de sable humide et il en remontait pour Lasse.

« Pas là ! Mets-le là-bas. »

Mais il ne pouvait pas lui répondre. De sa bouche ne sortait que le bruit du moteur : broum ! Dans ses cheveux aussi, il y avait du sable, mais c'était du sec, de celui qui ressemblait à du sucre. C'était Lasse qui lui en avait mis. Il aimait bien en retirer les grains un par un le soir dans son lit. Ça les faisait rire tous les deux.

« Maman arrive ! » Titi l'avait vue tout à coup, et il était content d'avoir été le premier : il allait vaincre Lasse. Il se releva d'un bond et se mit à courir vers Maman. Il prenait son envol à longs sauts, en rebondissant très haut, pour bien montrer à Maman. Les pans du manteau de Maman battaient comme des ailes. Maman aussi était un oiseau. Et lui, il était son petit. Il ouvrit ses bras pour être prêt, il voulait atterrir directement dans les bras de Maman et s'y accrocher. Il aimait Maman. Et Maman l'aimait. « Maman ! » cria-t-il joyeusement. Il était si heureux. Sa maman était la meilleure du monde. Il se jeta dans les bras de Maman. Mais Maman ne le serra pas contre elle. Elle se détourna de façon incompréhensible et Titi tomba par terre, se fit mal aux genoux. Maman l'attrapa par le bras et le remit de force sur ses pieds. Il eut encore plus mal, mais il était si étonné qu'il ne lui vint même pas à l'idée de pleurer. « Maman ? » dit-il, mais Maman ne répondit pas. Elle se contentait de le regarder et elle était très en colère. Son front brillait comme s'il avait été enduit de beurre. Sa

bouche n'était pas la bouche de Maman, c'était la bouche de tata Hildur. Tata Hildur était une tata méchante et tout le monde avait peur d'elle. Maman attrapa Lasse par le poignet lui aussi et commença à les emmener vers la maison. Ils étaient affolés. « Maman, toutes nos affaires sont restées là-bas ! Même le camion !

— En maison de correction on n'a pas de jouets », dit Maman. Elle marchait terriblement vite. Titi était obligé de courir tout le temps. Tout à coup, il eut envie de pleurer, et il entendit Lasse renifler à son tour. Ils savaient ce que la maison de correction voulait dire. Maman leur avait raconté. On y mettait tous les méchants enfants, et aux plus mauvais garçons, on coupait le zizi.

Dans l'ascenseur, Maman les poussa sur le strapontin. « Vous avez fait des choses épouvantables ! » cria Maman, alors qu'on n'avait pas le droit de crier dans l'escalier. Vous savez que dans la maison de correction, on dort par terre dans des caisses en bois ? Sans matelas et sans couverture ! On ne mange que de la bouillie ! On doit la boire à quatre pattes dans une écuelle posée par terre, comme un chat !

« Maman, nous emmène pas là-bas ! » se mit à hurler Lasse. « Maman, laisse-nous rester à la maison !

— Maman ! » s'écria Titi en pleurant lui aussi. Il attrapa la jupe de Maman. « Maman !

— Malheureux que vous êtes, vous avez fait des choses épouvantables ! » Papa n'était pas à la maison. Papa était à la campagne avec Reino et Sisko. La maison était vide. Maman les emmena dans sa chambre. Puis Maman alla chercher la courroie en cuir. À un bout, il y avait une poignée, et à l'autre une boucle en fer. Maman tenait la poignée. « Enlevez vos culottes, dit Maman. Enlevez vos culottes et allongez-vous sur le bord du lit. »

Ils obéirent. On devait obéir à Maman. Et puis Maman faisait tout à coup si peur. Maman faisait plus peur que les clochards et Titi se sentit mal. Il regarda le couvre-lit. C'était plein de fleurs. Il le regarda, ne regarda rien d'autre. Puis la courroie de cuir claqua. « Aïe, aïe, Maman, ça fait mal !

— Vous avez violé Maijaana ! criait Maman en frappant. Vous avez violé... Maijaana ! Vous avez... violé... Maijaana ! »

Titi avait mal. Ça faisait mal, ça brûlait, ça faisait mal, mal, mal, mal ! Il tremblait. Et la courroie revint, il eut encore mal, et la courroie revint encore, et il eut encore mal. Il eut peur d'avoir été cassé en morceaux : ses mains s'étaient détachées. Elles traînaient sur le lit. Ses pieds étaient par terre, tout froids. Il ne savait même plus s'il avait encore un popotin, ni une tête. Il entendait bien quelqu'un pleurer, mais il ne savait pas qui. Il avait peur que Maman le tue. Maman était tellement en colère. Maman avait droit de le faire parce que Maman était Maman. Tout ce que Maman faisait était juste.

« Debout ! ordonna Maman en haletant. Remettez vos culottes. »

Titi se releva. Il avait les yeux pleins de larmes, mais il put voir quand même que le popotin de Lasse était tout rouge. Il y avait aussi comme des saucisses dessus, mais bleues. On voyait aussi des dessins de boucle sur le popotin de Lasse. Beaucoup. Titi remit sa culotte. Ça piquait. Il entendait toujours quelqu'un pleurer. La lampe était tombée de la commode et s'était cassée. Il manquait un morceau de l'abat-jour. La déchirure était comme la boucle de la courroie. « Maintenant, on y va », dit Maman en les attrapant par les poignets.

« Non, Maman ! cria Lasse. J'ai rien fait à Maijaana !

— Tu mens ! Asko est bien trop petit pour inventer des choses pareilles tout seul. Tu sais ce qui arrive quand on ment ? Où est la courroie...

— Non, Maman ! Je mentirai plus ! Laisse-nous rester à la maison ! Maman chérie ! Gentille Maman !

— Maman, laisse-nous rester à la maison ! Laisse-nous rester à la maison !

— On verra ça plus tard. Maintenant, vous allez demander pardon à Maijaana et à sa mère. »

Dans la cour, il y avait beaucoup d'enfants. Il y avait même les grands Volanen, et Kari avec sa trottinette. La cour résonnait de leurs cris et de leurs rires. Sur le toit du garage, un hochequeue était perché. Pekka vint jusqu'à eux en courant. « Est-ce que Titi a le droit de rester jouer ?

— Non, dit Maman. Asko va sûrement partir dès aujourd'hui en maison de correction. Asko a commis un crime. Asko a violé Maijaana. »

Titi ne regarda pas Pekka. Il regardait ses propres pieds. Les lacets d'une de ses tennis étaient défaits. Il avait honte. Il avait honte d'être si méchant. Il était méchant parce qu'il avait violé Maijaana. Il ne comprenait pas ce que cela voulait dire, mais c'était très méchant, puisque Maman ne l'aimait plus. Maman voulait qu'il ait mal et qu'on l'emmène loin de la maison, elle voulait qu'il n'existe plus. Son visage commença à le piquer, comme en hiver.

Chez Marjaana, ça ne sentait pas comme chez eux. Maijaana jouait avec sa maison de poupée. C'était son papa qui l'avait faite. Il était menuisier. Titi ne pouvait pas regarder Maijaana. Il ne pouvait pas non plus regarder la maman de Maijaana. Elle lui ordonna pourtant de la regarder dans les yeux, mais il en fut incapable. « Maijaana a été examinée par le docteur, dit sa maman, mais heureusement, elle n'a rien de grave. Malgré la taille du bout de bois ! Que cela vous serve de leçon, les garçons : il ne faut jamais mettre quoi que ce soit dans les endroits intimes des autres ! »

Lasse dit qu'il ne mettrait rien. Titi le dit aussi. Puis ils

demandèrent pardon. Mais Titi ne savait pas si on leur avait pardonné. Personne ne le leur dit. Dans l'entrée, seulement, il osa regarder Maijaana. Elle lui tira la langue. Ses yeux s'emplirent de larmes à nouveau.

Dans la cour, les autres enfants avaient cessé de jouer. Ils formaient un groupe devant l'escalier du gardien et les observaient, immobiles. Le hochequeue était parti.

« Askole-violet », dit le plus grand des Volanen. Titi baissa la tête. Maman les emmena à travers la cour. Tous les suivirent. « Askole-violet ! Paskole-violet ! »

La maison faisait peur à Titi. Elle avait changé. Comme si tout était devenu pointu. Maman reprit la courroie. Le popotin de Titi commença à le brûler. Il fondit en larmes, Lasse aussi. « Enlevez vos culottes et allongez-vous sur le bord du lit.

— Maman chérie, plus maintenant. Maman chérie !

— Pas la courroie ! Maman, non, non !

— Vous avez commis un crime impardonnable. Même Dieu au ciel est triste. Il ne pourra jamais vous pardonner... Enlevez vos culottes et allongez-vous sur le bord du lit ! » Ils obéirent. « Est-ce que vous allez encore faire des choses pareilles ? criait Maman en frappant. Est-ce... vous allez... encore faire... des choses... pareilles ? Vous allez... encore... faire des choses... pareilles ?

— Non, Maman chérie, plus jamais !

— Plus jamais ! Non ! »

Maman posa la courroie sur la commode. Puis elle s'assit devant la petite table. Elle prit le téléphone et commença à composer un numéro. « Maman, tu téléphones où ? s'affola Lasse.

— À la maison de correction, dit Maman. Une voiture de police va bientôt venir vous chercher. Allez vous mettre à la fenêtre pour voir quand est-ce qu'elle arrive. »

Titi ne bougea pas. Seuls ses pieds remuaient. Il ne voulait pas quitter la maison. Il ne voulait pas aller chez les méchants garçons. Il ne voulait pas qu'on lui coupe le zizi. Il courut jusqu'à sa Maman. « Maman chérie, ne téléphone pas ! supplia-t-il. Laisse-nous rester à la maison ! S'il te plaît ! »

Il caressa la main de Maman, son pied, sa jupe. Il essaya de grimper sur les genoux de Maman. Il voulait lui donner des bisous. Il voulait en refaire sa Maman d'avant avec des bisous.

Maman reposa le téléphone. Elle se leva. Elle était beaucoup plus grande qu'avant. Puis elle plaça ses mains sur son visage et se dirigea vers le lit. Elle s'assit dessus et se mit à pleurer. Les reniflements de Titi se muèrent à leur tour en véritables sanglots. « Bou-hou, dit Maman. Vous entendez comment Maman pleure ? Maman est triste parce que vous êtes des méchants garçons. Vous n'aimez plus Maman

puisque vous faites des choses pareilles !

— Si, on t'aime ! s'écrièrent-ils. On t'aime Maman chérie ! On t'aime ! »

Ils coururent jusqu'à Maman et la cajolèrent. Lasse embrassa le pied de Maman.

« Bou-hou. Maman ne vous croit pas. Maman a le cœur malade à cause de vous. Aïe, aïe... »

Maman tomba à la renverse sur le lit. Elle se tenait la poitrine. Elle devait avoir très mal. Elle avait mal parce qu'ils étaient si méchants.

« Maintenant, Maman va mourir. À cause de votre crime... »

Les yeux de Maman se fermèrent. Elle ne bougeait plus.

Lasse se mit à hurler. Il hurlait sans pouvoir prononcer un seul mot. Il avait juste la bouche ouverte et il en sortait un cri aigu. Puis il se cramponna à la jupe de Maman et commença à la déchirer. « Maman ! Maman ! hurlait-il. Vis encore ! »

Tout le corps de Titi le piquait. Puis il se retrouva par terre, sur les genoux. Il ne savait pas comment c'était arrivé. Il voulait ramper sous le lit pour se cacher et y mourir lui aussi. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de le faire, Maman se rassit. « Vous me croyez maintenant ? demanda-t-elle. Rappelez-vous : si vous êtes encore une seule fois des méchants garçons, si vous faites quoi que ce soit de vilain, alors on vous mettra pour de vrai en maison de correction. N'importe qui peut leur téléphoner s'il vous voit faire de vilaines choses. La mère de Marjaana ou celle de Pekka, par exemple. Vous comprenez ? »

Ils dirent qu'ils comprenaient.

TRENTE-QUATRE

Sisko

« Qui a fait ça ? Qui t'a tabassé ?

— Maman...

— Arrête de raconter des conneries, Asko », l'avertit Reino, mais il n'était plus en colère. Depuis un moment, il n'était plus en colère. Il semblait aux abois, et en même temps résigné d'une certaine façon. Même sa voix ressemblait à un chat aplati sur la route, écrabouillé par des dizaines et des dizaines de voitures. Titi eut pitié de lui, pour la première fois, et il était presque content de ne pas voir sa tête. « Qui c'était ? Écoute, Asko, je te promets que son cul va saigner encore plus que le tien. Qui t'a tabassé ?

— Douce Mère... Maman m'a battu. Même si je l'aime tant ! Après, elle a invité toutes les tatas de la famille pour leur raconter... Et Maman a dit que je devais leur ouvrir la porte, pour être face à ma honte... Chaque fois, j'ouvrais la porte, et après je filais me cacher sous le lit.

— Nom de Dieu », grommela Reino en se détachant du banc. Il fit quelques pas et dit à Lasse un peu à l'écart : « Il est devenu timbré... Notre frangin ! Quelqu'un l'a tabassé jusqu'à lui faire perdre la boule. Pour de bon... »

Titi s'en moquait. Allongé, le ventre contre le banc, il souriait. À vrai dire, il ne savait même pas pourquoi, parce qu'il était si triste, si malheureux qu'il pleurait tout en souriant. En tout cas, les larmes n'arrêtaient pas de couler de ses yeux. Le banc était déjà tout mouillé sous son visage. Mais le chagrin valait mieux que la peur. Celle-ci l'épiait tout le temps depuis son terrier, levant sans cesse la tête pour guetter l'instant propice. Et à chaque fois, la sueur inondait le front de Titi et son ventre le brûlait. Mais le plus atroce était d'avoir tout le temps l'impression que le monde entier allait se refermer sur lui, que tout convergeait sur lui, qu'il était comme un trou noir dans l'espace aspirant tout en son sein. Il ne servait à rien d'agiter les bras pour repousser le monde au loin. Celui-ci continuait de débouler malgré tout. Et même si Titi avait été capable de courir, cela aurait été inutile : il se serait heurté au monde à l'arrivée.

« Merde de merde de merde », se lamentait Reino un peu plus loin. « Comment ça peut arriver, une telle poisse ? Plus de six mois de préparation, et juste le jour où on devait...

— On va la découper au chalumeau, cette putain de porte.

— Dans le couloir de la cave ? Dans cet immeuble, les solives des planchers sont en bois. L'odeur de brûlé va s'infiltrer dans chaque saloperie d'appartement au-dessus. Avant même qu'on soit entré dans la banque, les pompiers seront là.

— Ouais... Et puis si quelqu'un se ramène...

— Nom de Dieu, pourquoi que je l'ai pas obligé à faire la clé ?

— Il n'aurait pas pu trouver d'ébauche pour une clé à gorges.

— Une ébauche ? Et pour quoi faire ? Y a qu'à couper un tuyau de laiton de ce diamètre dans la longueur et le tour est joué !

— Il est peut-être capable de nous dire les chiffres ? Il s'en rappelle peut-être ?

— Alors que même l'autre fois il nous baragouinait ses histoires de couleurs ? Et maintenant, quand je lui parle de serrure ou de porte, il se met à braire, et tout de suite après, il a de la sueur plein le visage et il agite les bras comme pour chasser les mouches !

— On repousse ça à plus tard, tout Viinanen. D'une semaine.

— T'as bien entendu ce qu'a dit le dirlo, qu'ils vont commencer maintenant les travaux de rénovation. Ils vont y mettre les capteurs de mouvement et tout...

— On laisse tomber, alors ?

— On laisse tomber, alors ? » dit Reino d'une drôle de voix boudeuse. Puis on entendit le bruissement de l'herbe qu'il foulait en s'éloignant. Après, tout fut silencieux pendant un long moment. Seule la circulation grondait quelque part au loin et un avion en provenance de l'aéroport de Malmi vrombit dans le ciel. Puis tout à coup, des « putain » et des « nom de Dieu » se mirent à retentir. Il en vint toute une flopée, suivie aussitôt de craquements de bois et de tintements de verre brisé. Derrière la niveleuse se trouvait un empilement de fenêtres datant de la maison dressée là jadis. Reino les réduisait en miettes. Il avait dit qu'il ferait sortir à coups de pied les tripes de celui qui ferait capoter Viinanen. Titi avait l'impression que des fourmis se promenaient sur son visage. Il essaya de les chasser mais n'arriva pas à mettre la main dessus, et les fourmis traversèrent la peau de ses joues pour s'enfoncer dans sa chair. Et si elles se mettaient à y pondre des œufs et à construire une fourmilière dedans ? Il essaya de crier mais aucun son ne sortit, seule un peu de salive gicla sur ses lèvres.

Titi contracta ses paupières, haletant. Le temps passait. Il commença à croire qu'il dormait. En tout cas, il rêvait que des lambeaux de chair se détachaient de son corps et tombaient par terre, puis que son âme commençait à s'écouler par les plaies. Elle était pareille à du mastic bleu ciel. Il essaya de l'empêcher de s'échapper, posa ses mains sur les plaies, mais de nouveaux lambeaux se détachèrent de ses bras. « Qu'est-ce que Bamse est allée foutre ? »

maugréa Reino. Maintenant, sa voix sonnait comme s'il avait la gueule de bois.

« Elle est peut-être allée jusqu'à la pharmacie de Malmi ?

— Possible... On va aussi l'emmener chez le docteur. On demandera des pommades et on le soignera jusqu'à demain. On ne sera que samedi. Ça nous laissera tout juste assez de temps. S'il n'est pas rétabli avant ce soir, alors on laisse tomber.

— Vous laissez tomber quoi ? » demanda quelqu'un, et ce quelqu'un était Sisko. « Rien de spécial... On discutait juste d'un arrangement.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé à Titi ?

— Va pas là-bas !

— Tu parles que je vais y aller ! »

Un claquement de sandales s'approcha, s'arrêta. Ensuite se fit entendre un étrange chuintement. Sisko venait de prendre une longue inspiration entre ses dents. Elle vint rapidement jusqu'à lui et s'agenouilla, posa sa main sur son cou et se mit à le caresser. Le labeur avait rendu sa main calleuse, mais elle était en même temps douce et chaleureuse. Titi se sentit mieux tout à coup, davantage en sécurité, comme quand il était tout petit et que son ange gardien le berçait pour l'endormir. Les vêtements de Sisko dégageaient une odeur de potager. Titi eut envie de pleurer, tant il se sentit apaisé. « Titi, dit Sisko d'une voix tremblante. On va te faire soigner. On va t'emmener chez le docteur.

— C'étaient des policiers », sanglota Titi. Maintenant, il osait se rappeler. « Des policiers ? s'exclama Reino avec stupéfaction. C'est pas possible... Ils avaient l'uniforme, et tout ?

— Non... Des policiers de la Criminelle. Un grand homme qui puait et un petit.

— Un grand homme et... Est-ce que le petit était du genre poseur ?

— Ou... ou plutôt du genre à faire semblant d'être poli », répondit Titi. Subitement, parler semblait le soulager. Les mots étaient comme des piquets de tente, ils tenaient le monde debout. « Et un peu du genre à se croire drôle.

— C'est Lampinen », dit Reino. Sa voix se brisa malgré lui. « Et le grand costaud, c'est Juslin. Ils ont découvert notre projet d'une façon ou d'une autre. On oublie tout ! Mais ils le paieront, nom de Dieu ! Et cher ! »

Le sable crissa sous les pieds de Reino. Il faisait certainement les cent pas. Sisko tapota de façon rassurante les épaules de Titi et se leva. « Vous allez renoncer à quoi ? À Viinanen ?

— Oui... Mais nom d'un chien, comment est-ce que tu...

— Nom d'un chien, comment est-ce que je... ? le singea Sisko. Parce que, nom d'un chien, vous en avez parlé dans l'atelier pendant

des mois ! Dans ce vrai nid de pies !

— Tu as écouté en douce... »

Reino se mit à tousser. Il fut pris d'une véritable quinte, puis se racla longuement la gorge et cracha. Il y eut ensuite un bruit de papier froissé quand il sortit ses cigarettes. « Donne-m'en une aussi », dit Sisko. Lasse restait muet. « Mais maintenant la situation a changé du tout au tout », dit enfin Reino. Il donnait l'impression bizarre de parler en regardant ses pieds. Sa voix n'avait jamais été aussi défaite. « Asko ne sera pas capable de faire sa part, c'est foutu. Et si c'est vraiment Lampinen qui l'a tabassé, c'est qu'il est au courant du projet. Il a voulu le neutraliser par tous les moyens parce qu'il sait que, au tribunal, il foire souvent. Il a déjà fait le même coup à d'autres. À un dénommé Leminen, il a fait une vacherie de... »

Le sable crissa lorsque Sisko écrasa son mégot sous son pied. Puis sa main fut de nouveau sur le cou de Titi et c'était aussi bon que tout à l'heure. De l'autre main, elle lui prit les doigts. « Titi, dit-elle. Est-ce qu'ils t'ont coincé comme ça, au hasard, sans raison ?

— Non...

— Donc tu as fait quelque chose ? Peu importe ce que c'était, mais est-ce que c'était pour ça ?

— Oui. Ou plutôt... Je crois qu'ils m'ont pris pour quelqu'un d'autre, et c'est pour ça qu'ils m'ont emmené à Pasila. Mais après ils m'ont libéré. Ils devaient me ramener à la maison, mais en cours de route...

— Est-ce qu'ils ont dit quelque chose à propos de Viinanen ? Est-ce qu'ils t'ont cuisiné là-dessus ?

— Non. Et je n'aurais pas parlé...

— Est-ce qu'ils savent que Reino est ton frère ? Je veux dire, est-ce qu'ils ont appris qui tu étais ?

— Je les ai roulés. Je leur ai donné une fausse identité... »

Sisko se leva. La main de Titi se sentit esseulée.

« Voilà, vous avez entendu, dit Sisko aux autres. Lampinen n'est au courant de rien.

— C'est quand même plus raisonnable de tout laisser tomber. On ne pourra pas ouvrir cette putain de porte...

— On ne renoncera pas, riposta Sisko. Ça fait bientôt un an que vous préparez ça et une deuxième occasion ne se représentera jamais. On doit la saisir, si on veut un jour quitter ces taudis. Je ne pense pas à vous, je pense à moi. Est-ce que moi, j'ai jamais eu une vie privée ? Des années à faire la bonniche à l'œil, d'abord pour le père et la mère, puis pour toute la bande. Chaque fois que j'essaie de sortir avec quelqu'un, la mère tombe malade, si gravement qu'on doit tout lui porter au lit, et elle se met même à faire sous elle. »

Ils restèrent silencieux un bon moment. Puis le vrombissement

d'une voiture se fit entendre en provenance du chemin. Bamse revenait de la pharmacie. « Après Viinanen, vous avez l'intention de quitter le coin, hein ? demanda Sisko précipitamment. N'est-ce pas ?

— Oui. On est allé voir une maison à Mäntsälä.

— Et on arrivera à tirer quelque chose de ce terrain ?

— La banque se servira d'abord. Encore heureux s'il reste après de quoi acheter un studio.

— Ça me suffira. Je m'achèterais un studio même à Pétaouchnoque pourvu que je sois débarrassée de cette vieille sorcière ! »

Reino toussa. Titi s'agita, lui aussi. Personne n'avait jamais traité Maman de sorcière : elle était Douce Mère, Douce Mère parce que le monde entier savait qu'elle était une douce mère qui ne voulait que du bien à tous ses petits. « Allez voir Bamse », dit Sisko. Reino et Lasse obéirent sans un mot. Le sentier crissa sous leurs pas, puis les sandales de Sisko claquèrent. Elle s'approcha de Titi, passa un bras autour de ses épaules et lui prit la main. Il sentait combien son contact était bon, comme elle le caressait doucement, il sentait même sa respiration. Et il n'était pas certain qu'elle lui parlait, mais il lui sembla qu'elle lui disait : « Aide-moi, Titi. Aide-nous tous ! Moi, je t'aiderai, je viendrai avec vous et je resterai tout le temps à côté de toi. Tu n'auras qu'à ouvrir cette serrure, rien d'autre. Tu en es capable, tu es un champion pour ça. Tu es le meilleur. Après, ça sera fini et on aura tous les deux notre studio et notre vie à nous, et personne ne pourra nous les enlever. »

« Titi », implora doucement Sisko, et Titi eut l'impression qu'elle pleurait.

Le briefing

Harjunpää avait songé à ramener la voiture et les papiers à Pasila pour rentrer tout de suite après chez lui. L'après-midi était déjà bien entamé et Elisa avait dit qu'ils dîneraient de bonne heure, dehors dans le jardin, puisqu'il faisait encore si beau, mais il n'avait pu faire autrement que passer par le Sommier pour voir ce qu'on y avait sur Retula.

Et il en était revenu bredouille : il n'y avait même pas de fiche au nom de Retula. Pourtant, l'ordinateur avait certifié que celui-ci avait été précisément enregistré à Helsinki. Harjunpää avait appelé Mäki, qui avait établi à l'époque l'avis concernant Retula. Mäki avait juré que cet homme possédait bien une fiche et qu'il y avait même ajouté en personne un complément d'information.

Harjunpää était retourné au Sommier. Entre deux autres Retula dans l'ordre alphabétique, il avait trouvé un petit bout de carton sur une tringle de fixation : à coup sûr ce qui restait une fois que l'on avait arraché une fiche de son support. Il n'eut alors plus aucun doute sur le sort subi par le dossier de Retula.

Il s'était ensuite rendu au Dépôt, puis de nouveau au Sommier, et maintenant, le long du couloir de l'étage S, il regardait d'un air plutôt courroucé le dossier qu'il tenait à la main. Il bifurqua en direction des locaux de formation, traversa à grands pas la salle de repos et écouta pendant quelques instant derrière une large porte. C'était la bonne classe. Il distinguait sans risque d'erreur la voix de Järvi. Il poussa le battant et entra sans frapper. « Quant aux Chemins de fer nationaux, le total des dépenses s'est élevé à environ un million trois cent mille marks », pontifiait Järvi. Il se tenait debout sur l'estrade devant l'assemblée et pointait une baguette sur l'image envoyée par le rétroprojecteur. « C'est-à-dire que, au total, on tourne entre quatre et cinq millions de marks par an. Imaginons un instant que quelqu'un cambriole un coffre-fort contenant une telle somme. Messieurs, vous êtes tous conscients que cette personne entrerait dans les annales de la criminalité de ce pays. Je tiens à souligner que si j'effectue cette comparaison... »

Harjunpää progressa entre les travées. La classe était constituée d'une trentaine d'hommes, une fournée considérable, surtout maintenant que les restrictions budgétaires imposaient de se contenter

d'un simple archivage de l'information pour des milliers de délits. Mais les hommes n'étaient pas volontaires, on leur avait ordonné de venir là. Ils appartenaient à des branches diverses, à la Police criminelle pour la plupart. Lampinen était assis au troisième rang. Derrière lui se trouvaient deux places vacantes, comme réservées exprès pour Harjunpää. « ... mais l'opération aura, à long terme, une grande incidence à titre préventif, aussi bien sur certains individus que sur la société en général. Car il va sans dire que ceux qui se rendent coupables des tags en question sont des criminels potentiels susceptibles de commettre d'autres délits reconnus par le Code pénal. En outre... »

Harjunpää s'assit derrière Lampinen. Lorsqu'il posa les yeux sur ses cheveux fins couleur de sable et sa veste à petits carreaux, une haine violente le submergea. Cette violence était peut-être en partie due au fait qu'il se sentait impuissant : il ne savait pas comment coincer Lampinen. Mais il comptait le faire.

Il se doutait bien que s'il s'arrangeait pour rendre l'affaire publique, elle finirait au placard du fait de Retula lui-même. Harjunpää l'avait compris au sortir du service de chirurgie : l'homme était si effrayé qu'il n'oserait même pas prononcer le nom de Lampinen. D'ailleurs, le croirait-on seulement, un type qui avait fait plusieurs dépositions mensongères au sujet de ses automutilations ? Et lui-même, le croirait-on ? Harjunpää en doutait : tout le monde était au courant de ses rapports tendus avec Lampinen, et il serait facile de tout mettre sur le compte de son acrimonie. C'était de lui que des tiers s'étaient déjà plaints, par ailleurs.

« Je dirigerai l'opération Spray en personne, dit Järvi. Toutes les nuits, à compter de ce soir, jusqu'à la nuit de dimanche à lundi pour finir. Je ne me retrancherai pas dans une tour d'ivoire, je serai avec vous, sur le terrain. Je disposerai à cet effet de la voiture du directeur général, qui doit être équipée d'un appareillage de communication suffisamment perfectionné. Mon nom de code sera Mouette Un. Et Mouette Deux sera... »

Harjunpää avait deux problèmes à régler. Il décida de commencer par le plus simple, même s'il en devinait l'issue à l'avance. Il ouvrit le dossier qu'il avait apporté de façon à mettre en évidence une photo anthropométrique. Elle représentait, face-profil, un costaud bedonnant de près de deux mètres avec une moustache noire.

Harjunpää tapa sur l'épaule de Lampinen. Celui-ci se pencha en arrière comme s'il savait déjà à qui il avait affaire – ce qui était fort possible, car la plupart des hommes avaient lorgné vers la porte quand il était entré. « Merci d'avoir libéré le gars la nuit dernière, chuchota Harjunpää, mais je n'ai pas trouvé sa photo dans mon casier.

— Hein ?

— Je vous avais demandé d'en prendre une au Polaroid, par précaution.

— Ben voyons ! Moi pas me souvenir... Mais si tu l'as demandé, alors tu l'as demandé, et on a oublié dans la confusion. Excuse.

— Ben merde », dit Harjunpää en passant le dossier à Lampinen. « C'était bien ce gars-là, quand même ?

— Pas du tout – il était taillé genre passereau.

— Pourtant il a donné l'identité de ce gars-là. Vous n'avez pas vérifié ?

— Et on aurait vérifié pour quelle raison ? On ne l'a pas enregistré.

— C'est vrai, désolé. Je me disais seulement, vu comme tu es pointilleux d'habitude... Mais vous l'avez quand même ramené chez lui ?

— Et alors ?

— À quelle adresse ?

— À quelle... ? Il a seulement demandé qu'on le conduise à Pukinmäki... Sauf erreur, il est parti ensuite vers les immeubles derrière la gare. Et s'il a commis un péché quelconque, le Seigneur punit de toute façon tous les voyous un jour ou l'autre. Va savoir s'il ne lui a pas déjà flanqué un coup de marteau sur la tête...

— T'as bien raison. Moi aussi, c'est ce que je me dis. Merci. »

Pendant quelques instants, les épaules de Lampinen semblèrent le tirailler, et il rajusta sa veste. Harjunpää se laissa aller contre le dos de la chaise. Sa respiration était hachée et furibonde. S'il avait eu assez de cran, il aurait attrapé la veste de Lampinen entre les montants du dossier, l'aurait enroulée autour de son poignet pour clouer l'homme sur place et lui aurait dit : « foutu fumier, menteur, je vais t'arracher ton masque à la con ». Mais au fond, ce n'était pas une question de cran. Il en aurait peut-être été capable, surtout dans l'état de fatigue où il se trouvait, mais ç'aurait été pure crétinerie, et rien ne l'obligeait à tomber si bas. « ... une opération dont le succès peut ouvrir de nouvelles perspectives à toute l'organisation de la police. J'entends par là qu'ailleurs on a déjà su faire preuve du sérieux nécessaire face à ce problème. Je peux vous citer le Danemark en exemple. La police de Copenhague a créé une unité spéciale antigraffitis. Elle se concentre uniquement... »

Harjunpää tapa de nouveau sur l'épaule de Lampinen. « Quoi ? » marmonna celui-ci sans tourner la tête.

« Quand je t'ai dit la nuit dernière qu'on était sur un nouveau délit commis par notre rôdeur...

— Oui », dit Lampinen, qui se pencha cette fois en arrière avec un vif intérêt.

« L'auteur ne semble pas être le même, en fin de compte. Mais cette nouvelle affaire a de très fortes chances d'être résolue. Je crois qu'on

va mettre la main sur une véritable ordure, dans cette histoire. » Lampinen se retourna. Il fixa Harjunpää, la bouche entrouverte. « Vraiment ? lâcha-t-il. Mais la nuit dernière, tu avais...

— Excusez-moi, dit Järvi en élevant la voix. Puis-je me permettre de demander quelle est la raison du tapage répété auquel vous vous livrez, là-bas ?

— Toutes mes excuses », dit Harjunpää en se levant et en s'apprêtant à repartir. « C'est juste Corbeau Trois qui regagne sa maison. »

Le départ

Dans l'hôtel de Police de Pasila, du côté de la poterne de Lea, deux grandes portes juxtaposées coulissaient en sens inverse l'une de l'autre. Elles coordonnaient l'accès au garage. On entrait par celle de droite et on sortait par celle de gauche – pour ceux qui avaient pu entrer, du moins. Quand les plans du bâtiment avaient été dessinés, personne ne s'était souvenu qu'il existait des véhicules utilitaires plus hauts qu'un car de police. Mais comme chacun le sait, l'erreur n'est pas seulement humaine, elle est aussi excusable. Surtout quand on a dit à des hommes ayant exercé le métier de policier toute leur vie : « Maintenant, vous êtes des architectes. Faites-nous les plans d'un hôtel de Police. »

Ce vendredi soir, un peu après onze heures, le mécanisme de fonctionnement de la porte gauche chuinta. À l'intérieur, quelqu'un venait de composer le code. La porte s'ébranla et commença à s'entrouvrir. L'éclat cru des néons se répandit dans la nuit noire, puis un véhicule émergea : une camionnette VW blanche, équipée sur le toit d'un plateau de prises de vue et d'une échelle repliée. C'était le van de recherche des causes d'incendie, un petit laboratoire et une base montés sur roues, le plus grand utilitaire qui puisse entrer dans le garage, et encore, à condition de se garer juste derrière la porte. Cette fois, aucun homme des Homicides n'était à son bord.

Au volant se tenait un enquêteur de la division des Stupéfiants, en service commandé. Le van avait été mis à sa disposition et à celle de ses collègues car il n'avait pas l'apparence d'un véhicule de police. Du moins pas au premier coup d'œil. À l'arrière, des glaces sans tain remplaçaient les vitres. On pouvait ainsi stationner sans souci à peu près n'importe où, et observer en toute quiétude, à l'abri des regards, les extravagances du monde.

Le tuyau d'échappement crachant ses vapeurs de gasoil, la camionnette quitta le trottoir et vira vers la rue de la Radio. Un autre véhicule sortit à sa suite, une Golf bleu foncé, imitée aussitôt après par une Samara de couleur claire. Des échanges bruyants provenaient du garage, des claquements de portières, des vrombissements de démarreurs, et n'importe qui aurait compris qu'une dizaine de voitures de police allait encore s'élancer dans la nuit, que quelque chose d'inhabituel se préparait – cette nuit, ceux qui méditaient un mauvais

coup feraient mieux de rester tranquillement chez eux à siroter leur bière.

Et des voitures, il en sortit, en effet. Encore sept. Elles montèrent l'une après l'autre à l'assaut du trottoir en grondant, accélérèrent jusqu'à atteindre la rue et s'éloignèrent en direction du centre. En dernier lieu parut avec majesté une Volvo noire, impeccablement lustrée, plusieurs antennes bringuebalant sur le toit : Mouette Un prenait son envol nocturne.

L'opération Spray avait commencé.

L'autre départ

Dans la soirée, Reino avait amené l'éléphant juste devant l'atelier, et Titi pouvait l'observer tout à loisir par l'ouverture de la porte. Agenouillé sur le plancher maculé d'huile, appuyé contre le banc, il gloussait en voyant que Lasse avait collé sur les flancs de l'éléphant de grandes bandes adhésives jaunes : Plomberie du centre SA – Dépannage immédiat, était écrit dessus, avec un numéro de téléphone et pour adresse 5, rue de Vaasa. Ce qui était comique, c'était de penser que si quelqu'un avait pour de bon une fuite dans ses canalisations et essayait d'appeler cette entreprise pour se faire dépanner, le téléphone sonnerait encore et encore, mais personne n'y répondrait jamais. Dans la rue de Vaasa, l'imbécile ne trouverait qu'un magasin de vêtements. L'eau coulerait à n'en plus finir et la fuite dans ses canalisations irait en s'aggravant.

Ce qui le faisait aussi glousser, c'était que l'éléphant portât les plaques d'immatriculation d'une autre voiture. Non seulement l'éléphant allait les aider en les faisant passer pour d'autres, mais il allait aussi leur livrer à la maison dans quelques heures les sacs pleins d'argent, d'or et de diamants. Et ce qui l'amusait encore plus particulièrement était qu'en réalité Douce Mère était une sorcière. Elle n'était pas vraiment sa maman. C'était une sorcière. Elle lui avait jeté un sort, ou, plus exactement, elle l'avait coupé en deux avec sa malédiction : d'un côté Titi, de l'autre Asko, et elle avait métamorphosé à son insu sa vie en un hachoir dont elle refusait de le laisser sortir.

Puis il se souvint soudain du couloir dans la cave de la banque, de ses murs pareils à de la viande, de la viande rouge collée aux parois d'un hachoir. Son estomac se noua et de minuscules gouttes de sueur se mirent à perler sur sa lèvre supérieure.

Dehors, Reino dit quelque chose à Sisko. La nuit s'était déjà installée et le monde entier était comme emmailloté sous ses douces jupes. Reino se faisait du souci parce qu'il riait, alors il envoyait Sisko le voir à tout bout de champ. Mais l'énervement de Reino avait aussi d'autres raisons. Ses propos n'étaient que du fil de fer entortillé. Il n'avait pas le droit d'être ainsi. Quelqu'un aurait dû le lui dire, parce que lorsqu'un homme est énervé à ce point, il attire la poisse comme un aimant. Sisko comprenait le rire de Titi. Il lui avait tout expliqué :

le rire, c'était les fesses de la peur. Quand les fesses étaient tournées vers vous, la peur regardait ailleurs et ne risquait pas de vous remarquer.

Sisko entra de nouveau. Elle portait les mêmes vêtements que d'habitude. Avec, elle pouvait sans difficulté passer pour un plombier. Elle avait aidé Reino et Lasse à transporter les outils et les bouteilles de gaz dans la camionnette, puis Reino avait exigé qu'elle tienne une check-list à la manière des aviateurs. Elle avait apposé une croix dessus chaque fois que telle ou telle chose était chargée. Elle allait venir avec eux, pour l'aider. Elle l'aiderait en plaçant sa main sur son cou, en étant son ange gardien, alors il n'avait peur ni du Trousseau, ni du parapluie, ni des serrures. Ils avaient fait des essais. Ils s'étaient entraînés : il avait ouvert toutes les serrures que Reino avait réussi à dégoter, même s'il fallait bien reconnaître que le lot n'avait contenu aucune serrure à gorges.

« Titi », dit Sisko en scrutant son visage, la tête inclinée. « Tu vas bien ?

— Oui », répondit-il. Puis il s'absorba dans la contemplation de ses mains et sa voix devint pâteuse. « Oui...

— Tu as réfléchi à la serrure de la porte avec l'écureuil ?

— Oui. Elle chantonne de façon très douce et elle a beaucoup de nuances brunes.

— Bien... On va partir bientôt. »

Reino et Lasse entrèrent, apportant avec eux une odeur de cigarette, de sueur et de nervosité. Et de minuscules messages de nuit étaient accrochés aux vêtements de Lasse sans qu'il les remarquât. Titi les inspira par les narines et tenta de les lire, mais y renonça aussitôt : c'étaient de mauvais messages. Ils dégageaient une lumière bleue qui puisait et léchait son cerveau, toute la ville, peut-être même le monde entier. Par-dessus le marché, Titi commençait à avoir la sensation qu'il pleuvait et que ses vêtements étaient tout à coup trempés. Il se remit à glousser, il y était bien obligé : le gloussement était un piquet de tente au même titre que les mots l'avaient été dans la journée.

« Bon », dit Reino en les dévisageant un par un, et dès qu'il eut prononcé ce mot, Viinanen prit soudain corps : la rue du Musée existait quelque part, ainsi que les voitures endormies sur toute sa longueur, la banque, l'écureuil brillant d'une lumière bleue dans la vitrine de la banque. La porte menant à la cour était réelle aussi, de même que le couloir couleur de viande et le battant avec l'écureuil. Ensuite les attendaient l'odeur de paperasse des bureaux, celle des armoires en tôle des vestiaires, les W.C. qui gargouillaient tout seul, l'alarme qui ne donnait pas l'alarme et la porte massive que Reino devait découper. Les minutes qui allaient s'égrener avec une lenteur exaspérante et la peur que quelqu'un débarque, la peur d'être pris.

Mais l'argent, également. Et l'or. Et les diamants.

« D'accord ? » ajouta-t-il, mais il n'aurait pas dû, car sa question et son expression semblaient vouloir dire : ou bien est-ce qu'on remet ça à demain soir, est-ce qu'on y renonce carrément ? Cela les rendit tous fébriles : ils eurent du mal à rester en place, et il leur vint à l'esprit que c'était peut-être la dernière fois avant des années qu'ils se trouvaient ainsi réunis. Comment serait-ce pendant les interrogatoires, dans les cellules de garde à vue, en prison ? Lasse plongea sa main dans son blouson. Ses doigts se mirent à fureter là-dessous. Ils palpaient la crosse robuste du Smith & Wesson, et ses lèvres blanchirent en un instant.

« Qu'est-ce qu'on fout encore ici ? » lança Sisko comme si elle avait sonné le clairon. « On saute dans la camionnette et on y va !

— Oui », grommela Lasse d'une voix rauque. « Plus vite on sera parti...

— Putain, si on avait leur fréquence codée, on pourrait au moins savoir à peu près combien ils sont dehors, ou en tout cas, s'ils ont prévu des descentes ! On ne foncerait pas droit dans leurs filets.

— Mais on ne l'a pas, dit Sisko. Alors on se débrouillera sans.

— Mère dort, c'est bien sûr ?

— Oui, elle dort. Elle ne se réveillera pas avant demain matin.

— Tu lui as donné ceux d'Asko...

— On y va.

— On y va ! »

Sisko se plaça à gauche de Titi, Lasse à sa droite. Ils l'aidèrent à se lever en le prenant par les aisselles. Il parvint ensuite à se déplacer tout seul, mais avec raideur, comme s'il apprenait à marcher. Mais maintenant, toute hésitation les avait quittés, ils étaient lancés et avaient même trouvé une certaine assurance. Cela se voyait dans leurs gestes, avec lesquels chacun disait aux autres : on va réussir ! Petit à petit, ils commençaient à y croire – ils n'avaient pas d'autre choix – et avec la confiance, la nuit se mit soudain à sentir bon. Une odeur magique. Une odeur promettant que toute leur vie allait changer.

L'erreur

« À votre attention », laissa tomber Harjunpää d'une voix atone en posant les papiers sur le bureau de Tanttu. Il ne regardait que le directeur, essayant de faire comme si personne d'autre ne se trouvait dans la pièce. Kontio était assis un peu à l'écart, les jambes croisées, d'une humeur massacrant à l'évidence. Järvi tournait le dos aux deux autres. Il se tenait debout devant la fenêtre et regardait vers l'extérieur.

Harjunpää avait réussi à accoucher de deux feuillets pour sa défense. Pourtant, il n'avait utilisé qu'un style bref et laconique : « Ai constaté que le corps était sur le point de se dégager et de s'enfoncer sous la surface. Par conséquent, n'ai pas vu d'autre possibilité que d'aller le chercher moi-même. Étant seul sur les lieux, me suis déshabillé, à l'exception de mon caleçon... » En annexe, il avait joint une copie de son rapport – l'ensemble des faits y était exposé clairement – et une du rapport d'autopsie établi par Koponen en un temps record. Le geste comportait sans conteste une pointe de raillerie, mais il espérait surtout qu'un texte dépouillé écrit par un tiers permettrait au moins à Tanttu de se rendre compte de la disproportion donnée à tout cela.

Mais Tanttu ne toucha pas aux papiers. Il ne les regarda même pas. Il fixait Harjunpää dans les yeux, et une détermination glaciale proche de la haine se lisait dans les siens. « Je ne vous ai pas convoqué pour ça.

— Entendu...

— Pour l'heure, il s'agit d'une affaire nettement plus lourde de conséquences.

— Mais le même individu est encore en cause, dit Järvi sans se retourner. N'y aurait-il pas là une conclusion à tirer ? »

Harjunpää passa rapidement sa langue sur ses lèvres. Tanttu ne l'avait même pas prié de s'asseoir.

« Vous avez patrouillé la semaine dernière dans la nuit de mardi à mercredi à bord d'un véhicule de police dont le matricule est 583.

— Oui ?

— Que s'est-il passé durant ce laps de temps ? »

Harjunpää ne comprenait pas. Puis il se rappela l'homme à la Mobylette et l'ouverture de l'appartement rue Messenius, mais cela

n'avait eu lieu que la nuit suivante. Il se contenta de hausser les épaules.

« Vous avez reçu un appel du Central.

— Exact ! se souvint Harjunpää. C'était aux alentours de une heure. Le Central...

— À zéro heure quarante-neuf », précisa Tanttu comme si cela avait une importance capitale. Il avait consulté le listing placé devant lui, et Harjunpää rectifia la position de ses pieds, mal à l'aise. « Et quelle était la nature de cet appel ?

— L'alarme s'était déclenchée dans une agence de la Banque nationale des Actionnaires, rue du Musée. Nous étions à peu près...

— Au 18, rue du Musée.

— Oui. Mais c'était une fausse alerte. Il y avait...

— Comment savez-vous que c'était une fausse alerte ?

— C'était l'alarme de la chambre forte au sous-sol qui sonnait. Personne ne s'était introduit dans la banque. Les vitres étaient intactes. Il n'y avait aucune trace d'effraction sur les portes. Un membre du personnel de la banque est même arrivé sur place. Il avait...

— Monsieur Kauppila, chef de service.

— Oui », souffla Harjunpää, qui commençait maintenant à ressentir une réelle inquiétude, même s'il ne comprenait pas encore pourquoi. « Nous sommes entrés avec lui. À l'intérieur aussi, tout était en ordre. Il nous a montré la porte de la chambre forte et l'alarme. Et il nous a raconté que l'alarme avait déjà sonné deux ou trois fois auparavant à cause d'un dysfonctionnement de la ligne. D'ailleurs, ces alarmes sont réglées de telle façon que les vibrations causées par un camion peuvent...

— Je n'ai pas besoin d'un cours sur leur fonctionnement. Je le connais. Quelles mesures avez-vous prises ? »

Harjunpää regarda par la fenêtre, quelque part au-delà de Järvi. Oui, quelles mesures avait-il prises ? « Par précaution, nous avons jeté un œil dans les locaux de la banque et nous avons communiqué le résultat au Central : mission accomplie.

— Et ensuite ?

— Toujours au sujet de cette affaire ?

— À ma connaissance, nous ne sommes pas en train de discuter d'un vol de bicyclette !

— Ensuite, rien du tout.

— Mais vous auriez dû ! » s'écria Järvi dans une sorte de gémissement. Cette fois-ci, il se retourna. Il tenait à la main une feuille pliée en deux. « J'ai ici la circulaire, signée de ma main, ordonnant au personnel de m'informer de toute – je dis bien toute – alerte en provenance d'une banque au cours de la nuit.

— Je... Ça date à peu près de quelle année ?

— N'essayez pas de jouer au plus fin, c'est inutile ! La vérité, c'est que vous n'avez pas observé un ordre donné par votre supérieur hiérarchique. Un ordre écrit, qui plus est.

— Ce n'était pas une fausse alerte, dit Tanttu. Elle a été déclenchée intentionnellement. Le système d'alarme a ensuite été échangé avec un autre, qui ne fonctionnait pas. Le dernier acte s'est joué durant le week-end. La chambre forte a été ouverte au chalumeau.

— Avec un savoir-faire digne d'un vrai professionnel, grommela Kontio.

— De plus, la banque y avait entreposé une quantité exceptionnelle de liquidités. Selon les premières constatations, près de trois millions de marks finlandais ont été dérobés. Et toutes les devises étrangères. Pour ces dernières, le montant total n'a pas été encore évalué de manière définitive. Tous les coffres loués à des particuliers ont également été vidés. À l'heure actuelle, on ne peut qu'émettre des suppositions sur leur contenu – argent liquide, bijoux, lingots d'or... »

Harjunpää fixait le plancher en s'efforçant de respirer profondément et avec calme. Il avait beau repasser dans sa tête les événements de cette nuit-là, il savait qu'il n'aurait rien pu faire de plus. Personne d'autre non plus, probablement. « À mon avis, je ne suis pour rien dans cette affaire », dit-il alors, uniquement parce qu'on attendait de toute évidence qu'il justifie ses actes d'une manière ou d'une autre. « Absolument pour rien.

— Mais on aurait peut-être pu prévenir ce délit si l'information essentielle avait au moins été communiquée », dit Tanttu. Les protestations de Harjunpää l'irritaient de toute évidence. Il se leva en prenant appui sur la table avec le tranchant de ses mains. « Si vous aviez agi comme vous étiez supposé le faire compte tenu de votre formation et de votre expérience professionnelle, peut-être que tout cela ne se serait pas produit. Les enquêteurs disposeraient peut-être maintenant de quelques éléments d'information leur permettant d'orienter correctement leurs recherches.

— On est vraiment complètement dans le noir ?

— Oui, éructa Kontio. Pour sûr, ils n'ont pas laissé de cartes de visite. »

Harjunpää fixa de nouveau le plancher. Il commençait petit à petit à comprendre : les enquêteurs de Kontio pataugeaient, ou en tout cas ne savaient pas par quel bout commencer, et c'était tout à fait compréhensible, les investigations n'en étant qu'à leurs prémices, mais cela mettait malgré tout Kontio hors de lui. Harjunpää se rappela comment Kontio avait fait du cambriolage du coffre-fort de Finnair une affaire personnelle. En outre, il pouvait s'agir là de la dernière grosse affaire de sa longue carrière. Et si tel était le cas, il tenait à la

résoudre.

Quant à Järvi, une partie de ses fonctions consistait à veiller à ce que les criminels notoires fussent tenus à l'œil, à informer les juges d'instruction de ce qui se tramait, et à leur fournir, au moins après coup, des tuyaux fiables – mais dans la situation actuelle, il pédalait dans la semoule. En plus, au moment du cambriolage, Järvi lui-même conduisait une opération à grands renforts d'effectifs et, comme en avaient fait état les rumeurs dès ce matin : sans aucun résultat. Pour couronner le tout, on avait renversé et brisé au cours du week-end des centaines de pierres tombales dans le cimetière de Hietaniemi, mais personne n'avait la moindre idée sur l'identité des coupables. Et comme un fait exprès, un des deux journaux du soir s'était gaussé de la police en titrant à la une : LA POLICE SURVEILLAIT LE CHAMP DE NAVETS – ON A VOLÉ LA BARRIÈRE !

Maintenant, un processus tout à fait caractéristique était à l'œuvre dans la maison : la recherche d'un bouc émissaire. En règle générale, on en trouvait toujours un, en particulier chez les O.P.J. Harjunpää comprenait aussi que cette affaire ne comportait rien qui l'incriminât, mais le hasard avait voulu qu'il se trouvât au mauvais endroit, au mauvais moment.

« Si je peux me permettre, dit-il en s'éclaircissant la gorge. Il me semble, pour parler franchement, assez insensé de...

— Vous insinuez que votre supérieur hiérarchique est insensé ? riposta Järvi. Vous insinuez que le directeur de la Police judiciaire est insensé, et ce en présence de deux autres membres de la direction ?

— Non... Mais à mon avis, j'ai tout de même...

— Inutile de ruer dans les brancards quand on a commis une erreur, grogna Kontio. Il serait beaucoup plus utile d'aller dans la forêt et de s'asseoir un moment sur une motte d'herbe pour réfléchir.

— Vous pouvez disposer », laissa tomber Tanttu, le regard toujours aussi glacial.

« Merci.

— Et il y a aussi ça », ajouta-t-il en indiquant le rapport déposé par Harjunpää. « Je ne vous cache pas que l'ordre m'a été donné de muter encore vingt inspecteurs à la Sécurité publique. Ce matin, il m'en restait encore quatorze à désigner. Maintenant, il ne m'en reste plus que treize. »

Lundi après-midi

Ils avaient passé le week-end de manière bizarre, littéralement lovés sur eux-mêmes : ils étaient restés cantonnés presque tout le temps à l'intérieur, à peu près sans s'adresser la parole. Ç'avait été assez surprenant, pour tout dire. Titi avait cru que ce serait tout autre : qu'ils auraient eu envie de rire et de chanter, auraient dansé comme des fous dans la cour, se seraient jetés aux cous les uns des autres, auraient failli crever de joie. Mais non.

Ils avaient juste accompli comme des automates les gestes nécessaires pour parachever Viinanen : ils avaient rassemblé tous les outils dont ils s'étaient servis, même leurs vêtements – Reino l'avait exigé, c'était une leçon qu'il avait apprise en prison. Il les détruisait en ce moment même à la décharge avec. Lasse. Bamse avait emmené Douce Mère, Ritu et les enfants en ville, donnant ainsi aux autres l'occasion de souffler un peu.

« Tu sais quoi, Titi ? demanda soudain Sisko, l'air un peu ahuri. On l'a fait... »

Titi resta muet. Il savait que Sisko n'attendait pas de réponse. Elle pensait à voix haute, essayant de réaliser qu'elle était maintenant une hors-la-loi elle aussi. Elle s'était jointe à eux de façon si subite ! D'un autre côté, elle avait été au courant de Viinanen depuis longtemps et n'avait rien fait pour y mettre un terme. Sa participation avait été une bonne chose à tous égards. Le plus royal, c'était le cadeau d'adieu qu'elle avait laissé : elle avait pris un seau et un balai à franges dans le placard de service et avait nettoyé tout le sous-sol à la perfection, de sorte qu'il n'avait certainement jamais autant brillé. Seule la porte de la chambre forte était restée à béer là sans pudeur.

Ils se prélassaient sur l'herbe, devant la cabane. Sisko en arracha un brin et se mit à le mâchouiller. Titi se tourna de côté pour mieux la voir. Ils se regardèrent et se mirent à sourire. Ce fut comme si une trappe avait été entrouverte quelque part, laissant échapper des rires, et même si c'était bon, cela les fit frémir et ils n'osèrent plus se regarder.

Titi reporta son attention sur les feuilles de trèfle et les fourmis et pensa à Cheveux d'Or. Il commença à avoir l'impression qu'on le cajolait, ou qu'il savait vraiment voler, et il se la représenta précisément au moment où elle cherchait sa main à tâtons dans son

sommeil et serrait l'oreiller sous son bras comme s'il s'agissait de lui, et il revit à quel point elle tenait son intérieur propre. Si elle n'avait pas voulu lui plaire, elle ne se serait pas donné cette peine. Il pensa aussi à la façon dont elle se faisait belle chaque jour, et il savait que ça aussi, c'était uniquement pour lui.

Il avait parlé à Sisko de Cheveux d'Or. Il lui avait raconté qu'il existait quelqu'un qu'il aimait. Et il était heureux de l'avoir fait, car Cheveux d'Or avait du coup cessé d'être un secret défendu, ses sentiments pour elle avaient cessé d'être mauvais. Pour être honnête, Sisko n'avait pas réagi, elle l'avait juste regardé, mais elle l'avait compris, il l'avait lu dans ses yeux. Ça lui avait fait plaisir. Et ça continuait à lui faire plaisir.

Par la suite, il avait commencé à se sentir mieux, y compris à un niveau plus profond : il n'était plus en proie à une terreur sans nom, et le monde ne grinçait plus, sauf quand il voyait Mère ou entendait sa voix, ou se rappelait tout à coup qu'elle existait et vivait près de lui. Que Viinanen fût terminé était aussi un soulagement, et même si la crainte du châtiment le hantait sans cesse, quelque part, sur les ponts les plus éloignés de son esprit, régnait la certitude qu'ils ne seraient jamais épinglés. Et savoir qu'ils étaient tous complices le rassurait. Il aurait toujours quelqu'un à ses côtés.

Sisko se leva. Titi resta couché par terre, le visage offert à l'odeur d'humus. Sa respiration devint saccadée. Il avait l'impression qu'un rideau de scène avait commencé à s'ouvrir en lui, un épais rideau de velours vert, d'une hauteur vertigineuse. De l'autre côté se déversait à flots une belle lumière qui n'éblouissait pas, faite de milliers de couleurs. Puis un orchestre symphonique se mit à jouer et un chœur à chanter. Il ne connaissait pas le morceau, mais il n'avait jamais rien entendu d'aussi merveilleux. « Je l'aime si fort ! » s'écria-t-il, ou peut-être le pensa-t-il seulement. « Et je vais aller le lui dire, aujourd'hui même ! Je vais demander de l'argent à Reino et je vais m'acheter des vêtements neufs. Et des roses, et des chocolats. Et je vais aller chez le coiffeur. Après, j'irai le lui dire. »

Il se sentit tout à coup fébrile. Il aurait voulu courir, ne pas perdre une seconde, il aurait voulu déjà être en ville, en train de se lever du fauteuil du coiffeur et de regarder le résultat dans la glace. Il se redressa sur les genoux, et au même moment Sisko lui cria : « Titi, ils arrivent ! »

L'éléphant barrissait en première derrière la haie de sapins et obliqua dans la cour. Maintenant, il était redevenu l'éléphant d'antan : Reino lui avait remis dès samedi matin ses plaques d'immatriculation d'origine, et Lasse avait arraché les bandes adhésives et même nettoyé les traces de colle avec de l'essence. À première vue, tout allait bien : Reino agitait gaiement la main dans leur direction et Lasse semblait

s'esclaffer. Titi partit vers l'atelier, sur les talons de Sisko. « Bien le bonjour du monde extérieur ! » cria Reino une fois qu'il eut réussi à s'extraire de la camionnette. Il tenait à la main une bouteille de whisky bien entamée et les *Nouvelles du soir*. Il débordait d'entrain, Lasse aussi. Ils avançaient d'une démarche un peu hâbleuse, ou comme si leurs mains et leurs pieds se tordaient de rire. Reino laissait échapper sans sourciller des pets sonores en rafales et Lasse balançait ses sacs en plastique avec tant de vigueur que leur contenu tintait, porteur de joyeuses promesses.

« Buvez un coup – vous l'avez bien mérité, je veux dire », proposa Reino. Il passa la bouteille à Sisko et agita le journal. « Finalement, c'est une sacrée chance qu'on n'ait pas eu leur fréquence codée. On aurait tout laissé tomber ! Putain, ça grouillait de flics dans tout le centre-ville. Ils ont fait quelque chose comme une opération antivandalisme. Et nous, on était là-bas, au beau milieu de tout ça...

— C'était vachement bien de sortir un peu, dit Lasse. On a pu se rendre compte que la terre continuait de tourner pareil qu'avant. Allez faire un petit tour, vous aussi. Quand on reste comme ça à traîner à la maison, on finit par s'imaginer...

— Est-ce qu'ils parlent de Viinanen ?

— Oui, ils en parlent de Viinanen, s'esclaffa Reino.

Mais d'un Viinanen qui se prénomme Iiro. Vous connaissez ? Sûrement pas... Mais pas un seul mot sur un certain M. Viinanen qui habite rue du Musée. »

Sisko passa la bouteille à Titi. Celui-ci ferma les yeux et but. Le whisky lui piqua le palais, lui brûla la gorge et la poitrine, mais il en reprit encore. Il voulait lui aussi se sentir insouciant, pouvoir s'esclaffer. Il voulait participer. Parce que la jovialité de Reino était pour les autres comme l'autorisation de rire, de se réjouir de Viinanen, de savoir qu'ils étaient des bons.

« On l'a fait, écoutez-moi... Comme ça !

— On n'est pas des flottes !

— Non ! Et notre Sisko, merde alors, qui lave par terre et tout ! Je me demandais même si elle n'allait pas laver la cuvette des chiottes !

— Mais maintenant, gaffe ! On ferme gentiment notre gueule. J'ai appris ça au trou, à Sörkä : les mecs ont un sale besoin de se vanter que c'est eux qui ont fait tel ou tel truc... Et après, y a toujours quelqu'un pour moucharder. Nous, on va se vanter entre nous. On va organiser des réunions de vantardise...

— On ne va pas commencer à faire les barons avec le fric.

— Non. On va déménager petit à petit. Mais j'aimerais bien donner une des bagues à Mère. Celle où il y a la pierre rouge démente. Juste pour me payer sa tronche, vu qu'elle se plaint toujours qu'on est des bons à rien, que du temps du paternel... »

Ils marchaient d'un pas tranquille vers la cabane et tэтаient la bouteille à petits coups. Chacun voulait dire quelque chose. Un bouchon semblait avoir sauté. Ils avaient envie de rire, comme ça, même si personne ne disait rien de particulièrement hilarant.

Titi avait l'impression qu'ils se trouvaient là depuis un bon bout de temps, plusieurs heures au moins, assis ou à se prélasser sur l'herbe, mangeant des poulets rôtis et autres bons petits plats. Il avait bu comme les autres, plus qu'il n'avait eu l'occasion de le faire depuis longtemps, et il commençait à être passablement ivre : la terre tanguait par moments sous lui et il lui semblait que c'était Cheveux d'Or qui lui tournait la tête. Il appréhendait d'aller chez elle, malgré son amour pour elle. Ou peut-être à cause de celui-ci.

« Nom de Dieu, écoutez, la truille que j'ai eue quand le chalumeau refusait de s'allumer ! » expliquait Reino. Il était ivre lui aussi. Ils étaient tous ivres. « Pendant un moment, j'ai cru que j'avais embarqué des bouteilles vides !

— Pourtant ça sifflait quand tu as ouvert le robinet...

— Sûrement que j'étais foutrement tendu sans m'en rendre compte.

— Malgré tout, chacun a fait sa part. Même Askо, avec ses fesses toutes tailladées...

— Crois-moi, Askо : on s'en occupera, de ce Lampinen. Et quand on s'en sera occupé, il ne pourra pas remarcher avant au moins quinze jours.

— Ne faites pas ça, dit Sisko. Il se vengerait sur d'autres... Les types à fouetter, c'est pas ce qui lui manque...

— En tout cas, il ne s'en tirera pas comme ça !

— Il faudrait trouver autre chose. Si on pouvait par exemple l'accuser de ce qu'il a fait à Titi, il serait viré de la police, il ne pourrait plus faire tout ce qu'il veut aux gens.

— Non... On va sûrement pas lui intenter un procès ! Comment est-ce qu'on pourrait prouver que c'est vrai ?

Ce serait notre parole contre la leur. Parce qu'en plus, ils seraient deux en face pour tout démentir.

— Mais si on arrivait à le pousser à faire autre chose...

— Putain, écoutez ! » dit Lasse, et il baissa la voix pour leur exposer son idée. Titi n'avait plus la force de l'écouter, il ne voulait plus penser à cette histoire, il voulait l'oublier, oublier tout le passage à tabac. L'herbe l'attirait à elle avec une intensité anormale. Il s'allongea en pensant qu'il n'irait demander la main de Cheveux d'Or que demain. Il était en congé maladie jusqu'à la fin de la semaine. Il décida aussi de faire un petit saut à son travail, histoire de se montrer à Weckman, pour que celui-ci se rende compte qu'il ne simulait pas.

Et il se retrouva plongé dans un rêve : il avait fait un nid de brindilles, il était un oiseau, même s'il avait le corps d'un être humain.

Mais ses petits n'étaient pas de vrais oisillons : c'étaient des bouchons de liège dans lesquels on avait planté des épingles de couturière en guise de plumes. Malgré tout, ils vivaient et Titi les nourrissait avec du lait. Ils tétaient le bout de ses doigts. Quelque part très loin en bas sur terre, des voix humaines se firent entendre. Bamse dit quelque chose et les filles de Lasse poussèrent des cris, puis Ritu se mit à invectiver Lasse parce qu'il se saoulait en plein jour. La voix de Reino fit écho, puis celle de Sisko. Et, soudain, Douce Mère était là.

« Qu'est-ce que ça signifie ? s'exclama-t-elle. Comment osez-vous ?... Vous êtes pareils que votre père ! »

Sisko lui répondit, Lasse aussi, mais un peu à la façon d'un chiot apeuré. Reino rit. Titi étendit ses mains au-dessus de son nid. Il ne voulait pas que Mère apprenne qu'il avait des petits, elle aurait été capable de les tuer, de s'en servir comme bouchons pour les bouteilles de jus de fruits. Mais d'un autre côté, il se savait en lieu sûr : son nid était presque au faite de l'arbre et Mère ne savait pas voler. Elle ne pouvait rien contre lui. Elle ne pouvait lui faire aucun mal. « Et même Asko... Seigneur Dieu ! Vous l'avez fait tellement boire qu'il est ivre mort !

— Pourquoi que vous n'entrez pas à l'intérieur toutes les deux avec Bamse ? Faites donc du café et on le boira ici, dehors. Prends-toi aussi un petit cognac, pour ton cœur.

— Aïe, aïe, c'est vrai que ça me serre ! » gémit Mère. Bamse lui dit quelques mots, et on les entendit s'éloigner, ce qui n'empêcha pas Mère de continuer à fulminer, donnant l'impression de chasser l'air par ses narines. Titi redoutait ce bruit. Il ne laissait rien présager de bon. Quand Mère soufflait de la sorte, elle s'apprêtait à leur donner une leçon. Chaque fois qu'elle était allée chercher la courroie en cuir, elle avait soufflé ainsi.

Il recommença à nourrir ses petits mais n'eut le temps de donner du lait qu'aux deux premiers avant que la porte ne s'ouvre en claquant, avec un tel fracas qu'on aurait pu croire qu'elle avait éclaté contre le mur. Mère croassa avec fièvre : « Un rat ! Il y avait un rat sur les marches ! Mais regardez : je l'ai écrasé ! »

QUARANTE

Le rituel

« Non, malheureusement. Il est en congé annuel, quelque part dans le Sud à ma connaissance. Voulez-vous laisser un numéro où il puisse vous joindre dès son retour ?

— Non, dit Cheveux d'Or. Merci bien. Je préfère rappeler plus tard. »

Elle raccrocha, déçue. Elle s'aperçut alors qu'elle n'avait même pas pensé à demander quand Jani reviendrait de vacances. Un soupçon de contrariété pointa soudain en elle. Elle secoua ses cheveux flottant librement sur ses épaules et partit d'un pas résolu vers la chambre à coucher. En tout cas, elle avait téléphoné. D'accord, elle avait tardé à le faire. Il était déjà presque cinq heures. La raison en avait été la crainte que Jani ne trouve sa demande saugrenue, ou n'y voit un prétexte, après toutes ces années.

Elle s'arrêta à côté du lit, se pencha et ouvrit le tiroir du haut de la commode. À l'intérieur se trouvaient ses petites culottes, mais ce n'était pas ce qu'elle cherchait. Elle écarta celles du haut et l'arme de Marko apparut, sombre et muette au milieu de ces choses fragiles et douces. Son barillet contenait six balles à tête blindée. C'était l'arme qui l'avait poussée à essayer de joindre Jani. Et elle n'avait eu de cesse de penser à lui ces derniers jours. Ils s'étaient fréquentés avant qu'elle ne rencontre Simo. À l'époque, elle avait vu en Jani une espèce de maniaque des armes. Peut-être l'avait-elle même craint un peu. Et peut-être était-ce d'ailleurs la cause de leur rupture.

Elle prit le revolver dans la main, pivota de façon à le tenir au-dessus du lit, ouvrit le barillet d'un coup sec et appuya sur l'éjecteur. Les cartouches churent sans bruit sur le couvre-lit en dentelle blanche. Elle leva l'arme et l'examina à la lumière – le barillet était bien vide. Elle le referma avec un claquement. Aujourd'hui, elle voyait sous un autre angle l'enthousiasme de Jani. Cela n'avait pas été une envie de tuer camouflée sous l'apparence d'une distraction communément admise, ni un besoin irrésistible de pouvoir enfin jouer à la guéguerre sans avoir à subir les remontrances de ses parents, contrairement à ce qu'elle avait supposé, mais de toute évidence un moyen de s'accepter. De ne pas avoir peur de lui-même, de sa force vitale, de sa virilité.

Cheveux d'Or repoussa une mèche derrière son oreille. Aussi insolite que cela puisse paraître, elle avait découvert la même force en

elle. Ou, pour être plus précis, elle se sentait tout juste sur le point de la découvrir : la force était enfouie en elle, sommeillant quelque part en profondeur, masse sombre un peu effrayante. Mais il n'y avait pas de raison d'en avoir peur, elle en était convaincue. Cette masse était l'équivalent d'un carburant, son propre carburant. Il fallait juste oser s'en servir.

Jusqu'à présent, elle n'avait eu en quelque sorte à sa disposition qu'un moteur fonctionnant tant bien que mal, à condition de ne pas oublier de le relancer à la main de temps à autre. Mais ce moteur n'avait pas tourné à plein régime. N'était-ce pas là d'ailleurs la raison pour laquelle elle s'était contentée de vivre comme elle l'avait fait : en regardant la vie depuis un présentoir, de l'extérieur, ou de derrière un comptoir, ce qu'elle faisait dans la réalité ? Elle s'était contentée d'être belle. Elle avait laissé tomber ses études, à plusieurs reprises même, et après la mort de Simo, elle avait pratiquement laissé tomber tout le reste aussi. Mais maintenant, elle se sentait sur le point de renaître.

Et penser à cette force avait éveillé un doute déconcertant en elle : la femme et l'homme étaient peut-être identiques à la base, possédaient peut-être les mêmes éléments fondamentaux, les mêmes forces, mais on obligeait l'un et l'autre à étouffer sans pitié une moitié de lui, et à vivre ensuite de la sorte, répondant aux attentes et aux normes, pour se retrouver ainsi accepté, mais d'une certaine manière amputé.

Après avoir remué tout cela plusieurs fois dans sa tête, elle s'était souvenue tout à coup du blouson en daim de Simo et de ses jeans. Elle s'était alors mise à les porter presque sans discontinuer. Parce qu'elle se sentait mieux dedans que dans les siens, c'étaient devenus ses vêtements favoris. Quand une amie lui en avait fait la remarque, elle avait commencé à craindre d'avoir quelque chose de détraqué en elle, de désirer inconsciemment être un homme, d'être même une lesbienne refoulée. Mais ces craintes étaient futiles. Les vêtements n'étaient à l'évidence qu'une manifestation extérieure de sa propre force, ce que l'on acceptait fort bien chez les hommes. D'une certaine manière, ils étaient pour elle ce qu'étaient les armes pour Jani.

Elle abaissa le canon de l'arme vers le plancher, gagna en silence le salon sur ses pieds nus et s'arrêta là où l'on avait la meilleure vue sur l'entrée. Avant tout, elle tenait à pouvoir embrasser du regard les hommes-vêtements accrochés au portemanteau, la porte d'entrée, et sa chaîne de sûreté brillante. Elle empoigna la crosse de l'arme à deux mains, arma le chien avec son pouce, tendit les bras devant elle, ferma à demi un œil, contracta son index sans hâte – et clac ! Le premier des hommes-vêtements s'effondra à terre. Elle arma à nouveau le chien, clac ! le deuxième fut au sol, encore une fois, clac ! et le troisième tomba.

Elle prit une profonde inspiration. Elle ne se rendait absolument pas compte avoir pensé « effondré » ou « tombé » au lieu de « mort ». Car elle était dans l'incapacité totale de se représenter en train de tuer quelqu'un. Un jour, elle avait roulé sur un lapin et celui-ci avait continué à se tortiller sur la route. Elle n'avait pas pu l'achever elle-même. Elle avait dû arrêter une autre voiture, dont le conducteur avait fait passer ses roues arrière sur la tête du lapin sans état d'âme.

Elle aurait néanmoins voulu apprendre à tirer pour de bon. C'était d'ailleurs pour cela qu'elle avait essayé de joindre Jani. Elle savait qu'il lui aurait appris de nombreux trucs, l'aurait éclairée sur une foule de détails et de subtilités. Pour l'heure, elle se contentait de manuels dénichés à la bibliothèque. L'inconvénient, c'est qu'elle n'y comprenait pas tout, pas même certains termes des plus élémentaires. Mais quoi qu'il en soit, elle avait déjà pu faire les premiers pas.

Elle s'essaya encore au tir instinctif – ce terme-là, elle le connaissait. Elle projeta brusquement les bras en avant et fléchit légèrement les genoux en même temps. Regardant juste la serrure de la porte sans la viser véritablement, elle appuya sur la détente sans armer le chien au préalable, trois fois coup sur coup à une cadence rapide, clac, clac, clac ! S'il y avait eu quelqu'un à la place de la porte, il n'aurait pas fait un pas de plus pour tenter de la peloter.

Elle laissa retomber sa main armée et repartit vers la chambre. Elle accomplissait ce rituel tous les soirs, la plupart du temps juste avant de se coucher, après avoir vérifié une dernière fois que la chaîne de sûreté était en place. Même si au début cela l'avait un peu troublée, c'était maintenant devenu quelque chose de rassurant. Un peu comme de jouer avec l'eau quand elle était petite. Le rituel apaisant du barbotage dans la baignoire avant d'aller au lit.

Avec le revolver, ou plutôt avec la perception de cette force « taboue », ses peurs avaient considérablement diminué d'intensité et n'étaient plus aussi aberrantes. Elle ne s'était même plus vue contrainte une seule fois d'interrompre sa toilette du soir, et n'étudiait plus avec autant d'assiduité le va-et-vient de l'ascenseur. Mais elle n'avait pas encore réussi à tirer un trait sur le vin et les Diapame. Cela lui faisait un peu honte, mais elle sentait poindre en elle la certitude qu'elle y arriverait aussi. Peut-être exigeait-elle simplement trop d'elle-même, s'attendant à se retrouver guérie d'un seul coup, comme en actionnant un levier, alors que le processus était long et lent. Elle en était tout à fait consciente. Même si cela devait lui prendre des années, elle en avait en tout cas emprunté le chemin.

Elle s'arrêta à côté du lit, rouvrit le revolver et ramassa les cartouches sur le couvre-lit. Elles semblaient agréables dans sa main, d'une douceur si innocente. L'une après l'autre, elle les remit à leur place. Elle avait déjà acquis la quasi-certitude que si quelqu'un

pénétrait réellement chez elle, il ne pouvait s'agir de Simo. Cela, elle l'avait admis. Avoir cru qu'il eût pu s'agir de lui avait été de sa part une réaction bizarre, de la superstition plus qu'autre chose. De plus en plus souvent, il lui arrivait de penser qu'elle avait imaginé toute l'histoire, comme le lui avait affirmé son thérapeute. L'accepter ne lui paraissait plus une impossibilité totale. Mais quelle que fût la vérité, elle avait l'arme, et cela la réconfortait. Elle saurait se défendre si nécessaire.

Elle rouvrit le tiroir du haut, remit le revolver en place et le recouvrit de ses culottes en dentelle blanche, de la même manière qu'elle aurait bordé une poupée, puis referma le tiroir avec soin.

Mais peut-être voyait-elle trop en l'arme un simple symbole de pouvoir. Que celle-ci puisse faire d'elle une meurtrière ne lui avait jamais effleuré l'esprit.

QUARANTE ET UN

Onerva

« Vous le comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Peut-être, oui, dit Harjunpää en inclinant la tête. Il me semble que je comprends très bien.

— Non, mais c'est la vérité », dit Noponen avec un mouvement d'impatience laissant entendre qu'il aurait souhaité en rester là. Le moment était mal choisi, c'était indéniable : au fond de la pièce, une réunion venait de commencer, et, d'après les propos échangés, il était facile de déduire quelle serait la prochaine question à l'ordre du jour : la Police criminelle devait-elle unir ses efforts pour qu'à l'avenir les Lada soient remplacées par des Opel, ou par des Toyota ? Quelqu'un semblait même être partisan des Ford et était aussi d'avis qu'au déjeuner, après la réunion, on commande autre chose que les sempiternelles escalopes panées pour changer, avec beaucoup d'ail.

« Par rapport à ces mutations forcées, nous devons adopter une ligne de conduite cohérente, dit Noponen. Il faut les envisager dans leur ensemble, et en ce qui les concerne, le syndicat est contre, naturellement. Mais on ne peut entamer une action pour chaque cas individuel.

— Mais quand on est soi-même un cas individuel, on est bien obligé de réagir », dit Harjunpää. Il regrettait maintenant d'être venu et de ne pas avoir écouté Aho. « C'est inutile, lui avait dit Aho. Ils sont complètement inefficaces, même face à ce genre de problème. Ils sont tout juste capables de faire des discours aux anniversaires des grands pontes et de se décerner entre eux des fanions et des médailles. Et, peut-être de temps en temps, d'écrire une petite vacherie sous couvert d'un pseudonyme dans leur canard. Mais ça s'arrête là. Tu sais quoi ? Pour justifier leur retrait du conflit avec les équipes de nuit, Noponen m'a dit qu'il n'était pas toujours facile d'être en désaccord avec le directeur général... »

« Bien sûr que ce n'est pas évident, à titre individuel, dit Noponen. Et vous pouvez me croire, j'ai entendu les mêmes éclats d'indignation dans la bouche de beaucoup de gars.

— Bon, je ne voulais pas... Sorry. Et merci.

— Ça vous intéressera peut-être de savoir que la plupart des personnes concernées ont comme vous l'impression que derrière tout ça se dissimule une attaque personnelle... Pourtant, il s'agit de... Nous

vivons une époque de grands changements.

— Oui, moi en tout cas », dit Harjunpää, sans pouvoir s'empêcher de donner un ton amer à sa voix.

Il salua de la main et partit à grands pas dans le couloir, et pour s'astreindre à ne pas attribuer tous les torts à Noponen, il se demanda pourquoi les policiers n'étaient pas capables de se défendre quand une tuile leur tombait dessus ? Comme quelqu'un l'avait un jour exprimé au mess : « S'il tombait de la grêle et qu'on nous donnait l'ordre de venir travailler pieds nus, on le ferait. Et peut-être qu'au pire, un soir au sauna, on marmonnerait que ce n'était pas très marrant. » À vrai dire, il avait constaté cette même servilité chez lui aussi, à deux reprises. Devant Tanttù.

Il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur et attendit. Cela venait-il du fait qu'ils faisaient corps avec la notion de force publique, la corporation, et n'arrivaient pas à se voir comme des employés au service d'un patron ? Protester contre soi-même devenait alors absurde. Et lorsque l'on a pour fonction de veiller à la stricte application des règles, comment s'opposer aux décisions de ses supérieurs ?

Quelle que fût la raison, cela se traduisait par une succession ininterrompue de querelles intestines. Il devait y avoir près d'une dizaine de syndicats différents. Quand leurs représentants se rendaient à l'insu les uns des autres plaider leur cause auprès des dirigeants, ceux-ci constataient le manque de cohésion du personnel et pouvaient la plupart du temps se permettre de ne rien lâcher.

Harjunpää sortit au troisième et partit sans entrain vers son bureau. Le plus ennuyeux à ses yeux était de ne pas avoir moyen de savoir avec certitude si Tanttù avait parlé sérieusement ou non. Tout bien réfléchi, il n'avait pas énoncé une sanction sans appel, il s'était contenté d'une insinuation. Ou d'une tentative d'intimidation.

Ahomäki, le patron de la Criminelle, n'avait pas voulu croire à la réalité de cette mutation disciplinaire. Il se basait sur le fait que, jusqu'à présent, personne n'avait encore été muté des Homicides. On avait plutôt tendance à augmenter les effectifs. Ce qui découlait d'ailleurs de directives venues de très haut insistant sur la nécessité d'intensifier les investigations concernant les crimes de sang, qui exigeaient des compétences professionnelles très spécifiques.

Mais quand Harjunpää se remémorait l'expression de Tanttù, il se disait que ce dernier n'avait pas parlé à la légère. En tout cas, il avait commencé à se faire à cette idée, à dire mentalement adieu petit à petit à ce qui l'entourait. Cette journée de mardi était sans doute la première de toute sa carrière où il ne ressentait aucun intérêt pour les dossiers patientant sur son bureau. Peut-être éprouvait-il aussi un certain soulagement. Il serait au moins débarrassé de la présence

quotidienne de la mort, et peut-être aussi du sentiment d'impuissance qui s'insinuait de plus en plus souvent dans son esprit.

Il ouvrit la porte. Son bureau familial l'attendait, l'accueillant avec la même odeur que des milliers de fois par le passé. Ses épaules s'affaissèrent un peu – c'était là le côté le plus affligeant dans cette histoire. Ce bureau de la division des Homicides représentait le cœur de son univers. Là, c'était Onerva, Tupala et Base, Arka-le-Broyeur, Gronde et Jami, et Luukko qui jouait de l'harmonica dans son bureau plongé dans l'obscurité quand il avait le cafard. Là, c'était les pauses café matinales et les banquets du Club des lanceurs de fléchettes, et aussi les nuits épuisantes, les échecs et les succès. Son univers se trouvait là. Le perdre lui serait douloureux, aussi douloureux que d'être amputé d'une partie de lui-même. Mais il lui resterait tout de même au moins de quoi la remplacer. « Harjunpää », répondit-il au téléphone qui devait déjà sonner depuis un moment, vu la façon dont Onerva se raclait la gorge de l'autre côté, dans son propre bureau. « Pardon ? Qui donc ?

— Juha Backman. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Vous m'avez auditionné pour...

— O.K. C'est vous qui vous êtes précipité dans l'escalier à la poursuite du rôdeur...

— Il est ici, en ce moment ! Je viens de le voir à l'instant, alors si vous pouviez venir au plus vite...

— Où ça ? » souffla Harjunpää en s'emparant d'un stylo. Celui-ci était à court d'encre, bien entendu. Harjunpää l'envoya valser et réussit à en dénicher un autre en farfouillant dans le tiroir. « Vous appelez d'où ?

— D'une cabine.

— O.K., mais d'où ? Où se trouve cette cabine ?

— À Sokos(5). Le gars était à la cordonnerie minute, au rez-de-chaussée, du côté de la gare. Il discutait avec le type qui travaille là-dedans comme s'il le connaissait bien.

— Vous ne le voyez plus, maintenant ?

— Non. La cabine d'où j'appelle est au premier. Mais je suis sûr que c'est le même homme. Il a juste l'air plus propre... Il porte même une sorte de costume assorti.

— Comment est ce costume ?

— Une veste claire et un pantalon bordeaux.

— Ça marche ! J'envoie une patrouille sur place ! Allez les attendre dehors pour leur désigner l'individu quand ils seront là. Et s'il fiche le camp entre-temps... essayez de regarder où il va, mais ne tentez pas de l'attraper vous-même, inutile de jouer au héros.

— D'accord. Vous serez ici dans quelques minutes ?

— La patrouille la plus proche y sera. Ça ne prendra pas

longtemps ! » Harjunpää raccrocha et héla Onerva par la porte tout en composant le numéro de Police Secours. « Harjunpää, des Homicides. J'aurais besoin de renforts en urgence pour une interpellation. Un type que nous soupçonnons être l'auteur d'une série de délits se trouve à Sokos. Il est possible d'y envoyer dare-dare une patrouille ?

— Pourquoi pas ? À Sokos, vous avez dit ?

— Oui. Le gars se trouve au rez-de-chaussée, côté gare, client à la cordonnerie. Dans la rue, un dénommé Juha Backman les attend. Il le leur désignera. » Harjunpää décrivit le signalement du rôdeur puis resta en ligne. Il torturait le fil du téléphone et attendait, écoutant les touches de l'ordinateur crépiter à l'autre bout. Finalement, l'opérateur déclara : « Vérification faite, vous allez devoir faire la queue un petit moment. Un carambolage monstrueux s'est produit au rond-point de Kaisaniemi et deux patrouilles sont immobilisées là-bas. Mais votre affaire arrive en troisième position, dès qu'il y aura des voitures disponibles.

— Est-ce que... On ne pourrait pas s'arranger un peu, pour une fois ?

— Ce sera difficile... J'ai en attente l'appel d'un particulier qui patiente déjà depuis un bon quart d'heure. Et en deuxième position, ce sont les pompiers qui ont besoin de renforts, parce que...

— Entendu. Mettez-nous sur la liste d'attente. Il y en a pour combien de temps, à votre avis ?

— Un quart d'heure, une demi-heure. Désolé.

— Laissez-nous quand même sur la liste. Nous allons partir d'ici par nos propres moyens. Si on arrive sur place avant les autres, on annulera.

— Bien reçu. Terminé. »

Harjunpää sélectionna le numéro du parc automobile et s'affaira de l'autre main sur la serrure du caisson de son bureau, puis ouvrit d'un coup sec le tiroir du haut. Son arme se trouvait là, dans l'étui, chargée. Il s'en empara et inséra le clip de fixation dans sa ceinture. Du bureau d'Onerva provint le grincement métallique de la porte de son vestiaire ; elle gardait son revolver là, sur l'étagère du haut, derrière tout un assortiment de brosses à cheveux et de peignes. L'instant d'après, elle était à la porte et lui adressait un signe de tête.

« Parc automobile, Seppälä.

— Harjunpää à l'appareil. On aurait besoin d'une voiture sur-le-champ. C'est possible ?

— Samara ou Lada ?

— Peu importe !

— Vous aurez une Golf. »

Harjunpää claqua la porte de son bureau derrière lui. Il s'élança dans le couloir sur les talons d'Onerva. Les portes défilèrent, les voix

s'étirèrent bizarrement, de même que le crépitement des machines à écrire : tac-tac-taa-ac... Onerva avait jeté le Cœur au creux de son coude. Il flamboyait, avec toutes ses nuances de rouge, et cachait son arme. Ses manches se balançaient comme des queues d'animaux exotiques. La jupe d'Onerva se soulevait à chaque pas, dévoilant ses jambes par intermittence, et ses chaussures faisaient clipiti-clap ! à une cadence effrénée.

Ils bifurquèrent à l'angle. Quelqu'un arrivant d'en face s'écarta pour leur céder le passage, lâchant quelques mots en rapport avec une alerte au feu. Une blague. Onerva ouvrit à la volée la porte de l'escalier et ils dévalèrent les marches. La spirale était raide. Harjunpää ne lâcha pas la rampe. Sa paume le brûla. Le martèlement sourd de l'écho les devançait dans la cage d'escalier. Puis l'air se mit à sentir l'odeur de gaz d'échappement du garage.

Ils entrèrent en trombe dans le poste du parc automobile. Seppälä les regarda surgir avec stupeur, presque avec effroi, mais Harjunpää n'avait pas le temps de lui expliquer de quoi il retournait. Il s'empara de la clé sans prononcer un mot. La voiture était la cinq-huit-trois, la même que la dernière fois. Il aurait préféré hériter d'une autre.

« Soyez quand même prudents, bordel ! » cria Seppälä dans leur dos. Harjunpää dit à Onerva : « On prendra les rails du tram ! On sera là-bas en cinq minutes !

— Tu feras attention aux arrêts ! Les gens ne s'attendent pas...

— Je sais, je sais ! Je sais ! »

Onerva poussa la porte du garage. L'odeur devint plus forte. Le bruit d'un moteur en marche et le ronflement d'un démarreur furent renvoyés par les murs. Ils dépassèrent les ascenseurs en courant. Quelqu'un faisait marche arrière dans l'allée, à une allure inconsidérée. Ils occultaient peut-être son champ de vision. Venant de la droite, une Lada brune fonça sur eux. Harjunpää se jeta en arrière, mais Onerva tenta de se précipiter de l'autre côté. Les pneus de la Lada brune hurlèrent. Le conducteur freina, essayant de les éviter de même que la voiture qui reculait. Harjunpää ne réalisa pas vraiment ce qui se passa : on entendit juste un choc, le contact étrange de la tôle avec le béton. La Lada avait à peine effleuré l'un des piliers, mais Onerva hurlait d'une voix anormalement aiguë : « À l'aide ! Mon Dieu, à l'aide ! Timo ! Timo ! »

Harjunpää se faufila entre les véhicules pour traverser l'allée. Onerva s'appuyait de la main gauche contre le pilier. Son visage était exsangue, ses paupières clignaient de façon singulière, et elle commença à s'affaïsser lentement. Elle tenait sa main droite en retrait, comme si elle ne voulait pas la voir, comme si elle avait voulu s'en débarrasser.

Les mâchoires crispées, Harjunpää se plaça derrière Onerva. Il la

saisit sous les aisselles et la serra contre lui. Il la serra dans ses bras, son corps plaqué contre le sien, la serra comme il aurait serré son enfant. Des portières claquèrent. Des questions fusèrent de toutes parts. Harjunpää regarda à nouveau la main d'Onerva. La paume était noyée sous le sang. Il s'en écoulait une quantité incroyable, à petits jets qui clapotaient en touchant le sol. Les arêtes de plusieurs os saillaient. L'index était complètement tordu et pendait contre le dos de la main, inerte. « Laisse-moi voir, Timo, dit Onerva d'une voix à peine audible.

— Non... Vaut mieux pas... Ne regarde pas, ferme les yeux.

— Une ambulance ! cria quelqu'un. Appelez une ambulance ! »

Onerva se mit soudain à trembler. Harjunpää l'étreignit avec davantage de force et sentit ses tremblements se communiquer à lui, puis le corps d'Onerva devint mou. Harjunpää fit quelques pas en arrière et l'étendit avec un maximum de précautions sur le sol. Il resta là, assis sur les talons, la tête d'Onerva reposant sur ses genoux. Quelqu'un tenait le poignet d'Onerva en l'air, un autre lui comprimait les artères avec ses doigts. Un bruit de pas de course résonna.

Les mains de Harjunpää tremblaient. Il caressa le visage d'Onerva, ses cheveux, effleura ses sourcils. Une dénégation lancinante emplissait son esprit : ça ne peut pas arriver, ça ne peut pas arriver à Onerva, pas à nous, pas à moi, ça n'arrive qu'aux inconnus, aux autres. « Je n'ai rien pu faire, disait une voix mal assurée. Il a reculé tout à coup. Et vous, vous êtes arrivés comme si vous aviez le diable aux fesses. Je vous ai vus tout à coup devant moi.

— Elle s'est retrouvée entre le pilier et l'aile de la voiture...

— Putain, elle vient, cette trousse de secours ?

— Ce n'était pas de ma faute non plus ! Ils ont déboulé là et m'ont caché toute la visibilité... »

La trousse de secours fut ouverte. Une bande de gaze fut déroulée. Harjunpää ne voulait plus regarder la main d'Onerva.

« Les ciseaux, Saunis ! Passe-moi les ciseaux.

— Tenez-la mieux que ça ! Et toi, défais un peu les boutons, là !

— Écartez-vous... Que quelqu'un aille attendre l'ambulance à la porte !

— Pourtant je ne roulais pas à plus de...

— Pour elle, j'ai bien l'impression que le tricot, c'est fini...

— Abaisse-lui la tête, Harjunpää. Mets-lui ce pull dessous. »

De très loin commença à retentir le hululement d'une sirène, une vague s'élevant et retombant. Harjunpää était toujours agenouillé, son visage soudé à celui d'Onerva. Il caressait ses joues, son nez, son front, touchait ses cheveux. « Mon petit, murmura-t-il. Ma puce, ma petite puce, petite puce... Pourquoi... »

Puis il fondit soudain en larmes, des larmes de rage intarissables,

sans se soucier du regard des autres. Il pleurait pour Onerva, il pleurait à cause de toute cette malveillance, et parce qu'il ne savait pas à qui la faute incombait. Il pleurait à cause de la vie tout entière.

QUARANTE-DEUX

Le prétendant

La circulation grondait dans la rue de Runeberg comme tous les après-midi : moins vigoureuse que dans la matinée, déjà, et un peu stressée. Titi se tenait au milieu du flot, à l'arrêt du tramway. Lui aussi était stressé. Tendue, plutôt, ce qui n'est pas pareil. Être stressé équivaut à manger du gruau à base de verre pilé, mais lorsque l'on est tendu, tout le corps résonne à la manière d'un violon dans les aigus.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, puis de part et d'autre, observa de nouveau ceux qui attendaient vraiment le tramway, mais personne ne semblait l'avoir à l'œil. Il avait paniqué après être passé voir Weckman. Dans la rue, un homme à l'air agité l'avait étudié à travers la vitre. Dès que Titi s'en était rendu compte, il avait emprunté l'escalator pour gagner l'étage, et il lui avait semblé que l'homme était entré à sa suite. Au lieu de rester bêtement à l'attendre, Titi était ressorti par la porte donnant sur la route de Mannerheim. Il n'avait plus revu l'homme, et maintenant il commençait à se dire qu'il s'était fait des idées. Mais d'une certaine manière, cet épisode l'avait rendu méfiant.

Il raffermir sa prise sur le sac en plastique et la ficelle entourant le bouquet de fleurs et s'efforça d'oublier l'homme. D'oublier aussi l'autre chose qui lui trottait dans la tête. C'était difficile. Concentrer ses pensées sur Cheveux d'Or lui était par contre très facile. Elle était chez elle, il le savait. Il était allé faire un tour chez Stockman, et derrière son comptoir il avait vu l'autre femme, le bouvreuil. Titi avait alors composé son numéro et elle avait répondu de sa voix cristalline : « Sari à l'appareil... » Il avait été incapable d'articuler un seul mot. Pas même pour s'excuser. Sa voix était celle d'un elfe, quand il y repensait maintenant, et elle était sortie de ses lèvres magnifiques. Une fois qu'il lui aurait donné les roses, il les embrasserait, ces lèvres. Ah, quel délice ! Il poussa un profond soupir. Quel délice !

Il leva la tête, la pencha en arrière et regarda vers le haut. Les fenêtres de Cheveux d'Or étaient là, côte à côte, et les rayons dorés du soleil de l'après-midi se déversaient dessus. Il s'était posté à l'arrêt du tramway juste pour les voir. En réalité, il aurait voulu entr'apercevoir Cheveux d'Or aussi, mais les fenêtres étaient bien trop haut. Il baissa la tête, s'assura du regard qu'aucune voiture n'arrivait, et entreprit de traverser la rue. Il se dirigea sans hésitation vers la porte de

l'immeuble, d'un pas leste, mais quelques mètres avant d'atteindre la porte, cela recommença, pour la quatrième fois déjà : il se mit à ralentir malgré lui, puis s'arrêta carrément, tourna le dos à la porte et poussa un soupir.

Il n'arrivait pas à décider de la façon d'entrer chez elle.

Bien entendu, le plus simple aurait été d'appuyer sur la sonnette, mais cela aurait été d'un banal à pleurer, un peu bêta, même, comme s'il n'était qu'un vulgaire vendeur d'aspirateurs ou un employé venu relever le compteur. Il ne voulait pas qu'il en soit ainsi. Il voulait que ce soit une surprise ! Et quelle surprise ce serait pour elle s'il ouvrait la porte lui-même, aussi délicatement que possible, traversait l'entrée sans un bruit et s'immobilisait sur le seuil du salon. Elle serait assise là, sur le canapé rose, en train de lire un magazine féminin. Elle lèverait son visage et le reconnaîtrait au premier coup d'œil. Elle saurait tout de suite qui il était : son bien-aimé. Elle se lèverait, lui prendrait la main et dirait : « Mon amour ! Je t'ai tant attendu ! »

Titi renifla si fort que ses épaules frémirent. Ce serait en même temps si beau, si symbolique : il leur aurait ainsi prouvé, à elle et à lui, qu'il était capable d'ouvrir la porte les séparant, de pénétrer au travers du mur dressé entre leur amour, qu'il avait la clé pour entrer chez elle, la clé de son cœur. Il renifla de nouveau, mais cette fois à cause de la deuxième chose trottant dans sa tête, celle sur laquelle il ne voulait pas revenir. Topi.

Mère l'avait tué. Assassiné.

Dès qu'il laissa cette pensée se frayer un passage, le pourtour de ses lèvres commença à lui paraître glacé. Il n'aimait pas cette sensation. Il savait ce qui allait suivre. Le monde entier se mettrait à grincer, et il ne voulait pas de ça, pas quand il était en ville, sur le point de faire sa demande en mariage de surcroît.

Il partit droit devant. Il avança à grands pas, courant presque pour s'éloigner de cette menace. Ou pour fuir le chien noir, plutôt. Celui-ci était assis sur le pont principal de son esprit et hurlait, le museau dressé vers le ciel. Il hurlait à la mort, la mort de Topi, la mort de son seul ami. Mais il hurlait aussi à une autre mort, et cela terrifiait Titi. Il hurlait à la mort de Mère. Le chien noir la réclamait. Il avait beau essayer de le faire taire, le grondant et lui expliquant qu'on ne devait pas souhaiter des choses pareilles, il continuait de hurler. C'était un chien méchant et désobéissant.

Il s'arrêta en haletant et essuya son front avec ses mains tremblantes. Le hurlement n'était plus aussi fort, et il osa se souvenir qu'ils avaient organisé une cérémonie funèbre pour Topi. Lasse lui avait fabriqué un petit cercueil en contre-plaqué. Ils avaient creusé une tombe derrière le potager de Sisko, près de la haie de sapins, et les filles de Lasse avaient lu « Seigneur, je m'apprête pour la nuit, sois

mon divin gardien ».

En y repensant, il se sentit mieux. Il n'avait plus le sentiment aussi fort d'avoir trahi Topi, de l'avoir échangé contre Cheveux d'Or. Et il était persuadé que Topi était entré au paradis des rats, et qu'il pourrait y manger des carrés de chocolat jusqu'à plus faim.

Il se retourna et s'examina avec une certaine appréhension dans une vitrine. Il avait toujours du mal à croire que l'homme qui s'y reflétait, avec une veste claire aux épaules discrètement rembourrées, une chemise couleur crème à col ouvert et un ample pantalon bordeaux, n'était autre que lui-même. Il se pencha pour étudier ses pieds. Ils étaient chaussés de mocassins tressés ornés de petits pompons de cuir. Il agita la tête de gauche à droite. Ses cheveux bougèrent, mais gardèrent néanmoins leur volume et revinrent en place. Ils étaient coupés ainsi pour la première fois de sa vie, en une sorte de dégradé. Jusqu'à présent, il s'était contenté de laisser Bamse les lui tailler aux ciseaux dans la cuisine.

Son hésitation disparut tout à coup. Il venait de réaliser qu'il n'avait pas fait machine arrière parce qu'il ignorait comment faire son entrée, mais parce qu'en réalité il avait eu peur que Cheveux d'Or ne le trouve pas à son goût. Mais après s'être vu dans la vitre, sa crainte s'était envolée. Il savait aussi qu'il serait capable d'ouvrir la serrure malgré l'absence de Sisko, son ange gardien, puisqu'il avait décidé de l'ouvrir.

Il revint sur ses pas à vive allure, se dirigea sans hésiter vers la porte de l'immeuble de Cheveux d'Or, posa la main sur la poignée et s'immobilisa là un instant, mais plus pour la même raison : il regarda les voitures et les gens défilant devant lui en une file ininterrompue, il regarda le monde. À sa façon, il leur faisait ses adieux, car il savait que la prochaine fois qu'il les reverrait, ce serait avec d'autres yeux. Il ouvrit la porte et entra.

L'escalier sentait bon. Il sentait la proximité de Cheveux d'Or et baignait dans une pénombre apaisante. En foulant le tapis rouge du couloir, Titi entendit un bruissement agréable sous ses pas, comme tant de fois auparavant. Si on écoutait ce bruit avec plus d'attention, ce n'était pas le simple bruissement d'un tapis mais un doux murmure : Chéri ! Chéri !

L'ascenseur était là, mais il l'ignora et prit l'escalier. Il prenait presque toujours l'escalier. Cela lui donnait le temps de sonder la bâtisse, d'écouter ce qu'elle avait à lui révéler. Il n'était pas en train de faire quelque chose d'interdit, il n'avait pas à craindre de se faire arrêter, voilà peut-être pourquoi celle-ci ne lui parlait que de choses agréables, de joie brillant dans des yeux surpris, de lèvres tendres prêtes à donner des baisers, de musique douce, de mains caressantes. Elle lui parlait de Cheveux d'Or. Elle lui parlait de son amour.

Il atteignit le premier étage, puis le second, et continua sur sa lancée jusqu'au troisième. Cheveux d'Or habitait au quatrième. En abordant la dernière volée de marches, Titi palpa furtivement la poche intérieure de sa veste. Le Trousseau était là, à sa place, laissant entendre le même tintement mélodieux qu'à l'accoutumée. Puis il pensa aux fleurs. Fallait-il les sortir de leur emballage ? Il n'en savait rien. Il n'avait encore jamais offert de fleurs à une femme. S'il les débballait, il la priverait du plaisir de défaire le paquet, et en plus il se sentirait ridicule avec une énorme boule de papier froissé à la main.

Il s'arrêta devant la porte de Cheveux d'Or et laissa sa respiration s'apaiser. Une étrange tendresse s'empara de lui. Il leva la main, caressa le bois du battant et effleura la plaque, LUOTO était inscrit dessus. Il se demanda si Cheveux d'Or userait d'un double patronyme : Sari Anneli Luoto-Leinonen. Cela sonnait presque comme un poème, évoquait le vol d'une bergeronnette. C'était tout à fait envisageable.

Il colla avec délicatesse son oreille contre la porte. Cheveux d'Or était toujours là. En tout cas, il y avait de la musique, du Vivaldi semblait-il. C'était aussi beau que le chant d'un cours d'eau, à la fois triste et gai. Titi fut ému, surtout à l'idée que Cheveux d'Or aimait elle aussi la musique classique. Il était sûr qu'elle apprendrait également à aimer les Carmina Burana.

Il posa le bouquet de fleurs et le sac en plastique par terre, tira le Trousseau de sa poche et s'accroupit. Il n'osa pas s'agenouiller. On était en plein jour et quelqu'un risquait de surgir dans l'escalier à tout moment. Accroupi, il était plus facile en cas d'urgence de se lever d'un bond et de faire semblant de poursuivre son chemin. Cela dit, personne ne débouchait brutalement sur les paliers. En règle générale, les gens traînaient et faisaient du boucan dans leur entrée pendant un certain temps. Même un imbécile aurait su alors être sur ses gardes.

Titi connaissait par cœur les notes de la serrure de Cheveux d'Or et leurs couleurs : rouge, rouge, beige, turquoise, rouge, bleu ciel, bleu, et orange pour finir. Il fit tourner la petite mollette en laiton, à gauche, à droite, à gauche de nouveau, et la serrure lui répondait, chantonnait doucement, chantonnait gentiment à son intention car elle le connaissait. Sans consulter sa montre, il sut que l'ouvrir lui prit à peine huit minutes.

Il fit jouer la serrure, millimètre après millimètre, en silence. La porte s'entrouvrit, assez pour permettre de voir que la chaîne de sûreté n'était pas mise. Vivaldi se fit entendre plus nettement. Le thème principal était joué par une flûte. Titi huma l'odeur de Cheveux d'Or, celle de son appartement, et une autre odeur indiquant qu'elle venait de laver du linge. Le regard embué, il s'essuya rapidement le coin de l'œil – il avait l'impression de rentrer à la maison.

De la main, il contrôla encore une fois sa coiffure, prit le bouquet de fleurs et le sac – celui-ci contenait une boîte de chocolats aux amandes et une bouteille de vin blanc, du riesling. Il savait que Cheveux d'Or en buvait – puis il ouvrit la porte et s'avança sur le seuil. L'entrée était plongée dans la pénombre, mais le salon était inondé du soleil éblouissant de la fin d'après-midi, et au centre de toute cette clarté se tenait quelqu'un.

Il ne discerna d'abord qu'une forme en contre-jour, mais lorsque ses yeux se furent accoutumés, sa vision se fit plus précise : il distingua les cuisses, les hanches, les seins, et les cheveux étincelant comme une auréole dorée. Il sut que c'était Cheveux d'Or. Il se racla la gorge timidement et fit un pas en avant. « N'approchez pas », cria-t-elle soudain d'une voix stridente pleine de terreur. « N'approchez pas ou je tire !

— Cheveux d'Or ? » interrogea Titi, mais Cheveux d'Or ne répondit pas. Elle se contentait de le fixer, pétrifiée par la peur. Sa bouche n'était pas la bouche de Cheveux d'Or, c'était celle d'une inconnue. Elle tenait ses bras tendus devant elle, pointés vers lui. Il s'approcha davantage pour qu'elle puisse le reconnaître. « Cheveux d'Or...

— N'approchez pas ! Dehors !

— Mais c'est moi... Tu m'aimes... Et je... »

Titi entendit le premier coup de feu. Il entendit même la balle se ficher en haut dans le mur, quelque part derrière lui. Il resta figé dans l'attente d'une deuxième détonation, puis ressentit soudain un élancement dans la tête, rien de plus, et ensuite ce fut comme s'il flottait sur le dos. Il regardait le plafond, ce qui était étrange. Il eut encore le temps de comprendre que pour lui, ce n'était pas « maintenant, c'est arrivé, maintenant et pour toujours », c'était en réalité : « ne me tue pas, laisse-moi vivre ! »

QUARANTE-TROIS

Talisman

Pipsa n'était pas Pipsa pour l'instant, elle était Talisman, et Talisman était un poney. Un vrai, même : c'était celui dont Pauliina s'occupait à l'écurie de Masale, qui avait du marron et du blanc comme les chevaux des Indiens.

Pipsa avait pareil que lui. Et une épaisse crinière blanche, et une longue queue sauvage. Maintenant qu'elle s'était échappée de l'enclos de l'arrière-cour et galopait en toute liberté dans la prairie, celles-ci flottaient si fort au vent qu'on les entendait siffler. « Attends, il n'a pas le droit de se sauver tout le temps ! » Pipsa fit semblant de ne pas avoir entendu les protestations de Valpuri. Elle balançait sa tête et faisait sonner ses sabots, et les fleurs de la prairie se couchaient sur son passage. « Attends ! Celui-là, il n'aime pas que l'autre se sauve tout le temps !

— Hi-hi-hi-hii !

— Non, mais pour de bon !... Je ne joue plus si tu te sauves tout le temps ! »

Ça devenait plus sérieux. Pipsa s'arrêta et se retourna pour regarder vers le jardin, là où se trouvait sa sœur. Vu la façon dont Valpuri avançait la lèvre inférieure, on voyait bien que ce n'étaient pas des paroles en l'air.

« Mais il aime bien s'échapper de temps en temps !

— Mais pas tout le temps ! S'ils veulent participer au concours, alors lui, il faut qu'il natte la crinière de celui-là et qu'il lui cure les sabots. Il va même donner des biscottes à celui-là...

— Lui, il aime mieux le sucre.

— C'est mauvais pour tes dents », intervint Pauliina. Pipsa s'en fichait. Pauliina se prenait pour une grande quand maman n'était pas là. Elle n'était même pas venue jouer avec elles, elle ne faisait rien d'autre que bronzer et bouquiner.

« Bon, celui-là va en chercher pour lui, dit Valpuri. Mais juste deux morceaux. »

Pipsa s'éloigna au pas vers le jardin. Arrivée à hauteur du saule argenté, elle jeta un coup d'œil vers le haut de la colline. Un vieil homme cheminait avec peine vers la forêt. Il ressemblait à Grand-père, mais il marchait beaucoup moins bien, comme s'il était très malade. Il n'avait même pas de gilet, or Grand-père en portait toujours un, parce

que sa montre était dans la poche de son gilet. C'était une montre à gousset. Et Grand-père était en train de faire la sieste à l'étage. Il ne serait pas parti se promener dans la forêt sans elle.

L'homme disparut derrière les arbres. Valpuri apparut à la porte, quelques morceaux de sucre à la main. Pipsa partit au galop et franchit d'un bond lesté le ruisseau séparant leur jardin de la prairie.

QUARANTE-QUATRE

Une bête sauvage

« Harjunpää ! » cria-t-on dans le couloir. Harjunpää entendit, bien que la porte de son bureau fût fermée, mais n'eut aucune réaction. Peut-être ne réalisait-il pas tout à fait qu'il s'agissait de lui.

Assis derrière sa table de travail, le visage enfoui dans ses mains, il pensait à Onerva. On était en train de l'opérer en ce moment même. Elle gisait sous un éclairage cru, recouverte d'un drap vert, entourée de gens œuvrant en silence. Harjunpää espérait qu'un miracle se produirait, priait pour, adressait une supplique pour que les chirurgiens en accomplissent un : sauver la main d'Onerva, recoudre le doigt déchiqueté, tout reconstruire de sorte qu'on ne soit pas contraint de l'amputer. C'était possible. Il le savait. Il se rappelait avoir lu que la microchirurgie permettait même de remettre en place un membre sectionné.

« Harjunpää ! Hé, quelqu'un a vu Harjunpää ? »

Dès qu'il cessait de penser à Onerva, il se retrouvait aussitôt de retour dans le garage, franchissait la porte sur les talons d'Onerva, percevait l'odeur et les bruits ambiants, voyait les deux voitures, entendait le grincement des freins et le froissement de la tôle contre le béton, et ensuite – merde, merde, merde.

Il eut un mouvement d'anxiété, changea ses pieds de place. Comment cela aurait-il pu être évité ? En agissant sans précipitation excessive ? Peut-être. Mais l'info avait déclenché une telle poussée d'adrénaline en eux, après toutes ces déconvenues – en y repensant après coup, il n'avait pas uniquement vu là une chance de mettre le grappin sur le rôdeur, mais une possibilité de crier victoire, l'occasion d'en remonter à tous les Tanttu, Järvi et Lampinen du monde. Était-ce mal ? Avaient-ils été châtiés pour ça ?

« Harjunpää ! Imppis, tu as vu Harjunpää ? »

Il enfouit son visage dans ses bras, prit une profonde inspiration, et sentit le parfum d'Onerva. Il portait sur lui le pull appelé Cœur. Il l'avait récupéré par terre après le départ des ambulanciers, en même temps que l'arme d'Onerva. Les manches étaient un peu trop courtes pour lui, mais cela n'avait aucune importance, ce qui comptait, c'était de le porter. Il lui semblait que, ainsi, il était au chevet d'Onerva, lui tenait la main.

« Harjunpää ! »

Kauranen ouvrit la porte en grand et s'immobilisa sur le seuil, le souffle court, une mallette d'enquête à la main, les pieds prêts à repartir. « On file sur un coup, avec Jokke... Quelqu'un a tiré sur un homme, rue de Runeberg. Si tu veux venir avec nous... Il y a une patrouille de la Sécurité publique sur les lieux. Selon les premiers éléments, tout laisse à penser que la victime est votre rôdeur.

— Il est mort ?

— Pas encore, en tout cas. L'ambulance l'a emmené à l'hôpital de Töölö. Il a été touché à la tête, paraît-il.

— Ça s'est passé comment ? demanda Harjunpää, sur le point de se lever.

— Apparemment, il est entré en plein jour en jouant du parapluie... Il semble que la femme soupçonnait depuis longtemps un individu de s'introduire chez elle. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle s'était procuré une arme. »

Harjunpää repoussa une mèche sur son front. Il n'avait pas envie de bouger. Il avait l'impression que quelque chose était cassé en lui. Il sentait qu'il ne serait pas capable d'être aussi attentif que nécessaire, commettrait bourde sur bourde et gênerait les autres. Et à sa propre surprise, il s'aperçut que ce qu'on venait de lui apprendre ne lui faisait ni chaud ni froid. Et puis il attendait un coup de fil de Mikko, le fils d'Onerva. Celui-ci avait promis de le tenir au courant dès que les chirurgiens auraient terminé.

« Ou alors... Tu pourrais prendre une voiture de ton côté et passer à l'hôpital voir la victime », proposa Kauranen. Il avait lu en lui, dans une certaine mesure. « L'arme n'était qu'un 22, pour ce que je sais. Il pourrait fort bien s'en sortir, s'il n'a pas été touché grièvement. Ou même avoir déjà repris connaissance... Tu te rappelles de ce mort qui avait disparu de la scène du crime et qu'on avait retrouvé en train de poireauter dans la salle d'attente avec un trou dans la tête ?

— On fait comme ça, alors, consentit Harjunpää. Mais vous, prenez Thurman, de l'identité judiciaire. Ça fait une paye qu'il connaît la signature de ce type. »

Harjunpää engagea la Lada dans la rue de Töölö et poursuivit en direction de l'hôpital. Il avait roulé au rythme de la circulation durant tout le trajet, sans se presser. Il avait eu sa dose de précipitation pour quelque temps. Il lui vint à l'esprit que cela ne faisait même pas une semaine qu'il avait pris en chasse cet homme, dans cette même rue, et ils allaient maintenant se retrouver face à face alors qu'il s'était résigné à ne jamais faire la connaissance de l'homme-mésange.

Il fit grimper la voiture sur le trottoir d'un coup de volant, orienta le macaron de stationnement de façon à ce qu'il soit visible, sortit et se dirigea vers la porte d'entrée ; il se sentit soudain un peu

mélancolique. Cette porte aussi, il l'avait franchie des dizaines de fois, sinon des centaines, pour la dernière aujourd'hui peut-être, du moins dans l'exercice de ses fonctions. À l'intérieur régnait une agréable fraîcheur. L'air sentait la douleur et les médicaments. Hors de vue, quelque part dans le fond, on parlait avec animation. Il sortit son insigne et s'arrêta devant le comptoir du réceptionniste. « On a emmené ici en provenance de la rue de Runeberg un homme ayant reçu une balle dans la tête, et... »

— Oui, Dieu du ciel, une espèce de... Vous voulez bien me suivre ? »

L'homme contourna le comptoir et emprunta un couloir. Harjunpää lui emboîta le pas, sans chercher le moins du monde à deviner ce que l'autre avait voulu dire. Il était préparé à tout.

Le réceptionniste fit halte devant une salle de soins ouverte. Sauf erreur, c'était de là qu'était venu le bruit de la discussion. Un docteur et quatre infirmières se tenaient dans la pièce. L'une d'elles, une fille aux cheveux frisottés, l'air terrorisé, se faisait nettoyer le bras avec un liquide dont l'odeur piquait le nez.

« Il est de la police criminelle. Il voudrait savoir, au sujet de la personne qui vient... »

— Vous arrivez après la bataille », dit le docteur – une doctoresse en fait –, la mine sévère, la bouche pincée. « Ce client-là est arrivé et reparti aussi sec.

— Comment ça ?

— Le médecin du service ambulancier pense que le blessé avait déjà repris connaissance dans le véhicule, mais est néanmoins resté allongé, sans ouvrir les yeux ni répondre quand on lui parlait... Une fois arrivé ici, il s'est levé d'un bond et a voulu partir. Nous ne pouvons pas soigner quelqu'un contre son gré, c'est la loi. Mais étant donné qu'il était très probablement en état de choc après ce qui venait de se produire, les infirmières ont essayé de le retenir...

— Il a craché et griffé comme une bête sauvage », dit la frisottée en montrant son bras. Celui-ci présentait de longues égratignures rouges, similaires à des coups de griffes donnés par un énorme chat. « Quelle histoire... »

Harjunpää poussa un soupir et s'appuya de l'épaule contre le chambranle. « À quoi ressemblait sa blessure ?

— Toujours d'après le médecin du service ambulancier, la balle est passée comme ça, dit la doctoresse en rasant sa tête avec ses doigts. Elle a fait une entaille de cinq centimètres dans le cuir chevelu. Nous avions avant tout l'intention de nous assurer que le crâne n'avait pas été touché.

— Donc ce n'était pas grave, en fait ?

— Eh bien, pas selon les renseignements qui nous ont été

communiqués, en tout cas. Mais comme je viens de le dire : à condition que le crâne n'ait pas été touché. Cela étant, le choc a été violent, ce qui explique pourquoi il était inconscient quand ils l'ont transporté dans l'ambulance. Il a pu également se cogner l'arrière du crâne en tombant. Pour ça aussi, il aurait été important d'avoir des radios. »

Harjunpää se remit d'aplomb. « Je crois savoir déjà la réponse, mais je vous pose quand même la question : vous n'avez pas son identité, j'imagine ?

— Non, malheureusement pas. Il n'avait aucun papier sur lui. Juste de l'argent liquide et un sac qui tintait comme s'il avait contenu des clés.

— O.K..

— Pour parler franchement, ce gars-là n'était pas dans un état psychologique normal. Même son regard était... comme... comme celui d'une bête aux abois. Il crachait, il griffait. Ce serait préférable de le retrouver. Dans l'intérêt de tous.

— Entendu. Merci bien.

— Vous avez un pull magnifique...

— Merci. »

Harjunpää retourna à la voiture. Il y resta quelques minutes sans bouger, les mains inertes sur les genoux, l'esprit vide. Finalement, il renifla et s'empara du micro. « Est-ce que Kauranen et Henrikson de la Criminelle me reçoivent rue de Runeberg ?

— Kauranen pour Harjunpää, j'écoute.

— La personne qui a tiré le coup de feu peut m'entendre ?

— Non, elle est à l'intérieur. Je suis dans l'escalier. On est en train de démonter la serrure.

— La victime n'a eu qu'une estafilade de cinq centimètres sur le cuir chevelu et a foutu le camp de l'hôpital de Töölö avant d'avoir été examinée.

— Waou... Ça va faire du bien à la petite dame ! Elle est un peu chamboulée, mais rien de bien méchant, elle avait surtout peur d'avoir tué le type. À part ça, elle raconte une histoire tout à fait plausible. Elle soupçonnait depuis un an qu'on s'introduisait chez elle la nuit.

— Dis-lui que c'est sûrement la vérité.

— O.K. Tu nous rejoins ?

— Non, je retourne à Pasila. »

Harjunpää mit le contact et se glissa dans la circulation, mais n'eut pas fait cent mètres que le Central l'appelait déjà. Il poussa un soupir excédé, flairant de nouveaux ennuis en perspective, et gara la Lada devant la première porte cochère venue. « Harjunpää.

— Il y a environ deux heures de ça, vous aviez demandé qu'une patrouille aille interpellier un suspect à Sokos.

— Oui. Mais j'ai appris par hasard qu'ils ne l'avaient pas trouvé.

— Non, hélas ! Mais la patrouille a questionné ce Backman, ainsi que le gars qui travaille à la cordonnerie. Le gusse que vous recherchez bosse lui aussi dans cette cordonnerie. Il s'appelle Leinonen, Asko Leinonen. Ici au Central, nous avons son identité complète et son adresse, alors vous n'avez qu'à passer les prendre.

— Merci », dit Harjunpää. Puis il abaissa encore une fois le poussoir : « Merci ! »

QUARANTE-CINQ

L'indic

« Lampinen à l'appareil. Vous êtes Tupu ? Ben voyons ! Et est-ce que Tupu aurait comme qui dirait un nom de famille ?

— C'est peut-être pas indispensable, comme ça, au téléphone.

— Tout dépend bien sûr de la raison de votre appel...

— C'est-à-dire que je connais... Enfin, je veux dire... Sur le journal d'aujourd'hui, on parle d'un casse dans une banque où les mecs auraient embarqué des millions.

— Ben voyons ! » fit Lampinen, dont l'expression changea du tout au tout. Il remit en hâte ses pieds par terre. Une pluie de cendres tomba de son cigarillo et s'éparpilla sur le bureau quand il propulsa sa main libre vers l'interrupteur du petit magnétophone relié au téléphone. « Ah, oui, j'y suis maintenant... Oui, c'est vrai, en effet.

— On parle aussi d'une récompense...

— C'est exact », dit Lampinen en essayant de se rappeler si une Tupu ou une Tuula faisait partie du cheptel de ses informateurs – non, ce n'était pas le cas, mais il n'y avait rien d'étonnant à ce que la femme eût son numéro, il était largement connu dans le milieu. Tupu appartenait sans aucun doute à cette faune : sa voix rauque avait ce quelque chose d'avachi caractéristique des ivrognes et des putes. Lampinen savait qu'il ne fallait pas négliger les gens de cette espèce en tant que source de renseignements. Dans les lits se chuchotaient les choses les plus inattendues. « Il n'y a pas le feu au lac, comme disent les Suisses. Une affaire pareille, ça ne mériterait pas qu'on en discute comme qui dirait nez à nez ? Pour être tout à fait franc, moi non plus je n'ai pas une confiance absolue dans les téléphones...

— D'accord », dit la femme après une brève hésitation. « Mais je voudrais d'abord savoir si je vais toucher la récompense.

— Elle a été promise pour toute information qui pourrait déboucher sur une piste.

— Ça suffit si je connais ceux qu'ont fait le coup ?

— Je pense », dit Lampinen avec autant de nonchalance que possible. Une sacrée performance compte tenu du régime auquel tournait son esprit : l'affaire était dans le brouillard total, les enquêteurs n'avaient pas le moindre indice sur l'identité des auteurs. Idem du côté des informateurs : dans le milieu, personne ne s'était vanté, ouvertement ou non, d'avoir fait le coup, personne ne s'était

mis à claquer de l'argent sans retenue, aucun fourgue n'avait été contacté. C'était du jamais vu, surtout que le casse avait à l'évidence été commis par des spécialistes de haut vol – même le sol avait été lavé à la serpillière en partant. Et tout à coup surgissait cette Tupu, un premier rayon de soleil, et très prometteur. Lampinen tenait à découvrir ce qu'elle savait. Il tenait à être celui qui éluciderait cette affaire. Et quand il tenait vraiment à quelque chose, il l'obtenait en général.

« C'est que je ne voudrais pas que ça soye dans un endroit où on pourrait nous mater...

— Et si je passais faire un petit tour chez vous ? proposa Lampinen. Je suis en civil.

— Faudra pas vous pointer avec une voiture de flics.

— Vous pouvez me faire confiance. Je viendrai avec la mienne. Une Saab verte. Une bagnole tout ce qu'il y a de commun.

— N'amenez personne avec vous. Et faut me jurer aussi que vous n'êtes pas en train de faire des... enregistrements en douce ou des trucs comme ça.

— Ouaf ouaf, comme dirait Dingo. Redites-moi à quelle adresse je dois passer. »

Elle lui donna l'adresse et décrivit la maison en deux mots. Lampinen se souvint aussitôt du coin : une vieille zone pavillonnaire dans la banlieue nord de la ville. Il avait planqué là-bas deux ou trois ans auparavant pour une affaire de fourrures, et avait mis dans le mille sur ce coup-là aussi : Puistola portait chance. À lui, pas aux délinquants.

« C'est-à-dire que », recommença-t-elle pour la troisième fois après une longue hésitation, et Lampinen fut prêt à jurer qu'elle allait enfin cracher le morceau. Elle gardait les yeux rivés au sol et se mordillait la lèvre inférieure, une attitude qu'il connaissait bien. Il avait pu observer ces signes en maintes occasions. La plupart des gens se comportaient ainsi quand ils étaient sur le point de passer aux aveux. « Je connais bien la bande. L'un d'eux en particulier, trop bien, même... Et vous aussi, vous le connaissez sûrement. Le mec s'appelle... Non, merde ! »

Et voilà, retour à la case départ ! Lampinen se redressa sur le canapé dans un sursaut d'irritation mais parvint à conserver un visage serein. Elle avait déjà dit à deux reprises qu'elle connaissait un des gars, trop bien même – donc il s'agissait probablement d'un ancien amant ou d'un ex-mari, et elle n'était peut-être pas autant motivée par l'argent que par l'envie de lui rendre quelques-uns des coups reçus dans l'ouragan de la séparation.

Lampinen jeta un coup d'œil par la fenêtre. La maison était bâtie

sur un terrain calme, un peu isolé, où poussaient des bouleaux massifs. L'entretien extérieur laissait à désirer et, comme on pouvait s'y attendre, l'intérieur n'était pas non plus d'une propreté exemplaire. C'était plutôt austère. Mais la véritable surprise était venue de Tupu elle-même. Elle était franchement jolie : les cheveux teints d'un brun aux reflets roux, le visage d'un ovale parfait, les seins comme les fesses d'un petit cochon et les jambes bien fuselées. Elle était du genre à naviguer à la lisière des embrouilles, pas une pute ni une truande, mais pas non plus une contribuable sans histoires. « Mais qu'est-ce qui te fait peur ? » s'esclaffa Lampinen, sur le ton que l'on emploie pour s'adresser à un enfant terrifié par le Croquemitaine. « Tu me dis juste un nom et abracadabra, les cinquante mille sont à toi. La banque les a promis. Cinquante mille... Avec ça, on peut se payer une douzaine de voyages inoubliables dans le Sud, ou pourquoi pas une virée chez les Yankees, par exemple.

— Mais vous ne comprenez pas... Si on découvre que c'est moi, alors l'argent, c'est pour mon enterrement qu'il servira.

— Écoute ! Ce ne sont que des mots, tout ça. C'est si facile de tenir les gens avec la peur. C'est un outil redoutable, quand on sait la manier...

— C'est sûr de sûr que mon nom n'apparaîtra pas nulle part ?

— C'est ce que je t'ai déjà juré », lâcha-t-il, et il avala une gorgée de bière. Il s'était résolu à en prendre une bouteille, parce que Tupu avait semblé plutôt gênée à l'idée de boire seule. Mais Lampinen connaissait la musique : il se contentait de tremper de temps à autre ses lèvres dans la mousse, sans presque rien boire en réalité.

Il s'était aussi préparé à aborder le problème sous un autre angle, et à présent, devant l'attitude apeurée et hésitante de Tupu, il décida que l'instant était venu. Il savait que, au moment de partir, il pourrait appeler quelqu'un de la maison pour les ramener, lui et sa voiture. Peut-être même ne repartirait-il que le lendemain matin, d'ailleurs. Car Tupu n'était pas vilaine du tout. Et il avait un bon stock de capotes dans la poche de sa veste. « Bon sang, la journée a été rude », soupira-t-il. Il s'étira et vida sitôt dit son verre jusqu'à la dernière goutte d'un air assoiffé. « J'aurais bien besoin de décompresser un peu... Pardonne ma franchise – T'aurais pas autre chose que de la bière ?

— Mais vous conduisez !

— Ça devrait pouvoir s'arranger en temps utile. »

Leurs regards se croisèrent. Lampinen vit tout de suite que Tupu avait compris. C'était exactement ce qu'elle avait attendu de toute évidence, la chienne. Elle promena sa langue sur ses lèvres d'un air sans équivoque, se leva et partit vers la cuisine en roulant des hanches. Et elle les roulait à dessein, pour lui dévoiler son anatomie :

des hanches et des fesses superbes. Sa petite culotte se dessinait à travers la jupe. Ce n'était pas un de ces hideux panties que portent les rombières, mais un string minuscule. Cela excitait Lampinen et l'amusait en même temps. Il jubilait en se disant que lorsque les autres lui demanderaient comment il avait obtenu le renseignement, il répondrait : « J'ai juste tiré un coup... » Et si on allait jusqu'à lui décerner la médaille du mérite de la police, pour lui demander ensuite comment il l'avait obtenue, il répondrait la même chose.

Une heure plus tard, Lampinen jeta une oeillette furtive à sa montre et ses yeux se plissèrent de satisfaction : l'affaire était en bonne voie. Ils avaient tous deux bu d'affilée trois verres de whisky, n'avaient pas tardé à se tenir par la main, puis avaient discuté de la complexité de la vie et des rapports humains. Ils avaient commencé petit à petit à s'embrasser et à se caresser. Et en cet instant, tandis qu'il consultait sa montre, Tupu avait déjà retiré son chemisier. Elle portait un joli soutien-gorge à armatures, en satin chatoyant. Sa poitrine était vraiment magnifique. D'une main, elle effleurait sa braguette, et il espérait lui aussi que quelque chose ne tarderait pas à se manifester là-dedans. Il n'y arrivait pas toujours forcément avec des inconnues.

Mais il savait comment se tirer d'affaire : il chaufferait Tupu au maximum, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, et ferait ensuite mine de se désintéresser. Quand elle commencerait à s'étonner de ce qui lui arrivait, il soupirerait et lui avouerait être un peu dépité de voir qu'elle n'avait pas confiance en lui, car autrement elle lui aurait déjà dit le nom. Quelque chose dans ce goût-là. Il était sûr et certain que, à ce stade, elle le lui chuchoterait à l'oreille en haletant.

Il glissa ses mains sous les bras délicats de Tupu et chercha l'agrafe du soutien-gorge. Par une curieuse loi de la nature, celle-ci était toujours différente de ce à quoi l'on s'attendait : il fallait tirer quand on croyait le contraire. Mais il s'en acquitta honorablement. Tupu poussa un léger soupir. Elle s'allongea sur le canapé, descendit sa fermeture Éclair. Lampinen ôta sa chemise et la laissa tomber par terre, défit sa ceinture et déboutonna sa braguette – puis il sursauta. « Qu'est-ce que c'était ?

— Mon Dieu – la porte ! »

Lampinen se leva d'un bond. Une sorte de martèlement retentit dans l'entrée, comme si quelqu'un battait ses semelles sur le paillason. Une quinte de toux sonore suivit.

« Nom de Dieu – t'habites pas seule ? C'est qui ?

— Mon homme », dit Tupu d'une petite voix. Elle se recroquevilla, paniquée, couvrant sa poitrine. « Il ne devait rentrer qu'après-demain. Il est... Il est terrible quand il se fâche. Il est même capable de tuer.

— Habille-toi, bordel », siffla Lampinen. Sa tête lui sembla tout à

coup prête à exploser et il sentit dans sa gorge le goût aigre du whisky et des remontées acides. Il se démena avec sa chemise, sans réussir à l'enfiler. Ces foutues manches n'étaient pas à la bonne place et le tissu lui-même refusait de glisser sur son corps. « Merde, merde...

— Tupu, j'ai réussi à finir aujourd'hui le... » L'homme laissa sa phrase en suspens. Il resta là, debout, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, les fixant comme s'il refusait de croire ce qu'il voyait. C'était une monstrueuse armoire à glaces. Musclé, noueux, les cheveux dressés en pétard sur le crâne, un visage que l'on aurait cru tordu, déformé par des milliers de rixes.

« Tout... Tout doux », réussit à articuler Lampinen.

Sa propre voix lui était méconnaissable. « Je peux tout expliquer...

— Ça m'étonnerait », grommela l'homme entre ses dents en faisant un pas en avant. Le plancher craqua sous son poids. « En tout cas pas assez bien pour que ça me calme.

— Attendez ! Ce n'est vraiment pas ce que vous croyez », dit Lampinen. Il extirpa avec fébrilité son portefeuille de sa poche arrière et l'ouvrit en hâte de façon à exhiber son insigne. « Je suis de la force publique !

— Et moi, tu vois, je suis de la force tout court ! » fit l'homme, bouillant soudain de rage au point d'en avoir le visage agité de tremblements. Il se rua de l'autre côté de la table et s'arrêta devant un placard d'angle dont il faillit arracher la porte. Le meuble contenait un véritable arsenal. Des fusils et des carabines. C'en fut assez pour Lampinen.

Tupu partit se réfugier en pleurnichant quelque part au fond de la maison. Lampinen entassa le reste de ses vêtements dans ses bras et se précipita vers l'entrée. Il regarda encore une fois derrière lui et vit l'homme manipuler un fusil de chasse aux canons d'un noir bleuté. Un craquement se fit entendre lorsqu'il les fit basculer. Lampinen poussa la porte avec frénésie. Il craignait pour sa vie. La peur faillit quasiment le tétaniser. Sans prévenir, ses cuisses devinrent raides comme du bois et il manqua de s'affaler sur le ventre. Il poussa un gémissement sourd et se retrouva d'un bond grotesque en bas des marches.

Il traversa le jardin avec l'énergie du désespoir, s'attendant à tout moment à entendre le coup de feu, sentir les plombs entrer dans sa chair. Si faible était la distance qu'ils n'auraient pas le temps de s'éparpiller, ils lui emporteraient la tête. Il rentra le cou dans les épaules et courut en direction de sa voiture, ses doigts farfouillant désespérément dans sa poche pour en sortir la clé. Les plombs ne traverseraient pas la carrosserie, ça il le savait, sauf si le mastodonte avait le temps de s'approcher assez pour lui tirer dans la nuque à travers la vitre.

Il parvint à sortir la clé, mais une des chaussures coincées sous son bras tomba. Il la laissa là. Il voulait s'en tirer entier, c'était tout ! Il enfonça la clé dans la serrure, trifouilla, trifouilla, réussit enfin à ouvrir la portière et osa risquer un rapide coup d'œil en arrière. Le mastodonte était encore en haut des marches. Il avait laissé échapper les cartouches de sa pogne et les récupérait en tâtonnant. Lui aussi était fébrile, ou en proie à une fureur démente, ce qui laissait quelques secondes de répit à Lampinen.

Il se jeta à l'intérieur de la voiture, chercha l'emplacement de la clé de contact du mauvais côté, réalisa qu'il ne s'agissait pas d'un véhicule de police officiel, finit par trouver le démarreur, inséra la clé, la tourna. Le moteur vrombit. Il jeta un dernier regard derrière lui : l'homme épaulait le fusil, s'apprêtait à le mettre en joue. Lampinen se tassa le plus possible, lâcha la pédale d'embrayage. La voiture s'élança d'un bond, manquant d'arracher la boîte aux lettres. Le coup de feu n'avait toujours pas éclaté, toujours pas. Lampinen vira brusquement pour s'engager sur la route. Chassant sur le gravier, il faillit perdre le contrôle de la voiture.

Tupu se tenait devant la fenêtre du salon. Elle avait sorti de son sac à main un minuscule téléphone mobile et composait un numéro de ses doigts agiles. « Police Secours, lui répondit-on.

— Kirsi Suhonen à l'appareil, bonsoir. J'appelle de Puistola, à proximité du croisement du chemin de Nurkka et de la grande route de Puistola. Ça fait déjà un bon bout de temps que quelqu'un s'amuse à rouler à tombeau ouvert dans le coin, complètement saoul on dirait. Il a une grosse Saab verte, et, d'après ce que j'ai pu voir, il a pris la route de Puistola en direction du centre.

— Avez-vous relevé son immatriculation ? » lui demanda-t-on. Elle l'avait fait, la leur donna. On lui enjoignit de patienter un instant. Elle entendit l'homme dire, à coup sûr dans son émetteur : « Je viens de recevoir un troisième appel à propos de la Saab verte. Pour les patrouilles à sa recherche dans le secteur, son immatriculation est... »

Tupu poussa un soupir de satisfaction et coupa la communication. Puis elle but une petite rasade de whisky à même le goulot et commença à se rhabiller. Mara revint, le fusil à la main. « Nom de Dieu, Jatta ! Il est parti comme un boulet de canon ! J'ai même eu peur qu'il se flanque dans le fossé tout de suite, ici même, et que je sois obligé d'aller lui éclater la face.

— Bon Dieu, pourvu qu'ils l'attrapent ! Ça me plairait ! Ce type semblait vraiment pas clair...

— Des patrouilles, c'est pas ce qui va manquer... Je leur ai déjà téléphoné deux fois avant de venir.

— Mets dans la cuisine les cinq cents de la location pour Repe, ensuite on se tire. »

Mara disparut dans la cuisine. Jatta boutonna son chemisier. Elle ignorait pour le compte de qui le boulot avait été fait, c'était arrivé par tant d'intermédiaires. Elle présumait que c'était lié à la drogue. Mais avoir gagné deux mille marks lui suffisait. À Mara également.

Un coup de feu

« Alors, comment ça s'est passé ? » demanda Kauranen. Il était au volant, Henrikson à ses côtés. Harjunpää était assis sur la banquette arrière, seul. Il y était bien, un peu à l'écart des autres. « Timppa, comment ça s'est passé ?

— Quoi ?

— L'opération d'Onerva. Tu n'étais pas en train de discuter avec Mikko quand on est arrivé ?

— Oui... Elle est toujours en salle de réveil. L'opération a duré longtemps parce qu'ils ont recousu le doigt. Et ils ont aussi recollé... »

Harjunpää s'interrompt. La main d'Onerva, vive, adroite et chaude – on avait du mal à l'imaginer réduite en morceaux à recoller comme les débris d'un vase. Il lui était difficile d'en parler comme ils avaient l'habitude de parler des blessures de leurs plaignants.

« Mais l'opération a réussi, alors ?

— Oui. On n'en sera définitivement sûr que dans quelques jours. Si elle pourra encore... Si tout fonctionnera. Ils ont dit à Mikko qu'ils avaient paré au plus pressé pour le moment, et qu'ils la réopéreraient pour fignoler le travail.

— Formidable. Vraiment formidable. Va savoir, peut-être même qu'il lui reste ses plus beaux pulls à tricoter !

— Oui. »

Harjunpää se laissa aller en arrière et ferma les yeux. Il aurait voulu ne plus parler de cette histoire, n'être en route pour nulle part. Il aurait voulu s'asseoir au sommet du roc de Pilvi et réfléchir à tout ça en paix, laisser le soulagement se répandre en lui, petit à petit, à la cadence où la nuit se répandait dans la forêt. Mais il était assis là, sur la banquette arrière défoncée de la Lada, en route pour Tapanila, chemin du Cygne, afin d'aller arrêter un certain Asko Leinonen. Valkama avait été d'avis qu'il était préférable de ne pas remettre l'interpellation à plus tard. Même chose pour Ahomäki. Et compte tenu de ce qu'il avait appris à l'hôpital, c'était aussi sans doute mieux pour l'individu en question.

Henrikson se pencha pour monter le volume de la radio ; quelqu'un s'adressait au Central sur un ton proche de l'exaspération : « Est-ce que vous pouvez quand même demander aux pompiers de nous envoyer un véhicule ?

— Et pour quoi faire ? s'enquit l'opérateur du Central.

— Sinon on n'arrivera jamais à le faire descendre. À ce train là, il va rester là-haut toute la semaine et il aura complètement dessoûlé quand on le fera souffler dans le ballon. Pourtant sa voiture empeste l'alcool, c'est net ! Et il a même dû se chier dessus, pour tout vous dire !

— Vous avez pu établir le dialogue avec lui ?

— Oui, mais ça ne sert à rien. Il n'arrête pas de gueuler que c'était un cas de force majeure.

— C'est ce que disent tous les conducteurs pétés, intervint quelqu'un. Ils roulent en état d'ivresse parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

— Il prétend qu'on lui a tiré dessus avec un fusil de chasse et Dieu sait quoi. En tout cas, la Saab ne porte aucune trace. Le capot est juste enfoncé à cause du pylône.

— Entendu, laissa tomber sèchement l'opérateur du Central. De toute façon, il aurait dû mettre entre parenthèses ses impératifs quand il vous a vus.

— Exact. Mais il a foncé pendant encore trois kilomètres pour essayer de nous échapper. À cent dix au compteur, dans une zone limitée à cinquante. Alors si en plus c'est un collègue...

— O.K. Dites-lui qu'il a exactement une minute pour redescendre de son plein gré. Après, un camion de pompiers sera là, avec une lance à incendie. Et si ça ne suffit pas, on abattra l'arbre – je pense qu'il ne va pas traîner longtemps là-haut quand la tronçonneuse commencera à pétarader.

— D'accord, on va faire comme ça... »

Henrikson baissa le son et s'agita avec embarras.

Si un policier se comportait mal, la honte retombait sur toute la profession. Cela risquait de porter un coup à leur aplomb. « Encore un poste qui va se libérer.

— Et en un temps record s'il est de chez nous, dit Kauranen, vu comme Tanttu porte les chauffards pétés dans son cœur... »

Il bifurqua au même moment sur la route de Tasanko. Harjunpää lui donna une petite tape sur l'épaule. Une sensation étrange venait de le frapper en plein, comme si un voile était sur le point de se lever ou un élément vital de lui apparaître. Il était travaillé par le souvenir de deux portes cadénassées qui, contre toute attente, s'étaient ouvertes sans offrir de résistance lorsqu'il avait tiré sur la poignée. « Arrête-toi un instant », dit Harjunpää. Kauranen ralentit et s'arrêta sur un petit terre-plein sablonneux d'où partait un chemin.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attendez un peu », dit Harjunpää en recommençant à feuilleter les listings informatiques étalés sur ses genoux. Ils contenaient tous les

renseignements en leur possession sur Asko Leinonen. Il n'était pas fiché chez eux, mais ils avaient réussi à grappiller un renseignement sur lui dans une banque de données, un deuxième dans une autre, et il y avait tout ce qui concernait le cadastre.

Il fouilla la liasse jusqu'à trouver le listing en question et entreprit de le parcourir. Y étaient répertoriés tous ceux qui résidaient au 3, chemin du Cygne, et cela constituait une sacrée troupe : neuf personnes, toutes de la même famille à en juger par les patronymes. Harjunpää les passa de nouveau en revue. Il s'arrêta un instant sur Lasse Leinonen, un peu plus longtemps sur Reino, et encore un petit moment sur Sisko Leinonen. Mais en vain. Aucune étincelle ne jaillit. Leinonen était peut-être un nom trop répandu, ou alors des réminiscences d'affaires passées se mélangeaient entre elles, ce qui n'avait rien d'étonnant. Il n'était pas vraiment en possession de toute son acuité habituelle.

« Tu as trouvé quelque chose ? » demanda Kauranen en se retournant. Henrikson lui jeta un regard par-dessus son épaule. Harjunpää changea de position, mal à l'aise. Il n'arrivait pas à préciser son impression. Elle avait tendance à changer de forme, mais il avait le vague pressentiment que quelque chose ne collait pas. Et derrière ce pressentiment se profilait une menace, l'imminence d'un malheur. Il manqua de sursauter lorsqu'il comprit enfin ce qui lui faisait peur : ça puait la mort.

« Timppa, est-ce qu'on peut t'aider... »

— Non. Oui, je ne sais pas... En fait, je me demande s'il est raisonnable d'être si peu nombreux pour aller là-bas.

— Si peu ? dit Henrikson en souriant. Mais on est trois !

— Ce n'est pas un tueur, fit Kauranen. Rien n'indique qu'il soit armé. Timppa, il a détalé comme un lièvre à chaque fois.

— C'est vrai », concéda Harjunpää. Il hésita. « Sorry, les gars. Ce n'est pas mon genre de croire à des... Mais dès qu'il s'agit de cette affaire, je me sens vraiment à côté de la plaque. »

Kauranen se pencha davantage et le regarda dans les yeux avec bienveillance. « Ne le prends pas mal, dit-il, mais ça vient peut-être de ce qui est arrivé à Onerva. Dans la *Gazette du ministère*, j'ai lu récemment un article qui disait que tous ceux qui avaient vu un collègue se faire blesser ou... devraient bénéficier d'un soutien ou même suivre une thérapie. Imagine, vous vous apprêtiez à aller cueillir ce type, celui-là précisément, et il s'est passé ce qu'on sait. Et maintenant, tu te retrouves dans la même situation. Le même jour, en plus. Alors rien d'étonnant si toute ton angoisse remonte à la surface... »

— Ouais », articula Harjunpää, sans pouvoir dire si Kauranen avait raison ou pas. En tout cas, la petite sonnette d'alarme continuait à tinter quelque part au fond de lui.

« On peut très bien faire comme ça, si tu veux, dit Kauranen : toi, tu nous attends à côté de la voiture. Ça n'a pas d'importance, c'est *okaie*.

— Non, je viens avec vous, ça ne fait pas un pli », rétorqua Harjunpää, maintenant gêné de ne pas avoir gardé ses pensées pour lui. « Ça me fera peut-être du bien de l'avoir en face de moi, d'ailleurs.

— Ou on pourrait appeler une patrouille en renfort, par précaution.

— Bonne idée ! En tout cas, ça ne peut pas nous faire de mal.

— C'est d'accord », dit Henrikson. Cette décision le soulageait peut-être lui aussi. Il contacta le Central. L'opérateur réussit à joindre presque aussitôt le trois-cinq-sept, le car de police de Malmi, sur la route de Yrntimaa, à peine à cinq minutes de là.

« Cinq-huit-huit ? » les rappela le Central aussitôt après. « Harjunpää est avec vous ?

— Oui. Il est sur la banquette arrière et il vous entend.

— Bon, Harjunpää, si vous pouviez appeler chez vous dès que possible... »

Harjunpää eut soudain l'impression d'étouffer. Son pressentiment venait-il de là ? Il tendit la main pour arracher l'émetteur à Henrikson. « Vous pouvez me donner des précisions ?

— C'est juste votre fille aînée qui a appelé. Si j'ai bien enregistré, Grand-père s'est évanoui dans la nature..

— Entendu. Je téléphonerai chez moi dès que j'en aurai l'occasion. Si Pauliina rappelle, dites-lui que je serai sans doute à la maison dans une heure ou une heure et demie.

— Ce sera fait. »

Harjunpää poussa un profond soupir et se laissa de nouveau aller contre le dossier. Comme s'il avait besoin de ça en plus... Mais Pauliina devait se faire du souci pour de bon, car même en plein âge ingrat, c'était quelqu'un de très responsable. Et Elisa était en ville. Elle était partie en début de journée pour aider Sanna à terminer son déménagement. Ils avaient projeté de sortir ce soir pour se changer les idées, mais Harjunpää n'avait évidemment pas pu prévoir que sa journée se prolongerait une fois de plus au-delà de l'horaire réglementaire. Quant à Grand-père, il était quasiment certain de le retrouver aux alentours du Sapin géant, ou au pied du roc de Pilvi, là où il y avait des vestiges de feux de camp et cette grosse pierre plate qui servait de banc. Du moins essaya-t-il de s'en persuader.

Le Transit de Malmi apparut sur la route et vint se garer à côté d'eux sur le terre-plein sablonneux. Ils se concertèrent pendant quelques instants et tombèrent d'accord pour étudier d'abord les lieux avant d'établir le rôle de chacun. Puis ils remontèrent dans leurs véhicules, firent quelques centaines de mètres et se garèrent sur la piste cyclable, en bordure de la route de Tasanko.

« En principe, on ne devrait pas rencontrer de problèmes », dit Harjunpää aux deux agents du car de police. L'un était Lundberg, l'autre une jeune fille avec des nattes blondes, portant visiblement un gilet pare-balles sous sa tenue. « Mais ils sont toute une smala, là-bas, et nous ne connaissons même pas l'emplacement exact des bâtiments. En plus, ce Asko a un don redoutable pour mettre les voiles. Mais bon, on va aller voir ça... »

Ils traversèrent la piste cyclable sans rien ajouter et s'engagèrent dans le chemin du Cygne. Un chemin de terre étroit, permettant à peine de livrer passage à une voiture, avec de l'herbe poussant en son centre, parfois en abondance. D'un côté s'élevaient de hauts bouleaux, ployant au-dessus du sentier de façon à former une amorce de voûte, et le crépuscule du soir parut s'être intensifié d'un coup. À droite s'étendait une dense haie de sapins, une muraille sombre atteignant des hauteurs vertigineuses. Une odeur de framboises et la fraîcheur d'un ruisseau invisible gazouillant quelque part imprégnaient l'air. Au loin, un train gronda. « Ça doit être ici », dit Harjunpää en chuchotant presque. Il s'arrêta devant une ouverture dans la haie de sapins. Tous l'imitèrent et le sable cessa de crisser. Le silence avait quelque chose de déconcertant. « Il y a un paquet de bâtiments », précisa Harjunpää en scrutant la cour. Le terrain paraissait plus ou moins à l'abandon. Quatre maisons étaient plantées dessus, des espèces de cabanons, dans un état de délabrement avancé. Devant ce qui ressemblait à un atelier étaient disséminées une niveleuse et des épaves de voitures, parmi lesquelles seule une camionnette bleue semblait en état de rouler. Du toit de la bicoque la plus éloignée dépassait une antenne de taille considérable. Il y avait de la lumière aux fenêtres. À celles de la baraque du milieu aussi, une bicoque biscornue constituée de deux éléments distincts. Des bruits de voix s'en échappaient. Peut-être y donnait-on une quelconque fête.

« Voilà ce que je vous propose : nous, on va aller directement frapper à la porte du bâtiment central, dit Harjunpää. Vous, vous restez ici, dans la cour, pour surveiller celui-là. D'ici, on peut voir en plus si quelqu'un essaie de s'enfuir des autres baraques. »

Lundberg et la fille opinèrent du chef. Harjunpää partit avec Kauranen et Henrikson. Par acquit de conscience, ils portèrent une main à leur flanc, et un faible cliquetis de menottes s'échappa de la ceinture de Henrikson.

« Ça va être du boulot, s'il faut fouiller tout ça.

— On ne se lancera pas là-dedans sans un chien, sinon, on n'est pas près de rentrer chez nous.

— Je ne sais même pas si ça vaut la peine de se lancer là-dedans ce soir, dit Harjunpää. On va d'abord voir s'il est avec les autres. Si ce n'est pas le cas, il va peut-être revenir bientôt.

— Oui. Et puis ce n'est pas un problème, puisqu'on a son identité et qu'on l'a logé. Au pire, vous lui collez un mandat d'arrêt aux fesses, et dans deux semaines tout au plus, il se fera serrer.

— Sauf s'il est suffisamment plein aux as pour pouvoir se cacher, ou quitter le pays. Mais ça ne semble pas être le cas... »

Ils s'immobilisèrent. La porte de la bicoque était entrouverte. Il en sortait un triangle acéré de lumière, poignard doré planté dans l'obscurité qui s'épaississait. On entendait de la musique et le brouhaha d'une conversation animée. Harjunpää fit quelques pas sur le côté. Des épilobes et des armoises se courbèrent à son passage. Plus il s'approchait de la fenêtre, plus les voix se faisaient nettes. « ... ils risquent encore de débarquer à tout moment...

— ... inutile... se faire du mauvais sang... relax... »

Une femme paraissant avoir un certain âge lança alors une question sur un ton acerbe, comme si elle était un peu sourde ou n'avait pas compris ce que les autres venaient de dire.

Harjunpää se dressa sur la pointe des pieds, jeta un coup d'œil à l'intérieur et sursauta : juste derrière la fenêtre, lui tournant le dos, une femme aux cheveux blonds était assise. Moins d'un demi-mètre les séparait. Plus loin, deux hommes conversaient autour d'une table, un costaud et un individu plus mince, mais ce n'était pas forcément celui qu'ils recherchaient. Même assis, il paraissait plutôt grand. Et quelque part à la lisière de son champ de vision gesticulait encore une autre personne. Harjunpää se décolla du mur.

« Ils sont au moins quatre ou cinq, dit Harjunpää à son retour. Dont deux femmes. L'une assez âgée, a priori. Ça doit être leur mère. Je pense qu'il n'y a rien à... Lui, je ne l'ai pas vu. Mais il y a une fenêtre de l'autre côté. Va faire un tour là-bas par précaution, Jokke... »

Henrikson s'éloigna pour contourner la maison. Harjunpää et Kauranen gravirent le perron. Ils sortirent tous deux leurs insignes. Harjunpää glissa une main sous son pull et défit d'un coup sec le bouton-pression fermant l'étui du revolver.

Ils jetèrent un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte. Devant eux s'ouvrait une sorte de vestibule, encombré d'un bric-à-brac invraisemblable et d'un monceau de journaux. À gauche s'amorçait un escalier abrupt menant au grenier. Dans le mur du fond se découpait une porte, ouverte, donnant sur une pièce faisant apparemment office de séjour et de cuisine. Les occupants se trouvaient là. Les deux hommes jouaient aux cartes avec une femme vêtue d'une salopette en jeans, mais ce n'était pas celle que Harjunpää avait vue par la fenêtre. La table était surchargée de bouteilles et de verres. Sur un lit disposé contre le mur du fond était assise une vieille femme aux cheveux gris. Elle tenait un verre de cognac à la main. « Allons-y », dit Harjunpää en se tournant vers Kauranen. Il cogna sur la porte avec ses jointures,

suffisamment fort pour être entendu, puis ils se retrouvèrent dans le vestibule, baignant dans un air de moisi, et de là sur le seuil de la pièce principale. La petite assemblée écarquilla les yeux d'effroi en les voyant. « Nous sommes de la Police criminelle, dit Harjunpää. Bonsoir. Nous voudrions... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le plus maigre se pencha sous la table avec la vivacité d'un furet pour s'abriter derrière ou y prendre quelque chose. L'instant d'après, il se redressait, tenant à la main un revolver monstrueux, tout d'acier chromé, une espèce de Magnum incroyable. Le canon était encore pointé vers le plancher. L'homme semblait le lever au ralenti. Harjunpää fit un pas de côté, se ramassant sur lui-même, prêt à dégainer. Kauranen cria quelque chose. Le plus trapu des deux individus agrippa le canon du revolver, le leva de force vers le plafond, et la femme à la salopette plongea à son tour dans la mêlée. Ils se débattaient et haletaient, leurs mains enchevêtrées. Les bouteilles dansaient la gigue.

Une détonation éclata.

Dans ce petit espace clos, ce fut comme une explosion : leurs oreilles se bouchèrent instantanément. Du plafond tomba une pluie d'éclats de bois et de sciure ; l'odeur de poudre emplit l'air. Puis la fenêtre du fond vola en éclats. Une planche ou quelque chose de similaire remua au-dehors, et Henrikson s'encadra dans l'ouverture, bras tendus, son arme dirigée vers l'intérieur. « On ne bouge plus ! cria-t-il. Police criminelle ! »

Mais la détonation avait pétrifié tout le monde. L'empoignade était terminée. Les deux hommes et la femme se tenaient immobiles, les bras toujours levés, telle une statue allégorique. Kauranen arracha le revolver à son propriétaire, Harjunpää abaissa le sien. De l'extérieur enfla un martèlement de pas de course, et les deux agents du car de police firent irruption dans l'entrée, hors d'haleine, l'arme au poing.

« Quel vaurien ! » s'écria la vieille femme d'une voix perçante en se levant. Elle avait lâché son verre de cognac et se tenait la poitrine à deux mains. « Quel vaurien ! Il a osé tirer devant sa mère ! Moi qui ai toujours tout essayé ! Mais qui trop à son enfant pardonne... »

La vieille femme se recroquevilla autour de ses mains. De sa bouche jaillit un râle ou une espèce de soupir. Harjunpää se précipita vers elle à grandes enjambées, mais trop tard : elle s'affaissa par terre. Un bruit de choc retentit lorsque sa tête heurta le pied d'une chaise. Harjunpää se pencha, s'asseyant presque sur les talons, et se mit en demeure de la retourner. Elle était complètement amorphe. « Qui sait pratiquer la respiration artificielle ? s'écria-t-il. Et appelez une ambulance ! Demandez carrément une ambulance médicalisée ! Dites qu'on a une vieille femme et une crise cardiaque ! »

Il pressentait déjà que ce serait inutile, trop tard, mais il fallait

néanmoins essayer, toujours, pour tout le monde. Il chercha le pouls sur le cou de la femme et sur ses poignets mais ne détecta aucune pulsation. Au majeur de sa main inerte, elle portait une bague faramineuse en or, ornée d'une pierre rouge colossale – mais ce ne pouvait être de l'or, vu le décor ambiant. Elle était d'ailleurs trop tape-à-l'œil. Du toc, pour sûr. Harjunpää se releva.

La jeune fille du car de police prit aussitôt sa place, s'agenouilla et commença à défaire les vêtements de la vieille femme avec des geste entraînés. « Lundberg, viens appuyer, cria-t-elle ! Je vais souffler. »

Ils se mirent au travail. Harjunpää alla se poster un peu à l'écart. La tête lui tournait. Peut-être revoyait-il ce qui s'était passé dans le garage.

La femme à la salopette se sépara du groupe formé par les autres. Elle s'approcha, s'arrêta et regarda longuement la vieille femme étendue par terre. Puis elle leva la tête et fixa Harjunpää droit dans les yeux.

Les siens étaient ceux d'un être humain qui avait beaucoup souffert. Les commissures de ses lèvres frémirent, et elle éclata soudain de rire, un rire hystérique. Mais Harjunpää pouvait se tromper. C'était peut-être un accès de désespoir. En tout cas, son visage était mouillé de larmes.

Le grand duc

Les arbres de la haie qui bordait le 3, chemin du Cygne étaient de vieux sapins massifs dégoulinants de résine. Leurs branches les plus basses frôlaient le sol, comme les ourlets de jupes trop longues, et sous toutes ces jupes se dissimulait un réseau de galeries s'étalant sur plusieurs dizaines de mètres. Le sol de ces galeries était recouvert d'un épais tapis d'aiguilles, constitué au fil des ans.

Environ à mi-chemin de la haie, juste derrière la petite maison rouge, poussait un sapin encore plus majestueux que les autres. On aurait dit la mère ou le père de tous les autres. Un précédent propriétaire, celui qui avait planté la haie, l'avait peut-être d'ailleurs choisi pour modèle et point de départ.

Les moignons saillant à la base du tronc de ce sapin maternel témoignaient que l'on avait un jour œuvré dans les galeries avec une scie. Et en se plaquant de tout son long contre le tronc pour regarder vers le haut, on pouvait voir que des branches avaient été coupées ici et là, sur toute la hauteur, donnant ainsi naissance à une étroite cheminée taillée à la mesure d'un être filiforme. Cette cheminée menait vers le ciel et, tels des barreaux, on avait laissé à intervalles réguliers des branches solides, pour former une espèce d'échelle à incendie.

À mi-hauteur du sapin, bien au-dessus des toits des maisonnettes et des bicoques situées sur le terrain, un hibou grand duc était assis dans le crépuscule naissant. C'était un oiseau peu commun, surtout dans le sud du pays, et plus particulièrement en ville, au milieu d'une zone pavillonnaire. Ce grand duc était encore plus rare par la forme de son corps, qui était celle d'un être humain.

Lui-même avait clairement conscience que cette rareté constituait une sorte de défaut, une imperfection, mais le Créateur avait apporté une compensation à cette anomalie : en plus de son intelligence d'oiseau, il l'avait doté de l'intelligence et des facultés mentales d'un homme. De ce qu'il y avait de plus proche, en tout cas.

Et en ce moment même, le grand duc pensait pour la centième fois avoir fait preuve d'une grande intelligence en quittant sa forme humaine pour se métamorphoser en oiseau. Il l'avait fait parce qu'il avait eu peur de ce que les humains appellent l'amour. Le grand duc en avait eu peur car le plus grand mensonge du monde s'y attachait.

On prétendait qu'il était bon, enviable, d'être désiré, que la vie n'avait rien de plus beau à offrir – mais on cachait avec soin que ceux qui recevaient de l'amour obtenaient en même temps le droit non formulé de tuer tous ceux qui leur en mendieraient.

Ce hibou grand duc perché dans le sapin du chemin du Cygne le savait mieux que quiconque. Le premier amour de sa vie, la personne au cœur de son existence antérieure, le Modèle de tout être humain, sa propre mère, avait voulu le tuer. Et en essayant de le faire, elle avait ancré dans l'âme du grand duc la terreur indélébile qui avait dicté le moindre de ses actes et grâce à quoi elle avait pu le gouverner toute sa vie durant, jusqu'à ce jour.

Le grand duc avait aimé sa sœur, peut-être plus que quiconque après sa mère, et sa sœur lui avait dit qu'elle l'aimait, encore ces tout derniers jours, mais en secret elle avait voulu la perte du grand duc, voilà pourquoi elle l'avait délibérément mal conseillé et poussé dans un piège. Et cette femme blonde, d'une beauté féérique, pour l'amour de qui le grand duc aurait même été prêt à ramper par terre ! Le grand duc libéra une de ses mains de la branche suintant de résine et tâta son crâne. La blessure ne coulait plus, le sang l'avait occultée en séchant. La femme blonde avait voulu tuer le grand duc elle aussi. Et pourtant, il n'avait aspiré qu'à lui offrir de l'amour et n'en recevoir que ce qu'elle aurait su lui donner, et ç'avait été la première fois que le grand duc avait osé tenter sa chance dans ce domaine.

Le grand duc pencha la tête et sourit, du sourire effrayant d'un oiseau de proie. Il ne se laisserait plus piéger. Il ne quémanderait plus d'amour à quiconque, ne s'acharnerait plus à offrir le sien. D'ailleurs, il n'avait plus rien à offrir. Son amour était mort avec son enveloppe humaine, et le plus cocasse était que le grand duc lui-même avait tué l'être humain, de manière très astucieuse.

Après s'être arraché à l'étreinte des hommes en blanc, il avait volé jusqu'au chemin du Cygne et avait grimpé en catimini jusqu'à son ancien nid par l'échelle. Personne ne l'avait remarqué. Là-haut, il avait ôté ses vêtements neufs, ses vêtements humains, et avait remis son vieux costume de plumes, couleur d'ombre, encore imprégné de sa propre odeur.

Puis il avait pris son portefeuille, l'avait enfoncé dans la poche du pantalon bordeaux, avait entassé ledit pantalon, la veste, la chemise et les mocassins à pompons dans un sac. Il avait ensuite cherché dans l'annuaire les pages où figuraient les cartes, en avait choisi une où était représentée une grande portion de mer et avait écrit dessus : ON ME TROUVERA ICI. Il avait laissé l'annuaire ouvert sur son lit. Puis il avait gagné la ville à tire-d'aile, et de là Mustikkamaa, pour vider le contenu de son sac sur les cailloux du rivage.

Le grand duc était un oiseau très intelligent. Il savait qu'il lui

faudrait de temps à autre avoir des contacts avec les êtres humains, car le monde était un monde d'êtres humains, un monde hostile par conséquent, et il savait qu'il devrait inévitablement feindre par moments d'être un humain lui aussi. Voilà pourquoi il avait plané jusque chez Bon-Johansson. Bon-Johansson avait promis de lui établir de nouveaux papiers de bipède, et le grand duc avait choisi « Hippolyte Granduc » en guise d'identité. Bon-Johansson n'avait pas consenti à inscrire « Hibou Grand duc ».

Le grand duc tournait sa tête d'un côté, puis de l'autre, écoutant la nuit, surveillant le terrain en contrebas. Le calme commençait à s'y réinstaller. Il était resté perché dans le sapin durant tout le remue-ménage. Il avait vu les policiers arriver et coller leur nez à la fenêtre, puis une détonation avait éclaté, frappant le grand duc d'une telle terreur qu'il avait dû garder les yeux fermés pendant quelques secondes. Il s'était cru revenu en arrière, au moment où on lui avait tiré dessus. Le véritable remue-ménage n'avait commencé qu'à partir de là.

Des lumières bleues avaient fulguré, des voitures et des gens avaient fait la navette. Pour finir, une camionnette blanche était arrivée. On y avait transporté le corps d'un être humain dissimulé sous une couverture. Le grand duc savait bien qui se trouvait dessous : la sorcière. Il avait pu voir tous les autres une dernière fois dans la cour, sauf elle.

Maintenant, elle n'existait plus. Elle avait cessé de vivre. À son étonnement, le grand duc avait beau se le répéter encore et encore, il ne ressentait rien. Ni joie, ni chagrin. Rien. S'il ne ressentait rien, peut-être était-ce parce que le cadavre était celui d'une sorcière, pas de sa mère.

Lasse avait abattu la sorcière : les policiers n'avaient emmené que lui. Pas Sisko, ni Reino. Donc ils n'étaient même pas au courant que c'étaient eux, pour la banque. Lasse avait abattu la sorcière parce qu'il l'avait aimée. Il avait toujours répété qu'il la tuerait, depuis ce jour où, gamin, le popotin en sang, il en avait fait le serment entre deux sanglots.

Son instinct d'oiseau avertit tout à coup le grand duc qu'il était temps de partir. Il quitta la branche sur laquelle il était perché et utilisa celles formant l'espèce d'échelle à incendie pour descendre dans les galeries tapissées d'aiguilles. Il observa pendant un instant la cour à travers les branches frôlant le sol et voleta ensuite jusqu'aux abords de l'atelier, battant des ailes en silence.

Là, impossible à repérer avec son plumage gris, il écouta encore un instant, à côté de la roue avant de la niveleuse estropiée. Ne voyant rien bouger, n'entendant aucun bruit, il se coula avec agilité sous la niveleuse. C'était en réalité un ours des routes, un ours mort, une

charogne encore fraîche dont le grand duc avait envie de se repaître. Il tâtonna le long du bas de caisse et finit par trouver ce qu'il cherchait : un trou dans lequel la main passait sans peine. Ses doigts filèrent à l'intérieur, tâtonnèrent un peu plus loin et trouvèrent les tubes en cuivre hermétiquement scellés. Cette cache en contenait trois. Le grand duc les extirpa un à un.

Il savait que les tubes ne contenaient que des marks finlandais, mais cela lui convenait à merveille – les hiboux grands ducs ne sont pas des oiseaux migrateurs. Il ne savait pas combien les tubes recelaient au total, peut-être un peu moins que sa part, mais cela lui suffirait pour plusieurs années, peut-être même pour devenir l'heureux propriétaire d'un petit nid avec des murs blancs, loin d'ici.

Et le jour où il n'y aurait plus d'argent, le grand duc se mettrait en chasse. Il chasserait comme il aurait déjà dû le faire à l'époque où il était un être humain : il ne traquerait et n'emporterait que l'argent dans ses serres, la chair de la vie, et si un être humain le prenait sur le fait, il ne s'enfuirait plus à tire-d'aile. Il riposterait. Il déchirerait la poitrine du gêneur avec son bec acéré, la Flamme.

Le grand duc cala les tubes sous son bras, tendit l'oreille encore une fois, et puisque rien ne menaçait, déploya ses ailes et s'envola en rasant l'herbe jusqu'à l'ouverture dans la haie de sapins. De là, il gagna la route. Puis il disparut quelque part sur la gauche.

QUARANTE-HUIT

Papa

À toute allure comme à l'accoutumée, Harjunpää grimpa l'escalier menant à l'étage, avalant plusieurs marches à la fois, sachant bien qu'il ne trouverait rien dans la chambre de Grand-père qui puisse alléger son inquiétude. Quelque part au fond de lui, il sentait que toute précipitation était désormais inutile.

Il franchit le seuil. Une odeur éventée de pipe l'accueillit. Il s'arrêta devant la table. Les choses étaient telles que Pauliina les lui avait décrites : Grand-père avait laissé là ses trinitrines et son appareil auditif. Même sa montre, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant : il s'y était toujours cramponné comme si sa vie en dépendait. Les épaules de Harjunpää s'affaissèrent. Il toucha du bout des doigts la délicate chaîne en or, joua un moment avec, et prit finalement la montre dans sa main, malgré une certaine gêne. Il la remonta, referma ses doigts dessus et pressa son poing contre son cœur.

« Papou », dit Pauliina.

Harjunpää sursauta et reposa la montre avec une célérité coupable.

« On n'a rien pu faire, je te jure. On croyait qu'il faisait sa sieste, et nous, on était là, derrière, dans le jardin. C'est pour ça qu'on ne s'est même pas rendu compte qu'il n'était plus là avant que ce soit l'heure de becter... Maintenant, je me dis que...

— Écoute », répliqua Harjunpää en se détournant. Il était fatigué et anormalement énervé, comme s'il allait tomber en morceaux après une journée si épouvantable, mais savait qu'il n'avait pas le droit de le montrer. Les filles l'auraient mal interprété. « Grand-père est adulte. Et donc responsable de ses actes et de sa personne. Vous n'étiez pas ses gardiennes, vous aviez juste à vous assurer de temps en temps qu'il se débrouillait...

— Mais quand même, s'il est... »

Harjunpää reporta ses yeux sur la table, passa une main dans ses cheveux. « À coup sûr, il est assis au pied du Sapin géant, ou près du roc de Pilvi.

— À voir ta tête, on dirait pourtant que tu... que tu n'y crois pas.

— Je l'espère, en tout cas !

— Alors on va le chercher !

— Non, je préfère y aller seul.

— Pourquoi ?

— Pauliina », dit Harjunpää en prenant la main de sa fille aînée.
« Je dois y aller seul. C'est mon père... Tu comprendras ça un jour : je dois y aller seul. »

Ils se regardèrent dans les yeux un instant, et Harjunpää vit que Pauliina avait compris, au moins à sa manière.

« Merci.

— Ton pull est super, dit Pauliina d'une petite voix. Sa couleur, hé, c'est un peu comme s'il était amoureux !

— Merci. En vérité, il est à Onerva. Je l'ai juste emprunté. »

Harjunpää descendit au rez-de-chaussée et ouvrit le placard à balais. Leur unique torche électrique s'y trouvait. Il l'essaya. Les piles étaient faibles mais tiendraient peut-être le temps nécessaire.

« On ne peut pas venir avec toi ? demanda Valpuri.

— Pas cette fois. Et tu seras d'accord avec moi si je te dis que, tout seul, je pourrai chercher plus vite et ratisser une zone beaucoup plus large.

— Peut-être...

— Sûrement ! Et je suis sûr que Grand-père et moi serons de retour d'ici peu. Mais pour Pipsa, il est l'heure d'aller au lit !

— Non, je veux pas », protesta Pipsa. Harjunpää faillit rétorquer que si – mais pourquoi, en définitive ? Il se contenta d'effleurer les cheveux de la benjamine.

« À tout à l'heure, alors... » Harjunpää sortit par la porte de devant et se mit à gravir la petite pente herbeuse. Les sauterelles stridulaient. Il faisait déjà nuit noire. Harjunpää opta pour le sentier de gauche. C'était au bord de celui-ci que se dressait le Sapin géant. Il menait également au roc de Pilvi, puis dans les prairies au-delà, et s'enfonçait dans cette immense forêt, quasi inhabitée, qui s'étendait jusqu'aux abords de Kirkkonummi. Le sentier l'aspira de manière inquiétante au sein des ténèbres, mais quand il leva les yeux, le ciel se dessina au-dessus de ce monde de nuit en une bande plus claire.

Il ne pensait plus à Onerva, ni à la vieille femme qui avait trépassé sous ses yeux, ni à toute cette affaire. Peut-être ne pensait-il même pas vraiment à Grand-père mais à cette sensation étrange qui l'avait envahi à plusieurs reprises en sa compagnie, comme s'il avait désiré obtenir quelque chose de lui, quelque chose qu'il n'arrivait pas lui-même à définir. Une sorte d'explication universelle ? Pour tous les malheurs incompréhensibles de la vie ? Un conseil, une vérité que Grand-père avait peut-être eu le temps d'assimiler ?

Il s'engagea tel un funambule sur les planches alignées en travers du ruisseau et, en policier qu'il était, s'arrêta au milieu et alluma sa torche. Il la braqua sur l'eau bouillonnante, d'abord en amont, puis sur la droite, mais du ruisseau n'émergeaient que les racines familières.

Il se remit en route. Quelques mètres plus loin, il en vint à se

demander si la police de Kirkkonummi avait des chiens à sa disposition, ou s'il connaissait assez bien l'un des maîtres-chiens d'Helsinki pour pouvoir lui demander de venir en pleine nuit. Procéder de la sorte lui donnait petit à petit l'impression d'être en route pour une mission ordinaire. Il sortit brusquement de ses réflexions en réalisant qu'il était en train d'essayer de déterminer l'endroit le plus judicieux pour amener le corbillard afin que les hommes de Mononen aient le moins de chemin à faire dans la forêt. « Aie confiance en Grand-père, s'enjoignit-il dans un souffle. Donne-lui une chance de s'en tirer... » Il était déjà devant le Sapin géant. Il alluma la torche, éclairant le pied de l'arbre, la racine tourmentée sur laquelle il faisait si bon s'asseoir, mais personne n'était assis dessus en l'occurrence. Il éclaira également les alentours, mais ils étaient tout aussi dépourvus de vie. Il fit rapidement le tour du sapin, puis héla : « Grand-père ! Papa ! » Son cri lui revint en un très faible écho, mais personne n'y répondit. Il se sentit soudain accablé, complètement désemparé : la forêt était si vaste !

Il éteignit la torche et se remit à avancer le long du sentier, en direction du roc de Pilvi. Il était de plus en plus inquiet. C'était même une angoisse plus profonde. De manière inexplicable, il se sentait sur le point d'être abandonné. Sans en avoir conscience, il se hâtait de plus en plus, un pas après l'autre, et au bout d'un moment, il courait presque. « Grand-père, appela-t-il. Papa ! » Il dépassa la pierre de la Baleine, puis cette souche martelée sans relâche par les piverts, et la fourmilière. La forêt devenait de plus en plus touffue : les arbres se recourbaient au-dessus du sentier, les branches des buissons s'accrochaient sans cesse à son pull, le retenant chaque fois un instant. Il faisait bien plus sombre aussi. À proximité de l'étang, un souffle glacé passa sur son visage. « Papa ! cria-t-il. Papa ! Où es-tu ? »

Le sentier commençait à s'élever en pente douce. Il approchait du roc de Pilvi. Il n'en était plus loin, il le savait. Moins d'une centaine de mètres. L'odeur de mousse se fit plus forte. Sa présence effaroucha un minuscule animal qui se sauva en courant. « Papa ! appela-t-il. C'est moi, Timo ! »

Le sentier devenait de plus en plus escarpé. Il haletait. Soudain, il sentit une très légère émanation de fumée, mais ce n'était pas une odeur de pipe. C'était celle d'un feu de camp, même pas d'un feu, en réalité, juste de braises en train de mourir doucement et d'où s'élève un filet grisâtre à peine perceptible.

Il ralentit son allure. Le roc de Pilvi apparut, masse noire dressée contre le ciel. Harjunpää n'aperçut aucune lueur au pied de la montagne, du moins pas encore. Il s'approcha davantage et distingua un faible brasillement incandescent. Il alluma sa torche et la dirigea vers la grosse pierre plate qui servait habituellement de banc.

« Papa ? » dit-il doucement. Grand-père était assis là, les coudes sur les genoux, immobile. « Papa ?

— C'est toi, Timo ?

— Oui.

— Mes épaules m'ont fait tellement mal ! Et ça ne s'arrange pas.

— On va rentrer. Après, on ira au dispensaire. Tu trembles de froid.

— Oui, j'ai froid. Timo... »

Harjunpää laissa retomber son menton contre sa poitrine. Celle-ci lui semblait prête à déborder. « Je... Tu n'as jamais... Je n'ai pas pu...

— Mais c'est comme ça. Tu es mon fils et je... beaucoup... »

Harjunpää masqua ses yeux de ses mains, faisant mine de se masser le front. Il aurait voulu dire à son père qu'il l'aimait, mais il n'y arrivait pas. Ses lèvres tremblaient tant qu'il en était incapable. Plus tard, à la maison, peut-être... Il se contenta de retirer le pull qu'il portait et d'en couvrir les épaules de son père. Puis il le prit par le bras.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS GALLIMARD

HARJUNPÄÄ ET LE FILS DU POLICIER,
Série Noire n° 2480

HARJUNPÄÄ ET LES LOIS DE L'AMOUR,
Série Noire n° 2557

-
- 1 Pasko = Merde. (*N. d. T.*)
 - 2 Järvi = Lac. (*N. d. T.*)
 - 3 Kontio = Ours. (*N. d. T.*)
 - 4 Otso = Ours, dans les légendes traditionnelles. (*N. d. T.*)
 - 5 Chaîne de grands magasins. (*N. d. T.*)